

CONTRIBUTION

A

L'ÉTUDE DE LA LANGUE

DES

MÉMOIRES

DE

SAINT-SIMON

LE VOCABULAIRE ET LES IMAGES

THÈSE

pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PIERRE ADAM

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1920



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551628_0084

CONTRIBUTION
A
L'ÉTUDE DE LA LANGUE
DES
MÉMOIRES
DE
SAINT-SIMON

LE VOCABULAIRE ET LES IMAGES



THÈSE

pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PIERRE ADAM

PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1920

INTRODUCTION

La langue de Saint-Simon diffère notablement de celle des écrivains de son temps. Outre que sa syntaxe est fort irrégulière, on rencontre dans son œuvre quantité de mots insolites, archaïques, vulgaires, particuliers même à l'auteur. Telle est du moins l'opinion commune. De fait, l'examen le plus superficiel l'explique et lui donne couleur de vérité : on trouve, surtout dans les morceaux les plus cités, nombre de mots qui ne se rencontrent pas dans les œuvres des grands classiques du xvii^e et du xviii^e siècle, ni même dans celles des auteurs de Mémoires.

Nous nous proposons de rechercher ces mots dans les Mémoires et de les classer. Nous nous efforcerons ainsi de déterminer quels sont les termes vulgaires, techniques, vieillis ou nouveaux que l'on y rencontre. Pour les mots techniques, nous pourrions les classer d'après les milieux aux jargons desquels ils semblent empruntés. Comme beaucoup d'entre eux sont employés par figure, nous ne grouperons point dans un chapitre à part ceux qui se trouvent au sens propre ; ils prendront place dans les chapitres où nous étudierons les influences sociales dont les emplois figurés témoignent. Il y a des mots que Saint-Simon a créés, ou a pu créer, des mots auxquels il a donné des sens nouveaux : nous essaierons de déterminer quelles directions il semble alors avoir suivies, comme d'instinct.

D'ailleurs une idée ne se rend pas toujours par une expression directe : un vocabulaire est d'autant plus riche que l'image expressive y est plus fréquente. L'étude des images, originales ou empruntées, est donc étroitement unie à celle du vocabulaire ; elles font vraiment partie du matériel verbal.

Quand l'écrivain crée une image, il fait œuvre personnelle ; s'il emploie une figure toute faite (nous n'envisageons que le cas où elle garde sa valeur plastique), il la choisit suivant ses tendances propres, et sa personne intervient encore. Mais il subit l'influence de son temps, de la société dont il est partie : c'est aux objets qui l'entourent qu'il emprunte les images dont il use pour rendre sensible sa pensée. Cela est surtout vrai d'un homme qui vit au sein d'une société très dense, très agitée et très brillante, dans le « tourbillon » de la cour, comme Saint-Simon. Il semble donc que l'étude des figures doive nous renseigner, et sur la personne de Saint-Simon, sur son imagination, ses goûts, ses aversions, ses idées même, et sur les influences exercées sur lui par la société.

Il convient avant tout de fixer l'époque à laquelle Saint-Simon appartient. La question, pour bizarre qu'elle apparaisse, n'en est pas moins à élucider au début d'une étude comme la nôtre. On tend à considérer Saint-Simon comme un auteur du *xvii^e* siècle ; on voit en lui un contemporain de Fénelon, de La Bruyère même ; or, il est né trente ans après La Bruyère, vingt-cinq ans après Fénelon ; il est mort quarante ans après le second, soixante ans après le premier. C'est en 1729 que le duc de Luynes lui communique le *Journal de Dangeau* ; c'est dix ans plus tard qu'il commence la rédaction des *Mémoires* (Cf. BOILISLÉ, *Avertiss.*, p. xxviii et sq.) ; donc en plein *xviii^e* siècle. Il semble qu'il suffise d'ouvrir une table chronologique pour être édifié sur ce point.

A y regarder de plus près, on se rend compte de l'erreur qu'entraîne la simple arithmétique. Il n'importe que Saint-Simon ait écrit en 1740 : sa formation est antérieure. Après la mort du Régent, le 2 décembre 1723, il se retire du monde ; l'influence de la Société ne s'exerce plus guère sur lui dès lors. Du reste, il a quarante-huit ans ; il est formé.

C'est sous Louis XIV qu'il a été élevé, qu'il a fait ses premières armes ; c'est à la cour de Louis XIV qu'il a vécu. C'est aussi au temps de la Régence : la langue des *Mémoires*, en quelques pages, nous rappelle invinciblement les Vendôme, qu'il détestait, les routés, qu'il méprisait, et le Régent lui-même, qu'il aimait et dont il regrettait les

habitudes. Saint-Simon avait réuni, à l'époque de sa vie active, de nombreuses notes qu'il a utilisées dans la suite, ce qui a pu contribuer à lui faire retenir des expressions mortes au moment où il écrivait. D'ailleurs, il gardait un souvenir attendri, et très vivant, de l'époque où il avait joué un rôle : il vivait dans le passé. En somme, il appartient moins au siècle de Montesquieu et de Voltaire, dont il est le contemporain, qu'au siècle de Louis XIV : c'est de la société telle qu'elle était à la fin du règne et au temps de la Régence qu'il a subi l'influence.

Ainsi, les mots que nous considérerons comme vieillis sont ceux qui l'étaient vers 1720 ; les mots que nous considérerons comme nouveaux sont ceux qui n'apparaissent que vers la même époque, ou qui, étant plus anciens, ne paraissent pas encore d'un usage courant alors.

D'autre part, l'étude des mots et l'étude des images est de nature à nous renseigner sur certaines idées qui commençaient alors à se répandre : il n'est pas indifférent de rencontrer tel terme philosophique dans les écrits d'un gentilhomme qui n'était rien moins que philosophe. Ce ne sont là que des indices, mais non sans valeur.

Il est heureux que Saint-Simon ait fait fi du mérite littéraire et ne se soit point piqué d'écrire poliment. Nous ne savons guère comment parlaient ses contemporains dans l'intimité. N'y avait-il pas chez eux bien de la familiarité, soigneusement dissimulée sous une surface toute de politesse ? Louis XIV lui-même n'employait-il pas des locutions condamnées par les pédants et par Richelet ? Cette langue familière, plus savoureuse et plus colorée, nous apparaîtra de temps en temps dans les Mémoires. Saint-Simon est un des rares écrivains qui peuvent nous faire connaître la vie familière de gens que les premières apparences font croire perpétuellement cérémonieux et gourmés, le revers d'un siècle majestueux par définition.

Ainsi se trouvera peut-être réalisé le désir exprimé par Montalembert (Correspondant, 8 janvier 1857, p. 21. Cf. BOILLISLE, Avertis., p. xiii-xiv). « Je prends les mots à poignées dans un demi-volume, et je me demande si les contemporains de Saint-Simon, et lesquels s'en servaient encore. Mais ce n'est pas seulement les vieux mots qui s'en vont, ce sont les nouveaux qui arrivent, et que j'aimerais à voir saisir et mar-

quer au passage. » Vœu difficile, pour ne pas dire impossible à combler. Si l'on ne peut guère affirmer qu'à telle date un mot était mort, il est plus hasardeux encore d'affirmer qu'à telle date un autre mot est entré en usage. D'autre part, certains termes, vieux de deux siècles au temps de Saint-Simon, n'avaient véritablement jamais été en usage, ou avaient subi une telle éclipse qu'on les prenait pour nouveaux. Ne convient-il pas de les considérer comme tels? Autant de difficultés qui rendent impossible l'affirmation tranchante que Montalembert semble réclamer.

AVERTISSEMENT

Les textes cités dans cette étude sont tirés de l'édition des *Mémoires* par M. de Boilisle (25 volumes parus), et, pour la suite, de l'édition Chéruel et Régnier (Paris, Hachette, 1873). Les renvois à la première comportent un chiffre romain (tome) et un chiffre arabe (page); les renvois à la seconde, deux chiffres arabes, le premier indiquant le tome, le suivant la page.

Les ouvrages auxquels nous avons renvoyé le plus souvent sont :

- A. 1694... *Dictionnaire de l'Académie*, de 1694.
A. 1718... *Dictionnaire de l'Académie*, de 1718.
Furet.... *Dictionnaire de Furetière*.
Tr..... *Dictionnaire de Trévoux* (éd. de 1732 le plus souvent).
L..... *Dictionnaire de la langue française*, de Littré.
H..... *Dictionnaire général*, de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.
Paris, Delagrave.
Br..... F. Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900*.
Paris, Armand Colin. Le chiffre romain renvoie à la première partie des tomes III et IV.
B. ou Boil. Indique un emprunt fait à une note de l'édition de Boilisle.

Nous renvoyons d'autre part à certains textes du XVIII^e siècle, en indiquant le tome et la page :

- Chans. Hist..... *Le Chansonnier Historique*, éd. Raunié. Paris.
Avocat Barbier.... *Journal historique du règne de Louis XV*. Paris.
1847-1856.
Mathieu Marais.... *Journal et Mémoires*. Paris. 1868.
Marquis d'Argenson. *Journal et Mémoires*. Éd. Rathery. Paris. 1859.

Les éditions de Saint-Simon antérieures à celles de 1873 par Chéruel et Régnier n'avaient pour nous aucun intérêt. Tous les ouvrages qui peuvent avoir du rapport avec cet auteur sont énumérés dans l'*Histoire de la langue française* de M. Ferdinand Brunot, et dans la *Bibliographie* de M. G. Lanson (Paris, Hachette, XVIII^e siècle, Saint-Simon). Du reste, les ouvrages ou articles consacrés à Saint-Simon ne comportent guère que des indications sommaires et générales sur la langue.

Enfin, nous ne croyons pas qu'il convienne, en ce qui concerne les figures et les images, de juger Saint-Simon d'après les théories des grammairiens de son temps, cet écrivain indépendant étant resté en dehors des discussions grammaticales et littéraires.

CHAPITRE I.

LES MOTS VIEUX

Les mots vieux passent pour être nombreux dans les *Mémoires* de Saint-Simon, ce qui est du reste fort naturel : il se plaît au milieu de vieilles gens, il admire surtout l'époque de Louis XIII, il lit des livres anciens, étant curieux d'histoire et d'institutions nobiliaires. Il est vrai que les termes qui ont rapport à ces objets doivent être rangés plutôt parmi les termes techniques : ils ne sont archaïques que par la chose qu'ils désignent, et nous les employons encore aujourd'hui comme Saint-Simon les a employés.

D'autre part, il serait téméraire de considérer comme archaïques des termes aujourd'hui désuets, mais que les dictionnaires du xvii^e et du xviii^e siècle notent sans observations. Certains paraissent dès lors bannis de la littérature, mais ils étaient sans doute très vivants encore, dans la langue parlée. Ceci étant fort difficile à déterminer, la plus grande réserve s'impose. C'est ce qui explique le nombre restreint d'archaïsmes relevés par nous : à en croire Montalembert et nombre de critiques, on les attendrait plus nombreux.

Abordée (d') — (I, 245 — XIV, 424 — XVI, 37) * Ac. L. H. Br. ne le citent qu'au xvi^e siècle et dans Saint-Simon.

Accortise — « elle vivoit avec M^{me} de Soubise dans l'accortise et la subordination de sa beauté et de sa faveur... » (V, 335). — « Sa douceur et son accortise le firent aimer... » (XI, 47 — XII, 61, 125, etc.). A. le supprime en 1740. Br. IV, appendice.

accoutrement — « son accoutrement et sa figure excitèrent ces princesses à se moquer tout bas d'elle... » (X, 358). — « Ce pauvre homme avec sa charge de l'Ordre et son cordon bleu en écharpe, se comptoit faire passer pour un chevalier de l'Ordre... par ce ridicule accoutrement » (XI, 349 — XIX, 347). A. 1694 : vieux. Br. IV, appendice.

accoutumée (à l') — (IX, 58).

adomestiquer — « de jeunes officiers qu'il adomestiquoit » (XI, 41 — XIX, 405).

adonner — « en cas que la chasse s'adonnât à y entrer » (VII, 52). — « s'adonner chez quelqu'un » (XIX, 218). — Cf. Br. IV, appendice.

affiquet — « C'étoit un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux, et de toutes sortes d'affiquets... » (XX, 285). A. 1718 : il est vieux.

affres — « les affres du péril où se trouvoit l'état » (XVIII, 186). Cf. XV, 223 — XXII, 17, 365, 367. Cf. Br. IV, appendice.

aheurter — « s'aheurter à une prétention » (XXI, 355 — 15, 160). H. ne cite pas d'exemples postérieurs à Saint-Simon. Cf. d'Arg. 2, 384, 391.

airer (XXI, 92) — « la maison du curé, petite, aérée, jolie » (17, 425).

aisement — « attendre leur bon point et aisement » (IX, 87). A. 1694 : vieux et bas.

amiable — « conversation amiable » (IV, 233 — X, 120, etc.). Br. IV, appendice.

Apertement (XXI, 31). — A. 1718 : commence à vieillir.

aposté — « récits apostés » (XXIV, 338). * A. 1694. H. cite Corneille. Br. III, 194.

apparesser — « pour ne les pas ralentir et apparesser » (XIX, 207). * A. 1718. H. — Cf. Br. III, 144.

appartenance — « Il fallut des cuisines aux Princesses et d'autres appartenances » (XIX, 216).

apport — « Tout y étoit donc mangé par les apports qui y avoient été faits de tous les pays à portée d'en faire... » (XIV, 416). * A. 1694-1718. En 1878 : vieux mot qui signifiait marché. Ici, c'est le sens étymologique. Cf. H.

apprête — « Il se fit après des apprêtes de son pain » (18, 368). = mouillette.

arraisonner — « J'arraisonnois M. le duc d'Orléans » (XVIII, 69). — « M. du Maine me voulut arraisonner sur le lieu où nous étions » (XXIII, 299). Br. III, 316.

aval une place (I, 90). — « avaler son chaperon » (VI, 416). Br. IV, appendice.

bastant — « nos forces navales n'étoient pas bastantes contre celles de Russel... » (II, 158). — « Louville... n'étoit pas bastant pour être de la conférence » (X, 34). — « leurs forces n'étant pas bastantes pour se mesurer avec les Anglois et les Hollandois » (XI, 312). Cf. XIII, 395, etc.

besogner — « Laissons là triompher et besogner à son aise... » (XII, 406). — « les mains lui demangeant, il besogna tout de nouveau... » (XVII, 184). * A. 1694.

bien-disant (XIII, 337). A. 1694 : il vieillit.

boucon (VIII, 375). Cf. Br. IV, 46, 245.

bourle — « placer quelques bourles et quelques diparates pour m'impatienter » (19, 20). H : vieilli. Cf. Molière. * A. 1694 — Br. IV, 461.

bruit (= réputation). « L'épouseur n'avait pas acquis bon bruit sur le courage » (XII, 84).

calamiteux — « fidèle confident du cardinal Mazarin jusque dans les temps les plus calamiteux de sa vie... » (XII, 227). — « dans des moments si calamiteux... » (XXII, 366). A. 1694 : un peu vieux — Br. III, 107.

cas-casse — 16, 31 : « d'une voix casse » — A. 1694 : vieux au masculin. Féraud : il n'est plus d'usage au masculin.

cavillation — « les cavillations de ses réponses » (XXIII, 292). — « Cette courte exposition... mettoit le doigt sur la lettre, malgré ses cavillations et ses adresses » (XXIV, 117). Cf. Br. IV, appendice.

cense — « la cense d'Hurtebise... » (X, 340). A. 1718. — H. : dialectal.

chaffaut — « les chaffauts placés dans la chapelle... » (IV, 312).

châlit — « je le vis sans meubles, avec un châlit... » (XXIII, 163). A. 1718 : vieilli.

chère — « elle prit une maison, y fit bonne chère » (VII, 226). = accueil ?

chesmer (se) — « comme ces enfants qui se chesment... » (18, 325). Br. III, 127, 220.

chicheté — « Le Roi, à qui, de fois à autre, il prenoit du flux de cette dignité, en avoit aussi des temps de chicheté » (XIX, 376).

compétence (= compétition, concurrence). III, 240 — IV, 99 — VI, 382.

conniver à un abus (XXI, 169). Br. III, 128.

conjouissance — « une réponse de jouissance... » (XIV, 259 — XV, 202).

considéré (= prudent) (X, 130). Br. III, 205.

conspect — « Gorgé ainsi au conspect de toute l'Allemagne » (XV, 181). Cf. L.

contraste — « Pendant ce contraste domestique... » (IV, 189). — « Elles produisirent plusieurs contrastes, qui augmentèrent l'aigreur » (XX, 319 — XXI, 142).

cuidier (se) — « se cuidier parmi les sots » (12, 188). = faire l'outrecuidant.

débeller — « Parlement débelle et tremblant » (XVIII, 270). — « cour débelle et asservie » (XIX, 92 — XIV, 267 — XIX, 337). Br. IV, 242, 247 — D'Argenson I, 46 : « parti débelle ».

débonder — (IX, 107 — XVIII, 338). Br. IV, 3.

déchet — « On consola la Vrilliére de son déchet » (19, 95). — H. cite Pasquier en ce sens.

déconfire, déconfiture — « La voiture de Rose avoit été déconfite » (VIII, 30). — « débandement, fuite, déconfiture » (XIV, 56). — « la déconfiture de la Touanne » (XIX, 285). Cf. Br. IV, 3.

défavoriser quelqu'un (III, 305). Cf. Br. III, 129 — Rich. 1680 : vieux et hors d'usage.

démener — « le deuil qu'elle démenoit » (16, 302).

demeure (= séjour prolongé). « sa demeure en Espagne » (XII, 66).

déplaisant — « nous trouvâmes Chamillart fort déplaisant d'une si désagréable affaire » (XVI, 106). — A. 1694-1718 : il est vieux — D'Argenson 5, 114 : déplaisance.

déprendre — « le déprendre de son précepteur » (V, 144 — XIX, 191 — XXI, 222). Br. III, 77 : burlesque.

désespérade — « Ceux qui surent cette désespérade » (XIV, 72). A. 1718. H. ne donnent que « à la désespérade » — Tr. 1733 ne donne pas le mot. H. le cite au xvi^e siècle.

desservice — « les desservices les plus noirs » (XI, 364 — XV, 19 — XVIII, 367 — XXIV, 322). — A. 1694, addit. : effacez ce mot.

disparade — « Ce qu'il fallut essayer de disparades de sa part ne se peut imaginer » (VI, 84). — « Elle étoit pleine de semblables disparades, qu'elle soutenoit avec colère... » (VI, 329). — « les réflexions qu'on me fit faire sur cette disparade m'arrêtèrent » (VII, 240). Cf. encore : X, 31 — XI, 112 — XII, 251 — XV, 111 — XVI, 27 — XIX, 384 — XX, 282 — A. 1694, addit. : chose extravagante, faite hors de propos.

document — « il n'eut garde d'oublier le document du P. de la Chaise... » (XVII, 55). = leçon, recommandation. L. cite Molière et Hamilton. A. 1694 : ce mot vieillit.

écorne — « Cette première écorne les mortifia fort » (XIII, 346). A. 1694 : bas * A. 1718.

embâter — « il la maria pour rien à Heudicourt, qu'il en embâta pour l'honneur de l'alliance » (XXIV, 196). — A. 1694 : effacez ce mot.

embler — « il embla à mon oncle la capitainerie des chasses... » (I, 137). « Chacun des deux autres tendoit toujours à embler la besogne d'autrui... » (VI, 338). — « Hors de toute espérance d'embler rien sur un homme si instruit et si sage... » (VI, 339). — « la préférence que sa faveur lui fit embler » (XI, 298). Cf. encore : XV, 127 — XVII, 179, 180 — XVIII, 7, 90, 100, 134, 346, etc. Cf. Br. III, 131 — A. 1694. slt dans les commandemens de Dieu en vieux français.

ensemblement (XXI, 239). Tr. : n'est plus usité.

équanime — « M. de Chevreuse, toujours équanime » (XXII, 303). L. : d'Aubigné.

équanimité — « l'équanimité du duc de Chevreuse » (XXII, 206 —

Cf. 12, 139 — 13, 161). * A. 1718. L. cite des exemples du xvi^e siècle. Cf. le précédent.

escient — « il mentoit bien à son escient » (XXI, 174). A. 1718 : vieux.

étranger — « de façon à ne pas étranger de lui M. le duc d'Orléans » (16, 416).

expectation — « il tenoit tout le monde en expectation » (XIX, 1). Condamné par Trévoux. Sort du dictionnaire de l'Académie en 1718.

faire-le-faut — « Je voyois la chose devenir un faire-le-faut » (XIX, 312). A. 1718.

festoyer quelqu'un (VII, 372). Tr. : hors d'usage.

forcenerie — « cette forcenerie d'établissements souverains » (18, 215). Br. III, 77 — IV, 3.

galantiser les dames (XIII, 181). — « Il galantisa et loua fort la beauté de la duchesse d'Aumont » (XII, 103). — « fort du grand monde, fort galantisée... » (XV, 460). A. 1694 : commence à vieillir. Tr. : un peu vieux — Br. III, 214.

gaudir — « il se plaisoit à aller quelquefois voir les chartreux, pour se gaudir d'avoir quitté leur froc » (X, 18). — « je ne m'en gaudis qu'entre les ducs de Chevreuse et de Beauvillier... » (XVII, 167). Rich. : vieux mot. Cf. Br. III, 112.

gausseur — « Brissac qu'étoit un gausseur et un homme d'esprit » (XIX, 133). A. 1718 : bas.

languayer — « Je l'ai un peu languayée... » * A. 1694. Br. III, 136.

los — « le los que j'en recevois... » (XVII, 271). — « Enfin je vins au duc du Maine, et je lui demandai quel los il en avoit reçu, pour ne l'avoir pas destitué à la mort du Roi... » (16, 218). Br. III, 36, 100, 115.

lourdise — « l'enchaînement de lourdises où, à leur profit et à notre grand dommage, ils avoient fait tomber six ans durant notre premier ministre... » (XV, 203). — « D'Antin étoit trop initié dans les mystères de Meudon pour ignorer ces diverses lourdises... » (XVII, 422). A. 1718 : il vieillit.

malefaim — « il mourut de malefaim... » (XVI, 400). Tr. : vieux et burlesque.

malencontre — « mets... servis sans malencontre » (IX, 106). A. 1694 : il vieillit.

malepeur (12, 321 — 16, 295).

marmuser — « (cela) commença à faire marmuser » (XIX, 65, 277). * A. Fur. — L. H. — Tr. : vieux mot ; remuer les lèvres comme les marmots, les singes. Il est inusité.

mésaise — « chassé par le mésaise que l'aventure de la Choin d'abord, l'ennui ensuite et l'humeur de M^{me} la princesse de Conti avoit dérangé

de chez elle... » (XV, 11). Cf. III, 372. (Add). A. 1718 : vieilli. Br. IV.

mescolance — « M^{me} d'Elbeuf et sa fille allèrent s'embarquer à Toulon sur deux galères du Roi, par une mescolance rare d'avoir défendu à M^{me} d'Elbeuf de penser à ce mariage... » (XII, 247). * H — L. cite d'Aubigné. Sens : contradiction dans la conduite.

messéance — « il lui échappa beaucoup de messéances à son état passé... » (V, 96). Cf. VII, 299 — XVI, 457 — XVIII, 298 — XIX, 185. L. cite Voiture, La Fontaine et Saint-Simon.

messeoir (XVI, 65). * A. 1718 : Tr.

mie — « une vieille mie qui l'avoit élevée... » (III, 169, 179).

monstreux — « Les mers fournissoient tout ce qu'elles avoient de plus monstrueux et de plus exquis » (V, 351). * Tr. H. — Boilisle cite Ménage, qui le dit rare.

naïvement (= naturellement) — « tout représentoit si naïvement un vaisseau turc et une galère maltoise... qu'on ne se pouvoit rappeler que tout cela fût factice » (18, 333).

« *navré* de la plus intime et de la plus amère douleur » (XXII, 296). A. 1694 : burlesque.

orde — « avec cet orde particulier de la Varenne » (VII, 103). Tr. : il vieillit. Br. III, 138.

outrecuider (s') — « il s'outrecuida jusqu'à dénoncer la guerre à l'Empereur par un héraut, en pleine diète de Worms » (XIV, 189). Tr. : vieux. Br. IV. s. v. « outrecuidé ». Ch. Hist. I, 79, année 1715.

papeger — « Harlay, qui papegeoit pour la place de chancelier » (XXI, 143). * H. Br. III, 222.

parage — « beaucoup d'amis, et du haut parage » (VI, 263). Cf. XII, 113, etc. A. 1694 : il est vieux.

parangonner — « Celle de Rohan... n'osà... se parangonner aux deux autres... » (VI, 129). — Cf. Br. III, 220.

parentèle — « toute la parentèle nombreuse et grotesque » (XIV, 363). — « Du Palais avoit épousé la mère de Lanmary, et vivoit avec lui dans la plus étroite amitié, contre l'ordinaire de telles parentelles... » (16, 266). Cf. Br. III, 135.

partialiser — « La cour et la ville se partialisèrent » (II, 53 — III, 52). — « la cour se partialisa là-dessus... » (XV, 222). * Rich. F. — A. 1694 le donne. Cf. « partialité » (X, 395).

pécunieux — « un provincial inconnu et peu pécunieux... » (XV, 74). H. cite J.-J. Rousseau. D'après Boil., le mot est vieilli au xvm^e siècle. — D'Arg. I, 23.

ployant — « un siège ployant » (III, 2, 62, etc.) * Tr.

poindre — « c'est ce qui la poignoit dans le plus intime de l'âme » (XIX, 80). — « les autres qui se devoient déclarer aujourd'hui me

poignent par leur silence » (XXI, 247). A. 1694 : ne se dit guère qu'en cette phrase : Oignez vilain, il vous poindra, etc.

pourpenser — « Il les avoit de longue main pourpensés... » (III, 232). — « le second tome d'Audenarde, mais plus pourpensé... » (XVI, 308). — « Je ne cessois de pourpenser à part moi quels seroient les moyens, etc. » (XIX, 251). — Cf. encore : XX, 143 — 12, 325 — 13, 352 — 14, 308 — 15, 362, 469 — 17, 48, 196, 376, 383 — 19, 164. — Cf. Br. IV, 242, 261.

prégnant — « raisons si prégnantes » (II, 271). — « une telle épine, et si prégnante pour M. le duc d'Orléans » (15, 381). Disparaît du dict. de l'Académie en 1718.

prestolet — « voyez-vous bien ce petit prestolet-là, qui ne semble pas savoir l'eau troubler ? » (IX, 323). * A. 1718. Tr. : terme odieux. Br. IV, 496.

preux — « C'étoit de ces preux militaires, pleins d'honneur et de courage et de droiture... » (V, 391). Cf. Br. III, 118.

privance — « ils avoient alors le premier crédit et toutes les plus intimes privances avec le Roi et avec M^{me} de Maintenon » (II, 48). — « des privances et des entrées à toute heure... » (III, 202). — « ses privances avec le Roi... » (IV, 81). — « extrêmement bien avec lui et dans toute sa privance... » (IV, 138). — « M. de Darmstadt... arriva à des privances fort rares en ce pays-là... » (IV, 291). — « ses amis lui acquièrent des privances » (VI, 174). — « M^{me} de Maintenon ne pouvoit lui refuser des distinctions et des privances, mais rares et momentanées » (VII, 35). — « Il avoit été au cardinal Mazarin, et fort dans sa privance et sa confiance... » (VIII, 24). — « Il avoit plus de quatre-vingts ans avec le même sens, la même privance du Roi... » (VIII, 36). Cf. encore : IX, 35 — XI, 241 — XII, 228, 275, 391 — XIII, 120, 204, 233, 241, 324 — XIV, 99, 132 — XVI, 40, 52, 53, 88, 253, 261, 488 — XVII, 65, 114, 299, 301, 311, 331, etc. Cf. Br. III, 139.

pute — « Cette pute me fera mourir » (12, 88). * A. 1694.

quérimonie — Saint-Simon dans L. Br. IV, 262.

raccoiser — « pour laisser raccoiser les humeurs et refroidir les esprits » (17, 302).

ramentavoir — « je lui ramentus tout... » (13, 119). — « je ne puis me refuser d'en ramentavoir encore ici quelque chose. » (14, 321). — Br. IV, 236.

rangette (à la) — « la maison royale, c'est-à-dire jusqu'aux petits-fils de France inclusivement, et non plus, se mettoient à la rangette et de suite sur le drap de pied du Roi... » (VII, 324). D'après A. 1718, il se disait « parmi les enfants ». L. cite La Fontaine. L'expression est dans Furetière, non dans Trévoux (Cf. note de Boil.).

revancher (se) — « Les Jésuites, ainsi pincés sur leur morale d'Europe et d'Asie, s'en revanchèrent... sur le temporel... » (VII, 169). Dans Littré, les exemples les plus modernes sont de Saint-Simon.

riotte — « il n'y avoit qu'à prendre exemple sur la maison d'Autriche, que rien n'avoit pu diviser depuis Charles V, quoique si souvent pleine de riottes domestiques... » (VII, 303). Cf. Br. III, 13 — et IV, 242, 263.

sauveté — « M^{me} Ticquet fut assez folle pour s'être laissé arrêter et n'être pas déjà en pays de sauveté » (VI, 435). — « on ne se crut en sauveté qu'au Rhin... » (XII, 201). — « Débarqués enfin à sauveté, M. de Vaudémont les joignit » (XII, 247). Cf. Br. III, 141 et IV, 27.

secouement — « les grands airs et les secouements de perruque... » (XIV, 17). * A. 1694. Il est vrai que Saint-Simon a pu former le mot lui-même par dérivation, sans songer nullement au mot qui se trouve dans R. Estienne (1539) et que L. cite dans A. Paré.

spélonque — « la spélonque du roi d'Espagne » (15, 302).

taquin — « Il étoit taquin encore plus qu'avare » (XVI, 95). A. 1694.

test — « Il fut trépané; mais le fracas du test fut si grand, etc. » (III, 391).

translaté — « la mort du translaté... » (XIII, 257). A. 1694 : il est vieux. Cf. Br. IV.

trayé — « M. de Seignelay, chez qui la fleur de la cour étoit trayée » (III, 47). — « Ils ne l'avoient désirée que pour l'alliance, et, par la façon dont ils en usèrent avec tous ses proches, toutefois en trayant, ils firent tout ce qu'il falloit pour en profiter » (V, 376). Cf. encore : XI, 25, 38 — XII, 423 — XIII, 143, 169. L. l'a considéré à tort comme une faute dans Saint-Simon.

trébuchement — « Conduite du duc de Saint-Simon sur le trébuchement du duc de Noailles et du chancelier » (20, 529).

tremper en prison (XIII, 5). — « Le cardinal de Noailles trempoit dans un état de disgrâce intérieure » (XIII, 273, 479). L. cite d'Aubigné.

* Ac. H.

vanteur — « grand vanteur, parleur impitoyable » (XV, 382). A. 1694. Disparaît ensuite.

voulu — « Ses deux fils, malvoulus du Roi » (XXIV, 169). Cf. Br. IV, 266.

CHAPITRE II

LES MOTS GROSSIERS

Les mots grossiers sont rares dans les *Mémoires* de Saint-Simon. Il a conservé, dans la rédaction de cet ouvrage, le souci des convenances : telle anecdote risquée, que l'on trouve dans les additions ou dans les fragments inédits, n'y est point entrée.

On ne saurait d'ailleurs juger grossier tel mot qui s'y rencontre, et qui l'est devenu au *xix^e* siècle seulement : les gens les plus distingués d'alors, les femmes les plus réservées hésitaient moins que les modernes à se servir du mot propre, sinon dans leurs écrits, du moins dans la conversation familière. Saint-Simon note en termes exacts et crus certaines façons du duc de Vendôme (XIII, 287, 289). Il est question chez lui de « coup de pied au cul » (XI, 97, 387) : c'est parler comme le comte de Gramont, et mieux que la Palatine. L'Académie, du reste, trouve l'expression toute naturelle.

Des maîtresses du duc d'Orléans sont appelées « femelles » (XIV, 87). L'Académie observe simplement que le mot « ne se dit des femmes qu'en plaisanterie ». Elle n'y trouve, semble-t-il, nulle grossièreté. « Cocu » est « un peu libre » (VI, 56).

Certaine expression est très familière : « ...son poupon... qu'elle étoit venue pondre en pleine hôtellerie » (IX, 4). Telle autre semble, à l'interprétation, d'honnêteté douteuse : « Il se mit à voir des femmes importantes et à mettre, comme il fit dire de lui, son pied dans tous les souliers » (XVII, 356).

Remarquons que Saint-Simon répète un on-dit, et assurément en propres termes ; d'Argenson ne parle pas autrement : « M. de Maurepas est honni à la cour, tant il a mis son pied dans quantité de souliers » (D'Arg., 3, 123). Presque toutes les locutions grivoises ou grossières que l'on trouve dans les *Mémoires* sont, pour ainsi dire, des citations, que l'auteur a tenu à faire textuellement. Sans doute il dénomme comme l'a

fait Rabelais telle maladie dont le nom scientifique, voire le nom littéraire, ont passé de nos jours dans la langue courante (XIII, 299—16, 315). Il se targue d'avoir « conservé son pucelage » sur les bassesses (XVII, 301—17, 27) ; mais ces termes un peu crus et malsonnants sont en somme exceptionnels ; souvent on ne peut que les constater, sans être en droit de les reprocher à Saint-Simon : il n'a fait que les enregistrer.

« Maquereau » se trouve au cours d'une anecdote (IV, 329-374) où il doit figurer nécessairement ; le mot est, du reste, qualifié de « vilain » et, un peu plus bas, d'« ordure » (IV, 374). Saint-Simon ferait-il montre ici de scrupules que n'avaient à aucun degré ses contemporains, en dehors de la littérature ? En tout cas, nous ne constatons aucun emploi figuré de ce « vilain mot », si fréquemment accolé au nom de l'abbé du Bois, avec de facétieux commentaires. Cellamare dit de l'abbé du Bois, et en sa présence : « Il a été maquereau toute sa vie, ce ne sont là-dedans que lettres de femmes » (16, 140). La duchesse de Chartres s'entend traiter de « sac à vin » (II, 370), bien que les gens de lettres fussent choqués de trouver cette apostrophe dans Homère (Cf. Br. IV, 4, 6). Le duc d'Orléans, en nombreuse compagnie, « porte la santé du con capitaine et du con lieutenant » (V, 508, XVI, 161). C'est ainsi qu'il traite M^{me} de Maintenon et la princesse des Ursins, et Saint-Simon transcrit sans hésiter le mot qu'il qualifiera seulement de « cruel monosyllabe », considérant d'ailleurs qu'il est « fort » et bien asséné. Villars se déclare ailleurs « las de monter à cheval comme ces putains de la suite de M^{me} la duchesse de Bourgogne » (XIX, 404).

Il est vrai que ce sont là propos du futur Régent, ou d'un maréchal accoutumé au langage des camps. Cependant, c'est en termes aussi peu galants que Pontchartrain témoigne à Saint-Simon lui-même sa reconnaissance : « Le Chancelier me répondit... qu'il voudroit me baiser au cul » (XIII, 172).

Mais quelle place tient la grossièreté dans l'ensemble de l'œuvre ? On n'y trouve pas en somme vingt pages qui soient déparées par des expressions semblables, et c'est à tort que l'on semble prendre parfois Saint-Simon pour un amateur d'expressions triviales. Sans doute il y a chez lui bien des locutions familières, qu'un puriste aurait écartées avec soin :

clopiner (XIX, 106).

débagouler (17, 198). — Br. IV, 332.

dégoiser (VII, 43).

embabouiner (XVII, 80). — Br. IV, 335.

grippe (12, 210). Il ajoute du reste : « pour user de ce mauvais mot ».

gueulée (16, 280).

rebecquer (se) (XIV, 377, XVI, 92, XX, 218, XXI, 82, etc.). — Br. IV, 350.

Étant donné le volume des *Mémoires*, cela ne paraît point de grande conséquence. Il est bien vrai que Saint-Simon n'est pas un « sujet académique », qu'il n'a pas toujours eu les scrupules de ceux qui prétendaient faire œuvre littéraire et qu'il nous a montré parfois ce que dissimulent à nos yeux la bienséance et l'étiquette. Cependant, parmi les écrivains de son temps qui n'étaient point littérateurs, il fut un des plus honnêtes dans l'expression. « Il n'y a plus ni politesse, ni civilité, ni bienséance », constate M. Marais (2, 319). Lui-même rapporte avec complaisance les propos les plus scabreux du Régent, parlant au Chancelier, voire au Nonce (M. Marais, 1, 483, 489; 2, 116, 121, 160). Le journal du marquis d'Argenson est émaillé des pires grossièretés. Que dire du Chansonnier historique? Pour bien juger Saint-Simon, il faut cesser de voir en lui un courtisan de Louis XIV, et même se garder d'illusions sur le parler des courtisans de ce roi; il faut surtout songer que la Régence a été l'époque essentielle de sa vie. Le jugement porté sur l'écrivain et sur l'homme s'en trouvera sans doute modifié.

CHAPITRE III

LES MOTS NOUVEAUX

Les mots nouveaux sont nombreux dans les *Mémoires*. Non que Saint-Simon ait créé une quantité considérable de termes ; mais il offre très souvent un des exemples les plus anciens d'un mot, bien vivant aujourd'hui encore, et qui n'est entré dans les lexiques que longtemps après la rédaction de son œuvre. On peut aussi considérer comme nouveaux des mots que l'on constate dans quelques textes de la fin du xviii^e siècle ou du commencement du xix^e, mais qui ne faisaient qu'entrer dans l'usage courant. Enfin, certains néologismes n'ont guère été constatés que dans Saint-Simon. Ce sont le plus souvent des « mots aventuriers » (F. Brunot, IV, 457) — mots comme tout le monde en crée suivant le besoin du moment, sans qu'ils aient chance de durer.

Certains néologismes, désignant des choses toutes particulières à l'époque, étaient destinés à disparaître en même temps qu'elles. Bien peu de ces mots d'actualité sont restés vivants, en dehors des traités d'histoire. Ceux qui ont survécu correspondent à des réalités qui, elles aussi, ont survécu jusqu'à notre époque.

agio — *agioteur* — *agiotage* — « On appeloit ces gens là agioteurs, ... et leur manège s'appeloit agio » (XX, 202, 203). — Cf. encore 17, p. 44, 45, 92, 125, 126). D'après M. de Boilisle, le premier emploi officiel en aurait été fait dans les déclarations de 1706 et 1707, contre le commerce usuraire des billets de monnaie. Ces mots sont très fréquents dans le Ch. Hist. Cf. I, 124 — II, 2, 129, 149, etc.

ardente (chambre) (XIV, 176). Affaire de Poisons.

Arnauld — « M^{me} de Torcy, fort Arnauld, étoit fort mécontente de la conduite de Fréjus sur la Constitution » (17, 254).

blanche (nuit) — « Elle étoit fort à Sceaux, chez M^{me} du Maine, à qui

toute compagnie étoit bonne, pourvu qu'on fût abandonné à ses fêtes, à ses nuits blanches... » (XIII, 2). — « ils furent de toutes les fêtes de Sceaux, de toutes les Nuits Blanches » (XXII, 230. — Cf. encore XXIV, 153, etc.). Cf. M. Marais, 2, 198 : « Quand on les mène à la Grève, ils demandent à parler. On les mène à l'Hôtel de Ville, ils y passent la nuit, et y font ce qu'on appelle la nuit blanche, mot transporté de la cour à la grève. »

constitutionnaire — « dévot et constitutionnaire jusqu'au fanatisme... » (12, 241). — « l'étourdissement des chefs du parti constitutionnaire » (13, 349). Cf. 13, 351 — 16, 112 — 19, 209, etc.

Cominge — « Les courtisans, pendant les campagnes du Roi, appeloient par plaisanterie les bombes et les mortiers du plus gros calibre des Cominges, et si bien que ce nom leur est resté dans l'artillerie » (XXIII, 74). Cominge étoit très gros.

jacobite, jacobisme (XV, 406 — 13, 85, 225, etc.).

mentor (VI, 357 — X, 182 — XII, 222 — XIV, 248 — XV, 418 — XVI, 211, etc.). Très fréquent. Br., IV. : mot nouveau. — Fréquent d'ailleurs dans le Chansonnier et les Mémoires du temps.

mississipien — « André, fameux mississipien » (17, 68). Cf. M. Marais, I, 322. Ch. Hist., III, 278. — M^{is} d'Argenson : les actions mississippiennes. (I, 42).

nouvelliste — « la nation des novellistes » (XVI, 235, 237). — « les novellistes des Tuileries » (XII, 40. Cf. encore XVI, 235, 237). — Voy. les Lettres Persanes.

parvulo — « ce qu'on appeloit à la cour les parvulo de Meudon » (XIV, 395). — « C'étoient ces parties secrètes... qu'on appeloit des parvulo » (XIV, 298). Cf. XXI, 1, etc.

polysynodie — « Il fit donc un livre qu'il intitula la Polysynodie... » (14, 389).

prédicant (XI, 82 — XII, 46). A. 1694 : il se dit aussi quelquefois des ministres de la religion prétendue réformée.

sulpicien (XXI, 366, 388 — 12, 141). M. Marais, IV, 28. Ch. Hist., II, 264, etc.

toilette — « Il fréquenta les toilettes » (XII, 114.) Cf. Callières, Mots à la Mode, 1692, p. 28, 29, etc. Br. IV, 224.

Va-nu-pied — « Un va-nu-pied lui fit un procès au Parlement de Rouen » (IX, 77 — XIV, 175 — XX, 75). Le premier exemple est curieux, parce que le fait se passe en Normandie.

vétéran — « l'abus de ce qu'on appelle vétérans » (XI, 194). A. 1718 : anciens officiers de magistrature qui, après avoir servi un certain temps, jouissent encore des prérogatives de leurs charges quoiqu'ils ne les possèdent plus.

DÉRIVATION IMPROPRE

Les exemples de dérivation impropre sont très fréquents dans les *Mémoires*. C'est surtout l'adjectif que l'on rencontre en fonction de nom ; puis le participe, présent ou passé, employé comme adjectif et comme nom. Les exemples de l'infinitif employé substantivement sont assez nombreux, mais peu variés, et semblent souvent appartenir au langage de la cour. Il est plus rare que le nom devienne adjectif. Enfin, l'emploi comme nom d'un mot invariable est exceptionnel.

L'adjectif substantivé, surtout, est intéressant : il a tous les emplois du neutre latin, dans toute leur variété. Il équivaut souvent à un nom abstrait, et désigne parfois un ensemble de qualités, ce qui lui donne la valeur d'un collectif. D'autres fois, son emploi tend uniquement à raccourcir l'expression.

L'annotateur de l'édition de Boilisle se trouve en présence du texte suivant : « il écrivit de longues justificatives » (XVI, 463). Cet emploi est inconnu aux lexicographes. Peut-être faut-il supposer que l'auteur a omis « lettres » par inadvertance ? La chose est vraisemblable. Or cette hypothèse devient inadmissible ailleurs : « Desmaretz... forcé à la justificative... » (XVII, 188). Dans le premier cas, le mot équivaut, au moins en apparence, à un ensemble de mots (nom + adjectif épithète) ; dans le second, il équivaut à une expression marquant l'action, représente un verbe (forcé de se justifier). Cet adjectif, devenant substantif, se trouve capable d'exprimer la réalité concrète dans un cas, l'acte dans l'autre, et de façon très concise, sans que le sens cesse d'être clair.

Cette souplesse, jointe à une grande clarté, se constate fréquemment. Soient les exemples suivants : « Parler du personnel de M. le duc d'Orléans » (XIII, 453). Le mot désigne ici l'ensemble des qualités et des défauts du personnage, acception que n'indiquent ni l'Académie ni le Dictionnaire général. — « Voilà pour le personnel. Venons maintenant à la naissance » (XX, 24). Le mot désigne ce que le personnage est en lui-même, indépendamment du rang, de la considération, etc., que sa naissance peut lui donner. — « le Roi fut outré de cette aventure, qui influa tant sur ses affaires, mais que le personnel lui rendit infiniment plus sensible, etc. » (II, 323). Le sens est ici : ce que l'aventure avait de personnel [pour le duc du Maine et par suite] pour le Roi. Voilà trois textes dans lesquels le même mot a des sens différents, une compréhension très grande dans tous les cas, sans que la clarté en souffre. C'est d'ailleurs ce qui rend à peu près impossible un classement rigoureux. Il est même difficile de séparer les emplois au sens concret des emplois au sens abstrait,

puisque le même mot se trouve employé des deux façons suivant le cas. Le plus souvent, du reste, c'est le sens abstrait que l'on constate.

D'où vient cette tendance ? D'abord de la vogue que M. Brunot (III, 202) constate au début du XVII^e siècle, vogue qui s'accroît avec le développement de l'esprit précieux. Si le procédé paraît plus fréquent dans l'œuvre de Saint-Simon que dans celle de ses contemporains en général, on peut observer que Saint-Simon est, sous certains rapports, un attardé. On peut constater ici un des caractères de sa langue et découvrir un des caractères de son imagination.

Saint-Simon, évidemment, est avant tout un homme d'imagination. Il est porté à préférer l'adjectif au nom abstrait. D'autre part, il écrit vite, sans recherche de termes. Or souvent le terme abstrait n'est pas d'un usage courant ; il n'est point de ceux qui se présentent d'abord à l'esprit. L'examen de quelques phrases où les adjectifs substantivés s'accumulent nous prouve la quasi-impossibilité d'exprimer parfois les qualités par des termes abstraits, ceux-ci n'existant pas ; et la réflexion, nécessaire pour les trouver, quand ils existent, la lourdeur et le pédantisme qu'ils donneraient à la phrase, sont d'autres obstacles pour qui écrit vite et sans recherche.

« Le rogue, le dur, le désagréable de M. de la Rochefoucauld n'étoit pas pour le Roi ; son court lui plut et le mit à l'aise » (XXIV, 166). Quels mots abstraits substituer à rogue, à désagréable ? Il faut au moins le chercher. Les qualités sont exprimées de façon concrète et avec brièveté par des adjectifs.

« un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguoit malgré qu'ils en eussent » (XXI, 33) (ceux qui étaient heureux de la mort de Monseigneur). Il paraît ici impossible de traduire autrement que par des périphrases longues et peu expressives ce que Saint-Simon traduit en deux mots.

Les adjectifs substantivés désignant des personnes ou des objets qui tombent sous le sens sont, naturellement, assez rares.

Adjectifs.

Beau — « le vrai beau » (VII, 192).

captieux — « son avis, dont il mit en évidence le captieux et les sophismes » (XIV, 160).

contradictoire (II, 68) — « Ce nouveau vacarme ne put empêcher un contradictoire si prompt, si net, si précis » (XVI, 455).

désinvolte — « un désinvolte merveilleux » (XXIII, 399).

domestique — 1^o sens collectif (VII, 126 — XII, 136, etc.) A. 1694.

2° intérieur : « il ne pouvoit le souffrir et le marquoit trop dans son domestique » (XVII, 131).

essentiel — « Cet essentiel accompli, il reste des formalités » (XXI, 240).

exquis — « l'exquis de la cour autour de lui » (XV, 51).

fier — « Rose, qui se tint longtemps sur son fier » (VIII, 28).

fixe — « Le fixe des yeux et l'immobilité de statue » (XXII, 39).

foible — « le Roi... toute sa vie avoit eu du foible pour M. d'Elbeuf » (VII, 49).

fortuné — « Son fortuné, à la fin, lui demanda ce que cela vouloit dire » (XIII, 142). (La Châtre à Ninon.)

frauduleux — « Après en avoir remis le frauduleux, le captieux, le dangereux » (VII, 304).

fringant — « le fringant et le petit état de la femme » (XII, 426).

frivole — « Elle avoit passé sa vie dans le plus frivole du grand monde » (VI, 326).

froid — « avec un froid dédaigneux » (XII, 455). — « malgré tout son froid et sa sagesse » (XVI, 55. Cf. XV, 81 — XVII, 165 — XIX, 283 — XXI, 287, 288, 308, etc.).

gauche — « ce qui mettoit entre eux du gauche, et souvent des embarras » (XVIII, 9).

grand — « depuis qu'il étoit parvenu au grand » (XII, 304).

hébété — « Tonnerre étoit une manière d'hébété » (XV, 255).

inconvenient — « L'inconvenient de ses ordres étoit extrême » (X, 318). (= le caractère insuffisant).

intrinsèque — « la cour, où il avoit passé sa vie dans l'intrinsèque et parmi la compagnie la plus illustre... » (VI, 181). — « au milieu de la cour et dans l'intrinsèque du Roi » (XVI, 251). — « M^{me} la Duchesse, M^{lle} de Lillebonne, M^{me} d'Espinoy, les intrinsèques de l'entresol de Meudon » (XXI, 95). — « appliqué surtout à bien connaître l'intrinsèque de chacun » (VIII, 232). — « mettre un étranger dans son intrinsèque » (XI, 332). Le mot étoit d'ailleurs à la mode. « ... Je vous ai réduit à votre valeur intrinsèque. » « Elle se servit de ce terme du temps, dont le duc s'étoit servi plusieurs fois » (M. Marais, I, 454).

justificative (XVI, 463 — XVII, 188). Cf. plus haut.

littéral — « une précision et un littéral qui se répandoit sur tout » (XIX, 182). — « sa vie à part et cachée dans le littéral de la dévotion » (XIX, 199).

morne (XXV, 15).

naturel — « un naturel du pays » (VII, 201).

niais — « une physionomie ... qui tiroit sur le niais » (VI, 199).

particulier — « dans les particuliers intimes de M^{me} de Maintenon »

(IV, 74 — V, 245). — « demi-particuliers » (V, 246). — « aux particuliers longs entre elle et le Roi » (XIII, 54 — X, 46). — « (sa dévotion) le jeta dans un particulier sans bornes » (XIX, 180).

pécuniaire — « maître de tout à la grande écurie excepté du pécuniaire » (XVII, 166).

perçant — « il ne put éviter le perçant des yeux du prince » (XIV, 12).

personnel (II, 223 — XIII, 453 — XX, 24). Cf. plus haut.

portatif — « il ne garda que le nécessaire, le portatif, et des pierreries » (XX, 9).

rare — « dans le peu et le rare qu'elle venoit de sa campagne » (VI, 368).

réel — « mais le réel et l'autorité sur la garde-robe, elle ne put les rattraper » (XXII, 236).

sec — « Puységur s'accommodoit médiocrement du droit et du sec d'un général qu'il avoit vu longtemps lui faire presque sa cour en Flandres (XIV, 21). — « On ne tarda pas à s'apercevoir, au sec du Roi pour lui... » (XXII, 189).

sérieux — « le Roi prit un sérieux et un air de surprise qui etc. » (XV, 243).

servile — « l'humeur fantasque de ce vieillard, à laquelle le servile surnageoit toujours » (VI, 404).

solide — « le solide du ministère » (IV, 56). — « Plus coquet que toutes les femmes, mais en solide, non en misères. » (XXI, 294).

sombre — « Dès que le Roi fut assis, il remarqua promptement le sombre qui y régnoit » (XIX, 96).

spécieux — « Le spécieux en est éblouissant à qui n'approfondit pas » (XXI, 230).⁴

subalterne — « parmi le subalterne » (III, 473). — « tout le subalterne de l'armée » (XVII, 300).

temporel — « les prétentions sur le temporel des souverains » (XVIII, 254). — « le Roi lui saisit son temporel » (XX, 17, 33, 44).

tiers — « Ce fut à Marly, dans un tiers de plus de deux heures » (XIII, 61). — Paraît tiré de l'expression « en tiers » (XIV, 310).

utile — « M. le duc d'Orléans n'avoit pas laissé de lui en conserver le titre et l'utile » (XIX, 206).

vaste — « il lui falloit du grand, du vaste, des affaires, de l'intrigue » (XIII, 215).

Noms devenant adjectifs.

bête — « si bête et si lourd » (XI, 14).

citoyen — « un cœur et un esprit citoyen » (XI, 319). D'après Boilisle,

un « cœur citoyen » se trouve dans La Baumelle, Mém. sur M^{me} de Maintenon (IV, 162).

monosyllabe (XXI, 195 — XXV, 31).

Mots invariables devenant noms.

comment — « cet admirable ouvrage, dont on voit le comment » (VIII, 89). — « ignorer le comment » (XII, 187 — XVII, 160). — « bien des gens qui ne se doutoient pas du comment ni du pourquoi » (XIX, 319 — XXI, 162 — XXII, 323 — XXIV, 330 — 17, 329 — 19, 187).

holà — « mettre les holà » (II, 104). — « L'année finit par les holà que le Roi mit entre les jésuites... et les bénédictins » (VI, 431).

peu — « dans le rare et le peu qu'elle venoit de sa campagne » (VI, 368).

pourquoi (XIX, 319). Cf. s. v. *comment*.

Infinitifs employés comme noms.

Le nombre des infinitifs employés comme noms est restreint; les mêmes exemples se répètent, assez rarement d'ailleurs. Certains de ces emplois peuvent être des survivances d'une syntaxe vieillie; d'autres semblent appartenir au langage de la cour.

habiller — « tant à son habiller qu'à sa promenade, j'observai soigneusement son maintien » (XIX, 235).

manger — « le salon et le manger avec le Roi » (V, 338).

moucher — « Le fréquent moucher » (XXI, 35).

parler — « un parler gras, lent et nasillard » (VII, 183).

partir — « au partir de là » (V, 10 — VI, 408).

tirer — « les trois frères Lorrains avoient été au tirer du Roi » (VI, 81).

On peut ajouter à ces exemples le « botter » (Cf. Mots de cour) — et des expressions comme le « débotté » le « prié-Dieu », dont l'orthographe ne prouve rien, sans parler des expressions courantes à l'époque (ie coucher, etc.) que nous ne jugeons pas utile de relever ici.

Participe présent.

Le participe présent se trouve employé en fonction d'adjectif, quelquefois en fonction de nom. Il arrive qu'il est accompagné de compléments.

S'il est de sens négatif, il est composé avec la négation « non », ce qui est régulier au point de vue syntaxique. Quoique adjectif, il garde très nettement sa valeur verbale et sa capacité d'exprimer l'acte.

1° Participes-adjectifs accompagnés des mêmes compléments que les verbes auxquels ils se rattachent :

attaquant — « si monstrueux et si attaquant de front l'honnêteté publique » (XXIV, 361). — Le mot est adjectif par sa fonction ; il est construit avec « si » comme un adjectif, et il est accompagné d'un complément de verbe.

dominant — « M^{lle} de Lillebonne et M^{me} d'Espinoy sont les dominantes à Meudon » (XVI, 12).

fourmillant — « La cour impériale, quoique si fourmillante de véritables princes » (XXII, 22).

non-mangeant — « une armée de non-mangeants et de non-buvants » (XIV, 427).

opposant — « parmi les opposants à d'Antin » (XXI, 175).

pensant — « fort méchant, fort glorieux, fort pensant en dessous, fort obscur » (13, 380).

prêchant — « C'étoit un excellent évêque, résidant, aumônier, édifiant, instruisant, prêchant ses ouailles » (17, 132).

2° Autres exemples :

aboyant — « les aboyants » (XIX, 25).

accostant — « Il étoit poli et accostant » (XII, 21).

admirant — « la bassesse, l'air admirant, dépendant, rampant » (12, 15).

allant — « une grande et grosse créature fort allante » (X, 366 — XVI, 383). A. 1694.

assommant — « Ses derniers avec M. de Savoie furent assommants pour un prince qui se sentoît autant que celui-là » (XII, 129 — XIV, 265).

attaquant — « avec une perte fort considérable des attaquants » (XX, 135). Cf. s. v. *défendant*.

brillant — « Le brillant de M. de Luxembourg » (XXI, 176 — III, 344). — « dans ce brillant nouveau » (IV, 40).

causant — « en particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux » (XXII, 284).

consument — « il se sentoît dévoré par un feu consommant, auquel la fièvre ne répondoit pas à l'extérieur » (XXII, 301). A. 1718.

contredisant — « cynique, peu complaisant, contredisant, mordant » (16, 167). Cf. D'Argenson, I, 106 : il est chaud, il est contredisant...⁽¹⁾.
criant (XV, 80 — XXI, 256). Br. IV, 468.

dandinant — « une démarche dandinante » (XVII, 464).

défendant — « ce jeu des attaquants et des défendants » (V, 367).

demeurant — « il ne savoit que répondre, ni aux demeurants, ni aux passants dont il étoit remarqué » (XVII, 166).

désespérant — « quels souvenirs désespérants... » (XXI, 273). A. 1838. Br. IV, 471.

dominant — « les propos... si répandus et si dominants pendant la campagne de Lille... » (XXII, 377).

donnant — « fort riche et fort donnante... » (XVI, 383). A. 1762.

entrant — « elle avoit trop d'esprit pour lui, et trop entrante et trop intrigante... » (V, 124). — « poli, respectueux, entrant, insinuant... » (16, 166).

espérant — « M. de Chevreuse, toujours équanime, toujours espérant... » (XXII, 303).

hurlant — « Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante... » (XXI, 35).

liant — « le liant, les grâces, et l'artifice caché de son esprit... » (V, 245). — « manèges, que le liant de son esprit entretenoit avec un grand art... » (X, 32). — « Il avoit de l'esprit, de la grâce, du liant... » (XII, 380 — XXI, 309, etc.).

mordant — « de grosses lèvres mordantes... » (XXII, 281).

parlant — « elle, qui étoit à sa toilette, comme partout ailleurs, regardante et parlante... » (XXII, 110).

perdant — « Les perdants mêmes le plaignirent » (VI, 376).

plaignant — « ce corps... n'est qu'un corps de plaignants, de remontrants, et, quand il plaît au Roi de le lui permettre, un corps de proposants... » (XXII, 127).

poursuivant — « ces poursuivantes recherches de M. et de M^{me} la duchesse du Maine... » (XIX, 108).

proposant (XXII, 127). Cf. *plaignant*.

querellant — « le Roi fit expédier une lettre de cachet à chacun des deux querellants... » (XXIV, 26).

rampant (12, 15). Cf. *admirant*.

réfléchissant — « naturellement triste, rêveur, réfléchissant... » (18, 184).

remontrant (XXII, 327). Cf. *plaignant*. — Br. IV, 500.

sautant (XXII, 284). Cf. *causant*.

(1) Cf. d'Argenson : « Les Jésuites sont aujourd'hui moins persécutants contre les Jansénistes » (2, 315). — « Un vieux pédagogue végétant » (2, 170).

surnageant — « avec une déraison surnageante à désoler » (VI, 85).

tournant — « On ne pouvoit d'ailleurs avoir plus d'esprit, de tournant, d'intrigue... » (XV, 342). Contre-sens de L. qui traduit : moyen détourné.

tournoyant — « emporté dans le tournoyant d'un gouffre... » (19, 43).

tranchant — « l'audace et le tranchant de sa langue... » (XIX, 406).

voltigeant (XXII, 284). — Cf. *causant*.

Participe passé.

Le participe passé employé adjectivement paraît plus rare. C'est peut-être parce qu'il n'est point capable d'exprimer l'action comme le participe présent, mais traduit le résultat. Cette différence de sens entre les deux formes du participe apparaît très nettement dans le texte qui suit ; c'est en même temps un exemple de création par analogie : « le scandale le plus éclatant et le plus éclaté » (XIV, 243).

On rencontre d'ailleurs le participe passé employé comme nom neutre, avec la valeur d'un nom abstrait : « La paresse, l'empesé, les mesures toujours compassées de l'une... » (XVI, 265). — « C'étoit une dévôte de profession dont le guindé, l'affecté, le ton et les manières, etc. » (XIV, 378).

affiché — une dévotion affichée, pleine d'extérieur et de façons » (XV, 50).

affiné — un pur quiétisme, délié, affiné, épuré de toute ordure... » (IV, 69).

allégué — « la fausseté de tous les allégués » (V, 82). — « Quelque étrange qu'un semblable allégué doive paraître... » (XXI, 187). — « M. Fagon, par ses coups de tête, approuvoit cependant cet énorme allégué... » (XXII, 376), etc.

allumé — « d'un air allumé » (II, 9). — « Mon père l'avoit, ajouta-t-il d'un air allumé » (XVI, 201).

appuyé — « Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité appuyée » (VI, 226).

composé — « M^{me} de Moussy, sœur du feu premier président Harlay, et tout aussi composée que lui, mourut sans enfants... » (XVIII, 248). — « c'étoit, avec de l'esprit, un composé fort extraordinaire » (XIX, 43). — « C'étoit un composé fort bizarre à cet égard » (XXI, 368). — « Ces gens de Port-Royal qu'il avoit abdiqués, l'estime et l'affection pour eux n'avoit pu s'effacer en lui... Ce composé ne peut s'expliquer ; mais il étoit tel que je le représente » (XXI, 368, 369). Cf. encore XXII, 366.

concentré — « cette attention continuelle sur lui-même, d'où naissoit un contraint, un concentré, dirois-je même un pincé, qui éloignoit de lui... » (XXV, 43).

deshabillé — « toutes les dames en deshabillé... » (XXI, 24). H. cite Hamilton.

dit — des dits et des naïvetés étranges... » (VII, 27). — « il ne contraignoit aucun de ses dits... » (XII, 292).

égueulée — « (c') étoit une égueulée sans aucun ménagement » (II, 80). A. 1740.

imaginé — « la plus haute fortune et la moins imaginée » (VII, 306).

issu — « un issu de mâle en mâle d'un duc » (VI, 64).

ombragé — « un contraste du barbare, de l'obscur, de l'ombragé des Maximes des Saints » (IV, 90).

pincé (XXV, 43).

reculé — « famille si mal aisée et si reculée que... etc. » (VI, 274).

renfermé — « leur renfermé continuel » (XXV, 3).

resserré — « le resserré de la porte du petit salon » (XX, 182).

tiré — « la pâleur et le tiré des personnes qui viennent de mourir » (XII, 340).

La plupart des noms, des adjectifs et des formes verbales qui sont ainsi détournés de leur emploi propre paraissent suppléer des noms abstraits, inexistants, ou tout au moins difficiles à trouver d'abord. Presque tous donnent à l'expression beaucoup de concision et d'énergie. Souvent d'ailleurs la valeur active de la forme verbale subsiste, lors même que cette forme, infinitif ou participe, prend la valeur d'un nom. Enfin l'expression reste toujours claire. Le procédé de Saint-Simon, malgré quelques exagérations accidentelles, ne saurait donc être condamné ; il prouve du reste un mépris complet des décisions des théoriciens du temps (Cf. Brunot, IV, 4, 17. La lutte contre le néologisme).

DÉRIVÉS ET COMPOSÉS

Les adjectifs et les noms formés par dérivation impropre ne sont point des mots nouveaux dans la forme. A côté d'eux, on constate dans les *Mémoires* de nombreux néologismes : certains même n'ont pas été relevés jusqu'ici dans d'autres textes. Ce n'est cependant point une raison suffisante pour en attribuer la création à notre auteur. Par contre, il nous arrivera de considérer comme mots nouveaux des mots que les lexicographes modernes ont découverts dans des textes du xv^e ou du xvi^e siècle, et qui, pourtant, n'étaient pas entrés dans la langue. Dans cette catégorie

rennent surtout les mots savants, pédants pourrait-on dire, qui ne sont autre chose que des mots latins à terminaison francisée.

Qu'il s'agisse de dérivation, de composition ou de formation savante, il n'apparaît point que le procédé de Saint-Simon diffère en quoi que ce soit du procédé commun : suffixes et préfixes sont chez lui les mêmes que dans la langue courante. On pourra s'en convaincre en comparant la liste des mots relevés ici, dans les *Mémoires* seulement, aux listes établies par M. F. Brunot dans le tome III (1^{re} partie) de son *Histoire de la Langue française*. Nous nous dispenserons donc de reproduire, en l'appliquant à Saint-Simon, le travail fait dans cet ouvrage.

Noms.

ajoutement — « l'ajoutement d'une autorité nécessaire et supérieure » (16, 305).

arrière-cadet — « Il trouva un arrière-cadet de Nassau-Siegen qui n'avoit pas de chausses... » (XX, 311). * H.

arrière-recoin — « cet arrière-recoin s'expliquera mieux dans la suite » (XVI, 204). * H.

avant-règne — « les solides douceurs de l'avant-règne de son fils... » (XXII, 16). * H.

avisement — « sans avisement des motifs » (XI, 158). — « ils n'eurent ni le temps ni l'avisement de faire réflexion que... etc. » (XXI, 227). — « il eut l'avisement de profiter de la circonstance » (17, 271). * H. — L. ne cite que Saint-Simon. Le mot a des sens différents, correspondant à différentes acceptions du verbe « aviser, s'aviser ».

bagarre — « averti de ce bagarre... » (VII, 305). L. : provincialisme. D'après H., le mot, qui se trouve dans Oudin, est masculin dans Richelet et dans Saint-Simon.

balbutieur — « Les balbutieurs ne surent qu'y opposer » (12, 306).

bâtardeau — « Nous assistâmes en nombre à cette réception, avec la singularité d'y avoir eu à notre tête bâtards et bâtardeaux... » (XIX, 382). — « Quelque accoutumée que fût la cour à des accroissements gigantesques de ces bâtardeaux... » (XXIII, 226). Cf. XXIV, 339. Diminutif de « bâtard ».

bavarderie — « tous deux mettoient beaucoup dans la conversation, et fort loin de bavarderie... » (VI, 285). L. cite Voltaire. Le mot est dans A. Oudin (1642).

bayeur — « jusqu'aux bayeurs les plus inconnus, tout étoit retenu, invité... » (V, 350). — « pas plus pour les bayeurs du peuple, et jusqu'à des laquais... » (V, 364).

bigotisme — « les passions du bigotisme protestant... » (15, 145).
bonbon — « il en étoit, pour ainsi dire, à recevoir encore du bonbon de sa main... » (XX, 334). A. 1798.

bouderie — I. Cf. Br. IV, 461.

bredouillage — « le duc de Guiche... se submergeoit en bredouillages et en plongeons jusqu'à terre. » (15, 401).

breline (berline) (17, 332, 333). Tr. 1721.

cantonnement (10, 405). Br. IV, 462.

châtieur — « ce châtieur de nations » (12, 48).

combinateur — « Un Écossois de je ne sais quelle naissance, grand joueur et grand combinateur... » (13, 49). L. cite Saint-Simon et Voltaire.

compair — « un compair aux autres pairs, un juge aux grands vaisseaux » (XXI, 234). L. cite Saint-Simon.

compasement — « un choix si étonnant d'expressions et de paroles par leur justesse, et un compasement si judicieusement mesuré... » (17, 364).

concentrement — « le concentrement et l'air d'attente redoubla sur tous les visages... » (16, 47).

concesseur — « l'intention du Roi concesseur... » (VI, 69, 70). L. : apax.

condisciple — « les condisciples obscurs y paroisoient... » (XXI, 305). Tr. 1727. A. 1760.

« *consolidement* (un) de fortune et d'éclat » (XXI, 291). L. ne cite que Saint-Simon.

« *cunctation* (la) de M. de Chevreuse » (XVIII, 7). * L.

débonnairété — « je connoissois aussi sa débonnairété parfaite pour tous ceux qui lui avoient le plus étrangement manqué » (12, 357). — « sans altération de sa débonnairété » (13, 153). Cf. encore : 13, 296 422 — 15, 352, 429. Existe en ancien français.

débourrage (XXV, 289).

décideur — « Vendôme lui répondit... qu'il étoit un f... décideur » (II, 248). Seul ex. de L.

déconcertement (XVIII, 349 — XXI, 39). L. et H. ne citent que Saint-Simon. Br. IV, 469.

décrassement — « le premier décrassement de sa bassesse... » (12, 320).

défuite — « je ne trouvai que défuîtes et misères... » (16, 211). * H.

dégarnissement — « Il s'agissoit du dégarnissement des places et du mauvais état des troupes » (XVII, 392). * H.

démariage — « dès avant son démariage » (VIII, 126). Boil. cite J. Chapelain.

demi-droit — « C'étoit donc un demi-droit... » (XIV, 406).

demi-mot — « Vaudémont... écrivoit des demi-mots, en homme modeste qui tâte le pavé » (IX, 52). Cf. XIX, 278.

demi-parole — « elle n'osoit lâcher que des demi-paroles... » (XVIII, 72).

demi-particulier — « Le Roi se laissa entendre en des demi-particuliers... » (XVIII, 80).

déploration — « déplorations du sort du Roi... » (19, 9). * H.

dérailonnement — « la fureur et le déraisonnement » (12, 325). * H.

desservice — « Elle ne laissa pas, parmi ses desservices, de demander au Roi de faire son père duc et pair » (XXIV, 322). * H.

dictatrice — « devenir la dictatrice de l'Europe... » (VII, 305 — XII, 92, 436).

dition — « rager entre quatre murailles de la dition de Monsieur le Duc » (16, 153). * H.

dominatrice — « les deux dominatrices surtout... » (XVIII, 73, 365).

dynaste — « ces petits dynastes des Pays-Bas » (17, 43). — A. 1762.

éconduite — « un air d'éconduite » (19, 205). Cf. H. qui cite 11, 402.

élaguement (19, 54).

enfermerie — « la même enfermerie, la même *cacherie*, la même séparation » (XXI, 94, 363 — 16, 176).

en-sus — « C'est ce qui le perdit, je ne dirai pas d'honneur; ce ne fut qu'un en-sus de ce qu'il n'avoit plus depuis longtemps...; mais l'en-sus fut violent... » (XXII, 247).

« *envieux-né* de tous et de tout » (X, 28).

éparpillement (XII, 176). A. 1798.

espèglerie (3, 348). Br. IV, 474.

espionne de M^{me} de Maintenon (XXI, 271).

espionnage (XIII, 156). A. 1798. — Manque dans Tr. 1733.

excogitation — « une pareille issue de tant d'habiles excogitations (XV, 57). — (Godefroy cite une charte de 1364. — Saint-Simon a plutôt tiré lui-même le mot du latin, comme « dition » et « cunctation » qu'il ne l'a emprunté à un texte français ou à l'usage.)

ex-ministre (XVII, 471 — XVIII, 149). — A. 1762. Tr. le disait familier.

face-à-face — espérant tout du face-à-face (16, 75).

fêtardise (19, 43) — H. donne « fêtard » comme néolog.

fouille-au-pot (XXIII, 112 — XXV, 70). — Trév. : marmiton. Cite Gil-Blas. A. 1740. — Cf. encore M. Marais (III, 72) : « qu'on me fasse fouille-au-pot de M. le Duc d'Orléans, je serai content ».

frangeon — « un frangeon détaché en l'air étoit tombé sur le haut de la perruque du Roi » (VI, 209). Seul ex. de L.

gloseur (XXV, 45). — L. le donne sans ex.

gratteur — « Un de la suite de M. de Lorraine gratta; l'huissier demanda : « Qui est-ce ? » Ce gratteur répondit, etc. » (VI, 394).

harcelage (14, 187).

hircocerv — « un projet idéal que le cardinal nommoit un hircocerv » (15, 114). * H.

huguenotisme (13, 246) — A. 1762. — Delboulle cite un texte de 1587.

hydropisie des vents — « une maladie fort étrange et assez rare, qui fut une hydropisie de vents » (XII, 254). * A. 1694. L. H.

impercibilité (18, 405). — C'est sans doute « imperceptibilité » écorché. H. ne donne ni l'un ni l'autre.

inclusion — « quand bien même son expulsion ne seroit pas résolue, l'inclusion d'Harcourt en étoit le préparatif certain » (XVII, 162).

inconsidération (X, 57 — XVIII, 262) — « toute l'inconsidération qu'elle méritoit » (12, 414). H. ne cite que S.-S. en ce sens. Le mot peut être considéré comme un pur et simple homonyme du mot courant.

infatuation (V, 176). A. 1762.

infinité (15, 319). Br. IV, 479.

intervertissement (l') de tout ordre (XXII, 15). Seul ex. de L.

jérémiade — « après plus de jérémiades que de résolutions » (19, 7). — Tr. cite Choisy.

lit de jour (XVIII, 401). — Boil. : selon Havard, c'est le seul texte où il soit question de lit de jour.

luthéranisme (XXIV, 322 — 17, 79, 81, 82). * H.

majordomat (16, 79). H. ne cite que S.-S.

marieur — « de peur que le marieur ne changeât d'avis » (XII, 244). (le prétendant). A. 1835.

marguillage (XXV, 274).

marmusement (20, 387).

mi-partition (VII, 274).

modératrice (XIV, 333). Boilisle : cf. Écrits inéd., t. VIII, p. 274.

movibilité — « la continuelle movibilité de ses idées » (14, 3).

nettoyeur — « concierge, mais concierge nettoyeur et balayeur » (XVII, 353). * H.

offusquement — « l'offusquement de sa faveur intime... » (XIX, 200). Seul ex. de L.

organisation — « l'organisation qu'on ne peut éviter qui ne résulte entre provinces... » (13, 461). * H.

pacotille — « douze millions de marchandises sans les fraudes ni les pacotilles... » (VIII, 55). — Savary 1723, Dictionnaire du commerce. — A. 1740.

parlementage — « Villars se contente de tomber vaguement sur la sottise des subalternes qui avoient donné la première occasion à ce parlementage... » (XVIII, 180). — Il s'agit de conversations entre

ennemis et Français, la veille de la bataille de Malplaquet, les premiers en profitant pour reconnaître le terrain.

picoterie — « Forte picoterie des Princesses » (II, 368) (marge).

planitre — « Presque tout le planitre de cette hauteur est occupé par une grande et magnifique pièce d'eau » (I8, 353). * H.

pois — « c'étoit la fleur des pois » (III, 175). — « Nangis, que nous voyons aujourd'hui un fort plat maréchal de France, étoit alors la fleur des pois » (XII, 271). — « Les filles de Chamillart étoient, en ces temps-là, la fleur des pois... » (XV, 79). Cf. d'Argenson 2, 202. — A. 1762 : familier. — Tr. 1771 : un peu trivial. — L. cite 2 ex. de Saint-Simon.

poussade — « des paroles, elles en vinrent aux poussades et aux égratignures » (V, 223). * L. H.

pousserie — « les pousseries et les colères » (VI, 15). — « dans cette chaleur et cette pousserie... » (14, 237). * Tr. 1734. H. — L. ne cite que Saint-Simon.

pousseur — « elle dit tranquillement à son pousseur de la mener dans la rue Saint-Honoré... » (XII, 342. 2 exemples). H. ne donne pas d'ex. au propre.

réaliseur — « les réalisateurs en argent... » (17, 172). * H.

réerection — « (ces régiments) furent soustraits à cet office par sa réerection » (17, 227). * H.

réexistence — « notre réexistence des anéantissements passés... » (15, 469). * H.

refondeur — « s'ériger en réformateur, ou plutôt en refondeur de l'État » (12, 327). * H.

regnicole — « quoique absent et non regnicoles... » (XXIII, 335).

rencogner — « Villars, à l'instant, recoigne ses larmes... » (X, 299 — XIX, 295). Br. IV, 500.

replâtrage — « (il) se mit dans la tête un replâtrage pour le public... » (XXIV, 50).

ricanerie — « sans esprit que silence, ricanerie, malignité... » (XXIV, 169).

rigorisme — « hypocrite de justice... de désintéressement et de rigorisme » (IV, 27). Br. IV, 502.

roguerie — « ce qui... apprivoisa la roguerie de M. de la Rochefoucauld » (IV, 56). — Cf. encore : V, 33 — X, 28.

roué — « la soirée des roués » (13, 362). — « les roués de M. le duc d'Orléans » (14, 209). — « plus de soupers de roués ni de putains, ce furent ses propres termes » (14, 349). — « Broglie, retombé au bas étage des roués... » (14, 422 — 15, 368 — 16, 280). — Actualité.

saccagement — « ces cruels saccagements » (XVII, 38). Gazette de 1652, p. 127 (Boil.).

sacripand — « le comte de Gramont étoit un vieux sacripand de cour et de monde » (XIV, 471). A. 1835 — H. cite Hamilton.

salve-l'honneur — « pour un salve-l'honneur, les Jésuites l'envoyèrent à Rome » (VII, 167) — « sauve-l'honneur » (VII, 119). — H. : mot particulier à Saint-Simon. — M. de Boilisle cite « salve l'honor » dans une lettre du duc de Gramont. Cabinet Historique (1865), XI, 350.

savoir-vivre (XVII, 457 — 12, 36). — Br. IV, 504.

secouement — « les grands airs et les secouements de perruque... » (XIV, 17). — H. renvoie à R. Estienne 1539. — L. cite A. Paré. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de tenir compte de ces textes.

solipse (18, 389) (= égoïste).

soupeur (XXI, 386). — L. cite Montaigne et Voltaire. A. 1798.

sous-chanoine (VII, 79).

sous-ordre (XIII, 341 — XVIII, 7, 9). — A. 1762.

sueur — « le pauvre homme, qui étoit fort gras et grand sueur... » (XIII, 255).

surbourrage — « surbourrage des places près le coin du Roi » (XXV, 289).

surdossier — « surdossier moderne et avancé sur le banc... » (XXV, 308).

surrembourrage (XXV, 303).

tortillage — « sans tortillage ni difficulté » (VI, 320). Br. IV, 508.

tortuosité — « la tortuosité du ruisseau » (XVI, 297) — « les tortuosités (morales d'une pers.) » (XIII, 199). — H. cite J.-J. Rousseau. A. 1762.

tournant — « On ne pouvoit d'ailleurs avoir plus d'esprit, de tournant, d'intrigue » (XV, 342). — L. fait un contre-sens en traduisant par « moyen détourné ».

train judiciaire — « procès... qu'il venoit de remettre en train judiciaire » (XXI, 139).

traîneur — « elle dit à son traîneur d'entrer » (XII, 341) (le « traîneur » d'une chaise à roues de louage. Cf. « pousseur »).

traversement — « le traversement du parquet au Parlement qu'il hasarda à la suite de Monsieur son père... » (XIV, 412 — 13, 121).

tronquement — « ses fausses citations, ses tronquements de passage... » (XVIII, 117).

unanimité — « tant de fermeté et d'unanimité... » (VIII, 57).

unicité — « quelquefois même dans l'unicité... » (IX, 156). — « outre l'unicité de l'exemple... » (XII, 73). — L. et B. citent Duclos (qui a utilisé Saint-Simon).

vacillité (= versatilité) (12, 102). * H.

vélotion — « le mariage et la vélotion du prince des Asturies... » (18, 377).

voyeur, voveux — « une double haie de voveux et de curieux de bas étage » (VI, 392 — 228). — « la multitude des voveurs... » (XXIII, 344). * H.

Adjectifs.

antijanséniste — « rien ne la put distraire de la maladie antijanséniste » (XII, 407). Cf. encore : XIV, 383. * L.

archifait — « fait et archifait » (XVIII, 373).

arqué — « une jambe arquée d'un coup de canon » (XI, 32). H. cite Saint-Simon.

blondasse — « C'étoit un petit homme goussant, blondasse... » (XI, 23). — L. ne cite que Saint-Simon. — Cf. Br. IV, 460.

cardinalesque — « avec la superbe cardinalesque et les immenses usurpations de ces prétendus égaux des rois » (18, 418).

cérémoniel — « la dignité de grand consiste uniquement en illustration cérémonielle de rang... » (IX, 234). * L. — B. renvoie à Bossuet et à la Gazette de Leyde.

concordant — « ménage concordant » (V, 105). Cf. VIII, 32 — XXIV, 43. — A. 1762.

désinvolte — « Artagnan, homme désinvolte... » (X, 182). — H. cite Saint-Simon.

destructif — « Malgré de tels vices... si destructifs de la société... » (III, 175). — Cf. V, 115 — XVIII, 276 — 12, 65. — H. cite Montesquieu.

distribuable — « dix mille livres aux pauvres, distribuables par le cardinal de Noailles... » (XV, 256).

éconduiseur — « refrogné, éconduiseur, qui coupoit la parole... » (XVII, 459). * H.

espérable — « Une autre fortune... grande, et peu espérable alors... » (XVII, 364).

grosset — « grosset, basset et fort enluminé » (VI, 60). Cf. VII, 86.

idolâtrique — « cérémonies... idolâtriques... » (XVIII, 267 — XX, 199). L. ne cite que Saint-Simon.

impalliable — « cette vile robe, dont l'impalliable afflige sa sensible délicatesse » (14, 322). * H.

inattaquable — « laisser prendre... à Malborough un poste inattaquable... » (XVI, 309). — A. 1762.

indéfinissable — « sur ce prince presque indéfinissable » (XXI, 88). — H. : Voltaire 1731.

indisputable — « la grande et l'indisputable raison... » (XXI, 217). Br. cite Balzac.

inespérable — « une fortune inespérable les vint trouver » (XIV, 236). — Le texte est surchargé : le mot corrige « inespéré ». Cf. encore : XII, 194 — XVIII, 212 — XIX, 262 — XXI, 134 — 13, 28 — 17, 365. — A. 1878.

insultable — « Bruxelles, qu'on crut insultable et dégarni de troupes » (XVI, 353, 363).

jésuitique — « avec un miel jésuitique... » (XXV, 185). Tr. 1771.

judiciel — « raison purement judiciaire » (XXV, 252 — 20, 409).

mémoratif — « roi... peu mémoratif des grands principes de la religion » (15, 301). — H. cite Regnard.

morosif — « Le prince de Conti, morosif, distrait » (16, 5). — H. : négligent. Le mot, qui apparaît au xvi^e siècle, est vieilli au xviii^e siècle. H. cite : débiteur morosif.

nippé — « homme à son aise, bien nippé » (VI, 201).

ostensible — « un discours ostensible à M^{sr} le duc de Bourgogne... » (XIX, 140). — (= qu'on pût montrer). A. 1740.

papable — « ne se voyant plus papable... » (XXIV, 7). — Cf. M. Mairais (III, 91), qui emploie aussi « impapable » (III, 108).

« *patriote* comme il l'étoit, il avoit toute sa vie été touché de la misère du peuple... » (XIV, 324). Boil. cite les Mémoires du duc de Luynes, XVI, 489.

pauvreteux — « seigneur fort pauvreteux... » (XVIII, 52). — « le pauvreteux personnage que faisoit M^{me} la princesse de Conti... » (XIX, 260). * H. — L. cite Saint-Simon.

présidentale — « la morgue présidentielle » (XXIII, 338). * H.

raconteur — « d'un esprit raconteur et quelquefois point mal » (III, 10, 128). A. 1762.

raffolé — « de basses mignardises de moine raffolé » (V, 405). — « M^{me} de Maintenon raffolée du comte d'Ayen malade... » (XI, 121). Cf. XII, 273. — Br. III, 228.

rénitent — « les années coulèrent ainsi parmi plus de soumis que de rénitents » (XXV, 260). L. cite Voltaire.

résurrectif — « lecture... si résurrectrice pour nous » (16, 52). * H. Br. IV le considère comme un « mot aventurier ».

soubisesque — « Sa soubisesque infamie » (20, 436).

suréminent — « sa dignité y est intéressée, toute suréminente qu'elle est... » (IX, 267). L. cite Bossuet.

Verbes.

apparesser — « pour ne les pas ralentir et apparesser... » (XIX, 207). Cf. Tr. * H.

capricer — « homme... que le Roi s'étoit capricé de ne point faire évêque... » (IV, 351). — « peu maître de soi quand il se capriçoit... » (XIII, 153). Cf. L. * A. 1694. H.

censer — « les doubles adultérins, dont la monstrueuse espèce ne peut être censée dans aucune sorte d'existence » (IX, 164).

comtifier — « leur fils prit le nom de Pontchartrain, et se comtiffa » (VI, 322). — « se comtiser » (XXII, 224).

contremander — « Le Roi... contremanda la chasse... » (VII, 293). * Tr. 1734. — A. 1762.

débiaiser — « il débiaisa sur le parlement, pour moins montrer sa vraie douleur » (16, 35). * H.

dégriller — « La mort du comte de Verue... dégrilla sa femme » (XII, 211). Seul exemple de L.

dénoircir — « que faire d'ailleurs pour se dénoircir auprès du Roi paqueté de la sorte... » (XXV, 6).

dépersuader — « Mme la duchesse de Bourgogne l'avoit dépersuadé jusqu'à lui en avoir fait honte... » (XXI, 2). * A. 1718. — L. cite J.-J. Rousseau. — Féraud : vieux.

désenivrer — « L'effet du vin, haut et bas, fut tel qu'on en fut en peine, et ne la désenivra point... » (XX, 99). * A. 1718.

embarbouiller — « Les conférences continuoient à Rastadt. Villars s'y embarbouilla si mal à propos qu'il fallut le désavouer (XXIV, 181). Seul ex. de L.

englober — « ceux qui l'avoient englobé, et qui avoient si beau jeu à l'infatuer de tout ce qu'ils vouloient » (XXI, 76). * A. Tr. 1734.

entre-précéder (s') — « ils ne se peuvent entre-précéder... » (IX, 130).

entre-secourir (s') (IV, 79).

escadronner — « on n'y apprend que l'exercice et à escadronner... » (13, 112). Br. IV, 474.

escaver — « le secours de la poudre pour escaver tous les bassins et pièces d'eau » (18, 410).

escobarder — « c'est ainsi qu'on escobardoit les survivances (XXIV, 174). A. 1835.

fanfaronner (XII, 372). Se trouve dans Oudin (1642), mais H. et L. ne citent que S.-S.

frayeur (faire) — « ce qui commençoit à se former d'intime entre M^{sr} le duc de Bourgogne et moi... leur faisoit frayeur » (XX, 189). Analog. de « faire peur » qu'il a biffé pour éviter la répétition du mot « peur » qui se trouve un peu plus haut.

frétiller, frétillage — « je sentis frétiller le bonhomme Richelieu... Il ne fut pas longtemps en repos sans revenir aux questions et aux frétillages » (XXIII, 340) — (il était pris de coliques, etc.).

froquer. — « Ils avoient froqué un fils et une fille » (I, 89). Seul *ex. de L.* — Cf. *cpd. Chans. Historique* (II, 264) « soit froqués, soit sulpiciens... »

gré — « se mettre quelqu'un en gré » (XVII, 237). Analog. de « prendre en gré », que donne A. 1718.

identiser — « il sut s'identiser avec le Roi » (XII, 324). * Tr. L. H.

inclure — « C'étoit à qui vouloit inclure à ouvrir pour en proposer les raisons » (XXIII, 140). — N'est usité à l'infinitif qu'au XIX^e siècle.

insolenter (XIX, 285 — XX, 232). L. cite Dancourt. — Cf. Br. IV, 480.

italianiser — « Il s'étoit fort italianisé à Rome » (XV, 170). * Tr. 1734. H.

limaçonner — « Fagon s'étoit limaçonné en grommelant sur son bâton » (12, 167).

marquiser ou *comtiser* son nom bourgeois (X, 141).

monseigneuriser (XVII, 299).

murailler (XXV, 24) (= fermer d'une muraille).

obombrer (XI, 309). Lt. mystique. — Voltaire, 3 juin 1759.

pérorer — « Vendôme se mit à pérorer sur ce combat » (XVI, 187). A. 1835. — H. cite Rousseau et Chamfort.

piétonner — « souriant et piétonnant » (V, 434). * Tr. 1734.

poussoier (XVIII, 7). * H.

princiser (XXIII, 315 — XXIV, 17).

purgeotter (19, 160). * H.

rager (II, 198 — X, 272, 273 — XIV, 414 — XVII, 319, 326 — XXI, 102). A. 1878.

rapprendre (XXV, 211).

rapprivoiser (XVII, 82).

réaccréditer (17, 156).

rebrouiller (se) (II, 389).

récrire (VII, 281 — XIX, 346). A. 1762. — Cf. Boileau, lettre à Brossette, 26.

redépêcher (X, 304 — XI, 286). * H.

reloger — « cela m'embarrasseroit à reloger ceux que j'y ai mis (VI, 289) = donner un nouveau logement. — Le mot est dans la bouche de Louis XIV. * H.

rempêtrer — « Madame la Duchesse qui avoit secoué son joug dès qu'elle l'avoit pu, l'avoit toujours depuis négligé de peur de s'y rempêtrer... » (XIX, 204).

rentourer — « les facilités propres à se faire rentourer... » (XVIII, 403) = se faire entourer de nouveau par les courtisans.

ressemer — « les plus avisés ressemèrent des orges » (XVII, 196). A. 1798.

resservir — « quand le Roi voulut se resservir de Catinat... » (XV, 283). H. : Saint-Simon.

riocher — « souvent riochant et s'enfuyant... (XVII, 357). — « et, par-ci, par là, riochant d'autorité » (XVII, 258). — H. : Saint-Simon préfère « riocher » à « rioter ». — Ce dernier est admis par A. 1740. H. le cite dès 1674.

scruter — « leur attribuer [ces sentiments], c'est moins les scruter que les avoir bien connus » (XXI, 301). * A. 1718. Tr. admis. A. 1798. — L. cite Vauvenargues. H., Saint-Simon et Vauvenargues. — Cf. XXI, 377, « fin à scruter, à suivre, à apprendre... »

seigneurifier — « Fromenteau s'étoit seigneurifié et avoit pris le nom de comte de la Vauguyon » (I, 293).

sextupler — « C'est ce qui chassa Law du royaume, ce qui sextupla toute marchandise, toute denrée, jusqu'aux plus viles... » (17, 15). A. 1798.

solider — « Chamillart songeoit à solider son fils dans sa charge » (XV, 361 — XVII, 301). Br. IV. 505.

stabilier — « il avoit eu la direction générale des vivres des armées d'Espagne ; il s'y étoit stabilisé... » (17, 311). — Cf. 18, 414.

subodorer quelqu'un (13, 342) = le flairer, au fig. — A. 1835. H. cite Poussin.

suraccabler — « meule... qui l'avoit nouvellement suraccablé » (XVIII, 352). * H. N. Cf. L.

suscrit — « le dessus du paquet fut suscrit : à M. le marquis de Villars, et dedans, une lettre de la propre main du Roi, fermée et suscrite : à mon cousin le maréchal de Villars » (X, 305).

Nous mettrons à part un mot comme « recrobiller » (XVI, 24), qui n'est sans doute que « croquebiller », mutilé.

Adverbes en -ment.

Saint-Simon semble s'être considéré comme libre de former des adverbes en -ment avec tout adjectif, sans s'inquiéter des limites que l'usage pouvait imposer.

bâtardement — « gendre bâtardement » (12, 149) * H.

coulamment Br. IV, 468.

courtement (V, 183 — XII, 228 — XXII, 214).

coutumièrement (XVIII, 370).

dépiteusement laide (16, 430).

ennuyeusement (IV, 313).

épaissement (XXII, 360).
éparsement (XXI, 89).
équivoquement (XVIII, 121).
fonctionnellement (18, 281).
immensément Br. IV, 479.
imminemment (12, 160). — Br. IV, 479.
incompréhensiblement (XV, 109).
infamement (20, 522).
intrinsèquement (16, 195 — 19, 142).
languissamment (XIV, 63 — XX, 265 — XXI, 17). A. 1740. —
H. cite Corneille.
masculinement (XV, 446 — XX, 45). — L. ne cite que Saint-Simon.
modernement (16, 194).
muettement (XVII, 165).
nocturnement (13, 108).
pécuniairement (XXI, 384).
persévéramment (XXI, 301). — « ce style persévéramment étudié (c'est un terme de notre nouvel auteur) » M. Marais, II, 244.
précairement (XIV, 208). — A. 1798.
primordialement (IX, 284). — A. 1798.
réglément (13, 53).
roidement (XI, 46 — XII, 92).
sournoisement (IX, 21). — A. 1878.
souterrainement (XIX, 10). — A. 1878.
subalternement (VIII, 253).
ténèbreusement (7, 110). — Br. IV, 508.

En dehors de ces diverses catégories de mots qui, par voie de dérivation ou de composition, proviennent de mots français en usage, ou qui sont tirés directement de la langue latine, on en rencontre quelques autres, souvent familiers, que l'on ne relève point dans les textes antérieurs, qui du moins y sont très rares, mais dont on ne peut cependant affirmer qu'ils soient nouveaux : exclus de la littérature, peut-être vivaient-ils depuis longtemps dans la langue populaire. D'autres paraissent dialectaux.

débord (1e) du dossier du bas siège (XXV, 264).

enfeu — « (cette chapelle de Versailles) qui semble un enfeu par le haut et vouloir écraser le château » (XVI, 44). — Tr. : caveau pour enterrer les morts ; ce mot n'est d'usage que dans l'Anjou. H. : mot des dialectes de l'Ouest.

épaplourdi « la jeunesse, qui me parut tout épaplourdie de ce que je m'en étais tiré si bien » (18, 350). * Lex.

fibustier (XI, 335 — XIII, 363). — *fribustier* (IV, 212, 213). — Fur. 1690 — A. 1718 — Br. IV, 475.

godant — « cet inepte et hardi godant qu'ils avoient donné à Monseigneur » (XXI, 2). — H. cite S. S. Boil. cite des textes de l'époque.

gourfouler les majordomes avec son poing (18, 378).

greluchon — « la Parabère coucha chez elle avec son *greluchon* » (17, 29). — A. 1762. Cf. d'Argenson, 3, 286 : « le Roi l'avoit *greluchonnée* ».

jurade — *jurat* — « cette *jurade* est extrêmement différente des autres corps de ville » (17, 334) (à Bordeaux). * H. « Les anoblis, maires, échevins, jurats, capitouls payeront » (M. Marais, III, 35).

mafflé (XXI, 376). — Br. IV, 488.

pétaudière (1, 315). — Br. IV, 495.

port — « en ce pays là comme en Espagne les passages de montagnes s'appellent des ports » (XXV, 157).

rabâcher — « c'est l'abbé du Bois qui m'a *rabâché* tous ces refus » (17, 205). — Dans la bouche du duc d'Orléans.

romancine — « La duchesse de Mortemart... de tout à la cour, la quitta subitement de dépôt des *romancines* de ses sœurs » (XI, 332). — « Les *romancines* s'épuisèrent, ou du moins se ralentirent » (XIII, 331). — Cf. encore : XVII, 394, 468 — XXI, 105, 109. — Erreur de Sainte-Beuve qui considère le mot comme un lapsus. (*Causeries du Lundi*, XI, 288). — Il se trouve dans Voltaire. (Cf. Boil. — L. et H.).

sacripand — « Le comte de Gramont était un vieux *sacripand* de cour et de monde » (XIV, 471). A. 1835 — H. cite Hamilton.

sarrau (sarot) — « Alberoni... avoit pris un petit collet, pour, sous une figure d'abbé, aborder où son *sarrau* de toile eût été sans accès » (XIII, 288). A. 1740.

touffeur — « la *touffeur* du lieu de la comédie » (XXII, 287). Cf. H. Féraud : barbarisme usité dans quelques provinces — A. 1798 — Il est de fait que « *touf*, *touffeur* » sont encore très vivants dans certaines parties de la France.

LES MOTS ÉTRANGERS

Les mots étrangers, francisés ou non, sont nombreux dans les *Mémoires*. Le plus souvent, ils sont empruntés à la langue italienne et à l'espagnole. Les premiers sont parfois des termes militaires, plus souvent, ils se rapportent à des usages de la cour de Rome. Les mots espagnols sont dus aux rapports étroits qui ont existé entre la France et l'Espagne à la fin du règne de Louis XIV et au temps de la Régence. Saint-Simon, ambassadeur extraordinaire en Espagne, a été frappé de

certain usages, qu'il a notés en termes précis sous leur nom local. Les mots allemands sont beaucoup plus rares, quoique l'auteur fût capable de parler allemand. Les mots anglais témoignent de l'intérêt dont la politique et les mœurs anglaises sont désormais l'objet en France. Enfin, on ne peut être surpris de rencontrer, souvent employés par figure, des mots orientaux, entre les *Lettres persanes* et *Zadig*.

Mots espagnols.

amirante — « elle ne laissa pas de lui détacher l'Amirante » (VII, 125). — Cf. encore : VII, 125, 274 — VIII, 201, 203, etc. — « admirante-duque » (VIII, 193).

annate — « Cela s'appelle l'annate et la médi-annate » (IX, 144). — (Contribution due par les Grands d'Espagne).

asiento — « leur traité de l'asiento des nègres » (13, 5). — « le chevalier Eon, directeur de l'assiento » (15, 24). Cf. encore : 13, 60, 68, 147, 154 — 14, 459 — 15, 35 — 17, 241, etc.

azafata — « la première femme de chambre qu'on appelle l'assafeta » (VIII, 177). — « la reine, qui l'avoit toujours aimée, et qui la fit peu après son azafata, c'est-à-dire sa première femme de chambre... » (16, 408 — 17, 400, etc.).

banquillo — « il fut convenu qu'il auroit un banquillo, c'est-à-dire un petit banc à une seule place » (IX, 215 — XI, 324 — XIII, 121).

camarera-mayor — « La camarera-mayor rassemble les fonctions de notre surintendante, de notre dame d'honneur, et de notre dame d'atour. C'est toujours une grande d'Espagne veuve, ordinairement vieille, et presque toujours de la première distinction, etc. » (VIII, 173 sqq. 219, etc., XI, 244, etc.).

camariste — « les camaristes de la reine... » (IX, 191, 203). Le mot est à moitié francisé. — A. 1762 : camériste.

capon — « des clefs qui n'en ont que la figure, qui n'ouvrent rien, des clefs caponnes » (VIII, 180). Espagnol : hlava capona. — « La Vrillière avoit une charge de secrétaire d'État qui, pour parler comme en Espagne, se pouvoit appeler caponne » (XVI, 52). — Ailleurs, le mot, vu le contexte, présente un caractère plus complexe peut-être : « il étoit Manceau et ne démentoit en rien sa patrie. D'une charge caponne de général des carabins, qui n'existoient plus, il s'en fit une réelle... » (III, 129).

cavachuela — « leurs journées se passent chacun dans leur cavachuela, et c'est où on va les trouver. De la cour du palais on voit des portes à rez-de-chaussée. On y descend plusieurs marches, au bas desquelles on

entre en des lieux spacieux, bas, voûtés, dont la plupart n'ont pas de fenêtres... Au bout de ces espèces de caves est une manière de cabinet un peu orné, qui a des fenêtres sur le Mançanarez et sur la campagne, avec un bureau pour travailler, des armoires, quelques tables et quelques sièges. C'est la cavachuela particulière du secrétaire d'État... » (18, 228). Cf. 17, 352, 355, 382, 398, 403, 406, 407, etc.

cevade — « trente mille sacs de farine, huit mille de cevade » (XIII, 399). Esp. : cebada — Prov. : civade. Espèce d'orge. * H.

chaudière — « le droit de bannière et de chaudière » (IX, 114). Traduit de l'espagnol.

corregidor (XII, 432 — XX, 121 — 17, 341). — A. 1798.

cortès — « ils sont toujours aussi invités aux Cortès. C'est ce que nous appelons en France les états-généraux » (IX, 219 — XIV, 438 — XVII, 378, 379, etc.). A. 1835.

cortine — « sommeliers de cortine » (VIII, 170). Rideaux qu'on appelle en espagnol « cortinas » (18, 265).

couverture — « dès qu'il eut conféré avec Berwick à Madrid et fait sa couverture... » (XII, 390). — (Sa couverture de Grand d'Espagne).

criada — « les duègnes et les criadas du palais » (IX, 213).

cruzade — « les revenus de la cruzade... » (15, 239). Cf. 13, 77 — 15, 69 — 16, 375, etc.).

descalcalos reales (18, 43). (Religieuses déchaussées).

desembargo — « président du desembargo du palais » (VIII, 129).

despacho (X, 167 — XI, 242, 243). — « les secrétaires du despacho » (13, 309).

fonction — « la fonction dura trois heures et fut fort pompeuse » (XVII, 379). Esp. : foncione. Cf. VII, 5 — IX, 205. * H. Il s'agit d'une cérémonie religieuse, lors de l'ouverture des Cortès.

fruit — « cinquante millions en or et argent, et dix millions de fruits » (XVI, 340). Dangeau : ce que les Espagnols appellent los frutos, qui sont toutes choses dont le débit est facile (Boilisle).

golille — « il prit l'habit espagnol et la golille » (VIII, 182 — IX, 138). Dangeau écrit : gonille.

guardaropa — « Hersent, guardaropa du roi d'Espagne... » (13, 13).

indigo (12, 388). A. 1740.

indult — « abolir l'indult qu'on imposoit depuis longtemps sur les vaisseaux qui revenoient des Indes » (13, 238).

infantao — « à l'égard de l'Infantade, c'est un État, comme ils parlent en Espagne, composé de trois villes et de plusieurs bourgs qui en dépendent, situés en Castille, qui, pour avoir été possédé longtemps par plusieurs infants fils de rois, fut insensiblement nommé infantao... » (17, 427).

junte (XI, 225, 226, 231, 232, 320, etc.) * H.

justice — « il portoit le titre de grand justicier, et par corruption celui simplement de justice » (VIII, 141). — « Il se nomme, non le justicier, mais le justice » (XIV, 442).

lansa — « les lansas que paye tous les ans un grand d'Espagne... » (18, 137).

majorasque — « ces substitutions de terres qu'ils appellent majorasques... » (IX, 154). — Cf. 17, 440.

marquès — « le marquis de Villena... signe : El Marquès, sans y rien ajouter... » (VIII, 193).

medi-annate (18, 32, 137). Cf. *annate* et *lansa*.

miquelet — « M. de Vendôme promet de grandes choses, prit Hostabrich, battit quelques miquelets... » (II, 308). — « Les petits combats y étoient continuels avec les miquelets... » (XIII, 359). Cf. encore : XIII, 360, 399 — XVI, 164, 165. * H.

mosarabique — « je voulois voir et entendre le rit et la messe connus sous le nom de mosarabiques, qui ne sont plus conservés qu'à Tolède... » (18, 341, 347).

oille — « le souper fut à l'espagnole, mais une oille excellente suppléa à d'autres mets » (18, 263, 265). Dans M^{me} de Sévigné : Olla podrida.

pot-pourri — « Cellamare traitoit de pot-pourri le traité fait à Londres » (15, 48). — « Huxelles regardoit cet ouvrage comme un pot-pourri... » (15, 79).

pourrissoir — « l'antichambre de ce dernier s'appelle proprement le pourrissoir » (XXIII, 86). — (Chambre de la sépulture royale, en Espagne).

puchero — « il s'étoit remis à vivre à l'espagnol, à son puchero, à manger seul un morceau, après avoir été un si grand nombre d'années hors d'Espagne, à vivre avec tout le monde comme nous vivons ici... » (18, 65). — « reprendre la vie commune des seigneurs espagnols, manger seul son puchero... » (19, 130). = Pot au feu.

puerto — « ces passages s'appellent puerto en espagnol » (18, 71).

punto — « ce punto espagnol » (VIII, 105). — « exciter sur cela el punto du seigneur espagnol » (17, 409, 429). Boilisle : Acad. Esp. : point d'honneur. Cf. M^{me} des Ursins à M^{me} de Maintenon, Recueil Bossange, 1826, III, 443.

rancio (excellent vin) (17, 340). H. néolog. Mozin. 1812.

recao — « souvent elle m'envoyoit ce qu'on appelle un recao, qui n'est qu'un compliment par un gentilhomme » (18, 94). — « L'usage est que les dames envoient de loin en loin savoir des nouvelles de seigneurs fort distingués. Cela s'appelle un recao » (18, 226).

recreadores — « on les appela recreadores du Roi, ceux qui étoient chargés de l'amuser » (XXIV, 218).

rico-hombrie (IX, 129). D'après Boil. c'est la forme francisée dont se servent l'abbé Bertaut (Journal du Voyage d'Espagne, 1669, p. 313-314), et l'abbé de Vayrac (III, 272, etc.). Esp. « rico-hombria ».

rico-hombrerie (IX, 151, 152, 168, 271). Saint-Simon forme ici le dérivé à la française, sans tenir compte du mot espagnol.

ricos-hombres (IX, 116, 117, etc. — 17, 439). Nom primitif des Grands d'Espagne d'après Saint-Simon.

saccade — « c'est ce qui se peut traduire du terme espagnol « la saccade du vicaire » (VIII, 221, 222). D'après Boil. on ne trouve en espagnol que la locution : sacar por el vicario, ce qui signifie : tirer par violence une fille de chez ses parents pour la remettre au vicaire (qui marie). Cf. XV, 582, 586. — L'exemple de Tr. : « donner la saccade à quelqu'un », le supplanter, cité par Boil., ne paraît pas pouvoir être rapproché utilement.

señoras de honor (14, 235 — 17, 400).

spoglio — « ce qu'on appelle le spoglio des évêques chassés du royaume » (15, 201).

stampille, estampille (VIII, 43). — L'emploi, l'employé, et l'instrument de son emploi ont le même nom, qui ne se peut rendre en français : il s'appelle estampille. C'est un sceau d'acier, etc. » (VIII, 181, 182 — XI, 250 — 15, 3). — « L'estampille est une manière de sceau sans armes, où la signature du Roi est gravée dans la plus parfaite imitation de son écriture (17, 318).

sussidio y excusado (13, 77) — « l'imposition appelée sussidio y excusado (13, 213). — « le tribut appelé sussidio y excusado » (13, 306).

titolados — « ce dais descend chez tous les titolados (IX, 171 — 18, 154).

umbrello — « ils ont l'umbrello, c'est-à-dire le parasol » (IX, 218).

vesugo — « le vesugo est le seul poisson de mer qui se mange à Madrid » (18, 345).

voto (VII, 189) — (Vote consultatif).

Mots italiens.

baïoque — « Sa Sainteté, disoit le cardinal, refusoit quatre baïoques, et voyoit tranquillement la confiscation de tous les revenus, etc. » (15, 200, 252).

bourle — Br. IV : mot nouveau.

cassine — « il s'étoit mis dans une cassine un peu éloignée de son camp » (X, 361). Cf. XIII, 44, 94, 101, 210 — XIV, 65 — XX, 143. — H. cite M^{me} de Sévigné. L. : terme de guerre.

consulte (18, 296, 297). — Bien qu'il s'agisse dans ce texte de conseils et de tribunaux espagnols, le terme paraît emprunté au langage de la cour de Rome.

despetto — « all despetto de tous les abbés de la première qualité » (I, 286).

farniente — « ne se pouvant lasser... de la vie paresseuse et des beautés de Rome, et du farniente des Italiens » (XVII, 377). H. cite M^{me} de Sévigné.

fiocque — « Alberoni... disoit en s'applaudissant que la flotte et l'armée de terre marchoit avec les fiocques » (15, 131). (In fiocchi = en grand appareil. Au propre, les houppettes du chapeau de cardinal).

fortuna e dormire, dit l'Italien (17, 304).

il genio — « on trouve à Rome quantité de gens empressés à témoigner leur zèle, soit à la France, soit à la maison d'Autriche, suivant ce qu'ils appellent « il genio », qui les partage entre les deux » (14, 54).

humoriste — « l'académie des Humoristes » (XXIV, 291).

mezzo-terme. Cf. IX, 174 — XIII, 111 — XVIII, 29, 31. A. 1798. H. cite M^{me} de Sévigné.

naviglio — « une cassine... couverte d'un petit naviglio » (X, 361 — XIII, 90, 91). Petit canal. H. cite le Président de Brosses.

partité — « ils vivoient ensemble et agissoient de concert en partité de commandement » (XI, 309). Cf. encore 17, 429. — Italien : partita.

sage-grand — « Emo, sage-grand, étoit à Paris depuis quelques mois, envoyé sans caractère par la république de Venise » (XXIII, 94). It. : savio-grande.

soglio — « prince du soglio du Pape » (V, 99).

sproposito — « avec ses sproposito ordinaires » (XVI, 219 — XXIV, 113, 119). * H. Laveaux cite Voltaire. Cf. L. Boil. : chose dite ou faite hors de propos.

tourion — « le projet étoit de se saisir d'abord du tourion des carmes » (X, 230). It. : torrione. Cotgr. : torrion. D'après Boil. le mot est de Dangeau.

On peut ajouter à cette liste le mot « népotisme » (X, 56), dont l'emploi mérite une mention spéciale : il s'applique en effet à la faveur dont est l'objet un « neveu » de M^{me} de Maintenon : « la préférence du comte d'Agén, malgré son népotisme... » (X, 56). Cf. Br. IV, 491.

Mots orientaux.

Aga — « Il arriva en ce temps-ci un aga pour s'en plaindre de la part de la Porte » (XVI, 414).

ex-bacha (appliqué au fils de Pontchartrain) — « J'ajoutai l'indignation publique contre cet *ex-bacha* ... » (12, 346). — « Cet *ex-bacha* si rude et si superbe occupe son néant à compter son argent... » (12, 351). Cf. M. Marais II, 442 (chanson) et IV, 52.

chiaous — « Un *chiaous*, dépêché par le Grand Seigneur, arriva en France... » (14, 82). — « Le *chiaous*, principalement venu pour débaucher le prince Ragotzi... » (14, 119). Br. IV, 464.

janissaire (XI, 259). A. 1740.

maravedis (15, 278) * H.

mufti (XI, 270) * H.

spahi (XI, 269). A. 1762.

vizir (XVII, 413) — « ce *vizir* si rogue, si brutal... » (12, 401). (Il s'agit de Pontchartrain fils). — « Les secrétaires d'État et le contrôleur général des finances... qu'il appela des *vizirs* et leurs départements des *vizirats* » (14, 389). — (Dans la bouche du duc d'Orléans.)

Mots allemands, anglais, etc.

baronnet — « chevalier baronnet » (XVI, 70). Tr. 1718. A. 1798. Titre anglais.

bill — « Le *bill* qui rendoit les parlements septénaires avoit enfin passé... » (13, 67). A. 1740. Boil. le cite en 1685 dans la *Gazette de France*.

czar-czarine (XV, 440, 441, etc.).

czarowitz (14, 414 — 15, 286, etc.).

feld-maréchal (X, 226 — XV, 37 — XXII, 244).

landgrave (XV, 312). A. 1762.

piaste — « bien que les Polonois se déclarassent contre tout *piaste*... » (III, 304).

schellins (13, 335).

shérif (XXV, 328).

statboudérat (XX, 8, 67).

sterling (13, 334).

tory, whig (XXIII, 172 — 12, 366, — 13, 10 — 15, 63).

vedelin — « deux *vedelins* attachés ensemble, qui sont de très petits bateaux longs et étroits, fort légers » (II, 143 — XVIII, 161, 162). * H. Boil. cite (XVIII, 161) Pellisson et Gourville.

Mots latins.

On rencontre çà et là quelques locutions latines, empruntées à la langue de la chancellerie ou de l'Église, peut-être aussi au rudiment.

ad honores — « Villeroy, comme chef du conseil des finances, qui ne fut proprement que *ad honores*. » (12, 413, 434).

deinde (XXI, 242).

heu — « Permettez-moi du moins un heu ! profondément redoublé » (XXI, 212).

laterales regis — « (les pairs) sont *laterales regis* contre ce *vas electum* du tiers État » (15, 466).

loco — « un enregistrement valable in *loco majorum* dans le seul tribunal... » (17, 130).

minoribus (in) — « tant qu'il demeura in *minoribus* » (16, 167).

motu proprio (V, 113).

ne varietur — « Il partit sur-le-champ, *ne varietur* (XVI, 30).

non plus ultra — « emploi qui étoit le *non plus ultra* en Espagne » (XIII, 255).

Cf. tome XXV, 193 et sq. *feudi*, *fideles*, *leudi*, *miles*, etc. (termes techniques de droit féodal).

CHAPITRE IV

SENS NOUVEAUX OU RARES

On rencontre fréquemment des termes employés dans un sens rare, nouveau, particulier même à l'auteur, et n'ayant en somme rien de commun que la forme avec les mots identiques. Nous avons, par exemple, considéré « bâtardeau », diminutif de bâtard, comme un néologisme, parce qu'il n'a, avec le mot technique noté par les lexiques, qu'un rapport tout extérieur de ressemblance.

D'autres mots se présentent avec le même caractère, quoique moins frappant : on perçoit, pourvu que l'on remonte à leur radical, qu'ils ont un rapport de sens avec leur homonyme de la langue courante, un lien de parenté éloigné, non de synonymie.

Parfois même, il semble qu'il faille remonter aux origines latines, Saint-Simon employant tel mot français dans un sens que notre langue ne lui a jamais donné, mais que possède en revanche le mot latin qui lui a donné naissance.

L'étude de la plupart de ces mots prouve que l'auteur a généralement une idée très nette de la valeur des radicaux : partant d'un radical, il crée un mot dérivé, auquel il attribue un sens issu du sens de ce radical, sans se préoccuper, semble-t-il, de savoir s'il existe déjà un dérivé, de forme identique au sien, mais auquel l'usage assigne un sens très différent.

D'autre part, deux mots, A et B étant synonymes, A ayant un emploi figuré que n'a point B, Saint-Simon donne à B un emploi figuré analogue à celui que possède A, sans que l'usage l'y autorise. Et ce traitement ne s'applique pas seulement à des synonymes : Saint-Simon donnera, par exemple, de sa propre autorité, au mot « revenir » un sens figuré qui est à ce mot ce que tel sens figuré, créé par la langue courante, est au mot « aller ». Tel est le rôle de l'analogie.

Enfin, Saint-Simon crée des sens nouveaux en modifiant l'emploi que

certaines mots ont habituellement dans la phrase, soit qu'il donne à un nom, à un adjectif, à un verbe, un complément autre que celui que l'usage autorise, soit par une ellipse. Ces sens nouveaux sont ainsi créés par modification de l'emploi syntaxique des mots. Ceci nous amène, pour éviter une classification trop compliquée, à examiner successivement un certain nombre de noms, d'adjectifs et de verbes.

Auparavant, il convient de considérer certains mots qui paraissent être, au point de vue du sens, de purs latinismes.

abondant — « ville abondante » (X, 38).

détester — « retourner à l'hôtesse se laver du forfait, en accuser et détester le coupable » (X, 274).

investir — « Cet homme, revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière » (VI, 223).

occasion — « sans occasion de santé, qu'il eut toujours parfaite » (XII, 266).

similitude (VI, 137 — IX, 251 — XI, 175) = ressemblance.

solide (= massif) « de grandes et grosses billes solides d'or » (VIII, 57).

vibration — « Comment... le grand mouvement des bras pour une vibration aussi forte put-elle échapper à tant d'yeux ? » (VI, 211). (Il s'agit du jet d'un paquet pesant et gros.) * Furet. Rich. L. — C'est le sens de « vibrare », « vibratio ».

Mettons encore à part certaines « nouveautés » qu'il est sans doute plus juste de nommer « impropriétés », en ajoutant qu'elles sont fort rares.

griller — « Elle se grilla une fois la cuisse au milieu de la rivière de Seine » (IX, 65) (avec de l'eau chaude).

investiture (= investissement) (IV, 218 — XI, 219 — XII, 308 — XIII, 40 — XVI, 328 — XVII, 3). * A.-H. ne cite que Saint-Simon. — Boilisle : cf. Vendôme au Roi 12 oct. 1703. Mss. français 14177, folio 292, v° (Cela ne prouve pas la propriété de l'expression).

pouffer — « Villars se mit à pouffer à la matamore » (XVII, 384). H. traduit par « pouffer de rire » ce qui est évidemment un contre-sens. L. et Boilisle traduisent bien par « se gonfler d'importance ». — On peut se demander s'il n'y a pas confusion avec « bouffer » dont le sens est voisin de « se gonfler ».

Noms.

abomination — « je ne crois pas qu'il se dise tant d'abominations en plusieurs jours dans les plus mauvais lieux » (V, 406, 328).

accablement — « il est des vérités qui, à travers leur accablement, se font jour », etc. (XIX, 333).

accès — « ils le ménageoient, à cause de ses accès » (III, 203) (= relations).

accompagnement — « ses révoltes et leurs accompagnements » (I, 11).

affolement — « l'affolement de la paix étoit à un point qu'on crut qu'il étoit allé moins pour la négocier que pour la conclure » (XVIII, 155).

— Tiré de « affolé ». — « Chamillart affolé de son gendre » (X, 402 — XIV, 72).

amortissement — « l'amortissement du dépit » (XVIII, 293).

apothicaiererie — « toute la médecine, chirurgie, apothicaiererie du Roi prêtent serment entre ses mains » (VIII, 161). — (Sens collectif.)

arrondissement — « La Lorraine, qui étoit un arrondissement très sensible » (VII, 119, 297 — XIII, 171).

aventure — « personnage piémontois de foi très douteuse, d'aventure fort ignorée » (XVIII, 196).

bouffissure — « sa bouffissure est si générale qu'il se loue d'avoir exercé cette charge très fidèlement » (XX, 23). Analog. de « bouffi d'orgueil ».

bourdon — « le bourdon des applaudissements » (IX, 57). — Rich. : son et bruit que font les mouches.

cabaret — « On étoit auprès de plusieurs cabarets de thé et de café; en prenoit qui vouloit » (XV, 242). N. de Boil. — Annotateur de Sourches : « tables sur lesquelles on mettoit tous les instruments nécessaires pour prendre du thé, du café et du chocolat ». Cf. Dangeau (V, 382 — VII, 74), Bossange (III, 397).

campagne — « J'étois parti pour ma campagne » (XVIII, 324 — XXI, 186). Ce sens manque dans H.

canif — « le petit canif à garde d'argent au côté » (XVII, 110). H. cite « canivet » dans les lettres de J. Chapelain.

cantonnement (XXV, 269) — « un temps de cantonnement » (= où l'on vivoit retiré).

citoyen — « bon citoyen » (I, 277). — « Vous êtes citoyen avant d'être duc » (XXI, 215) (dans une lettre de Pontchartrain à Saint-Simon). Cf. IX, 322 — XII, 357 — XX, 164. — « citoyen de l'univers » (XV, 60). C'est le sens moderne. Pourtant, à l'époque, le mot signifiait ordinairement « habitant d'une ville » et Rich. en restreignait l'emploi à l'antiquité.

collier — « Le Normant y étoit, qui fournit de bons chevaux à Crécy, son ami, et ne donna que des colliers et des charrettes à l'autre » (IV, 141) (chevaux de collier et de charrette). Ce sens, absent des Dict., est créé par ellipse ou par métonymie.

commode — « une commode qui n'étoit que pour les papiers... » (XXII, 39). — A. 1740. D'après Boil. qui renvoie au Dictionnaire de Havard, le mot est usité au début du XVIII^e siècle.

commodité — 1^o « la commodité publique de la femme » (III, 473). — « à force de commodités et d'amourettes » (XII, 417). Ce sens manque dans Ac. et H. cf. s. v. « commode ». — 2^o « elle ne se faisoit pas faute de ses commodités au sortir de table... et salissoit le chemin d'une effroyable traînée » (X, 367).

compromis — « autorité toujours butée et mise en compromis » (XI, 145). Tiré de « compromettre ».

confiance — « Il eut la première confiance du projet et de l'exécution de la révolution d'Angleterre » (IV, 229). — « Il tenoit par la confiance du mariage du Roi, dont le Roi avoit trouvé bon que M^{me} de Maintenon lui fit la confidence » (VI, 194). Sens tiré du sens du verbe « confier ».

conservation — « (ils) étoient chassés sans aucune conservation pécuniaire » (V, 155) (sans rien conserver de leurs gages ou appointements).

consistance — « avoir à compter avec un François qui auroit une consistance indépendante d'elle » (XII, 60, 393). — « homme sans état et sans consistance » (VII, 146).

contre-partie — « Mais le Roi, vendu à la contre-partie » (XI, 108) (= au parti contraire). — « comme tous les hommes, il avoit sa contre-partie » (XVII, 125).

coupure — « les coupures et la roideur de la montagne » (X, 298). H. : solution de continuité dans un terrain. On peut considérer le sens présent comme tiré de celui de l'adjectif « coupé », au sens militaire : terrain coupé et accidenté.

courbure — « tâcher de rompre les pointes de nos ailes et d'en culbuter les courbures » (XVIII, 183). * H. Boil. cite *Histoire du prince Eugène*.

coutume — « un duc et pair dont le duché seroit situé dans la même coutume où Chaulieu est situé. » (XXI, 170). Boil. : sens extensif de « coutume »... n'est pas dans les lexiques.

désertion — « On trouvera que je ne dis point trop, si on se représente la situation, l'étonnement, la désertion de l'armée de M. de Turenne au coup de canon qui l'emporta » (X, 333) (= abandon, désarroi). * A. 1694. H. B., etc.

détachement — « (cette fonction et cette direction) lui parurent des détachements des fonctions de ce premier office de la couronne, et des degrés pour y monter » (XVIII, 216).

enfance — « l'amusement que prenoit le Roi des enfances de la comtesse d'Estrées » (IX, 276 — X, 151 — XI, 16 — XXI, 57). * A. 1694. — H (= enfantillages). Pluriel de nom abstrait.

entremetteur — « M. de Chevreuse et Cavoye furent les entremetteurs de l'affaire » (III, 10).

environ — « Et voilà les choix et les environs des ministres » (XII, 161).

esprit — « M^{me} de Martel, vieille bourgeoise de Paris, qui étoit un esprit » (XVII, 170). Ac. joint une épithète.

éttoffe — « La maréchale de Rochefort étoit d'une autre étoffe » (I, 81 — II, 89) (= extraction).

exclusion — « Il n'avoit pas les mêmes exclusions personnelles que Vaudémont avoit méritées » (V, 65).

expédition — « tant de facilité et de solidité dans le travail, tant d'expédition, tant de subite connoissance des hommes » (VI, 282).

fonderie (V, 404) (= pharmacie).

force — « De ce moment jusqu'à la grande force de l'affaire » (XIX, 237). L. cite Duclos qui a pu l'emprunter à Saint-Simon. (= moment critique). Tiré de « fort » pris substantivement : le fort de l'été, le fort de la guerre.

garde des sceaux (fém.) — « la garde des sceaux Chauvelin » (VI, 462).

généralité (I, 233 — XVI, 176) (= l'ensemble des officiers généraux). Le premier texte est le seul exemple de L. Boil, cite *Gazette* de 1676, p. 711, etc. *Mémoires de Saint-Hilaire*, IV, 144.

humanité — « en garde contre l'humanité » (XXII, 316) (= la faiblesse humaine).

inapplication — « le froid et l'inapplication furent si marqués pour moi que... » etc. (XXI, 288). L. : Vieilli en ce sens. * H. * A. 1718.

influence — « le prince électoral de Bavière mourut fort brusquement, et personne ne douta que ce ne fût par l'influence du Conseil de Vienne ».

inspection — « tous comprirent combien affreuse seroit pour eux la première inspection de leur reddition prisonniers de guerre » (XII, 179). Boil. : la première appréciation du public. * H.

invention — « des habits d'invention » (IX, 247) (= de fantaisie). Propos de Louis XIV rapporté en style indirect.

maître — « ce même goût lui avoit donné le chevalier de Lorraine pour maître » (I, 61). — C'est ici, semble-t-il, le masculin de « maîtresse » au point de vue du sens.

manquement — « il souffrit toutes sortes de manquements et d'extrémités, jusque dans sa nourriture » (XI, 27). H. donne cependant : manquement de vivres.

ménage — « jamais tant et de si sordide avarice, et de ménages bas, honteux, d'injustices et de rapines » (XVII, 232). * A. 1694. H. — Peut être considéré comme tiré de « ménager » = économiser. Il est question ailleurs de « ménages de bout de chandelles ».

milieu — « Le duc de Rohan avoit supplié le Roi que l'affaire fût jugée sans milieu et sans retour » (XIV, 155, 163).

montant — « le montant de leur armée » (XII, 123) (= le chiffre total).

platitude — « On admira la platitude de Villeroy » (XIII, 380). A. 1694 et Tr. 1734 ne l'admettent qu'en parlant de style, de discours, etc.

pointe — « Il ne laissoit pas de faire au Roi des pointes ... » (VIII, 345). Boil. : sorties. Ce sens manque dans les Dict.

politique — « c'étoit une précieuse de quartier, avec un esprit guindé et une politique accablante » (XVI, 89). Boil. : une manière de raisonner doctoralement. — Cette traduct. nous semble téméraire. Ni A. 1694 ni H. ne donnent ce sens.

portefeuille — « il a laissé deux millions quatre cent mille livres de rente, sans le portefeuille, qui est demeuré ignoré » (XVII, 276 — XX, 179). * A. 1718. Tr. 1734. — H. ne donne pas d'ex.

pourpoint — « Il se hâtoit d'y manger quelque pourpoint de lapin, quelque grillade » (XXIII, 194). D'après Boil. cet emploi ne semble pas se trouver même dans les traités de cuisine du XVIII^e siècle. * H.

production — « Monseigneur étoit... sans imagination ni production » (XXI, 85).

raccordement (XXV, 82).

recherche — « Ce ministre n'étoit pas homme à pardonner, ni M. le maréchal de Lorge à se ployer à aucune recherche » (X, 346). * H.

réduction — « Ce ne fut pas sans admirer ensemble en quelle réduction on vivoit » (XIX, 262) (= à quoi on en était réduit). * Ac. 1694. H.

rehaussement — « elle regardoit leur rehaussement comme la sûreté de sa grandeur... » (XXI, 90) (= élévation). * A. 1718. L. H.

relâchement — « punition... adoucie incontinent après le relâchement de ses revenus » (XX, 17). * A. 1694. H.

rondeur (la) du procédé (XVIII, 362).

saisissement (le) des rênes de l'empire... (12, 4).

seigneurie — « un reste de seigneurie palpitait encore en ce temps-là » (VII, 136). (sens fig. abstrait).

tabouret — « ducs, duchesses et autres tabourets » (III, 275).

toilette — « il fréquenta les toilettes » (XII, 114). Br. IV, 224.

Adjectifs et adverbes.

avantageux (XV, 112) — « les deux hommes de France les mieux faits et les plus avantageux » (XVI, 56). — « airs avantageux » (XVI, 404 — XVIII, 154). — « l'avantageux Vendôme » (XIX, 183). Se trouve dans J.-J. Rousseau.

banal — « Voysin devint comme le candidat banal de toutes les grandes places » (XVII, 457). A. 1718 donne : témoin banal.

baroque — « il étoit bien baroque de faire succéder l'abbé Bignon à M. de Tonnerre » (VIII, 73).

cavalier — « parure cavalière » (XIX, 39) — dames cavalières (XIX, 405).

commode — « femme fort commode » (III, 175).

communicable — « Les tentes du Roi n'étoient communicables que par des chaussées de fascines » (I, 42) (corrige « accessible » employé trois lignes plus bas).

concentré — « Il demeura quelques moments froid et concentré » (XIII, 220). Cf. plus bas : se concentrer.

contentieusement (VI, 70). — Ce n'est pas le sens donné par Furet. : avec grande contention et opiniâtreté, mais : en question contentieuse et jugée contradictoirement entre deux parties. (Boil.). Se tire bien du sens de « contentieux ».

court — « C'étoit le meilleur homme, mais le plus court et le plus simple qui fût sur terre » (V, 131). — « Le maréchal ni Chamillart, presque aussi courts l'un que l'autre, ne s'en aperçurent » (IX, 44 — XI, 285) — = court d'esprit. * A. 1694. 1718. — H. ne le donne pas absolument.

croisé — « un pays croisé par des grands chemins » (VI, 4). — « ses chevaux caparaçonnés et croisés de blanc » (VI, 313).

cruellement — « sa fille étoit cruellement vilaine » (IX, 313), « cruellement laide » (XII, 418 — XIV, 100). — « l'âge étoit cruellement disproportionné » (XI, 337). — Ce n'est pas un simple superlatif formé à la manière précieuse ; l'adverbe y garde toute sa force expressive.

cuisant — « une rivale cuisante et dominante (XIX, 199) ». A. 1718. L. ne le donnent pas appliqué à des personnes. De même H.

délibératif — « aucun droit délibératif ni judiciaire » (IX, 234). Boil. : droit à la voix délibérative. * L. H.

démêlé — « le visage rouge et démêlé » (II, 355). L. : ouvert et franc. * H.

désespéré — « Caderousse, désespéré de la poitrine, se mit entre ses mains et guérit... » (V, 178).

désireux — « reproches désireux » (X, 214).

discerné — « une grande politesse, noble, discernée... » (XVI, 388). Seul ex. de L. * H.

distinctif — « un coup d'œil juste et distinctif » (X, 225) (sens actif). Admis A. 1740, au s. passif slt.

distingué — « à qui le Roi fit les honnêtetés les plus distinguées » (XIX, 355). Boil. : singulier. — Cf. plus haut : discerné.

doctrinal — « l'attachement de toute la gent doctrinale » (XXIII, 399) — la Sorbonne.

écrasé — « une grosse fille écrasée, brune, laide, camarde » (II, 184).

entrelacé — « le sophisme le plus entrelacé, etc. » (X, 31). * L.

éperdu — « Charles IV, duc de Lorraine, éperdu d'elle, la voulut épouser » (III, 31).

épineux — « Avec ces qualités, il étoit épineux, volontiers chagrin... » (III, 323). — « Vaillant et homme de bien, mais avec cela épineux à l'excès » (IV, 170). — A. 1694 le donne, appliqué aux noms de personnes; d'après Fur. il ne se dit que des choses.

exprès — « on fit une chambre expresse, qu'on appela chambre ardente... » (XIV, 176). — « un récit, expressément confus » (X, 314). * A. 1694. — H.

factice — « princes... factices... » (VI, 421). — « d'Aubigné, ce parent factice de M^{me} de Maintenon... » (XV, 326). — « le même succès de famine factice qui a dévasté le royaume » (XVII, 211). — « le soutenir de moment en moment par les nouvelles factices de l'état de son épouse » (XXII, 277), etc.

faux — « il répondit donc au Roi qu'il n'étoit point faux, qu'il n'étoit ni blessé ni malade, qu'il étoit malheureux, mais qu'il croyoit n'avoir point failli... » (XIII, 387). * H. Ici : état de celui qui a failli.

fermé — « Ce Chalmet avoit de l'esprit et de la véhémence en pédant dur et fermé » (XX, 340).

fin — « Avec la plus fine valeur et la plus tranquille... » (X, 393). * A. 1694. H. On peut rapprocher des expressions comme « or fin », « fine fleur », etc., où le mot a le sens de « précieux ».

frontière — « un évêque frontière... » (XV, 196). A. 1694 donne : ville frontière, province frontière. — De là se déduit facilement : « évêché frontière », puis, par extension, « évêque frontière ».

fugitif — « la duchesse de Mazarin, fugitive de son mari et fixée en Angleterre » (V, 58).

grec — « ses mœurs étoient publiquement connues pour être celles des Grecs » (VII, 83 — X, 7). — « voluptueux en débauches grecques » (XI, 41). * H.

historique — « d'un ton tout uni et comme historique » (VI, 210). — Boil. : comme s'il eût parlé d'un fait historique.

houssé — « cette belle voiture houssée » (XII, 342) (garnie de la housse ducale). H. ne le cite que dans S.-S. et en termes de blason.

imprudent — « Il arriva en ce temps-ci une aventure imprudente à un de mes amis » (XIII, 106). * A. 1694. — H.

inepte — « d'une timidité si outrée qu'il en devint inepte à la plupart des choses » (XXI, 256).

italien — « ses débauches et le goût italien » (X, 8). — « C'étoit un Italien très italien » (XIV, 389).

jaloux — « des yeux un peu jaloux » (XI, 54). * A. 1694. H.

judiciaire — « aucun droit délibératif ni judiciaire » (IX, 234). Boil. : droit à l'application des lois judiciaires. * L.

littéral — « littéralement » (XIV, 411 — XVIII, 5 — XX, 74). La manière de penser de M^{sr} le duc de Bourgogne, si austère et si littérale (XIX, 185). — « un homme droit, franc et littéral tel qu'étoit Boufflers » (IV, 230). — « le maréchal sensible, court, littéral... » (XVII, 388).

magistral (XXV, 324) = de magistrat.

narratif — « parmi les plaintes et les surprises narratives de ces dames » (XXI, 28). * H.

nûment — « Toutes les autres sont debout ou s'asseoient nûment par terre » (IX, 202) = à même le sol.

ondé — « ruban couleur de feu ondé » (X, 153). A. 1694 donne : camelot ondé.

perfide — « cette couchée lui fut perfide » (IX, 3). A. 1694 : il se dit aussi des choses — Ne cite cpd. pas d'ex. analogue * H.

piteux — « nécessaires et piteux au milieu des richesses ».

plenier, pleinier — « tenir parole pleinièrement » (V, 378). — « La chose se passeroit en pleine compagnie chez M^{me} de Pontchartrain » (VI, 87). — « Celle-ci, dont il m'avouoit le plenier effet » (XIX, 14). * Furet. — L. ne le d. qu'au moyen âge. — A. 1718 ne le d. qu'au fém. dans « cour pleniére, indulgence pleniére ».

pointu — « homme pointu, désagréable, pointilleux » (V, 83).

prodigue — « les dépenses prodigues que lui coûtoient ses plaisirs » (XVII, 193). * A. 1694. — H. et L. citent « sa prodigue amitié » dans *Britannicus*. L'emploi n'est pas le même.

rassemblé — « le spectacle confus de cette nuit si rassemblée » (XXI, 31). — Sens douteux : 1^o « si pleine d'événements » ; 2^o « où tant de gens se trouvaient rassemblés ».

recordé — « gens sûrs et bien recordés » (XVII, 247 — XIX, 71).

repoussant — « Il étoit rogue en aîné de la Rochefoucauld, qui le sont tous par nature, et par conséquent très repoussants » (XVII, 338). L. et H. citent J.-J. Rousseau.

touchant — « un mariage si peu touchant par les alliances et les entours » (X, 402). — « Raisons plus touchantes » (V, 103).

uni — « Dangeau étoit un gentilhomme de Beauce tout uni » (III, 182). — « d'un ton tout uni et comme historique » (VI, 210). — « jamais un plus honnête homme, plus droit, plus égal, plus uni » (X, 352). — « Mareschal, tout uni, et fort ignorant de toutes les affaires » (XI, 107). — H. cite Marivaux. — Analog. de « simple » ou de « égal ».

ventilé — « une succession ruinée, ventilée » (VI, 67). Boil. : en danger d'être dispersée à tous vents — Cf. ventiler.

Verbes.

abdiquer — « il abdiqua la cour, se sépara du monde » (XII, 113).

arriérer — « Mais il faut encore interrompre ici cette matière qui arrièreroit trop sur les autres » (VII, 158) (seul ex. de L.). — « ses affaires, que sa mauvaise santé et ses voyages en Flandres avoient arriérées et brouillées dans sa tête » (XVII, 190). — Analog. de « avancer ».

balancer — « ce choix ne fut pas un instant balancé » (VI, 299). * L. H.

bannir — « Le P. Tellier... bannit les temps accoutumés de les remplir autant qu'il put » (XX, 75).

brancher — « sa maison, qu'il branchoit de nouveau à l'exemple de Charles V » (VII, 273, 299). — Boil. : les dict. ne le donnent pas — Cf. cpd. H. : partager en branches, avec cet ex.

canoniser la doctrine la plus décriée des théologiens (XXIII, 291) = faire comprendre dans les canons de l'église.

capter — « Bissy avoit tellement capté l'évêque de Chartres » (V, 37). — « Il avoit été prier de la Sorbonne pour briller et capter cette école » (V, 291). — « Il captoit nos officiers généraux » (IX, 50). — « il avoit capté les troupes » (XII, 6). — H. ne le d. pas avec un nom de pers. comme complément.

captiver — « Il captiva les suffrages » (XII, 222). — « toutes ces choses lui puoient : il n'avoit pu s'y captiver ».

combler — « De tous ces procédés se combla une haine, que Boufflers, trop naturel, exhala » (XIX, 6). * A. 1718 — H.

commettre — « Harcourt, à qui on vouloit éviter de commettre son caractère à quelque chose de fâcheux » (VII, 248). — « Il falloit donc se commettre à l'événement » (XI, 361). — « Aucun d'eux ne s'y commit » (VI, 89 — XII, 199). — « il ne se commit plus jamais à quoi que ce soit sur M. de la Trappe » (V, 176).

compter — « il lui falloit compter de presque tous les gens qu'elle voyoit » (XXI, 93) = rendre compte de. * A. 1694. H.

concentrer — « Il se concentra davantage, fit quelques tours de cabinet » (XVIII, 78). — H. ne donne ce sens qu'au part. passé.

couler — « le prince de Conti couloit tout avec lui, et l'accabloit de devoirs et de prévenances » (XVII, 132). * A. 1694-1718 — H. — Boil. : acceptait tout, supportait tout, sans apparence d'émotion désagréable. — Attribue avec raison à L. une erreur d'interprétation.

couvrir — « endroit où les montagnes s'escarpent et se couvrent » (III, 230). — Tiré de « terrain couvert », en langue militaire.

débrouiller — « c'étoit un esprit confus ; on ne le débrouilloit point quand il rapportait une affaire » (XI, 19).

déchirement — « je passai ainsi deux mois dans ce déchirement » (X, 57) = hésitation.

démêler — « la Chancelière s'en démêla avec une politesse, une galanterie, etc. (VII, 61) = se tira de l'organisation de la fête.

déplorer — « à qui Pomponne... se déplorait ouvertement » (V, 147).

* L. H.

dérrouiller du latin et des passages (XXI, 211). * A. 1718. — L. : faire montre de quelque connaissance mise depuis longtemps en oubli. — Boil. : débiter, dégoiser (ce n'est pas le sens). * H. Il faut partir de l'expression « être rouillé en quelque chose », pour expliquer dans le même sens que L. — Cf. 18, 350.

échafauder — « Il s'échafaudait [par-dessus] ses espérances, et se flattoit d'arriver bientôt par ce chemin jusqu'au Dauphin » (XXII, 209).

* A. 1674-1718.

éclipser, éclipse — « sa capacité, quoique si éclipsée avant et pendant toute l'action » (XVI, 221, 489). — « Monseigneur fut donc Monseigneur toute sa vie, et le nom de Dauphin éclipsé » (XVII, 299). — « il n'étoit que très bon de faire éprouver à Madrid l'éclipse d'un soleil dont la présence le rendoit heureux et abondant » (X, 38) (absence projetée du roi d'Espagne). — « éclipse à effacement » (IX, 121 — XI, 199 — XIV, 229). A. 1694-1718 ne le donnent qu'au sens d'absence.

écouler — « sans attendre de réponse, je m'écoulai » (II, 10 — VIII, 30).

emmurailier (XXIII, 86) = murer un corps dans un sépulcre. * Lex. L. cite Rabelais, mais au sens de « entourer de murailles ».

émousser la haine (IV, 342), l'envie (IV, 343 — XII, 208), l'éclat du mérite (IV, 191), la jalousie (XVIII, 302 — III, 110 — VI, 301 — XXI, 38, 298, etc.). — « émousser M^{me} de Maintenon et la rendre moins ennemie de M. le duc d'Orléans » (XXII, 202).

enfiler — « du salon [il] me mena dans l'Orangerie qui y est contiguë et l'enfile (XIX, 289). — Parait tiré de « enfilade » que donnent A. 1694-1718.

enfoncer — « Je n'osai enfoncer sur la crédulité de Monseigneur » (XX, 186). * H. Analog. de « appuyer ».

énoncer — « une grande facilité à concevoir et à s'énoncer » (VII, 66). Analog. de « s'exprimer ».

escarper — « l'endroit où les montagnes s'escarpent et se couvrent » (III, 230).

exhaler — « un homme furieux... qui s'exhalait inutilement » (III, 105). — « Je m'exhalai sur ce qui me venoit d'être rapporté » (III, 252 — VI, 311 — XIX, 305). Cf. XIX, 6. s. v. combler.

extorquer — « On voyoit un homme hors de soi, qui s'extorquoit une surface unie » (XXII, 332) (le duc de Berry à la mort de sa femme).

fermer — « le Roi s'étoit toujours fermé à n'accorder plus de survivances (I, 136 — XIX, 222 — XXI, 193, 371, etc.).

hérissier — « Chamillart en parla à M^{me} de Maintenon qui d'abord se hérissa, et qui en éloigna le Roi » (XV, 369 — XVIII, 65, 333, 336). H. explique sans citer d'exemple.

hausser — « la comtesse de Gramont, qui, avec toute la cour, ne s'en haussa ni baissa » (XI, 113). * A. 1694. H.

influer — « Ils avoient, par leur baronnie, le second rang en Bretagne... ; mais cela n'influoit point sur leurs cadets » (V, 185). — « elle influa beaucoup dans le gouvernement » (VII, 227 — XIII, 259). — « ils ne laissoient pas d'avoir influé à la perte de Vendôme » (XVIII, 8). — « influencer à la paix » (XIX, 227). Le premier emploi est un retour au sens latin.

licencier — « [ils] s'étoient licenciés sur moi... je ne me contraignis sur aucun d'eux (II, 83 — III, 100). — « il se licencioit avec moi sur Monsieur de la Trappe » (V, 175, XI, 345). — « je me licenciâi de traiter avec le duc de Bauvilliers cette matière en plein (XIII, 331 — XIV, 69 — XV, 379 — XVI, 391). A. 1694 donne ce sens, mais non ces constructions variées.

mettre (se) — « Cavoye étoit un des hommes de France le mieux fait et de la meilleure mine, et qui se mettoit le mieux » (III, 51). — « toute l'encolure d'un maître à écrire, et toujours mis comme s'il l'eût été » (VI, 360).

moucher — « les chansons qui avoient mouché, s'étoient chantées en Flandres » (II, 127). — « les lettres anonymes mouchèrent » (III, 157). — « les avis mouchèrent » (IX, 51). — « les courriers mouchèrent » (XI, 280). — « les billets cachetés, avec le dessus mouchèrent d'une chambre à l'autre » (XIV, 377 — XV, 14, 345). — Boil. : aller et venir comme une mouche. — Ce sens n'est dans aucun diction. du xvii^e siècle et l'Ac. ne l'a jamais admis. — L. en cite deux exemples absolument, mais dans un autre sens. H. le donne comme vieilli.

parier — « parvenu à parier avec ses ministres... » (XIV, 273 — XX, 78). Boil. cite Choisy, *Mémoires*, II, 155, et ajoute que les lex. ne le citent que dans S.-S. H. le donne comme vieilli.

périr — « Les affaires les plus pressantes périssoient entre ses mains » (XII, 392 — XIII, 214). * H.

prélature (= ensemble de prélats). II, 100. H. ne cite que S.-S. en ce sens.

raffiner — « cet avortement de dessein ne feroit qu'irriter et raffiner davantage la personne à qui, etc. » (XVI, 82). = rendre plus sensible. * Ac — Ni L. ni H. ne le donnent exactement.

rassurer — « Colbert... rassura la charge à Chevreuse » (XI, 50). — Mot reformé, avec un sens nouveau ; homonyme d'un mot déjà existant.

échapper qqn. (XIII, 433) = le guérir. — Ce sens manque dans les Dict. H. cite cpd. Volt. *Candide*, 29 : échapper qqn. des galères. — Modification de sens par chgt. de syntaxe : faire qu'il en échappe.

rendre — « toutes affectèrent une grande attention à rendre aux femmes titrées » (XV, 251). — A. 1694. H. ne le donnent qu'avec un régime.

revenir — « Nous conclûmes... que cette question n'étoit faite que par rapport aux bâtiments et que, après cet éclaircissement, d'Autin en étoit très certainement revenu » (XVI, 54) = n'arriverait pas à la surintendance. — Emploi non relevé. On peut le comparer à celui que l'on rencontre dans la langue familière. On entend dire, en parlant par exemple d'un voyage brusquement empêché : « Me voilà revenu ! » — Saint-Simon donne à « revenir » un sens figuré analogue à ceux que l'on donne à « arriver », « parvenir », « aller loin », etc.

succomber — « L'occasion de parler un peu de la dignité de Grand d'Espagne... est ici trop naturelle pour n'y pas succomber » (IX, 111). — « j'ai succombé à l'écriture » (V, 410). — Sens modifié par ellipse : « succomber [à la tentation de], etc. ».

C'est ainsi que Saint-Simon donne à des mots déjà anciens des sens nouveaux : souvenir du sens radical, usage très libre de l'ellipse, et, plus généralement, modification de l'emploi syntaxique des mots, importance de l'analogie, voilà ce qui nous paraît caractériser, dans cet ordre, ses créations.

Ces procédés ont-ils pour effet de diminuer la clarté du texte ? Il est difficile de donner sur ce point une affirmation nette : les cas particuliers relevés plus haut ne peuvent se classer en groupes assez nombreux pour que l'on puisse en induire des lois. Toutefois, en se risquant un peu hors des règles logiques, on peut affirmer qu'en général la clarté du texte ne souffre pas des innovations sémantiques de Saint-Simon.

D'abord, certaines créations paraissent toutes fortuites, fondées uniquement sur l'homonymie. « Magistral » n'offre, en français, aucun rapport de sens avec « magistrat ». Lorsque Saint-Simon fait, en quelque sorte, de l'un de ces deux mots le dérivé de l'autre (cf. plus haut), il ne court aucun risque de ne pas se faire entendre. Ce peut être une obscurité pour qui n'a de la langue française qu'une connaissance livresque, même très forte, non pour celui dont elle est l'instrument quotidien. Une pareille inexactitude est foncièrement « populaire » ; partant, un homme de langue française, si inculte qu'il soit, ne saurait s'en embarrasser. — L'emploi de « baroque » était nouveau, non point obscur, puisque le sens que nous trouvons dans Saint-Simon est aujourd'hui le sens vul-

gaire, tandis que le sens propre est ignoré de la plupart. — Le sens figuré de « portefeuille » n'est pas-davantage obscur, puisqu'il est resté très vivant. Il suffit de connaître le sens de « s'entremettre » ou de « ménage » pour ne pas hésiter devant les exemples de « entremetteur » ou de « ménager » que nous avons relevés, pour irréguliers qu'ils soient. Ailleurs, nul n'hésitera à traduire « housse » par « couvert d'une housse ». Des emplois elliptiques comme ceux de « collier » et de « charrette », au sens de « cheval de collier », etc. ne laissent point place à l'équivoque. — Quiconque connaît le sens vulgaire de « extorquer » devine nécessairement d'abord ce que c'est que « s'extorquer une surface unie ». — Il ne paraît même pas nécessaire d'être-étymologiste pour trouver, du premier coup d'œil, que dans telle phrase « parier » signifie « aller de pair ».

Les sens nouveaux créés par Saint-Simon sont donc, quel que soit le procédé, généralement accessibles à quiconque possède de la langue française la connaissance empirique due à la pratique habituelle. Le plus souvent, une difficulté ne saurait être résolue par le dictionnaire : c'est dans le radical du mot, dans une homonymie, dans le contexte que se trouve l'éclaircissement. Cette clarté, non point théorique, mais bien réelle, tient au manque d'apprêt. L'expression insolite, si elle a été cherchée par l'écrivain, n'est point immédiatement saisie : elle exige du lecteur un travail d'interprétation analogue au travail de recherche du styliste. Au contraire, l'expression insolite rencontrée au courant de la plume doit en général se présenter tout aussi naturellement à l'esprit du lecteur qu'à celui de l'écrivain. L'erreur même ou l'ignorance n'entraînent aucune obscurité, étant conformes à l'erreur et à l'ignorance communes. De là un certain genre de clarté, d'autant plus curieux qu'il est souvent le propre d'expressions grammaticalement obscures.

CHAPITRE V

LES EXPRESSIONS « FIGURÉES ET PROVERBIALES » DANS LES MÉMOIRES

Ce n'est pas seulement au point de vue du vocabulaire que Saint-Simon semble différer des littérateurs de son temps. Les images, dès l'abord, paraissent chez lui plus nombreuses. De fait, il traduit volontiers l'idée abstraite par une expression concrète. Voici, par exemple, comment il lui arrive de rendre l'idée de pauvreté. « Il laissa sa femme sans pain » (XX, 307 — XI, 400, 404). — « M^{me} de Mailly étoit une demoiselle de Poitou qui n'avoit pas de chausses » (I, 88 — XX, 311, etc.) (Fur. et Ac. 1718). — « il laissa cet abbé en habit rapiécé et son autre neveu dans le ruisseau » (XXII, 251). Tel autre vit « les coudes percés » ou à « manger des croûtes » (XXIII, 275).

Ces expressions figurées pourraient sans doute se classer selon les divisions de la rhétorique. Il nous semble plus intéressant de les étudier en tenant compte seulement de la sensation qu'elles rappellent, ou de la réalité concrète qu'elles évoquent.

Beaucoup sont d'ailleurs communes : on les trouve dans les lexiques de l'époque, plutôt, il est vrai, que dans les œuvres des écrivains : le proverbe avait été proscrit, et il n'apparaît que rarement dans la prose châtiée, ou tout au moins à prétentions littéraires. Cf. Br. IV, l. 4, c. 11 (1). — Mais il était vivant dans la langue familière : les dictionnaires de Furetière, de Trévoux, de l'Académie, sont remplis d'expressions « figurées et proverbiales », et beaucoup de ces expressions ne sont taxées ni de bassesse, ni même de familiarité. Ces locutions sont

(1) A la différence de M. Brunot, j'appelle ici « proverbe » tout ce qui répond à la définition donnée par Furetière : « Façons de parler triviales et communes qui sont dans la bouche de toutes sortes de personnes. » Cf. Br., *ibid.*, note 1.

dans la bouche des personnes les plus illustres, de Louis XIV lui-même : « Il a perdu la tramontane » (V, 371). « Ce mariage... ne leur faisoit pas d'un fêtu ; ce fut l'expression » (VI, 88). Elles étaient donc admises dans la conversation des honnêtes gens. Du reste, si elles en eussent été bannies, il est certain que le duc de Saint-Simon, pair de France, ambassadeur, membre du Conseil de Régence, etc., ne les aurait pas employées tout naturellement.

Ces figures communes rentreraient plutôt dans le cadre d'une étude générale que dans celui d'une étude particulière, comme la présente, si l'auteur s'était contenté de les prendre toujours comme il les trouvait ; mais il les a modifiées parfois dans la forme. Il semble aussi avoir procédé à des créations analogiques. Enfin, on rencontre chez lui des expressions qui sont encore vivantes, qui l'étaient sans doute de son temps, et que bien des lexicographes anciens ont cependant négligées. C'est à ces expressions surtout, modifiées ou imparfaitement constatées, que nous nous arrêterons.

Le départ entre la figure commune et celle qui semble propre à l'auteur est d'ailleurs difficile à établir. Nous venons d'indiquer une catégorie intermédiaire, celle des figures communes auxquelles une modification donne un caractère original. Autre difficulté : certaines figures, empruntées par exemple au langage de la paume ou à celui de la chasse, étaient du domaine commun ; or Saint-Simon les a employées avec une intelligence si évidente de leur sens propre qu'elles deviennent chez lui originales ; d'autres sont par lui créées de toutes pièces. Il est difficile de diviser les figures tirées du langage des chasseurs, par exemple, en deux classes sans tomber dans d'excessives complications. Enfin, où finit la figure commune et où commence la figure personnelle ? Il est impossible de le déterminer sans arbitraire. Nous laisserons donc provisoirement de côté des figures, très courantes cependant, ne pouvant les séparer de leurs analogues, plus originales.

Saint-Simon rajeunit d'abord des expressions « figurées » et proverbiales » en y ajoutant des précisions : il rend à l'image effacée et ternie son relief et sa couleur. Voici, par exemple, une expression que donne la première édition de l'Académie : « On dit fig. adorer le soleil levant, pour dire, s'attacher, faire sa cour à une puissance ou à une faveur naissante ». Saint-Simon rajeunira l'image en écrivant : « On se prépara à une sorte de soleil levant, qui alloit changer et renouveler bien des choses dans la nature » (XII, 399). Ou bien il opposera à l'image banale l'image de sens opposé : « Tout rit donc à Philippe, à ce soleil levant, dès qu'il parut dans les Espagnes, et presque tous les seigneurs abandonnèrent le soleil couchant lorsque le beau-père et le gendre allèrent se rencontrer » (IX, 120). — Les emplois figurés du mot « enter » sont

nombreux et communs (I, 96, 99 — III, 191 — VI, 26 — VII, 274 — VIII, 78, etc. A. 1694). Mais il semble original d'écrire : « il ignore si l'on s'est enté dessus avec du parchemin et de la cire » (XI, 285), parce qu'il y a souvenir presque évident du sens matériel de l'expression. — « Voler le papillon » se dit « d'un esprit léger et qui ne s'amuse qu'à des choses frivoles » (A. 1694-1718). Employer cette expression en parlant d'un général qui s'attarde à une poursuite accidentée et inutile, au lieu d'avancer un siège (XIV, 7 — XVI, 323, 363), c'est se rapprocher du sens primitif, assez pour frapper l'imagination de son lecteur, et faire soi-même œuvre d'imagination. — A. 1694 donne « tintamarre » au figuré. Quand Saint-Simon écrit, en parlant de la vaisselle portée à la Monnaie : « Ce bruit de la vaisselle fit un grand tintamarre à la cour » (XVII, 405), ne nous oblige-t-il pas plaisamment à nous souvenir du sens propre ? — Association de mots, tout au plus d'images, frappante cependant.

Quelquefois Saint-Simon contamine deux expressions figurées pour en faire une expression nouvelle. A. 1718 donne « ramer » au sens de « prendre de la peine » et « aller contre le fil de l'eau » au sens de « entreprendre un dessein auquel toutes choses sont contraires ». Saint-Simon combine les deux expressions et écrit : « Ce n'étoit pas que l'adroite princesse ne ramât contre le fil de l'eau » (XXI, 77). Quand il écrit : « la considération du droit du roi d'Espagne de succéder à la couronne de France, si l'auguste et précieux filet qui seul l'en excluait venoit à se rompre » (XXIII, 123), il peut songer à un proverbe tout simple (cela ne tient qu'à un fil), ou au fil des Parques. Il est difficile de définir la réminiscence, parce qu'elle est réminiscence. On dit communément « rompre une lance en faveur de quelqu'un » (IX, 52 — A. 1718); on dit aussi « rompre la glace »; Saint-Simon réunit les deux expressions et écrit : « il rompit glaces et lances, et ne donna aucun repos au Roi » (XVII, 425).

La langue populaire s'enrichit volontiers de créations analogiques; de même celle de Saint-Simon. On dit : « être au courant de quelque chose »; Saint-Simon substitue au mot « courant » un synonyme et écrit : « il ignoreroit la plupart des choses et ne seroit au fil de rien » (XI, 228. * A. 1694. H.). Il emploie le terme concret au lieu du mot abstrait plus en usage : « les ennemis bien postés et qui, pour ainsi dire, n'auroient qu'à se retourner dans leur cerceau pour faire face partout » (XVI, 338). L'expression « curé de campagne » est courante; Saint-Simon en tire « évêque de campagne » (XX, 342, 346). A. 1694 cite « revenir sur l'eau » comme une figure commune. Saint-Simon l'emploie (III, 161 — XI, 170 — XIII, 21). Mais il dit aussi : « remettre quelqu'un sur l'eau (X, 93) — « ramener quelqu'un sur l'eau » (XVII, 26 — XXI, 28). Il

rappelle même le sens propre et ravive l'image : « il l'avoit à force de bras ramené sur l'eau pour l'honneur et pour la fortune » (XV, 379).

Voici, du reste, une liste d'images plus ou moins différentes des images habituelles, mais qui ont avec ces dernières des rapports apparents.

barre de fer — « M^{me} des Ursins qui le trouvoit droit, ferme, libre, barre de fer... » (XXIV, 210). A. 1718 : roide comme la barre de l'huis.

blanc — « toujours espérant, toujours voyant tout en blanc » (XXII, 303). * A. 1694. Cf. « Voir en noir ».

bouche — « L'Empereur... ne vouloit point de paix sur la mauvaise bouche » (IV, 227 — XIV, 300). A. 1694 : laisser, demeurer sur la bonne bouche.

chauve — « l'occasion, qui est chauve, ne revient plus » (II, 326). Cf. « prendre l'occasion aux cheveux ».

cuire — « tout cela se préparoit et se cuisait sous la cendre » (XVIII, 75). A. 1718 : couvrir sous la cendre.

cul-de-sac (XXIII, 386) — Suit la métaphore commune : « se débrouiller un chemin au cardinalat ». * A. 1694. H. au fig.

débordement — « son débordement sur Catinat donna des soupçons » (IX, 80). H. cite La Bruy. Cf. « se déborder en injures » (A. 1694) — « en ordures » (IV, 125).

dépecer — « M. du Maine se dépeça en excuses embarrassées » (XXI, 126). Cf. « se mettre en quatre ». (A. 1694).

entrée de jeu (d') (XIV, 417. A. 1694). « D'entrée de discours, je le trouvais refroidi... » (XVIII, 310).

éteindre la pairie (XIII, 195) — « ceux qui en voudroient porter l'éteignoir sur lui » (VI, 66). = faire éteindre le duché à son détriment. L'expression devient plus concrète. * F.-L.

fer — « ce mariage fut de fer pour eux et d'or pour moi » (X, 416).

fil — « éviter surtout de rompre le fil en le tirant trop » (XIII, 20). Cf. « rompre le fil » (d'un discours); « il y aura beau jeu si la corde ne rompt ». A. 1694.

flambeau — « ce mariage étoit devenu entre eux tous un flambeau de discorde » (XII, 46). A. 1694 donne « flambeau de la guerre, — de la sédition » en parlant d'une personne.

gorge déployée (mentir à) (XXI, 136). A. 1718 : rire à gorge déployée.

jointure — « M. le Grand... trouva jointure à mettre le prince Camille à la place de Carlingford » (X, 109). — « La situation où il la trouvoit... lui parut une jointure favorable pour aller recueillir le fruit de ses travaux » (XIII, 292) — « trouver la jointure » (XIII, 180). Cf. encore, XII, 448 — XIX, 231. * A. 1694, etc. Tr. 1734. H. cite le premier exemple. Il cite « trouver le joint », mais sans exemple.

nourrisson — « un saint prêtre, nourrisson favori du P. Tellier » (XVII, 228). Cf. « nourrisson des Muses » (A. 1694. H) et le sens figuré fréquent de « nourrir » au xvii^e siècle.

parquet — « elle ne savoit pas comment elle n'étoit pas rentrée sous les parquets » (XII, 278). Cf. « rentrer sous terre ».

rebrousser — « les deux choses du monde qui le rebroussent le plus... » (XVIII, 366). — « son grand air altier rebroussoit tout le monde » (XIX, 301). Cf. le sens de « hérissier » dans Saint-Simon et l'expression « à contre-poil ». A. 1694.

revêtement — « son revêtement de M^{me} de Maintenon, pour ainsi parler de son dévouement pour elle » (XVII, 472). Cité par H. On peut rapprocher : « être coiffé de », etc.

rompu — « la fréquence des heures rompues qu'ils passaient seuls avec le Roi » (XV, 359) — « repas rompus » (II, 372 — VII, 438 — XIV, 23 — XIX, 265). Boil. rapproche avec raison, semble-t-il, « bâtons rompus, nombres rompus ».

tripler, quadrupler — « Il redoubla, tripla, quatuupla, toujours en même style, et ne reçut que les mêmes réponses » (XIII, 388). Anal. de « redoubler ».

ventre — « gros comme un muid et qui ne voyoit pas jusqu'à la pointe de son ventre » (VIII, 38) (M. de Monaco était presque aveugle). Cf. « ne pas voir jusqu'au bout de son nez », et retour au sens propre.

Il est d'ailleurs impossible de classer rigoureusement les modifications que Saint-Simon apporte aux figures communes, la plupart des cas ne pouvant être l'objet que d'une décision d'espèce. Il arrive le plus souvent qu'il retient d'un mot le sens qu'il a dans une phrase courante, pour le faire entrer avec ce sens dans une expression plus ou moins éloignée de la formule habituelle. Quelquefois il y a ellipse, tout simplement.

Acquit — « faire l'acquit de sa conscience » (XVIII, 33).

aile — « on ne vouloit pas que j'eusse des ailes » (XVIII, 291). — « ils n'avoient pas auprès de lui les mêmes ailes que M. de Luxembourg » (XXI, 280). A. H. donnent des figures analogues.

autel — Montrevel, ni fort pauvre et grand dépensier, qui auroit dépouillé les autels... » (XI, 50). A. 1694 : « il prendroit sur l'autel, sur le maistre autel, pour dire : prendre hardiment et injustement partout ».

boire — « les Jésuites en burent toute la honte » (VI, 100). — « Le maréchal... but sa honte » (IX, 84). A. 1694 : faire un affront, — avoir toutes hontes bues.

comite — « Le Languedoc entier, quoique sous le joug du comite Bâville » (XX, 178). A. 1718 : impitoyable comme un comite.

cul — « il les fait donner de cul et de tête, sans ordre et sans règle » (XVI, 218). Le Prov. ajoute : comme une corneille qui abat des noix. A. 1694.

champignons (ces) de fortune (XVIII, 97). — Cf. XVI, 88. — A. 1694-1718.

circuit — « Il y eut encore quelques circuits adroits » (XVII, 434). — « après plusieurs circuits pour ne rien dire » (XVIII, 333). A. 1718 : circuit de paroles.

corde — « un Dauphin si peu connu... et sur qui enfin la corde a cassé de tant d'espérances, de craintes et de projets » (XXI, 89). — « Cette corde rompue, il ne savoit plus où se reprendre » (XXI, 269). — « la corde cassa sur la souveraineté » (XXIV, 212, 280). Cf. « Il y aura beau jeu si la corde ne rompt » (?) On peut aussi songer à la corde de l'arc, ou à la corde de l'instrument de musique.

couleuvre — « M^{me} de Maintenon... qui la nourrit longtemps des plus cruelles couleuvres » (XV, 90). A. 1694 : avaler, faire avaler des couleuvres.

débonder — « Enfin il débonda... et nous dit... » (XVIII, 338). Le sens figuré ordinaire se trouve IX, 107 : « Alors ce qui avoit été retenu pendant le souper débonda. La reine se mit à pleurer ses Piémontoises. » A. 1694 : ses pleurs débondoient.

dépositaire — « Toutes deux étoient les dépositaires de son âme... » (IX, 42). — « les dépositaires des douleurs de Chamillart » (X, 412). — « le dépositaire de son cœur et de son âme » (XVIII, 233). Ac. : le dépositaire des secrets du Prince.

dos — « il fit le grand dos et l'important » (XVII, 357). Ailleurs (VI, 266) « le gros dos », que donnait A. 1694 et F.

épouvantail — « il en vouloit faire un écho et un épouvantail à ministres » (XIX, 10). A. 1694 : « C'est un épouvantail de Chenevière. »

« étouffer une édition » (VI, 432). — Cf. « étouffer une affaire, une sédition », etc.

« étoupes (les) n'étoient pas difficiles à rallumer » (XIV, 151). — A. 1694-1718 : « mettre le feu aux étoupes ».

« étrangler un procès » (II, 50). — Furet. : le juger à la hâte, etc., « étrangler le jugement... » (II, 73). — « Chacun y exhale sa bile sur le parti pris de nous étrangler » (II, 75). — « pour n'être pas étranglés... » (II, 383 — XXI, 177).

glace — « rompre des glaces » (I, 292 — X, 355 — XI, 106 — XII, 228, 295, 397 — XVII, 47, 336 — XXI, 130, 289, etc.). Fur. Ac. ne donnent que le singulier. H. cite Saint-Simon. Il emploie le pluriel pour marquer qu'il s'agit de démarches répétées ou habituelles.

gorge — « l'embarras de choisir un autre général sautoit à la gorge » (XXI, 368). A. ne le donne qu'avec un nom de personne pour sujet.

gratte-cul — « les grâces et la beauté s'étoient tournées en gratte-cul » (X, 366). Ac. : il n'y a point de si belle rose qui ne devienne gratte-cu.

hareng — « le hareng sent toujours la caque » (19, 129).

marteau — « cette dévotion si mal entendue, qui fit si étrangement du marteau l'enclume, et de l'enclume le marteau » (XIX, 183).

nager — « faire nager son fils... en toute sorte d'éclat » (XXIII, 314). Cf. : nager en grande eau.

paille — « homme de paille » (XVIII, 180). A. 1694, — « pour le dernier survenant de paille, comme pour l'homme le plus principal » (V, 352). — « Quelques lettres de paille et en clair » (XVI, 150). H. cite Voltaire. Boil. observe que « en clair » est du langage diplomatique et n'est pas à l'Académie.

pot — « Ce n'étoit pas un homme à durer longtemps au pot et au logis d'autrui » (III, 114). — « au pot de M^{me} Fouquet » (XVII, 365). Cf. « à pot et à rô... ». F. H.

queue — « le venin fut à la queue » (XXI, 245). A. 1718 : à la queue le venin.

remuer — « M. de Lauzun... ne se lassoit point de remuer toute pierre pour s'en rapprocher » (X, 212). Cotgr. 1611. Oud. 1640. A. 1694 : mettre toutes pierres en œuvre.

répandre — « M^{me} la duchesse de Berry étoit si pleine qu'elle se répandit » (XXI, 109).

sarbatane — « affranchis des sarbatanes par leurs places » (XVIII, 9). — « Imbu par les sarbatanes ennemies, il ne me cacha pas que... etc. » (XIX, 260). A. 1694 : parler par sarbacanes. H.

semer, semence — « semant toujours pour recueillir » (VII, 85). A. 1694. — « Elle en avoit tiré une autre faveur qui ne fut qu'une semence » (VII, 77 — XIII, 191).

solaire — « jamais aussi ne vit-on M. du Maine si solaire et si désinvolte qu'alors » (XXIV, 263). A. 1718 : avoir le visage solaire.

sphère — « sortir de sa sphère » (VIII, 43 — XVII, 459). A. 1694. « J'étois informé du fonds de cette curieuse sphère » (XVIII, 44).

tonsure — « Il trouva un gentilhomme romain, fort à simple tonsure » (V, 29). Fur. : « médecin, docteur, avocat à simple tonsure » = qui ont peu de mérite, de capacité. A. 1694.

tramer — « j'étois accusé d'avoir tramé contre l'État » (XVII, 84). A. 1694, H. ne le donnent pas absolument.

D'autres expressions figurées, qui appartiennent évidemment au parler commun, puisqu'elles se rencontrent postérieurement dans des auteurs qui ne connaissaient pas les *Mémoires*, et sont souvent encore vivantes, ou qui, ne comportant point d'image neuve et frappante, ne semblent

pas devoir être considérées comme des créations de notre auteur, ont été négligées par les lexiques les plus importants de son époque. Telles sont les suivantes :

avril — « L'Électeur parut en chaire... puis tout à coup se prit à crier : « Poisson d'avril ! poisson d'avril ! » (XX, 243). Cf. avocat Barbier, 2, 229.

balayeur — « (ces valets) montroient bien, à leur air, de quelle boutique ils étoient balayeurs » (XXI, 31).

chariot — « du reste, la cinquième roue d'un chariot » (VII, 142).

bannière levée — « M^{me} de Maintenon, qu'autrement elle eût eue contre elle à bannière levée » (XV, 14). * H.

bec — « le bailli de Conflans se prit de bec contre lui... » (XXIII, 42). D'après B. les dictionnaires du XVIII^e siècle ne le donnent pas au sens de « se disputer ». Seul exemple de L. — H. le cite, sans exemple.

blanc — « dire blanc et noir sur les mêmes questions » (VI, 98). — « il changea le P. de la Chaise du blanc au noir » (V, 396).

bon — « ami de Chamillart jusqu'à ce qu'il trouvât son bon à le culbuter » (XI, 55). * A. H. Seul exemple de L. — Boil. cite Brantôme (VI, 332).

bon, bonne — « en dire de bonnes » (XIII, 183 — XVII, 359). — « en faire de bonnes » (XVII, 270). * Fur. Ac. H.

casser — « il vouloit casser son épée et se faire président à mortier » (XII, 206).

chausse-pied — « un chausse-pied pour faire Bouteville duc et pair » (II, 40 — VI, 256 — IX, 276, 325 — X, 45 — XI, 255 — XII, 23, 126 — XIII, 177, etc). * Ac. au figuré. H. cite Fur. et Gherardi. Dans le *Spectateur Anglois* ou *Socrate Moderne* traduit de l'anglois, Amsterdam, 1731, t. V, p. 352 et sq. se trouve une lettre intitulée : « Sur les hommes qui servent de chausse-pié aux Dames. » L'expression était d'ailleurs courante : « On prétend que cette place n'a été donnée que pour en faire autant au cardinal Dubois, au premier jour. Aussi appelle-t-on le cardinal de Rohan tout haut depuis ce temps-là, le « Chausse-pied » du cardinal Dubois ». (M. Marais, II, 237).

chat — « la promotion qu'il fit signer toute faite au Roi en 1724 et où il fourra le chien, le chat et le rat » (XXIII, 16). Boil. cite des vers contre le roi Richard III, dans Walter Scott. Un rapport entre les deux choses, autre que fortuit, semble inadmissible.

chemin — « Monseigneur eût pu lui faire faire bien du chemin dans la descente » (XXI, 142). A. 1718 : faire voir bien du chemin à quelqu'un.

cheminée — « quand il en découvroit quelque repas, il y tomboit comme par la cheminée » (XIX, 59). * A. H.

cheveu — « à un cheveu de sa perte radicale » (XX, 144). Seul exemple de L. * H.

cheville — « le duc de Béthune qui n'alloit pas, dans ce genre, à la cheville du pied de sa femme » (V, 173). * Fur. Ac. H. cite sans exemple.

compas — « le compas dans l'œil » (XIII, 20). * A. 1718. Tr. 1734. L. cite J.-J. Rousseau. H. cite Saint-Simon.

compote — « mettre à quelqu'un la tête en compote » (I, 294). Trév. : bas et burlesque au figuré.

deux — « mais, pour cette affaire-là, il falloit être deux » (XVII, 337) (pour se marier). * A. 1694. H.

dos — « faire pénitence sur le dos d'autrui » (XVIII, 268). * A. 1694. H. le donne sans exemple.

enfant — « il étoit demeuré comme l'enfant de la maison partout où étoit le maréchal de Villars » (XIX, 406). * Ac. Tr. 1734.

femme — « Il étoit triste, abattu, et parla moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes » (VIII, 314).

foire — « avec les sobriquets de la Blonde et de Vaque à tout, parce qu'elle étoit de toutes foires et marchés » (XII, 415). * Dict. du temps. H.

fourmi — « un silence à entendre une fourmi marcher » (XV, 473). — « On eut entendu un ciron marcher... » (16, 18).

goutte — 1^o « Ce fut la dernière goutte qui fait répandre l'eau d'un vase trop plein » (XX, 5 — VI, 341). * A. 1718. Boil. cite M^{me} de Sévigné. — 2^o « La reine ressembloit à M^{me} Panache comme deux gouttes d'eau » (IV, 51 — V, 309 — XIV, 207, 289, 322, etc.).

haut — « Les gens du commun, il les traitoit du haut en bas » (XIV, 375).

herbe — 1^o « toujours basse comme l'herbe » (X, 367). — 2^o « Vendôme se retira à Anet où l'herbe commença à croître » (XVII, 317 — VII, 143).

huile — « Il étoit mort... : il n'y avoit plus d'huile dans la lampe » (I, 133).

journée — 1^o « Un jeune valet... qui se moquoit de lui à cœur de journée » (XIV, 79). * A. 1694, 1718. Boil. : « à la journée » (insuffisant). L. le donne sans exemple. A. aurait le sens instrumental : « avec le meilleur de la journée » (?). — 2^o « Villars arriva avec sa femme, presque à ses journées, fort lentement » (XVI, 133). Boil. : manque dans les lexiques. H. ne donne que « à petites journées ». — Le sens est : à son loisir.

lettre — « Courtenvaux avoit mis le doigt sur la lettre à toute la cour » (XIII, 156). Cf. XI, 285 — XVI, 40, 249 — XVII, 81 — XVIII, 76, 293 — XIX, 246, etc. Boil. : loc. familière. * Ac. Tr. H.

noir — « Harlay... regardoit noir le comte de Coislin » (XIX, 119).
* A. 1694. L. cite le comte de Caylus et M^{me} de Sévigné.

ouvrier — « On se repent quelquefois d'avoir payé d'avance de méchants ouvriers » (XXIII, 258).

pain, pâte — « n'ayant tous deux ni pain ni pâte » (III, 343). * Ac. H.

papier — « il leur parla papier sur table, par preuves et par faits » (XIX, 306). * Ac. H. cite Pascal.

pendant d'oreille — « Ces deux frères furent de cruels pendants d'oreilles pour Guiscard » (XII, 148). * Ac. H.

pied (à joint-) — « Pontchartrain s'en tira à joint-pied » (XIII, 129 — XIX, 91 — XX, 200). * Ac. H. L. citent M^{me} de Sévigné, au pluriel.

pied gauche — « ils étoient fort sur le pied gauche avec elle » (VIII, 333 — XV, 59 — XIX, 313). « Je viens à combattre sa timidité, et, si cette expression se peut hasarder, ce pied gauche où il est avec le Roi et Monseigneur » (XIX, 184). Boil. cite sans réf. Bussy et Retz. * Ac. Fur. H. cite le premier exemple.

quart d'heure — « jamais homme ne passa un si mauvais quart d'heure » (XVII, 32). L. cite Marivaux, Voltaire, etc.

qu'en dira-t-on — « pour éviter le qu'en dira-t-on » (VI, 196). H. cite un seul exemple qui est de Saint-Simon (1, 178).

rembourser — « Il remboursoit force sottises » (IV, 300 — XIV, 295). — « Boisseuil y remboursa deux coups d'épée » (XVII, 117). L. donne « embourser ». Cf. l'argot moderne « encaisser ». D'après le dernier exemple, on pourrait supposer que l'expression appartenait à l'argot des escrimeurs.

reste — « Les restes ne laissèrent pas d'en être encore bons » (XXIII, 35). * Ac. H.

rouge — « il étoit écrit en lettres rouges chez les jésuites » (XIX, 48) (= mal vu). * Ac. H. (qui donne cependant : en lettres de feu). L. cite l'exemple sans explication de provenance.

sac — « Voilà comme on travaille en ce monde la tête dans un sac » (XXI, 80). Cf. XIII, 398. Boil. cite l'expression dans la bouche de Tessé. L. cite M^{me} de Sévigné.

sauce — « Elle... perdit son procès avec toutes les sauces » (V, 139). L. : accessoires.

sourd — « Je sentis que je ne parlois pas à des sourds » (XIX, 205 — XXI, 179). * Ac. Cf. La Font., Épître à Huet.

tête brûlée — « quelques têtes brûlées qu'il désavouoit entièrement » (XVIII, 274). * Ac. H. cite sans exemple.

terre — « parler en face aux gens à les faire rentrer sous terre » (XXIV, 269).

toucher — « sans faire semblant d'y toucher » (X, 101). — « ne pas sembler y toucher » (XIII, 426).

toupet — « Le toupet s'échauffa à un tel excès qu'il jeta une assiette à la tête du comte de Fiesque » (IX, 310). — « Le toupet lui monta : il envoya la démission de sa charge » (XVI, 285). * Ac.

trompette — « Il se taisoit parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclatoient aussi » (XXI, 34). * Ac. H. L. cite Bos-suet et M^{me} de Sévigné.

trottoir — « Elle avoit été fort sur le trottoir à Brest, d'où elle étoit » (XII, 425). — D'après A. 1694, l'expression s'emploie en parlant d'une fille à marier. Elle est basse et populaire. Boil. observe que le con exte permettrait « une interprétation beaucoup plus désobligeante ». Nous ne croyons pas que le contexte permette d'aller aussi loin.

un et un sont deux (XXI, 262) (= un et un sont deux choses différentes). * Ac. H.

vin — « Son confrère lui renvoya ses aides de camp, lui manda que le vin étoit tiré, et qu'il falloit le boire » (XXIII, 99). * dans les lex. — Cf. Regnard, *Le Joueur*.

Il est vrai que beaucoup de ces locutions ont vieilli depuis lors : nous ne dirions plus d'une personne « qui brusqua un superbe enterrement » qu'elle « embabouina le curé » (XVII, 80). Mais les expressions du type de celle-ci, celles qui sont familières, vulgaires même, ont presque toujours gardé leur verdeur. D'autre part, nous ne saurions dire sans prétention qu'un ennemi « nous poignarde » ou nous « coupe la gorge » (XXIII, 145), et nous sourions aujourd'hui de la « prostitution où tombèrent les mantes et les manteaux » (XV, 334 — XII, 345), sous un règne de vile bourgeoisie. Tout cela n'est qu'hyperbole, était caduc au temps même de Saint-Simon. Ces figures, à prétentions littéraires, précieuses ou autres, n'ont guère survécu à la mode qui les a créées.

Or la plupart des expressions familières ont subsisté. Sans doute quelques-unes ont fait place à des nouveautés : nous entendons toujours parler de faveurs, mais non plus de « miches » (XX, 77); nous employons familièrement des expressions plus jeunes. Nous ne disons plus qu'une affaire « bâte mal » (VII, 169 — XIII, 123 — XX, 142), ni d'une chose équivoque qu'elle est « entre deux fers » (XIX, 100 — XXII, 76. A. 4718); malgré le Dictionnaire général et V. Cherbuliez, on peut douter que « passer une plume par le bec à quelqu'un » (XXIII, 62) soit une expression encore réellement vivante.

Est-ce parce que nous n'entendons plus parler de corsaires que nous ne disons plus d'une femme qu'elle « court le bon bord »? (XIII, 104.

A. 1718), — parce que nous n'appelons plus « office » une fonction, que nous ne dirions plus « une dévote en titre d'office » ? (II, 181 — III, 76), — parce que les « épices » sont maintenant ignorées au Palais que nous ne parlons plus de « magistrature avide du sac » ? (XXIV, 372. Ac. 1718). Le sens premier s'est obscurci ; la figure, cessant d'être frappante, ou ce qu'elle servait à exprimer n'existant plus, elle a perdu ou sa valeur ou sa raison d'être, et a disparu.

Mais alors, pourquoi ne dirions-nous plus d'un homme de noblesse toute récente que c'est un gentilhomme « de nouvelle impression » ? (XXIV, 168. A. 1718.) L'expression est claire et l'espèce désignée encore bien vivante. Pourquoi ne plus dire « enfourner une guerre, une affaire » ? (XIV, 10, 63 — XVI, 185 — XVII, 105 — XXI, 158, 162, 174, 194 — XXII, 398.) D'autant que bien des gens emploient, sans en saisir la valeur, des locutions comme « pierre d'achoppement » (XVIII, 21, 252), — « perdre la tramontane » (X, 299 — XVI, 222 — XIX, 341), ne sachant guère, quand ils parlent d' « escroc de haut vol », qu'ils usent d'une métaphore empruntée à la langue de la fauconnerie.

Certaines de ces expressions qui ont survécu ont conservé toute leur valeur plastique, ce qui a pu les sauver. « Hausser le coude » (XIX, 283), qui traduit un mouvement, est une image aussi vive aujourd'hui qu'il y a deux siècles. L'image que voici ne devait pas davantage être effacée par le temps : « C'étoit un grand échalas, prodigieux en hauteur et si mince qu'on croyoit toujours qu'il alloit rompre » (IV, 252. A. 1694). Mais cette observation ne peut porter que sur un nombre de figures médiocre. Par contre des centaines d'expressions alors courantes ont été employées par Saint-Simon sans que l'originalité qui semble en résulter soit autre chose qu'apparence. Les écrivains du temps ne les employaient point, les gens du monde les évitaient, au moins quand ils faisaient figure : c'est qu'il y avait alors une langue polie, presque officielle, dépouillée de tout ce qui avait été jugé bas ou familier (Cf. Br. IV, 4, 7). Mais la trivialité suivait son cours souterrain : elle allait sourdre au temps de la Régence. Dans les genres familiers, dans les Lettres de M^{me} de Sévigné elle-même, on trouve quantité d'expressions absentes de l'œuvre des purs classiques, et que semblent avoir évitées la plupart des auteurs de Mémoires même peu entichés de prétentions littéraires. Survient un auteur dépouillé de toute prétention de ce genre, qui écrit tout droit, en utilisant toutes les ressources de la langue parlée, non point sans doute de la langue populaire, mais de la langue qu'il parle lui-même, et que l'on parle dans son monde : la surprise est grande, car la majesté disparaît, le vernis de politesse craque ; on « ramasse à poignées », comme Montalembert, quantité d'expressions étranges ; on suppose à l'écrivain un vocabulaire à part ; et l'on pourrait constater

cependant, en ouvrant Furetière ou l'Académie, que les trois quarts de ces expressions, prétendues insolites, y sont consignées et expliquées. Bien souvent Saint-Simon a écrit comme on parlait de son temps, — quand on ne représentait pas; c'est un écrivain original en cela, un écrivain précieux parce qu'il nous fait connaître certaines ressources presque ignorées de la langue parlée.

Les figures communes que Saint-Simon a utilisées sont donc fort nombreuses. Beaucoup sont familières et même tenues pour basses par les lexicographes. On peut en conclure que le proverbe répugnait moins aux courtisans qu'aux théoriciens. M. Brunot (IV, 1^{re} part.) signale « perdre la tramontane » dans la bouche de Louis XIV. Nous l'avons nous-même constaté. C'était là le cas de bien des locutions analogues que les courtisans employaient au moins dans la conversation familière sans se soucier des condamnations des théoriciens. Sinon il faudrait supposer que Saint-Simon s'exprimait autrement que les gens de son monde, avec une trivialité marquée; rien n'indique de sa part une pareille attitude. Les figures suivantes étaient donc encore d'un usage très courant. Certaines, même, ont survécu dans la langue moderne :

aboyer à la lune (XV, 467). A. 1694.

alambic — « tigrer à l'alambic » (XXI, 184). A. 1718.

Allemand (querelle d') (XXIII, 57). A. 1694.

ancrer (s') (XV, 476). Br. IV, appendice.

assises (tenir ses) (XV, 51). A. 1694.

avalier le morceau (XIX, 329). A. 1694.

avalier une chose douce comme lait (19, 49). A. 1694.

baguette — « commander à baguette » (II, 48). — « mener à baguette » (VII, 97). A. 1694.

ballot — « être le ballot de quelqu'un » (I, 106). A. 1694.

barbe — « à la barbe de quelqu'un » (XXI, 227). — « rire dans sa barbe » (XVII, 393). — « rire dans ses barbes » (13, 106). A. 1694.

barboter (des paroles) (XX, 157). Trévoux.

bâter mal (VI, 88 — XIII, 123, etc.). A. 1694.

bâton — « le bâton haut » (XVII, 66, 339). — « sauter le bâton » (V, 51 — VIII, 265 — 18, 240 — 19, 74). — Boil. cite Mathieu Marais (III, 461) : « mot de ville ». A. 1694.

battre la campagne (XV, 202, 203, 206 — XXII, 186 — XXIV, 115 — 16, 265 — 19, 128). A. 1694.

battre l'eau (XXIII, 127, 149). A. 1718.

battre froid (VII, 125). A. 1694.

bec — « avoir le bec bon » (VIII, 31). — A. 1694.

bête — « être la bête de quelqu'un » (XVII, 342 — 17, 177).

- bidet* — « pousser son bidet » (XXI, 121). A. 1718 : bas.
bois — « ne savoir de quel bois faire flèche » (XVI, 36). A. 1694. —
« de quel bois on se chauffe ».
bord — « courir le bon bord » (XIII, 104). A. 1694, au pr. slt.
bouche — « faire la petite bouche » (IV, 56). A. 1694.
bout — « tenir le haut bout » (VIII, 230).
bouteille — « voir... par le trou d'une bouteille » (XIV, 222).
A. 1694.
boutique — « être de la boutique de quelqu'un » (XXI, 31). A. 1694.
bouton — « ne tenir qu'à un bouton » (VII, 107). A. 1694.
brassière (en) (XIII, 342, 343 — VI, 9). A. 1694.
bruit — « avoir bon bruit » (XII, 84). A. 1694.
carte — « carte blanche » (XI, 158, 159 — XXI, 360). A. 1694.
casaque (tourner) (VIII, 255). A. 1694.
casser (*se*) la tête à faire, à apprendre quelque chose (XXIV, 281 —
17, 93). A. 1694.
champignon — « pousser comme un champignon » (XVI, 88).
A. 1694.
change — « prendre un change » (II, 139).
chat — « paraître, passer comme chat sur braise » (12, 303 — 18,
395). — « comme chien sur braise » (16, 23). * A. — « jeter le chat
aux jambes à quelqu'un » (17, 170). A. 1694.
châtré (voix de) (13, 74).
chaude (à la) (IX, 311). A. 1694.
chausses (porter les) (VI, 367).
chemin — « faire faire du chemin à quelqu'un » (XXI, 142). A. 1694.
cheveu — « tirer par les cheveux » (XV, 396). — « couper un cheveu
en quatre » (13, 263). — Le premier est dans A. 1694.
chiquet à chiquet (XVII, 398).
chorus (faire) (X, 26). A. 1718.
chou — « aller planter ses choux » (XIX, 268). A. 1694.
cieux — « voir les cieux ouverts » (XV, 373). A. 1718.
cire — « une cire molle » (XVI, 203). A. 1718.
clerc — « être grand clerc » (XVI, 81). A. 1694.
cocher — « faire une fin comme les cochers » (IV, 284). * A. 1694.
cœur — « se donner au cœur joie de quelque chose » (XXIII, 82).
coiffer — « se coiffer, être coiffé de quelqu'un, de quelque chose —
coiffer quelqu'un de quelque chose » (VI, 252 — IX, 46 — XX, 187
etc.). Br. IV, 329 (classification des mots).
col — « rompre le col à quelqu'un » (IX, 79 — XIX, 13, 247, 265,
319, 393). A. 1694.
coller — « se coller contre un mur » (XXIII, 278). A. 1694.

corde — « montrer la corde » (VIII, 265). A. 1694.

corner quelque chose (XVI, 309). Br. IV, 330. — A. 1694.

cote mal taillée (12, 303). H.

couper pied à quelque chose (XXI, 253).

courre — « donner à courre à quelqu'un » (XXI, 222). A. 1694.

coussinet — « jeter son coussinet sur quelqu'un » (XXIV, 331).

A. 1694.

couteau — « être aux couteaux tirés avec quelqu'un » (III, 287 — 17, 86 — V, 107 — I, 227). A. 1694.

cuver son vin (XIII, 118). A. 1694.

dam — « à votre dam » (XV, 477). A. 1694.

dé — « tenir le dé » (XII, 195). A. 1694.

déboutonner (se) (XIX, 12). — « déboutonner quelqu'un » (17, 332). Br. IV, chap. 7.

démanger — « Blainville, à qui les mains démangeoient » (XII, 166).

A. 1718.

dent — « montrer les dents » (XVII, 49). — « garder une dent à quelqu'un » (XXIV, 222). A. 1694.

deux — « porter ses deux » (VII, 270 — XXIV, 315). A. 1694.

diable — « (arriver) comme diable en miracles » (XXII, 145).

doigt — « être les doigts de la main » (XVI, 97). A. 1694 : être comme les deux doigts » etc.

dos — « tendre le dos » (XVIII, 85).

eau trouble (pêcher en) (15, 303). A. 1694.

emporter la pièce (XVIII, 16, 92). A. 1718.

encre (suer de l') (XXI, 367). A. 1694.

enfourner une affaire (XIV, 10). A. 1718.

épaule (prêter l') (XIII, 402). — « pousser le temps avec l'épaule » (XX, 114). A. 1694.

épée — « c'est un coup d'épée dans l'eau » (17, 231).

épine — « tirer une épine du pied » (18, 460). — « être sur les épines » (XIX, 234).

épingle — « tirer son épingle du jeu » (17, 176). A. 1694. — « une épingle ne seroit pas tombée à terre » (17, 261).

épilucher la conduite de quelqu'un (XIII, 138).

éponge — « passer l'éponge sur quelque chose » (XVII, 429). Br. III, 173.

estramacon (coup d') (VI, 257). * Fur. Seul ex. de L.

étamine — « passer par une étamine » (XV, 34). Br. IV, 319 et 336 (bas).

étang — « ne voir qu'un étang » (XIX, 335). A. 1718.

étourdi du bateau (14, 96). Cf. Marot dans Vaugelas.

évangile — « dire des évangiles sur la tête à quelqu'un » (IX, 66). Trév.

exception (l') qui confirme la règle (12, 102).

fagot d'épines (IV, 15 — X, 110).

faim — « La faim épouse la soif » (XX, 311). — « un mariage de la faim et de la soif » (VII, 173).

fer — « mettre les fers au feu » (XVIII, 277, 305). Cf. Br. IV, 319 (bas). — « entre deux fers » (XIX, 100).

fête — « se faire de fête » (XXII, 126). Br. IV, 337 (bas).

fêtu — « cela ne leur faisoit pas d'un fêtu » (VI, 88) (C'est Louis XIV qui parle). Fur. A. 1694.

feu — « mettre le feu à une marchandise » (XVII, 411). Trév.

fier — « se tenir sur son fier » (VIII, 28).

figue — « moitié figue et moitié raisin » (V, 547). A. 1694.

fil — « conter quelque chose de fil en aiguille » (16, 70) (Dans la bouche de Madame).

filasse (cheveux de) (X, 367).

filer doux (II, 248 — VI, 9). — « filer le parfait amour » (V, 36). A. 1694.

filet — « tenir quelqu'un au filet » (XXII, 260). A. 1694 (Vient de l'équitation).

fil — « faire le beau fils » (XXV, 72). A. 1694.

fleur des pois (la) (III, 175). A. 1762. Tr. 1771 : un peu trivial.

foire — « être de toutes foires et marchés » (XII, 415).

fois — « en faire à deux fois » (X, 271). Fur. Br. IV, 338.

franchir le pas (XIV, 309). Voy. L.

fricasser (sa fortune) (III, 191). Br. IV, 339 (bas).

fumée — « s'en aller en fumée » (XV, 372).

fusée (démêler une) (XV, 372). A. 1694.

gant — « souple comme un gant » (13, 341).

gaufre — « être en gaufre » (II, 300). A. 1694.

girouette — « flexibilité de girouette » (XXIII, 319).

gond — « mettre quelqu'un hors des gonds » (XIX, 180). A. 1694.

graine (fille montée en) (III, 35).

gril — « mettre quelqu'un sur le gril » (17, 137).

griller de quelque chose — (XXI, 27). A. 1694 : bas.

guerre — « de guerre lasse » (X, 395).

gueux comme un rat d'église (I, 106).

herbe — « couper l'herbe sous le pied à quelqu'un » (I, 110 — 17, 17).

hermite — « On dit que quand le diable fut vieux il se fit hermite ; aussi fit M^{lle} de Chausseraye » (13, 96).

hors de page (XXI, 132). A. 1694.

jeter de l'huile sur le feu (15, 325).

i — « mettre les points sur les i » (14, 297).

impression — « (gentilhomme) de nouvelle impression » (XIV, 168).

iota — « signer l'infâme projet d'Orry sans y changer un iota » (15, 105).

Jarnac — « d'où est venu le proverbe du coup de Jarnac » (XXIV, 155).

jaune (rire—) (VIII, 18 — XIII, 267).

lait — « bouillir du lait à quelqu'un » (VII, 135). — Cf. s. v. « avaler ». A. 1694.

larron — « s'entendre comme larrons en foire » (15, 402). A. 1694.

laver la tête à quelqu'un (V, 7 etc.) (très fréquent). Br. III, 174.

lessive (perte, partic. au jeu) (XIII, 308).

lisière (mettre à la) (12, 59).

litière (faire) de quelque chose (VI, 321).

lune — « faire un trou à la lune » (VIII, 266). A. 1694.

maille — « avoir maille à partie (*sic*) avec quelqu'un » (17, 29). A. 1694.

main — « homme à deux mains » (XIV, 29). — Lesage dans L. — « à toutes mains » (XIV, 57). — Br. IV, chap. 7.

mainmise — « user de mainmise envers quelqu'un » (XIII, 118). A. 1718.

marmite — « renverser la marmite » (IX, 40). A. 1694.

marmot — « croquer le marmot » (XV, 199). A. 1694.

masque (*le*) tombe (III, 90).

miroir — « se regarder au miroir » (XX, 215).

mise — « homme... de mise » (XXIII, 216).

monts et merveilles (I, 90).

morgue — « tenir sa morgue » (VIII, 105). A. 1718, bas.

mot — « dire mots nouveaux à quelqu'un » (XXIII, 15). A. 1694.

nager entre deux eaux (XXIII, 293). — « en grande eau » (XI, 318 — XIV, 278). — A. 1694.

nasse — « rester dans la nasse » (XIII, 11). A. 1694.

navette — « faire la navette » (XII, 125). A. 1718 : militaire.

nez — « mener par le nez » (XII, 89). A. 1694.

note — « à basse note » (XV, 472). A. 1718.

nouvelle (faire la) (III, 252). Cf. Lex. de M^{me} de Sévigné.

œuf — « marcher sur des œufs » (15, 260).

oignon — « en rang d'oignon » (XXI, 126). A. 1718.

oreille — « se faire tirer l'oreille » (VI, 206 — 14, 7). Fur.

paille — « cela lève la paille » (17, 207). — Saint-Simon : « mauvais proverbe ». — A. 1694 : il est vieux.

- panier percé* (IV, 295 — XIV, 351 — XXII, 232, etc.). A. 1694.
- pantoufle* — « faire un siège en pantoufles » (IV, 218).
- paquet* — « donner le paquet à quelqu'un » (V, 498 — XXII, 370) — « risquer le paquet » (15, 448). — A. 1694 : hasarder le paquet.
- patte* — « graisser la patte » (15, 403). — A. 1694.
- pavé* — « tâter le pavé » (VIII, 14 — 16, 367). A. 1694.
- pavois* — « élever sur les pavois » (XIV, 284). (Terme d'histoire de France).
- pays* — « gagner, passer pays » (I, 192). — « tirer pays » (X, 14). A. 1694.
- peau* — « ne pas tenir dans sa peau » (XI, 312). A. 1694.
- peine* — « à toute peine » (VI, 87).
- peinture* (en) (XXII, 225). A. 1694.
- pèlerin* (XIV, 132 — XV, 81). A. 1694.
- Pérou* — « c'est un — » (XIII, 259 — XX, 80).
- persil* — « je lui fis honte de grêler sur le persil » (13, 115).
- pétiller* de faire quelque chose (XXII, 225). A. 1694.
- pétri* de quelque chose (III, 329). A. 1694.
- peur* — « faire à quelqu'un la moitié de la peur » (XX, 266). A. 1694.
- pie* — « trouver la pie au nid » (V, 405).
- pied* — « le pied glissa » (XIII, 7). — « aller de bon pied » (XX, 277). — « marcher sur le pied à quelqu'un » (XVI, 382 — XX, 85). — « être sur ses pieds » (VIII, 333). — « réduire quelqu'un au petit pied » (XXII, 226). A. 1694-1718. — « gagner au pied » (VI, 120).
- pierre d'achoppement* (II, 11 — XIII, 274). A. 1694.
- pierres du clocher* — « se battre avec les pierres du clocher » (XVI, 455). A. 1694.
- pilule* — « avaler la pilule » (17, 347). A. 1694.
- pinacle* — « être au pinacle » (XIII, 24). A. 1694.
- poils* — « brave à quatre — » (XXIII, 165).
- poire* (entre la) et le fromage (XVIII, 50). A. 1694.
- poirier* — « accoutumée à l'avoir vu si longtemps poirier » (17, 254). (Voir la note de Chérueil et A. Régnier).
- pommé* — « impertinent pommé » (VI, 304). Fur.
- pont d'or* (VII, 200 — XIII, 19). A. 1694.
- porte* — « frapper à toutes les portes » (XX, 199) — « porte de derrière » (XXII, 125, 294). A. 1694.
- pot* — « sourd comme un pot » (III, 474) — « le pot au noir » (XXII, 7). A. 1694. — « tourner autour du pot » (II, 261). Cf. Br. IV, 353 : bas.
- poudre* — « jeter de la poudre aux yeux » (X, 31 — XII, 389). A. 1694.

pouille (chanter) (IV, 52 — XII, 277 — 19, 8, etc.). Cf. Br. III, 174 : bas.

poulette (XXIII, 224, 264). A. 1694.

promener (envoyer quelqu'un) (II, 79 — XII, 294).

pur (à) et à *plein* (XVII, 409). A. 1694.

quatre — « se faire tenir à quatre » (V, 203). A. 1694.

quille — « reçu comme un chien dans un jeu de quilles » (13, 140).

ramasser quelqu'un (XXII, 48, 199). A. 1718.

rat de cave (X, 389). A. 1694.

râtelier — « manger à deux râteliers » (XXIII, 232). A. 1694.

rein — « avoir les reins trop foibles » (XXI, 268, 284). A. 1694.

religion — « se faire une religion de quelque chose » (XXV, 195).

A. 1694.

remplumer (*se*) (III, 197 — VI, 328 — XVII, 112). Br. III, 174 : bas.

roche — « homme de l'ancienne roche » (IV, 1 — VII, 25 — 13, 191).

A. 1694.

salpêtre — « être tout salpêtre » (XIV, 326). Br. IV, chap. 7.

sauce (V, 139). (= accessoire). Cf. L.

saut — « de plein saut » (XV, 47). A. 1694.

sonder le gué (16, 367). A. 1694.

sucre — « être tout sucre et tout miel » (XIV, 294). A. 1694.

tambour battant (mener quelqu'un) (VIII, 315).

terre — « elle ne croyait pas que la terre pût jamais lui manquer » (XXIV, 276). A. 1694.

tête — « ne savoir où donner de la tête » (12, 251). A. 1694.

timbré — « cervelle bien timbrée » (VI, 304). A. 1694.

tire-laisse (XXI, 250). A. 1718 : familier et bas.

tirer de long, de longue (VII, 156 — VIII, 222). Br. III, 256.

torquet (XVI, 135). A. 1718 : populaire et bas.

tour (le) de bâton (XXIV, 144). A. 1694.

travers — « être de travers avec quelqu'un » (XIII, 236).

tuer quelqu'un à terre (XV, 369 — 14, 310 — tuer le temps (XX, 9), etc.

tuf (III, 190 — 17, 153, etc.). A. 1740, au fig.

ver rongeur (III, 48). A. 1694.

vertu (faire de nécessité) (XIV, 314).

visière (rompre en) (13, 31).

yeux — « ce n'étoit pas, comme on dit, à mes beaux yeux que je devois ses avances » (XXII, 199). — « la demoiselle lui avoit donné dans les yeux » (XXIII, 170). Cf. A. 1718.

CHAPITRE VI

FIGURES ORIGINALES L'IMAGINATION DE SAINT-SIMON

Saint-Simon n'aurait-il fait qu'employer des expressions rejetées par les écrivains de son époque soucieux de politesse, il serait intéressant de l'étudier, parce qu'il contribue à faire connaître la langue familière de la fin du règne de Louis XIV, et, pour ainsi dire, voir à revers le parler français à cette époque. Mais Saint-Simon a créé : plus qu'aucun auteur de son temps, il a eu recours à la comparaison, à la métaphore, et a fait de l'image un moyen d'expression.

Or, si l'on examine ces images, on remarque bientôt qu'elles peuvent se diviser naturellement en deux classes : les unes intéressent par la sensation qu'elles rappellent ; les autres, par la nature de l'objet perçu ou du souvenir évoqué, car il n'y a pas toujours perception directe. D'ailleurs, il a emprunté des images toutes faites à la Bible, à la littérature, ancienne ou moderne.

En étudiant les premières, on peut arriver à découvrir qu'elles étaient les sensations les plus fortes de l'auteur, celles qui laissaient en lui les traces les plus profondes, qui déterminaient surtout son imagination d'écrivain. En étudiant les autres, on peut arriver à déterminer quels sont les objets qui l'ont frappé davantage, quelles actions extérieures il a subies, à apprécier en un mot l'influence de la société sur l'individu.

Saint-Simon a peu emprunté aux données de l'ouïe : on ne peut considérer comme de grand intérêt des expressions pareilles à la suivante : « Cette surdité volontaire à des démarches plus marquées » (XX, 268). Ceci dérive d'expressions fort courantes : le travail de Saint-Simon consiste tout au plus à donner au mot « surdité » le sens figuré que tout le monde donne au mot « sourd ». Si l'on peut trouver dans « se faire informer sourdement » (I, 146) trace du sens propre, une expression

comme « des voies plus sourdes » (IV, 245) prouve un complet oubli de la valeur première du mot.

Au contraire, la vue lui fournit beaucoup. Saint-Simon a été un spectateur attentif, un grand « voyeur », dirions-nous, reprenant une de ses expressions favorites, s'il n'y avait attaché la nuance défavorable que nous donnons au mot « badaud », et s'il eût pu admettre qu'on le confondit avec les petites gens qu'il dénomme ainsi. Le tableau de la cour à la mort du Dauphin, la séance du lit de justice prouvent l'acuité de ses perceptions visuelles. Du reste, des mots comme « tableau, esquisse, crayon », etc., employés si souvent par lui-même pour désigner ses portraits et ses descriptions, indiquent qu'il se rendait compte de la faculté qu'il avait de reconstituer les scènes vues.

Ce n'est pas qu'il soit particulièrement frappé des couleurs. Il n'use guère, sous ce rapport, que de locutions banales, dont certaines cependant ne figuraient point dans les premières éditions de l'Académie. Il rappelle les palinodies d'un personnage en écrivant : « il avoit été de toutes les couleurs : à M^{me} de Longueville, à M. le prince de Conti, son frère, au cardinal Mazarin » (XIV, 292). Ceci ne peut guère frapper, après que La Fontaine a parlé de « peuple caméléon ». Il dira dans un autre sens, en parlant d'une personne qui éprouve une émotion violente : « elle étoit cependant de toutes les couleurs » (VII, 55 — XV, 9). Les autres emplois du mot que nous relevons sont tous conformes à l'article de l'Académie (III, 364 — VI, 149 — X, 316 — XVI, 213, etc.). Voici cependant une précision : « l'affaire... reprit couleur, et couleur qui commença à devenir fort louche pour M. de Cambray » (V, 167).

Des mots comme « lueur », « lumière » sont plus curieusement employés. « Sa santé, qui reprit quelque sorte de lueur » (VII, 280). * H. — « Sa bonne foi et la sincérité de sa recherche mérita un rayon de lumière » (X, 328). Il substitue ainsi une image neuve à l'image effacée que des mots comme « éclat » avaient d'abord évoquée. D'autres fois, l'importance de la perception visuelle paraît plus nettement. « Il vit une lueur de retour du public » (IV, 105). — « Boufflers vit tout cela... mais tout disparut devant lui à la lueur du bien de l'État » (XVIII, 154). L'intelligence devient « lumière » (IV, 14, 264 — XXI, 56), l'homme intelligent « lumineux » (X, 32). L'estime et la facilité du Prince pour ses sujets « lui rend en quelque façon leur poitrine transparente » (XIX, 161). Pareille clairvoyance n'était pas le fait des créanciers de Cossé qui « n'avoient envisagé qu'en gros et à travers un brouillard » certaines éventualités (VI, 70). Un « retour de considération » s'annonce par un « premier rayon » (XII, 281). Certains moments de la vie, certains états sont « radieux » (V, 431 — XVIII, 153, 212, 302 — XIX, 316). M^{me} des Ursins, ne pouvant plus ajouter aux honneurs dont elle jouit,

fait créer son frère duc vérifié « pour réfléchir sur elle-même ce rayon de gloire qu'elle vouloit faire briller aux yeux des deux monarchies » (XIII, 68).

Et l'image est souvent plus précise : ce n'est plus seulement la lumière, c'est le ciel et la nature qui sont évoqués. « Les charmes de l'heureux Nangis rassérénèrent l'horizon de la cour » (XVIII, 301). « Armenonville ne vit pas reparaitre sans peine ce nouvel astre sur l'horizon » (XI, 256). Le pouvoir, la faveur naissante devient une aurore lumineuse qui commence à poindre. « Ce maréchal, si profondément abîmé, commençoit à voir de loin la clarté du jour, et ne renonçoit pas aux plus grands retours de fortune (XVI, 255). « M^{gr} et M^{me} la duchesse de Bourgogne y tenoient ouvertement la cour, et cette cour ressembloit à la première pointe de l'aurore » (XXI, 13). Cf. IX, 33 — XI, 292 — XVII, 364). « M. de Beauvillier... étoit devenu tout à coup l'étoile du matin, et le Dauphin la brillante aurore qui donnoit des coneurs à tout » (XXII, 209). L'image est ici complète. Est-elle prétentieuse ? Quand on songe à l'amitié de Saint-Simon pour Beauvillier, à son culte pour le duc de Bourgogne, on se dit qu'elle lui est venue tout naturellement, sans qu'il y ait trouvé rien qui sente l'hyperbole.

Ailleurs, au contraire, le ciel s'assombrit. « Elle se contenta de l'avertir des nuages qui ne devoient pas lui permettre de s'absenter » (VI, 342). « Basse comme l'herbe, ou sur l'arc-en-ciel, selon ceux à qui elle avoit à faire » (X, 367). — « M. le duc d'Orléans laissa tomber cette pluie à verse... » (XXIII, 63). — Desmaretz « laisse passer l'ondée en silence » (XVII, 393). Sans doute les écrivains du xvi^e siècle ont, avant Saint-Simon, usé très librement de la foudre et du tonnerre, de l'orage et de la tempête. Il semble cependant que la plupart des expressions citées ici sont plus neuves, et donnent l'impression d'être moins des souvenirs littéraires que des souvenirs de perceptions réelles.

C'est encore un souvenir de perception réelle que nous trouvons dans cette phrase où il veut donner l'idée de la proximité de deux armées : « l'ennemi qui la voyoit et la comptoit homme par homme » (II, 317). Signalons enfin une curieuse incohérence, qui provient de ce qu'il a étendu l'emploi d'une expression qui ne convient qu'à la vue. « J'agissois ainsi par les fentes, ne pouvant mieux » (XIV, 381).

Saint-Simon perçoit très nettement les formes et les note avec précision. « Harlay étoit un petit homme maigre à visage en losange » (XIV, 368). Cf. VIII, 80. Mais cela est géométrique, trop abstrait. C'est à la vue des choses qu'il empruntera pour nous faire imaginer les objets dont il parle, pour traduire même une dimension. Si, pour donner une idée de la taille de M^{me} de Castries, il dit d'abord qu'elle étoit « un quart de femme », il ajoute « une espèce de biscuit manqué » (III, 332). C'est

par une figure amusante qu'il note l'exiguité de la principauté de Monaco. « C'est, dit-il, la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut, pour ainsi dire, cracher hors de ses étroites limites » (III, 23). Boil. cite *Lettres hist. et Gal. de M^{me} Dunoyer* (II, 162-163).

Du reste, comme ce sont des personnages, et en train de jouer un rôle, qui retiennent presque toujours son attention, ce sont des attitudes, des mouvements, qui frappent ses yeux et que son imagination reproduit ou utilise.

Constatons d'abord une très grande aptitude à reproduire « l'encolure » d'un personnage. L'un est « engoncé et tout d'une pièce » (III, 370 — V, 35), — « l'autre fort gros, mais sans être trop entassé » (XXI, 46 — Cf. II, 355 — III, 68 — XII, 208, 320 — XVI, 376), — un troisième fort « épais » (VI, 250).

Même aptitude à noter les jeux de physionomie réels. « Harlay les regarda de travers » (XXIII, 89). — « Jamais elle n'avoit ouvert les yeux qu'à moitié » (XVI, 89) (par afféterie). — « Bezons avoit les yeux fixés sur le parquet » (XVIII, 327) (de crainte). Cf. XIX, 94, 295 — XXI, 32, etc. — « Regardant M. de Louvois, dont ils prirent une seconde fois l'ordre de l'œil, ils persistèrent » (X, 343). — Puis, c'est l'altération du visage : « M^{me} la duchesse de Berry devint cramoisie et tremblante de colère » (XXI, 102). — « Le feu lui monta au visage » (IX, 102 — III, 251). — « Rougir jusqu'au blanc des yeux » (XV, 402). — « Mareschal pâlit à ce récit que lui fit le Roi » (XVII, 53 — XIII, 216). — « Cette terrible affaire agita violemment jusqu'aux visages de tout le monde » (XVIII, 75).

Les jeux de physionomie expriment les états de l'âme. Les attitudes du corps peuvent aussi les manifester. Or Saint-Simon excelle à noter les attitudes. Nous laissons de côté tout ce qui est attitude de commande, plus ou moins due à l'étiquette et au protocole. Combien d'autres valent par le pittoresque ! « Marcillac étoit le seul confident des amours du Roi, et le seul, qui, le manteau sur le nez comme lui, le suivait à distance lorsqu'il alloit à ses premiers rendez-vous » (XXIV, 161). — « (Monseigneur) gros joueur autrefois pour gagner, mais, depuis qu'il bâtissoit, sifflant dans un coin du salon de Marly et frappant des doigts sur sa tabatière » (XXI, 88). — « Le duc de Berry en étoit, quand il tomba malade, à tourner son chapeau autour du Roi comme un enfant, pour lui déclarer toutes ses peines » (XXIV, 258). — « Avec l'homme à qui j'ai affaire, il faut que je me mette bas, bas, bas, comme cela (montrant de la main)... » (VI, 404). « M. de Vendôme se panadoit et amusoit le Roi » (XI, 162). — « Sans que M. le duc d'Orléans m'interrompit que par des soupirs et des changements de posture dans sa chaise, d'un homme fort en malaise avec lui-même » (XVIII, 343). —

« Il se redressa d'un pied, et, prenant un ton de maître, lui dit... » (XVII, 468). — « Ridiculement familial : il tiroit un fils de France par la manche, et frappoit sur l'épaule d'un prince du sang » (XVI, 41). — « Je le trouvais seul, qui, la tête baissée et les deux bras dans les fentes de sa robe, s'y promenoit, et c'étoit sa façon lorsqu'il étoit fort occupé de quelque chose » (XVIII, 77).

Ces attitudes révèlent l'état d'âme d'un personnage. Les exemples ci-dessus correspondent du reste à des visions réelles. Mais il arrive que Saint-Simon, pour traduire un mouvement de l'âme, a recours à de pareils signes, qu'il n'a pu constater, mais qu'il imagine, parce que ces signes sont habituels en pareil cas, et qu'ils permettent d'exprimer de façon concrète, de faire percevoir par l'imagination, ce qui devrait s'exprimer abstraitement, être perçu par l'intelligence. De là une expression colorée et frappante.

Il est du reste difficile de décider, en certains cas, si le signe est réel ou imaginaire. Saint-Simon l'indique quelquefois : « Le premier mouvement de Fontanieu fut de trembler réellement de tout son corps et de devenir plus blanc que son linge » (15, 366). — Mais lorsqu'il écrit : « Le P. Tellier tint ferme, fronça le sourcil sur Bissy, comme sur un homme dans sa dépendance qui ne tenoit pas encore son chapeau » (XXIV, 107), — le sens est-il propre ou figuré ? De même est-il réel que, gêné, « le pauvre Tresme en étoit que la sueur lui tomboit du visage » ? (XIX, 384). — Au contraire quand il dit : « une foule d'officiers étoient venus bayer là et faire leur cour à M. de Vaudémont » (XXIV, 13), — ou bien : « le duc de Lorraine ne remuoit pas la prunelle sans la volonté de l'Empereur » (15, 147), le sens est nettement figuré. Saint-Simon exprime donc le moral par le physique. Il y a pour lui entre ces deux mondes corrélation étroite.

« Il la sut soutenir par des cabales et un parti qui fit pâlir souvent la reine, mère de Charles IX, régente » (IX, 232). Saint-Simon n'a pu constater le fait ; mais il est normal, et il l'imagine pour rendre de façon concrète et synthétique un état moral qu'un écrivain terne aurait décrit et analysé. Ceci est du reste conforme au procédé de la langue parlée. Nous disons familièrement que X... guigne un héritage, et La Fontaine écrit dans ses *Contes* que « Matheo lorgne la finance ». De même Saint-Simon : « M^{lle} d'Enghien lorgna longtemps, faute de mieux, le mariage de M. de Vendôme » (XVII, 236). Ac. Bas.

Beaucoup de ces expressions sont usuelles et les lexiques les ont relevées. Telles, par exemple : sourciller (IX, 57), ployer les épaules (X, 18 — XV, 400), prêter l'épaule à quelqu'un (XIII, 402), être sur le côté (XVII, 317, 449 * H. L.), faire la grimace à quelqu'un (VII, 147), fléchir le genou devant quelqu'un (XI, 245 — XVII, 65). D'autres

expressions sont banales : hausser les épaules (III, 226), tomber à la renverse (XV, 132 — XXI, 21), parler à l'oreille à quelqu'un (VII, 80, 99 — XVII, 378).

Mais voici des images véritables. « Le Parlement n'étoit plus chargé de rien de tout cela, mais seulement de les vérifier en baissant la tête » (XIV, 365). « Sa dévotion extatique et assidue, jointe à son orgueilleux sourcil » (III, 364). — « déjà froncée de voir tous ses princes légitimes si mêlés avec les bâtards » (XIX, 191). — « affranchis alors de ces rides austères, de ces presque involontaires froncements » (XIX, 171. Cf. XVIII, 298 — XIX, 99, 221, 265). L'image est ici présente à l'esprit de l'écrivain.

D'autres mouvements, d'autres attitudes, donnent naissance à des figures, sans que l'emploi figuré efface pourtant la valeur propre de l'expression. « Il tournoit le dos à la réplique, ou fermoit la bouche aux gens par quelque chose de sec, de décisif » (XVII, 459). « Quand il disoit « mon frère le cardinal », il se rengorgeoit que c'étoit un plaisir » (XX, 92). — « d'un air sévère et rengorgé » (XVIII, 355, 384). — « Cet événement rendit leur cartulaire fort suspect et fit mettre force lunettes pour l'examiner » (XIV, 242). Ailleurs c'est Villars qui se présente dans une attitude de matamore : « Villars, arrivant avec le reste de l'armée comme tout étoit fait, enfonça son chapeau et dit merveilles » (XXIII, 100). Voici Bezons, cherchant un argument qui lui manque, « ne pouvant trouver sous sa main, rien, pour ainsi dire, susceptible d'être empoigné » (XVIII, 336). C'est d'Harcourt, espérant d'autant mieux être ministre, que « M^{me} de Maintenon le conduisoit par la main » (X, 27). L'Académie reconnaît à « faux-pas » un sens figuré et Saint-Simon rend à l'expression couleur et vie : « La cabale, pour éviter les faux-pas, s'arrêta dans les premiers moments à écouter » (XVI, 204). La cabale prend ainsi une attitude, devient un être agissant. De même l'armée qui se met « le cul au Rhin et le nez à la montagne » (III, 231. Cf. II, 300 — XIII, 376). On disait communément « faire des pas » en parlant de « démarches » (Cf. Ac.). La cabale de Vendôme « redouble de jambes » pour répandre lettres et calomnie. Une personne qui « se tortille en prétentions » (XV, 47), ou qui « se tortille pour se fourrer » (XIV, 296) n'est pas une personne « qui cherche des détours, des subterfuges » (A. 1694). Il y a ici un sens nouveau, tiré d'un mouvement que l'écrivain se représente. Saint-Simon, en écrivant, change-t-il de ton ? « La plume lui tourne dans les doigts » (XIX, 140, 184) (* Ac. H.). Villeroy arrive à Marly « où tout le monde se frotte les yeux en le voyant, et ne se pouvoit persuader que ce fût lui » (IX, 56).

Il serait fastidieux de multiplier ces exemples. Nous ne pouvons que renvoyer à quelques-uns d'entre eux (III, 83, 344 — IV, 66, 102, 119

— V, 55, 254, 284 — VI, 88 — X, 247 — XI, 236 — XII, 158 — XIV, 369, 382, 383 — XVI, 311, etc.).

Si notre auteur paraît surtout frappé du mouvement et des attitudes des personnages, les détails du costume ne lui échappent point. C'est que le costume peut révéler ce qu'est l'homme, au moins dans la hiérarchie sociale. Quand il décrit une cérémonie, Saint-Simon note le costume de ceux qui y assistent avec minutie, s'il est fixé par l'usage ou par l'étiquette. Le manteau est le signe de l'homme de robe, le baudrier celui de l'homme de guerre : « Harlay portoit sous son manteau toute la fatuité que le maréchal de Villeroy étaloit sous son baudrier » (IV, 7). Le costume devient la personne même : les magistrats sont des « manteaux » (XVIII, 102), les petits enfants des « maillots » (XII, 12 — XVII, 168) (* Ac. H. cite M^{me} de Sévigné), les lazaristes des « barbichets » (XXII, 276). La « coiffe » est l'insigne de la dévote (XII, 43). Il imagine l'évêque de Metz en costume de duc et pair, « plaisant à voir en épée et en bouquet de plumes » (XIX, 120). Certains, pour s'anoblir, « s'affublent » de noms ou de titres « postiches » (III, 191 — V, 512 — XII, 415 — XIV, 126, 239). Les prêtres de Saint-Sulpice sont des « barbes sales » (VII, 179 — XII, 88 — XIII, 419). Un abbé sacré cardinal « rougit » (XI, 189) — est une « créature rougie » (16, 374).

Bien des termes, qui s'appliquent proprement au costume, comportent ainsi un sens figuré. Une cabale essaie « d'affubler le duc de Bourgogne de poltronnerie » (XVI, 16. Cf. IV, 374 — V, 256 — XVI, 259 — XX, 186) (1). Certains ont « des ancêtres de parure que la généalogie auroit peine à montrer » (I, 207); tel, abandonnant l'Église pour le monde « allonge son collet » (VII, 208). Le ridicule est une « chamarrure » (I, 233 — III, 191 — XVI, 458 — XX, 318).

Rien de plus pittoresque d'ailleurs, si l'on veut bien rendre l'extérieur d'une personne, que de la comparer aux gens de telle ou telle profession. Ceci est encore un procédé de la langue parlée, et Saint-Simon y a souvent recours. Quelquefois le personnage qui sert de terme de comparaison est conventionnel ou imaginaire. M. de Harlay a une figure « de squelette ou de spectre » (III, 296 — XI, 93, etc.). M^{me} de Maulevrier est « sous un extérieur de vierge, méchante au dernier point » (XII, 274). M^{me} de Miossens « ressemble à une sorcière » (XXIV, 188). Plus souvent le terme de comparaison est pris dans la réalité. « M^{me} de Luxembourg ressembloit d'air, de visage et de maintien, à ces grosses vilaines haren-gères qui sont dans un tonneau avec leurs chaufferettes sous elles » (IX, 68. Cf. II, 40). Villars était « un bateleur monté sur ses tréteaux » (X, 316). Ce sont là de vrais croquis de scènes réelles. M^{me} de Nemours avait « une

(1) Cf. Staal-Delaunay : « affubler qqn d'une histoire » (I, 425).

façon de se mettre en tourière » tout aussi singulière que sa figure (XV, 126. Cf. VIII, 363 — XIV, 289). Une autre « étoit toujours faite comme une crieuse de vieux chapeaux » (16, 190). Louvois, tel un comite « les yeux ouverts et le fouet à la main, châtioit rudement le moindre air de murmure » (12, 64). L'abbé de La Rochefoucauld et le cardinal de Coislin ressemblent, l'un à un « vicaire », l'autre à un « curé de village » (XVI, 425 — XIII, 251). La duchesse de Chaulnes « étoit, pour la figure extérieure, un soldat aux gardes, et même un peu suisse, habillé en femme » (VI, 91). M^{me} de Fürstemberg est « hommasse comme un Cent-Suisse habillé en femme ». (VII, 97). M^{lle} Choin « n'a l'air que d'une servante » (XXI, 52). M^{me} de Levis est « faite et mise comme une porteuse d'eau » (V, 25). M^{me} d'Armagnac « en habit troussé comme une espèce de sage-femme » (XV, 329). M. de Chevreuse, pour l'extérieur, « tire sur le pédant » (XXIII, 197). Cheverny, plus précisément, « a toute l'encolure d'un maître à écrire » (VI, 360). Pour M. de Brissac, beau-frère de l'auteur, c'est « une figure de plat apothicaire » (VI, 60). De même Rupelmonde (XII, 417). Quant à M. de Pompadour, « toute sa figure serroit le cœur de tristesse ; elle étoit toute faite pour être crieur d'enterrement » (XVI, 85). Nul n'est épargné. Le duc de Bourgogne, ce prince « dont le monde n'étoit pas digne » ressemble pourtant fort « à un séminariste en récréation » (XIX, 182). Enfin, lorsqu'il s'agit d'expliquer au Roi pourquoi M^{me} de Saint-Simon refuse de quêter à la chapelle de Versailles : « Sire, dit-il à Louis XIV, j'aurois, moi aussi, plutôt quêté dans un plat comme un marguillier de village » (XI, 362).

Voilà comment Saint-Simon évoque, dans ses comparaisons, des figures et des scènes de la vie réelle. Il n'hésite pas du reste à chercher hors de l'humanité ses termes de comparaison pittoresques, sinon flatteurs.

Sans doute, certains emplois n'ont rien d'original. Des mots comme « pécure » (XIX, 342), « butor » (VII, 87 — VIII, 77 — XXI, 135, 251) étaient usuels au figuré. D'après l'Académie, il était fort licite d'écrire que « le chevalier de Nogent étoit une manière de cheval de carrosse » (XV, 389). On sait encore aujourd'hui ce qu'est une « mine de chat fâché » (IV, 14). L'abbé du Bois est un « sacre », et c'est le duc d'Orléans qui le baptise de cette façon (XVII, 62, etc.). Plus original est le portrait de Mézières, avec son « visage jaune qui ressembloit à une grenouille comme deux gouttes d'eau » (XIV, 322). Le Président de Harlay n'est pas mieux traité. Nous touchons à la caricature, avec le portrait de l'abbé de Vau-brun, aux jambes tortues et contrefaites : « ce vilain et dangereux escar-got se produisit à la cour, et chercha à s'y accrocher » (VII, 154). « Des-maretz étoit un sanglier tellement enfoncé dans sa bauge, qu'il ignoroit presque tout ce qui se passoit hors de sa sphère » (XXIII, 191). Le comte d'Auvergne (XV, 288) et Brissac (XV, 447) sont présentés de la même

façon. Bélébat « étoit une manière d'éléphant pour la figure, une espèce de bœuf pour l'esprit » (XIII, 306). Mouchy est un « franc bœuf à embâter » (XXIII, 223 — XI, 59). La princesse d'Harcourt, victime d'une plaisanterie de mauvais goût, « inondée de neige » dans son lit, y remue « comme une anguille » (X, 373). Le P. du Trévou est « un petit homme crêté assez ridicule » (XIX, 207). Les contemporains appelaient la marquise de Mailly « la Bécasse » à cause de « la longueur de son visage étroit et de la singularité de son nez » (XXIII, 274 — XIII, 106). Tout de même Saint-Simon représente Lanjamet « avec grand nez de perroquet étrangement élevé et recourbé » (XVI, 91), M^{me} de Villeroy « le visage exactement comme un gros perroquet » (XVI, 387), Harlay « aux yeux de vautour » (XIV, 368), la duchesse de Gesvres, « espèce de fée, qui marchait comme ces grands oiseaux qu'on appelle demoiselles de Numidie » (X, 357) (1).

Les objets les plus divers, pourvu que la forme en soit frappante, prêtent aussi à la comparaison. Usson était « un petit homme fait comme un potiron » (XIII, 128). M. de Monaco « gros comme un muid » (VIII, 38). M^{me} de Castries, « une espèce de biscuit manqué, auroit passé dans un médiocre anneau » (III, 332). Un autre personnage est « blond comme un bassin » (17, 2). Tout cela ne saurait être noté par les lexiques : ce sont là des créations, d'autant plus fréquentes dans le langage d'un homme qu'il a plus d'imagination et qu'il se corrige moins. Les lexiques ont-ils noté davantage le mot de M. de Duras, disant au Roi que ses petits-enfants « n'auroient jamais ni grâce ni adresse à cheval... et qu'ils ne seroient jamais à cheval que des paires de pincettes » ? (XII, 298).

La plupart du temps, nous ne pouvons dire avec certitude : « Ceci est, ceci n'est pas de Saint-Simon. » Du moins pouvons-nous supposer que la conversation du temps, même à la cour, même dans l'entourage immédiat du Roi, était plus imagée, et, peut-on dire, plus vulgaire, qu'on ne saurait le croire lorsqu'on se borne à l'étude des œuvres littéraires, et qu'on ne voit, dans la vie de la cour, que ce qui est représentation. L'attitude des courtisans n'était pas continuellement compassée et réglée : il y avait des heures de détente, où la plaisanterie grossière avait sa place, où l'on cessait de surveiller son parler et ses manières. C'est cette vie familière, dont les contemporains nous ont peu parlé, qui apparaît de temps en temps dans les *Mémoires*. Quoi qu'il en soit, le choix de telle expression, même empruntée à M. de Duras ou à quiconque, peut nous aider à déterminer les tendances de l'imagination de notre auteur : il perçoit très exactement les formes, note les attitudes et les mouve-

(1) Le duc du Maine est un « serpent à sonnettes » (XXV, 4). Louis XIV se distingue parmi les courtisans comme « le roi des abeilles » (12, 3).

ments sans les figer. Il retient de la personne ce qu'elle présente de plus frappant, de plus ridicule, et il l'exprime, non par une description, procédé long et froid, mais par une expression concrète, synthétique et frappante.

Les sensations visuelles, si vives qu'elles soient, ne sauraient fournir à l'imagination les moyens de tout exprimer. Le dégoût, la gêne, la crainte, bien des sentiments peuvent être rendus plus fortement par des figures tirées des données d'autres sens.

On employait « sentir » au figuré. Philaminthe elle-même trouve qu'un vieux mot « put étrangement ». Saint-Simon use de figures pareilles, avec plus de précision et d'énergie. « Tout cela, écrit-il en parlant des sentiments de M. du Maine, se sentoit comme au nez » (XXIV, 263. Cf. V, 193 — VI, 80 — IX, 21 — XI, 76 — 15, 305). Harlay a « l'odeur hypocrite » (XIV, 369). Pour M^{me} de Lillebonne et sa sœur « l'odeur de la ligue leur sortoit par les pores » (XV, 6). Ailleurs, il est question d'une lettre de Dubois : « à travers le parfum de tant de fleurs, l'odeur du faux perçoit par sa nature » (18, 233. Cf. 17, 393 — 18, 292). « Un fumet de jansénisme » tenait à l'écart les ducs de Chevreuse et de Beauvillier (XVIII, 18). Une joie faussée « pue le parti pris » (17, 261). M^{me} de Maintenon « avoit de ces modesties qui sentoient fort le relent de son premier état » (XII, 15 — XXI, 291). Le bien-dire du cardinal de Polignac était « odoriférant et flatteur » (XXII, 409). Cf. encore 15, 305 — 18, 286.

A. 1694 donne au mot « terroir » un sens figuré. Saint-Simon dit de M^{me} de Maulevrier qu'elle était « peu au goût de la cour par celui de terroir qu'elle avoit apporté de Port-Royal » (XVII, 97). Nous trouvons d'autres métaphores du même ordre : « de telles insomnies sont douces et de tels réveils savoureux » (XXI, 42). « Il est temps de venir au procès que d'Antin intenta sur des chimères aussi folles que rances » (XX, 258). « Ce nom étoit friand pour des gens qui minutoient de changer leur nom de la Tour en celui d'Auvergne » (II, 203). Une fonction est « friande », la tentation de « se comtiser » une « friandise » (X, 142). Une bonne parole, de la « coriandre » (VI, 258. Cf. Furet s. p.), un air austère « tire fort sur l'aigre-doux » (XV, 50).

Nous arrivons ainsi aux figures empruntées à la vie physique la plus intime. « Avoir l'appétit bon », « avaler », « digérer » sont communs à l'époque et notés au figuré par les lexiques. De même « vomir » que Saint-Simon emploie du reste de façon originale : « fade adulateur à vomir... » (III, 453) — « il vomit ce qu'il retenoit sur son cœur depuis tant d'années » (XX, 13). — « Cette bassesse... me fit envie de vomir » (12, 289). (Cf. encore : XXII, 387 — 18, 461 — 19, 147). — « Les

hôpitaux ruinés revomissant leurs malades à la charge publique » (XVII, 206). — « Stanhope... revomit les tapisseries du roi d'Espagne qu'il avoit prises dans son palais » (XX, 135). — « ils revomirent les compliments reçus » (XX, 298). Remarquons que Saint-Simon, sur ce point comme sur bien d'autres, n'a cure des condamnations des théoriciens, et ne recule pas devant l'image réaliste, pour désagréable qu'elle puisse paraître aux délicats. — « Tâter » au sens de « goûter » est pris figurément : « Le roi de Suède ne tâta point de ce subterfuge... » (X, 185). On peut encore rapprocher, au point de vue de la sensation exprimée, la phrase que voici des emplois précédents : « M^{re} le duc de Bourgogne... se mit sur les partisans, dit qu'il falloît qu'il en parlât parce qu'il en avoit jusqu'à la gorge... » (XX, 180). Et ce n'est pas ici Saint-Simon qui parle ; il est du moins permis de le supposer.

La vie physique tout entière lui fournit. Les recherches du fisc et la révélation de la situation de fortune de certaines familles est pour lui « une lampe portée sur leurs parties les plus honteuses » (XX, 167). Certaine probité, certaine modestie sont vertus qui « ne dépassent pas l'épiderme ». — « M^{me} de Maintenon... avoit de ces modesties qui sentoient fort le relent de son premier état, mais qui pourtant ne passaient pas l'épiderme » (XII, 15). C'est une sensation tactile qui apparaît sans doute ici : « Ce garçon... n'étoit pas capable de rien apprendre de mieux ; d'ailleurs pauvre, crasseux et huileux à merveilles » (VIII, 77). Des mots comme « désosser » (XV, 43), — « écreinter » (X, 397 — XIII, 5 — XVI, 77 — XVII, 159 — XVIII, 270), — « estropier » (XI, 251 — XIV, 303 — XVI, 55) ont des emplois figurés que ne signalent point les anciens lexiques. Ni L. ni H. ne citent d'emploi pareil au suivant : « je porterai à Saint-Denis un cœur incisé et palpitant » (XX, 242). C'est ainsi que Saint-Simon emploie au figuré des mots qui désignent proprement des états physiques. « Un reste de seigneurie palpitoit encore en ce temps-là » (VII, 136. Cf. Hugo, *Marion Delorme*, IV, 7. — Autres exemples : VII, 299 — XIV, 111 — XIX, 258). — « Canillac avoit une perte de morale continuelle, comme les femmes ont quelquefois des pertes de sang » (13, 126). Le propos est d'ailleurs du duc de Brancas. « Le Chancelier s'arrêta, et, se tournant à moi comme se réveillant en sursaut : « Mais vous, me dit-il..., etc. » (XVIII, 78 — 329). Et les emplois figurés de « réveiller » sont nombreux (Cf. V, 312 — VII, 248 — X, 54 — XVIII, 92 — XXI, 185, etc.). L'inaction devient « léthargie » (X, 246) ; l'affaiblissement de la France est de l'« exténuation » (VII, 305). Le P. Tellier, en 1713, parle à Saint-Simon de la constitution Unigenitus : « il me dit tant de choses... si effroyables... que j'en tombai en véritable syncope » (XXIV, 117). Une proposition « rend la vie et la parole à M^{me} la duchesse d'Orléans » d'abord « pétrifiée de surprise » (XIX, 223). Ailleurs c'est un

parti politique qui reprend « vie et forces » (XVI, 169). Un pays qui se révèle, un courtisan qui rentre en crédit « ressuscitent » (XX, 145, 188). Chamillart disgracié est un « mort » : « le maréchal s'échauffa de plus en plus, se lâcha contre ce mort comme il faisoit de son vivant » (XVII, 470). — « Le Chamillart n'est plus ! A ce mot, il m'échappa un cri comme à la mort d'un malade quoique dès longtemps condamné, et dont pourtant on attend la fin à tout moment » (XVII, 445). Inversement, on trouve employées des expressions comme la suivante : « bien résolu à remettre M. le duc d'Orléans au monde » (XVIII, 403). De telles locutions sont le plus souvent fort énergiques.

Saint-Simon utilise tout ce qui traduit la gêne ou le bien-être physique. Il constate avec précision certains réflexes, comme il fait pour certaines attitudes du corps, et ils deviennent pour lui moyens d'expression. Sans doute, il est peu original d'employer figurément un mot comme « languir » (VI, 92 — XVII, 184). Mais il arrive que la figure se complète et cesse d'être banale : « je m'aperçus d'un changement en lui, qui, comme les languieurs, ne put finir que par une dangereuse maladie, c'est-à-dire par une sorte de disgrâce, dont je parvins à me relever » (XIII, 245). On « pâme » de honte, d'effroi ou de stupeur (I, 128 — III, 455 — V, 310, 340 — XIII, 262 — XIV, 301 — XV, 373, etc.). « Le Roi et Chamillart étoient fort étourdis d'Hochstedt et de ses grandes suites » (XII, 371 — I, 297 — VI, 409). Saint-Simon, las de la cour, marque son « impatience d'aller respirer chez lui un air plus sain et plus tranquille » (XVI, 370). « A peine m'en fus-je expliqué que le pauvre homme se prit à respirer tout haut, comme qui sort d'une oppression étouffante, et qu'on lui eût ôté une pierre de taille de dessus l'estomac » (15, 367) (Cf. III, 290 — VII, 296 — IX, 126 — XI, 54 — XV, 231 — XVI, 432 — XVII, 136 — 15, 359, etc.). Le duc d'Orléans « étouffe » de ce qu'il a à dire au roi (XVIII, 365). « J'étouffois de silence parmi les plaintes » (XXI, 28). « Ce sont de ces choses dont le récit étouffe et épouvante tout à la fois » (19, 172). Un homme mal à son aise est « à l'étroit » ; mis à l'aise, il se trouve « au large » (XXI, 310, 388 — XXII, 59 — 12, 299, 308). Chamillart, avant d'être ministre, était « étroitement dans ses affaires » (VI, 312). « Élargir », « mettre au large », au sens de « mettre à l'aise », sens inconnu aux dictionnaires, sont très fréquents (XVI, 453, 493 — XVII, 446 — XVIII, 11, 40, 42, 85, 157 — XIX, 218 — XX, 169, 170, 172 — XXI, 57, 290, 310, etc.). Satisfait, il se trouve « dilaté » en lui-même (XIX, 256 — XVIII, 339 — 16, 449, etc.).

Parfois l'expression est relevée d'un détail concret. Chamillart, menacé de disgrâce, tente une démarche heureuse et « en revient rajeuni, et une maison hors de dessus l'estomac » (XVI, 82). L'abbé

d'Estrées, soumis à l'ascendant de M^{me} des Ursins, se trouve « lié et garrotté » par elle (XII, 65). Une personne intimidée ou embarrassée est « empêtrée » (I, 68 — III, 460 — V, 327, 409 — XVI, 81 — XVII, 341 — XIX, 374, etc.). Le Parlement, enregistrant malgré lui une ordonnance « n'osa ou ne daigna souffler » (XIX, 381. Cf. VII, 97 — XII, 11 — XVI, 451). L'impatience fait « battre le cœur » (III, 291). « Il trembloit à la voix des Allemands, le cœur lui manquoit » (15, 45) — « cent vues à la fois, nous dilatèrent le cœur » (15, 469) — « cette préséance lui faisoit mal au cœur » (16, 46). C'est de semblable façon qu'il exprime son émotion lors de la mort du Dauphin : « les jambes tremblantes de ce qui se passoit sous mes yeux et au dedans de moi » (XXI, 28). L'empressement d'une compagnie nombreuse, les larmes « suffoquent » (XIX, 330 — XXI, 34) ; le maréchal de Boufflers « s'engoue » à parler (XVIII, 32 — XIX, 384, etc.). Une assignation lui donne « le frisson et la sueur » (XXI, 243). « Bezons me dit que la force de ce que j'avois dit l'avoit fait trembler à plusieurs reprises jusqu'à lui ôter la respiration » (XVIII, 340 — III, 290 — XIX, 179 — XXI, 20, 261, 262). « Villars faisoit transir tout ce qu'il y avoit de gens sages de voir la dernière ressource de l'État commise en de telles mains » (XVII, 384 — III, 290 — XX, 298 — transissement XXI, 31).

Saint-Simon tire ainsi parti des sensations tactiles les plus diverses, et pour ainsi dire de tous les réflexes. Suivant le même procédé, il utilise aussi l'effort physique. « Le Roi s'étoit roidi à n'excepter aucun de ceux qui entroient dans le service » (I, 28, 43 — II, 57 — VII, 275 — XII, 202, etc.) — « en se cramponnant comme que ce fût dans son triste emploi en Espagne » (XII, 65 — XIV, 94 — XVIII, 33 — XX, 31, etc.). On peut aussi rapprocher l'emploi fig. de « crampon » : « jeune homme dont le grand vol et les nombreux crampons tenoient en égale attention et défiance » (XVIII, 16) — « se raccrocher » (VI, 88 — X, 45 — XIV, 96 — XVI, 438, etc.) (Ac. le donne au sens de « se remettre bien avec quelqu'un »). « Chamillart l'emporta, mais à force de bras... » (XVI, 77 — XIX, 197, 221 — XXI, 288). « La chute de biens, et le médiocre état où elle se trouvoit réduite en Bretagne... ne permettoient pas à la nouvelle princesse de songer à la poulie au rang que ses beaux yeux avoient conquis » (XIV, 168) — « poulée à force de bras et de besoins par Chamillart » (XV, 366 — XIX, 11, 92, etc.). « Cette liaison fut solide... et... comme inébranlable à toute secousse » (XVII, 334).

Enfin, la souffrance et la maladie ont singulièrement frappé Saint-Simon. A. 1694 signale « gangrène » au figuré (XIII, 281 — XVIII, 227, etc.), — de même que « contagion » (V, 18 — XVIII, 156), — et « maladie » : la maladie antijanséniste (XII, 107) — « le cardinalat est une maladie bien commune et qui prend les gens de bonne heure »

(IV, 350). Passer pour janséniste est un « mal incurable » (XVIII, 102). Remarquons du reste que de telles figures se trouvent dans la bouche de certains personnages contemporains. « Villars... dit assez plaisamment qu'on l'y envoyoit comme un empirique où les médecins ordinaires avoient perdu leur latin » (XII, 48). Villars était alors envoyé contre les paysans révoltés du Languedoc. Dès lors, nous ne pouvons être surpris de trouver employés figurément des mots comme « lénitif » (XX, 177) ou « contre-poison » (XIII, 269 — XIX, 253).

Il n'est pas sûr que « commotion » soit tiré de la langue médicale, bien que l'Académie l'attribue à ce jargon. Peut-être n'y a-t-il ici de la part de Saint-Simon qu'une restitution du sens latin : « Orry ne put retourner en Espagne : Amelot et le duc de Berwick mandèrent que la commotion y étoit si générale et si grande contre lui qu'il seroit fort nuisible de l'y renvoyer » (XIII, 441). Il est parfois difficile de se prononcer sur le mot « plaie », dont l'emploi peut être souvent de source biblique. Quelquefois cependant, les compléments qui l'accompagnent lèvent le doute : « Villeroy fit une plaie à l'État, qui, très large et très funeste dès lors, le mit bientôt à deux doigts de sa perte » (XIII, 383 — VIII, 266 — XVII, 390 — XXI, 190). Ailleurs, nous le trouvons employé avec « lèpre » et « chancre » (II, 101), ce qui est plus significatif encore.

Il semble du reste que Saint-Simon connaisse fort bien le vocabulaire de la médecine. M. Brunot (III, 188) rappelle à ce sujet les théories de Ronsard, les exemples de d'Aubigné et de du Bartas. Le langage pédantesque des médecins avait été banni de la conversation honnête et de la littérature; le souci de notre « guenille si chère » avait pourtant contribué à l'y retenir. Bien mieux, M. Diafoirus et M. Purgon l'avaient pour ainsi dire rendu populaire ! Les termes médicaux employés dans les *Mémoires*, soit au sens propre, soit au sens figuré, sont assez nombreux.

A. Sens propre.

antraxe (II, 153, 164).

cautère — « le vieux galant passoit pour être garni de — » (XI, 337).

coffre — « l'abcès gaignoit le coffre » (XII, 51). A. 1694 : t. de chirurgie.

confortatif — « le Roi... avoit trouvé chez la Vienne des confortatifs » (IV, 352). Cf. Furet. — Ici il signifie « aphrodisiaque ».

dépuration (XXI, 19). A. 1762 : t. médical.

descente (= hernie) (VI, 29 — XIX, 390, etc.).

eau de la reine de Hongrie (VI, 79 — XVII, 195).

eau de Rabel (XXIV, 250).

élixir de Garus. Ac. 1762.

enfoncé — « le pouls, enfoncé et fort extraordinaire » (XXII, 301).
A. 1694 : son pouls est fort profond.

essence — « Fagon... Mareschal... lui firent prendre quelques essences... » (XXV, 152). A. 1718 : Essence signifie, parmi les chimistes, l'esprit, l'extrait qui se tire de quelques corps, principalement des fleurs et des drogues aromatiques.

évacuation (VIII, 242). A. 1694 ne donne que l'emploi médical.

excrescence — « il auroit fondu par des onguents ces excrescences de chair qui adhéroient à la vessie » (X, 323 — XIX, 83).

humeur (XI, 58).

hydropisie (XVII, 120).

ipécacuanha (VIII, 93) — *hepiquecuana* (XVII, 182). A. 1762.

opération (la grande—) (XV, 286). = la taille (?). A. 1694.

pérripulmonie (II, 231). Seul exemple de L. Cf. Boilisle : il s'agit d'une fausse pleurésie ou d'une pleurésie.

pourpre — « le pourpre, mêlé à la petite vérole, dont il mourut » (XXI, 85 — II, 294 — XX, 329, etc.).

pulmonique — « la duchesse de Choiseul... mourut... pulmonique » (V, 347).

quinquina (XV, 235 — XXIII, 197).

Schaffouse — « l'eau de Schaffouse, qui est excellente pour les apoplexies (VIII, 323).

spécifique — « (les maladies) où ce spécifique n'est pas à temps » (VIII, 93).

suer — « aller à Anet la suer » (IV, 373). — *la* = la syphilis.

sujet — « Fagon, asthmatique... étoit un « méchant sujet » en terme de chirurgie » (IX, 315).

taille, tailler (XVII, 110, 111, etc.). Opération alors fréquente.

trépaner — « Lée... étoit aussi à Douay pour être trépané d'un coup de mousquet... » (XVI, 447).

vapeur — « les vapeurs gagnèrent l'archevêque : elles s'augmentèrent bientôt en légères attaques d'épilepsie » (II, 351 — XI, 146, 321 — XV, 360 — XVI, 146).

venin — « les petites véroles et autres maladies de venin » (VIII, 94 — XXI, 19).

B. *Sens figuré.*

abcès — « c'étoit un gros garçon... qui avec force bourgeons ne ressembloit pas mal à un abcès » (12, 436).

accoucher — « enfin il accoucha sans aucun secours de ma part » (17, 421).

apostume — « je le pressai, l'apostume creva » (17, 198).

chancre — « on reconnaît bien le chancre rongeur de Rome sur les États qui s'en laissent subjuguier » (13, 205). Cf. cancer (12, 79).

convalescence — « la convalescence de la disgrâce de ce prince auprès du Roi » (XXII, 373).

enfantement — « un homme dans les douleurs de l'enfantement » (13, 361).

« *excrescences* (les) qui n'ont et ne prétendent que contre notre ordre » (13, 470).

gangrène — « la gangrène de son âme et la bassesse et la pourriture de son cœur » (12, 337) — « la nécessité de porter un rabat est une gangrène » (15, 332).

mortifère — « ces mortifères pavots, très nécessaires pour gagner un temps si cher... » (15, 347).

paralytique — « c'étoit un paralytique qui ne pouvoit être remué que par le cardinal » (19, 15).

plaie — « c'est une plaie qui, une fois introduite, est devenue le cancer intérieur qui ronge tous les particuliers » (12, 79).

C'est ainsi que Saint-Simon emploie le vocabulaire de la médecine. Certains de ces emplois figurés, absents des lexiques ou particuliers à notre auteur, témoignent de son imagination. Parlant d'une imposture : « ce fut une lèpre dont Cavoye ne put jamais se purifier » (XI, 26). — « C'est un homme qui a la goutte des filles de l'Opéra... » (XI, 418). Du reste, un réalisme extrême ne le rebute point : « Louis XIV tiroit le sang de tous ses sujets sans exception..., en exprimait jusqu'au pus » (XX, 163). L'expression « flux de bouche » (IX, 29), que l'Académie donne au figuré, se dit proprement de l'effet du mercure, employé dans le traitement de certaines maladies. Il faut songer à une autre image lorsqu'il s'agit de la facilité de Louis XIV à conférer la dignité de duc : « le Roi, à qui, de fois à autre, il prenoit du flux de cette dignité... » (XIX, 376). Un autre exemple est plus clair encore : « Ce prince, dont la facilité se pouvoit appeler un dévoiement, accorda les honneurs du Louvre à Dangeau... » (13, 181). Saint-Simon a vécu au temps de la Régence : de pareils détails le rappellent invinciblement, et font quelquefois songer à la correspondance de Madame ou aux habitudes du duc de Vendôme... Il convient toutefois de remarquer qu'ils sont en somme exceptionnels.

Saint-Simon est doué d'une imagination très vive. Il emprunte d'abord aux données de la vue. Il semble peu sensible à la couleur, mais il excelle à saisir et à retenir le trait extérieur qu'il suffit d'accentuer

légèrement pour obtenir une charge. C'est surtout l'attitude et le mouvement qu'il note avec précision. L'odorat, la digestion, lui fournissent des images qui atteignent parfois au réalisme brutal. Le tact, aux perceptions si variées, si frappantes, parce qu'elles sont presque toujours agréables ou pénibles, lui fournit aussi des images. Le malaise ou le bien-être du corps, l'effort physique, la maladie, la souffrance, lui donnent de puissants moyens d'expression. Vue et tact, voilà les sens qui paraissent avoir déterminé surtout son imagination, puisque les sensations visuelles et tactiles se traduisent dans son œuvre plus fréquemment et avec plus d'énergie que toutes les autres. Ajoutons qu'il ne recule pas devant l'emploi du terme expressif, fût-il pédantesque, ni de l'image réaliste, fût-elle répugnante en quelques cas.

CHAPITRE VII

LES INFLUENCES SOCIALES

L'intérêt des figures que nous venons d'examiner est tout entier dans la sensation qu'elles rappellent. Nous en constatons d'autres qui, à ce titre, n'ajouteraient rien à notre étude, mais qui nous frappent surtout par l'objet dont elles évoquent l'image ou le souvenir dont elles témoignent. A vrai dire, les objets qui ont attiré les regards de Saint-Simon paraissent d'abord difficiles à classer : telle en est la diversité. Pourtant, à collationner les textes qui s'y rapportent, on remarque que certaines expressions qui ont trait à telle habitude de la cour ou de la ville sont plus fréquentes ; cette habitude, par conséquent, a eu, sur l'imagination de Saint-Simon, une action particulière. C'est ainsi que l'étude des figures peut nous renseigner sur les influences extérieures qu'il a subies.

Il est vrai que ces influences extérieures s'exercent diversement sur les différents individus. Nos contemporains emploient journellement des expressions empruntées à tous les jargons ; mais la langue d'un homme de sport diffère notablement de celle d'un homme de loi, bien que chacun d'eux emprunte au jargon de l'autre. De même au xvii^e siècle. Il convient donc d'examiner s'il est possible de déterminer dans quelle mesure chaque influence s'est exercée et comment elle s'explique, soit par les habitudes de la société, soit par celles de l'individu. Une telle étude ne saurait sans doute aboutir qu'à des résultats approximatifs. Nous ne pensons pas que ce soit là une raison suffisante pour ne point l'essayer : il suffit de n'affirmer qu'à bon escient, et avec une extrême réserve.

Notons d'abord des figures empruntées à des objets qu'il est impossible de classer parce qu'ils sont hétéroclites. Saint-Simon écrit d'un marais qu'il « étoit en figure de T » (III, 231), — d'un paquet, qu'il était « plus large qu'un chapeau de prêtre avec ses bords tout plats » (VI, 209), — d'un homme, qu'il est « blond comme un bassin ». Ces

comparaisons sont uniques en leur genre, partant, impossibles à classer, mais non point négligeables. Elles nous montrent Saint-Simon utilisant les objets les plus connus, pour rendre une idée par une image. M. de Créqui avait une femme très sotte : « on disoit d'elle que son mari la montoit à la cour tous les matins comme une horloge » (XVIII, 406). La Vrillière disait du maréchal d'Estrées, homme d'esprit confus, que « c'étoit une bouteille d'encre, qui, renversée, tantôt ne donnoit rien, tantôt filoit menu, tantôt laissoit tomber de gros bourbillons » (XI, 20). — M^{me} de Bouillon appelait sa petite-fille « son petit lingot d'or » (XIV, 364); un autre « avoit et vouloit des amis comme on veut et qu'on a des meubles » (XVII, 125); un autre « suppléoit aux sonnettes avant qu'on en eût l'invention » (VI, 49), parce qu'il servait à appeler les domestiques, quand, pour éviter les indiscretions, on les avait exclus de la salle. — Tout cela ne se trouve point dans les lexiques, parce que cela se crée tous les jours, au cours de toutes les conversations sans apprêt, avec tous les mots concrets de la langue. On peut d'ailleurs remarquer que souvent Saint-Simon lui-même nous indique qu'il utilise et reproduit une figure créée par autrui.

Au contraire, certaines comparaisons paraissent bien n'être que littérature. Telle la suivante : « toutes ces furies le tourmentoient sans relâche et le rendoient terrible comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain » (XIX, 60). On peut en dire autant de certains emplois de « rugir » (XIV, 333 — XV, 368 — XX, 164). Mais quand nous entendons les « mugissements des valets » (XXI, 31) à la mort de Monseigneur, l'expression nous paraît neuve : elle trahit l'observation directe. Voici quelques-unes de ces comparaisons « animales » : « C'étoit de ces insectes de cour qu'on est toujours surpris d'y voir et d'y trouver partout » (XVI, 91. Boil. cite La Br., Volt., J.-J. Rousseau). — « C'étoit un chien enragé. Sa poltronnerie le mettoit au-dessous de toute suite de ses morsures » (XIV, 264). — « L'armée auroit beaucoup à souffrir de ces cruelles guêpes » (XIII, 400. Il s'agit de miquelets). — « ils firent comme les rats qui sentent de loin le prochain croulement d'un logis, et l'abandonnent à temps pour aller chercher retraite dans un autre. C'est ce que firent aussi ces rats à deux pieds » (13, 124 — XVI, 232 — XVII, 359 — 13, 372). — « un rire qui eût tenu du braire dans un autre » (XVII, 122). — « il avoit résolu de nous laisser dégoûter et salir par cette araignée venimeuse que chacun souhaitoit dehors » (12, 346). — « il vint me conter la triste situation de cette mouche pourchassée par l'araignée, prête à tomber dans ses toiles » (12, 401).

Les noms des objets les plus disparates sont employés figurément : « toutes les anciennes intrigues de la cour et du monde lui étoient pré-

sentes : c'étoit une quincaillerie à fournir abondamment » (XXII, 366. Seul exemple de L.). — « le Roi faisoit sa poupée de son régiment, entroit dans tous les détails comme un simple colonel » (XXIII, 119 — III, 156, 276 — XV, 100 — XXI, 100).

Quelquefois la figure ne va pas sans obscurité. « On n'oublia rien pour réaliser les soupçons sur le curé ; mais on ne trouva que de la mousse qui ne put prendre » (XIX, 319). C'est emploi figuré, qu'aucun dictionnaire n'explique, et dont Littré cite ce seul exemple, paraît bien tiré du langage des cuisines. — « Pointer » est employé en langage d'escrime, mais aussi en langage de guerre, de fauconnerie. Presque toujours d'ailleurs, le sens figuré est clair (Cf. VII, 54, 290 — XIII, 244, 245, 279 — XV, 83, 262 — XVII, 285, 331 — XX, 106). Mais l'origine de l'image est obscure. Tels exemples en effet nous empêchent d'admettre sans hésitation que l'image qu'ils présentent soit empruntée à la fauconnerie ou à la guerre, bien qu'en d'autres cas on puisse rapprocher l'emploi de « pointer » soit de celui de « pousser une pointe », soit de celui de « prendre l'essor », « prendre un grand vol », etc. ; ils nous font songer à la jeune plante qui perce la terre et « pointe » insensiblement vers le ciel : « l'affaire commençoit imperceptiblement à pointer » (XIX, 251). — « ce qui arriva depuis en tant d'étranges sortes commença à pointer, et à se développer même un peu dès ce premier Marly » (XIX, 359). — « Il est vrai que dès lors je pointois fort, mais c'étoit sous cloche » (XVII, 64).

« Cascade » est employé figurément pour désigner les conséquences successives d'un fait (I, 6 — X, 275 — XIV, 246 — XV, 290 — XVII, 204, 212 — XIX, 24). N'y aurait-il pas là une évocation des jeux d'eau des jardins ? Le fait est vraisemblable, non certain.

De même, différents termes de mécanique : « Telles furent les machines, et les combinaisons de ces machines que mon amitié..., ma haine surent découvrir, agencer, faire marcher d'un mouvement juste et compassé avec un accord exact et une force de levier que, tous les jours aussi, je remontois en cadence réciproque » (XIX, 211). D'autres textes ne sont pas moins significatifs : « Le roi d'Angleterre... avoit peine à rajuster ensemble tant de pièces une fois désunies... Pour tenir toujours tout en suspens en attendant que ses machines fussent tout à fait prêtes » (VIII, 295 — XVI, 489 — XXI, 79, 81). Sans doute les emplois figurés de « machine » sont variés et fréquents au xvii^e siècle ; mais le premier au moins de ceux qui précèdent se développe avec un rare détail et une précision frappante. De même il est question de la « mécanique » d'un procès, (II, 77), d'une opération (IX, 283), de l'appartement de M^{me} de Maintenon (XVI, 470. Cf. encore XVII, 241 — XIX, 73 — XX, 190). La duchesse de Bourgogne pourrait « se mettre en état de devenir la

maîtresse roue de la machine de la cour » (XVI, 266); Chamillart, fatigué et malade, ne peut se décharger du fardeau des finances : « il falloit que la roue marchât sans interruption, et, dans ces emplois, il n'y avoit que lui qui pût la faire tourner » (XIV, 314). — « Ressort » est fréquent (III, 288, 289 — XIII, 263 — XV, 438 — XVI, 253 — XXI, 39, 40 — XXII, 196). A. 1718 ne donne au figuré le mot « robinet » que dans l'expression « lâcher le robinet » qu'elle applique aux bavards. Saint-Simon l'emploie bien autrement. « Saint-Amans, qui se prêtoit à tout pour leurs dettes, l'apprit enfin, et s'en trouva si offensé qu'il ferma le robinet » (XII, 289). Il sera question d'« ouvrir un large robinet d'argent » (16, 299), — d'un « robinet de finance qu'il laissoit couler à propos sur qui le pouvoit soutenir » (16, 434), — du « robinet de l'esprit » (XXI, 295) et de celui des grâces. Parfois le sens figuré voisine plaisamment avec le sens propre : « Le réservoir d'eau étoit tari chez eux ; les larmes ne revinrent plus depuis que rares et foibles » (XXI, 42). Peut-être faut-il rapprocher de ces textes un emploi du mot « aiguière », qui nous paraît d'ailleurs d'origine fort obscure : « Tout cela agité.... nous laissa chacun dans sa persuasion : M. le duc d'Orléans, qu'il demeureroit très sûrement maître de son secret et de son aiguière... ; moi au contraire, que le secret et l'aiguière lui échapperoient bientôt l'un et l'autre... » (16, 125). Il s'agit de subsides distribués par le Régent à l'Empereur et aux Anglais, et, en somme, d'« un robinet de finance ». Quoi qu'il en soit, la plupart des emplois que nous venons de relever sont dus peut-être à l'existence de la machine de Marly, dont l'énormité était bien propre à frapper l'imagination.

Les rapports les plus divers entre individus, la vie sociale, fournissent encore à Saint-Simon des moyens d'expression nouveaux. Ici c'est un lien de parenté qui lui sert à traduire un rapport de ressemblance ; la révélation exacte de l'état des fortunes en vue de l'établissement d'un impôt d'un nouveau genre est « plus que le cousin germain de ces dénombrements impies qui ont toujours indigné le Créateur » (XX, 167). Là, ce sont les rapports habituels entre supérieur et inférieur qui deviennent terme de comparaison : le Chancelier, irrité contre le procureur général Daguesseau « le traita en petit procureur du Roi de siège subalterne » (XX, 66). C'est ainsi que les situations sociales et les rapports entre individus qui en dérivent communément lui servent à traduire d'autres rapports. Rien de plus fréquent que l'emploi figuré de « valet » : « ... à Fontainebleau, où il fit le bon valet avec sa souplesse et sa fausseté accoutumée » (VI, 257). — « jamais homme si intrigant, si valet, si bas, etc. » (VI, 365). — « Le maréchal de Noailles, le plus valet de tous les hommes » (XVI, 24). Cf. encore X, 391 — XI, 47 —

XIII, 268 — XIV, 66, 350, etc. La princesse d'Harcourt est qualifiée de « servante à tout faire » (XII, 330). M. de Beauvillier, grâce à ses fonctions, pouvait aborder le Roi aussi souvent qu'il le voulait, jouissant ainsi d'un avantage qui n'appartenait guère qu'aux « valets intérieurs » : « ses entrées avoient fait de lui une espèce de garçon bleu renforcé » (XVIII, 37).

C'est quelquefois la vie de la ville qui nous apparaît. Nous avons déjà constaté que Saint-Simon avait vu des « bateleurs sur leurs tréteaux » et des « harengères dans leurs tonneaux, avec leurs chaufferettes sous elles ». Ce n'est pas, cependant, que de telles comparaisons abondent, et rien ne serait plus injuste que de considérer le style de Saint-Simon comme riche en dictons trainés dans les ruisseaux des Halles ou en comparaisons tirées des scènes du Pont-Neuf ou de la foire. Rien du « Tableau de Paris », ce qui d'ailleurs serait déplacé, mais, ça et là, une échappée sur une scène de la rue ou l'apparition d'un détail emprunté à la vie la plus vulgaire. Voici par exemple Des Épinay, « embusqué dans un coin » et qui « insiste comme un mendiant » (12, 307). On tire les Rois chez Louis XIV, et l'on s'y tient « comme en franc cabaret » (VIII, 14). D'Argenson fait enlever la communauté de Port-Royal, exactement « comme on enlève des créatures publiques d'un mauvais lieu » (XVIII, 283). Le prince d'Harcourt s'installe à Lyon avec « des maîtresses du coin des rues » (X, 364). Clérembault a des perruques « fort semblables à celles des quais » (III, 96) où il passait pour les acheter, du reste. L'auteur lui-même se trouve « piqué de tant de cheminées qui lui étoient tombées sur la tête en allant son chemin... » (XVIII, 1). Il n'est pas jusqu'à la place de Grève qui n'apparaisse quelquefois, mais fort discrètement. Si notre auteur n'en aimait point les spectacles, nous savons, par lui et par d'autres, que le public y était parfois fort élégant... (1).

Quelques éléments sont empruntés à la vie des métiers. « Je n'ai pas cru, dit-il, devoir crocheter des amis si respectables » (XXIII, 145). — « Il rouit longtemps dans ce petit état » (XIII, 107). Nous ne saurions d'ailleurs nous arrêter aux emplois de mots comme « chef d'œuvre », « apprentif » ou « maître ». — Ça et là, des esquisses de diverses scènes de la vie quotidienne. Harlay, obligé de donner sa démission et la portant au roi à Versailles, se trouve « profondément touché de cette espèce de funérailles » (XIV, 367). L'intérieur de Chamillart, au moment de sa disgrâce, est profondément triste : « à cet aspect, qui n'eût cherché la chambre de parade et le goupillon pour rendre ce devoir au mort ? » (XVII, 462). Le roi d'Espagne « commençoit à ne plus regarder les

(1) Voir le récit de l'exécution de M^{me} Ticquet, et les notes de B., tome VI, p. 435 et sq.

choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants » (VII, 278). Ailleurs, la vision est plus gaie : « Il avoit proposé à ce père de venir le voir en bonne fortune, la nuit en travesti » (XVII, 248), c'est-à-dire avec mystère, comme à un rendez-vous galant. De même M^{me} de Caylus « se laissa aller à des rendez-vous en bonne fortune avec M^{me} de Maintenon » (XIV, 277). Ailleurs, c'est une allusion à un usage nouveau : « elles dinoient toutes trois la clochette sur la table » (XII, 337), — « il venoit dîner en tiers avec elle, sous la clochette » (III, 458), c'est-à-dire sans présence importune de serviteurs.

L'éducation et l'instruction des enfants, et même la vie de Sorbonne nous apparaissent quelquefois. « Ils essayèrent de consoler le maréchal, comme un enfant avec un hochet » (XII, 305). — « le maréchal d'Estrées le fit taire comme un petit garçon (12, 286). Nous ne sommes pas sûr qu'il ait vu dans « émule » un terme de collège, quoiqu'en dise Richelet. « Colbert, son émule, en prit occasion » (XV, 83). — « l'abbé Dubois se tourna contre l'émule qui l'avoit emporté sur lui » (XV, 399). Cf. XVI, 11, 13, etc. L'emploi de « petit garçon » nous paraît ne pas avoir toujours du rapport avec la langue de l'école : « lui et M. le Duc l'avoient traité un peu trop en petit garçon à sa première campagne... » (XVII, 129). — « Lors du mariage de Saumery, c'étoit encore la petite bourgeoisie de Blois, et M. Colbert un très petit garçon (XVII, 354. Cf. V, 139, 254 — XIV, 370, etc.). C'est ainsi que Philaminte appelle son petit laquais. Mais les emplois précis et convaincants ne manquent pas : « il n'y avoit aucun de ce corps qui ne fût devant lui un écolier » (XIV, 370). — « désagréable et pédant à l'excès, volontiers le précepteur grossier de tout le monde » (XII, 323). — « L'humiliation étoit grande pour un ministre d'avoir sans cesse à présenter son thème à la correction d'un seigneur qui n'entroit point dans le Conseil » (XVII, 469). — « Il tomba sur M. de Chevreuse comme un faucon, et le traîta comme un régent fait un jeune écolier qui apporte un thème (1) plein des plus gros solécismes, et les lui fait remarquer en le réprimandant... M. de Chevreuse, petit comme l'écolier devant son maître, embarrassé... » (XXIII, 144). — « Nous portâmes donc chacun la nôtre chez M. de La Rochefoucauld, où je crus voir des pensionnaires qui ont composé pour les places » (III, 102, 103). — On allait en Sorbonne assister aux « thèses » des grands seigneurs. Nombreux sont les emplois figurés du mot (2) : « Une de ses thèses étoit que tout le monde en usoit de même, mais n'avoit pas la bonne foi d'en convenir comme lui » (XIII, 284). — « La table se prolongeoit en thèses, en disputes... » (XIII, 286). — « Vendôme,

(1) Thème. Cf. d'Argenson, V, 85 et *Chans. histor.*, I, 149.

(2) Thèse. Cf. d'Argenson, V, 84, et *Chans. histor.*, I, 42.

avec toutes ses thèses étranges... » (XIII, 390). — « Je proposai... d'en prendre thèse pour l'exhorter encore d'exécuter courageusement son salutaire dessein » (XVIII, 357). — « prendre thèse sur ce que j'avois fait faire de bon à M. le duc d'Orléans » (XVII, 400 — XIX, 255). — « de répondante qu'elle étoit, elle crut pouvoir devenir accusatrice » (XII, 402, A. 1694-1718 : celui qui subit un examen public, qui soutient une thèse).

Saint-Simon emprunte ainsi aux domaines les plus divers. Des scènes très variées de la vie sociale apparaissent dans son œuvre à chaque instant, en une évocation brève et pittoresque : tantôt c'est la chambre de l'agonisant, tantôt le galant en bonne fortune, tantôt l'écolier tremblant sous la férule. Ceci dénote encore la justesse du coup d'œil, l'acuité de la perception visuelle, la vivacité de l'imagination qui l'a fixée, puis évoquée. La diversité des images retrouvées montre que ce coup d'œil s'arrêtait à tout, que rien de ce qui était pittoresque ne lui échappait. La lectures des *Mémoires* nous interdit du reste de supposer que le regard de Saint-Simon ait été attiré surtout par les détails vulgaires, comme ont paru le croire quelques-uns des critiques qui l'ont jugé. Il n'a pas la fausse pudeur qui était de mode à son époque (Cf. Br. IV, chap. 5) et qui a contribué à décolorer le style des narrateurs d'alors ; cela ne signifie point que, absolument parlant, il soit tombé dans la trivialité et la bassesse. D'Argenson, Mathieu Marais, l'avocat Barbier ont moins de scrupules. Quant à l'originalité des figures, la comparaison des *Mémoires* avec le texte de ces derniers écrivains ou avec celui du *Chansonnier historique* prouverait qu'elle est plus apparente que réelle. L'expression de Saint-Simon n'en est pas moins riche et variée, presque toujours en convenance parfaite avec la chose exprimée, et, partant, toujours naturelle.

CHAPITRE VIII

LES EXERCICES PHYSIQUES

Les exercices physiques ont été fort en honneur au temps de Louis XIV. Si la vie de cour était une représentation presque continuelle, les jeux de plein air, paume ou mail, la chasse, y avaient cependant leur place. D'ailleurs, la plupart des courtisans, même les « guerriers de cour » avaient reçu une éducation militaire ; beaucoup même avaient servi effectivement. Les armes et l'équitation étaient fort à la mode. Ces jeux et ces exercices avaient introduit dans la langue quantité d'expressions figurées, que l'on retrouve même chez les écrivains les plus abstraits, mais qui n'y sont guère frappantes, parce que, depuis longtemps, elles avaient perdu leur relief (Cf. Brunot, III, 1^{re} partie, 255-259). Dans les *Mémoires* de Saint-Simon, ces expressions sont fort nombreuses ; de plus, elles se présentent souvent avec une couleur et une précision qu'on ne constate guère ailleurs. Dans quelle mesure l'écrivain est-il alors original ? Dans quelle mesure subit-il l'influence de la société ?

Saint-Simon a reçu l'éducation d'un homme de son rang, destiné aux armes. Il a été officier et a fait campagne. En dehors de ces données connues, nous sommes assez médiocrement renseignés sur ses goûts et ses habitudes dont il parle peu. Il nous donne quantité de détails sur ses contemporains, sur le rôle que lui-même a joué à la cour, en Espagne ou au Conseil de Régence ; mais nous ne trouvons rien dans les *Mémoires* qui nous indique qu'il ait chassé ou joué à la paume, ou pris part à un divertissement quelconque, la danse exceptée. Il est donc difficile de déterminer le caractère personnel de certaines images.

Peut-on expliquer par le souvenir de jeux d'enfant (16, 126) les emplois figurés du verbe « barrer » ? Outre qu'il se déduit très simplement du sens propre, ce peut être aussi un terme de vénerie (Cf. H.). Il paraît d'ailleurs courant à l'époque (Cf. Av. Barbier, II, 107 — d'Argenson, V, 114 — Beaumarchais, *Mém.*, I, suppl. I). — « Crosser quelqu'un » (10, 20 — 12, 260 — 14, 196) est d'origine plus certaine. Villeroy disgracié

« n'étoit plus qu'un vieux ballon ridé, dont tout l'air qui l'enflait étoit sorti » (XIV, 18). Cette fois, le sens figuré n'est pas dans les lexiques, et l'image est si colorée qu'elle est évidemment originale. De même les emplois figurés du mot « patin » : « c'est un plaisir de le voir courir sur ces glaces avec ses patins de jésuite » (XXIV, 4, 5). — « glissant avec des patins sur la préséance » (18, 432). — « Nager » est employé diversement (XVIII, 14, 15 — 12, 375 — 17, 101), et de façon originale. Voici un exemple particulièrement remarquable : « Noailles, riche en calebasses de toutes sortes, nageoit partout... » (XVIII, 15). A. 1694 : On s'en sert aussi sous les aisselles pour apprendre à nager.

Les expressions tirées du langage du jeu de paume forment un groupe assez compact. Louis XIV « aimoit fort l'air et les exercices. Il avoit excellé à la danse, au mail, à la paume. Il étoit encore admirable à cheval à son âge » (12, 78). — « Il s'amusoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais temps, à voir jouer les grands joueurs à la paume, où il avoit excellé autrefois, et à Marly très souvent à voir jouer au mail, où il avoit aussi été fort adroit » (12, 179). Saint-Simon ne nous dit pas s'il était lui-même amateur de ce jeu, fort à la mode, né fût-ce qu'à cause de l'intérêt qu'y prenait le Roi. L'influence de la société est ici indéniable. Ces expressions « sportives » ont-elles été utilisées par lui sans qu'il y ajoutât rien de son crû ? A-t-il perdu de vue leur sens concret, comme font aujourd'hui la plupart de ceux qui emploient une expression comme « au pied du mur » ? Certains exemples sont obscurs : « tout ce que je lui avois placé sur moi » (XI, 365 = dit) peut être une réduction de « placer la balle ». Il n'est pas plus sûr que l'on puisse rattacher à la langue de la paume de nombreux emplois du mot « belle » : « attendre sa belle » (II, 50), — « prendre sa belle » (VIII, 29), — « trouver sa belle » (VI, 316 — IX, 281 — XI, 297), — « l'avoir belle » (XIV, 308). D'autres expressions, par contre, ne laissent aucun doute : « Le Roi le laissa malmener par Boufflers et Harcourt, qui se renvoyoient la balle » (XVII, 392). — « D'Antin sut tourner court, et prendre au bond cette balle avec finesse » (XXI, 141). — « ils ne firent, pour ainsi dire, que balloter dans les commencements » (VI, 75. Boilisle rapproche « peloter en attendant partie »). — « s'il le donnoit beau à l'un de nous deux » (XVIII, 311. Cf. XIII, 269 — XVIII, 339). — « Le Roi se réserva cette bisque pour nous faire sentir qu'il est le maître » (12, 127 — Ac. : le mot se dit à d'autres jeux). — « Ce Lorrain qui, du temps des Guises, eût tenu un grand coin parmi eux » (IX, 40, 44). Cet emploi de « coin » se retrouve, moins précis, à d'autres endroits : « si plein de son despotisme, si aisé à irriter par ce coin-là » (XI, 369), — « le coin des Jésuites qu'il avoit toujours utilement ménagé » (XXII, 46). — « empaumer quelqu'un » (II, 125 — VII, 276 — XVII, 2 — XIX, 212). — « après avoir frisé la

corde plus d'une fois d'être rappelé et disgracié » (XXIV, 204 — 13, 166), — « elles jurèrent la perte de ce prince. Il se peut dire qu'il la frisa de bien près » (XVI, 212). — « (M^{me} de Maintenon) frisa le moment d'être déclarée » (XXIV, 218). Ailleurs Saint-Simon joue sur le mot : « Orry mourut enfin dans son lit, après avoir frisé de si près, et par deux fois, la corde qu'il méritoit à tant de titres » (16, 336). — « il avoit essayé de foibles parties de mains vers l'un et l'autre » (12, 2). — « il ne fallut pas demeurer oisif, mais peloter en attendant partie » (XII, 128). — A cette dernière expression se rattache peut-être un emploi absent des dictionnaires du temps : il qualifie d'« indécent pelotage » les préliminaires de la paix de Ryswick (IV, 233). Le mot était assez nouveau, et l'interprétation pourrait en être moins convenable.

Beaucoup plus nombreuses sont les figures tirées du langage, non de l'écurie, comme le dit Taine fort injustement, mais de l'équitation. Nous ne saurions en effet considérer comme vulgaires des locutions où entrent des mots comme « selle », « bride » ou « caveçon ». Saint-Simon a été, au moins dans sa jeunesse, un homme de cheval, comme tous les hommes de son rang, et un officier de cavalerie. Louis XIII, son roi de prédilection, était un écuyer brillant, et s'est surtout à cette qualité, dit-on, que M. de Saint-Simon dut son titre de duc et pair. Il n'est donc pas surprenant que les expressions de ce genre soient fort nombreuses dans les *Mémoires*. Il convient cependant d'observer que la plupart d'entre elles sont notées par les lexiques, et se trouvent chez des auteurs, comme Bossuet, qui n'étaient pas cavaliers le moins du monde. Ici encore Saint-Simon a suivi la mode, il a parlé la langue de son temps. Voici les plus fréquentes de ces expressions, peu originales sans doute, colorées cependant, et caractéristiques de l'époque, sinon de l'auteur :

botte — « quelquefois elle alloit à la botte... » (XXIV, 306).

bride — « son père lui laissa la bride sur le cou » (XX, 304). — « lâcher ou retenir la bride » (18, 126. Cf. IV, 107 — XV, 108 — 12, 56). — « il ne lui tint pas la bride haute » (XII, 378). — « tenir en bride la puissance autrichienne » (15, 114 — VII, 119, etc.). — « cette bride non seulement l'arrêtoit, mais le persuadoit si pleinement, etc. » (XIX, 197). — « M. de Beauvillier y donnoit à bride abattue » (XXI, 366). — On peut rapprocher le mot « brider » que H. cite dans Boileau : « une place qui bridait la Guyenne et la Saintonge... » (I, 148). — « il s'affranchit de tout ce qui bridait l'autorité royale, parvint au pouvoir arbitraire... » (IV, 128). — « il faut au moins se brider là-dessus... » (XXII, 27). — « union qui... bride-roit M^{me} la duchesse de Berry... » (XXII, 55). — « cette innocence que bridait la patience, la charité... » (XXII, 210), etc.

broncher — « n'oser broncher » (XX, 76). — « la frayeur l'empêcherait d'y broncher... » (XXII, 74). — « Law sentit broncher sa modestie... » (16, 349. Cf. II, 291).

désarçonner — « un air de supériorité qui désarçonna l'autre » (II, 61).

embouché — « ce prince, bien embouché, parla au Roi avec force » (XVIII, 28). A. 1694. — H. ne donne que « mal embouché ».

enclouure — « voilà donc l'enclouure » (15, 382, 405). A. 1694.

étrier — « le maréchal de Villeroy, du fond de sa disgrâce, n'avoit jamais perdu les étriers chez M^{me} de Maintenon » (XVIII, 8). — « il paya d'esprit, d'autorités mystiques, de fermeté sur ses étriers » (III, 45). — « Villars, raffermi sur ses étriers après une si violente secousse » (XIX, 368). — « toujours le pied à l'étrier » (XXI, 93). — « boire le vin de l'étrier » (XV, 165).

ferre à glace (17, 94). — A. 1694.

filet — « ils le tinrent ainsi au filet vingt mois durant » (XXII, 260). A. 1718 : amuser, faire attendre.

frein — « il rongeoit son frein de n'avoir pas eu la liberté de traiter avec la Reine » (VII, 246). — « il partit, et alla ronger son frein aux Basses-Loges de Saint-Germain... » (XII, 36). Ac.

gourmette — « Monsieur, dont la gourmette étoit rompue » (VIII, 316). — « la gourmette se lâchoit aussi, et il parloit avec éloquence » (14, 366).

goussaut — « C'étoit un petit homme goussaut, blondasse... » (XI, 23). — « une figure devenue courte et goussaude... » (XI, 49).

main — « le Roi lâcha la main et permit à celles qui voudroient de venir à Compiègne » (V, 353). — « ils se servirent des progrès du jeune prince pour ne le point changer de main et laisser faire Dubois (I, 66, 156). — « dans la crainte que Villars ne les gagnât de la main et ne les embarrassât pour le siège de Mons » (XVIII, 175). — « il pressa ses maîtres de gagner les Anglois de la main... » (13, 20 — 18, 256). — « Estrées, vif, ardent, bouillant, haut à la main... » (XI, 233). — « femme... qui menoit haut à la main les ministres et leurs femmes... » (XV, 330). — « M^{me} la duchesse de Bourgogne... qu'elle savoit tenir de court et haut à la main » (XVIII, 8 — XX, 340, etc.). — « Une femme... si fort à toutes mains... » (I, 87). — L'expression « à toutes mains » (ex. « amasser des trésors à toutes mains » — « gagner de l'argent à toutes mains », etc.) ne semble plus avoir d'ailleurs aucun rapport de sens avec le terme hippique : « elle faisoit des affaires à toutes mains... » (X, 368). — « leur argent, dont ils s'étoient gorgés à toutes mains en Italie » (XIV, 57). — « prenant à toutes mains et toujours gueux... » (XIV, 264). — Cf. encore VI, 111 — VII, 124 — XVI, 396, etc. Le sens est « de toute manière » — « par tous moyens ».

mangeoire — « il avançoit vers le petit salon, puis tournoit le dos à la mangeoire » (XIX, 234). A. 1718 : tōurner le cul à la mangeoire.

râtelier — « manger également au râtelier de la guerre et à celui de la cour » (12, 241).

tic — « un tic, qui, à tous moments, lui démonstait le visage » (XIII, 422). — « un tic qui lui faisoit toujours aller une épaule » (XV, 126 — XVI, 152).

train — « c'est le train que Chamillart mena un homme pour qui le Roi lui avoit déclaré qu'il ne feroit jamais rien » (XII, 26). — « chacun alloit son train à part » (XVII, 184).

voltiger — « après avoir longtemps voltigé à son retour, et ne pouvant vivre avec sa femme... » (X, 364). — « Peterborough, qui voltigeoit souvent, d'Angleterre en Espagne, en Italie... » (XIV, 116). — « M^{me} la duchesse de Bourgogne, en voltigeant par le salon... » (XV, 51). — « il voltigeoit de côté et d'autre pour donner ordre à tout... » (XV, 213). — « M^{me} la duchesse de Bourgogne... voltigeoit par la chambre pour cacher son trouble... » (XVI, 473). Ac. et H.

Certaines locutions peuvent appartenir à la langue de l'équitation sans qu'il y ait là certitude ni évidence. De ce que, d'après l'Académie, « allures » (au pluriel) ne se disait que des chevaux, il serait téméraire de conclure à l'existence d'une figure dans le texte suivant : « leurs commerces et leurs allures tout à fait différentes... » (XXI, 391. Cf. A. 1718, dans Brunot, IV, 1^{re} part., Appendice). L'emploi était déjà banal. Par contre, nous trouvons des images neuves, ou du moins renouvelées. « il avoit eu des prises avec elle pour me remettre en selle auprès du Roi » (X, 215). — « ils vouloient remettre Villars en selle... » (XII, 47). — « Son frère... fut le trouver à Anet pour se remettre par lui en selle » (XIII, 297). — « hardi à saisir les occasions de remettre en selle les gens les plus disgraciés » (XXII, 98). — « trop bas courtisan et trop mal en selle auprès du Régent » (14, 342. Cf. encore IV, 76 — XVII, 336 — XXI, 373, etc.). Ces locutions ne semblent pas originales ; pourtant le *Dictionnaire* de l'Académie les ignorait. Nous avons relevé plus haut un certain nombre d'emplois figurés du mot « bride » analogues à ceux qu'indiquent les lexiques du temps. Or les suivants reprennent couleur, ont un autre relief que celui des figures rebattues : « les François devien-droient comme des chevaux indomptés et sans bride ni frein » (13, 177). — « le Régent remit le frein à ces chevaux qui avoient si bien pris le mors aux dents » (15, 348).

« Égarer la bouche » (V, 150) est-il emprunté à la langue du dressage comme le croit Littré, ou bien est-ce là une locution créée par analogie,

du type de « égarer la pensée », « égarer l'esprit », comme le suppose M. de Boislile? Le *Chansonnier historique* donne raison à Littré :

L'un d'eux dont la bouchée égarée
Contre le mors s'est révoltée...

(II, 137.)

Certaines locutions appartiennent sans nul doute à l'art vétérinaire, et ont bien la valeur d'images fort expressives, parce qu'elles sont neuves et d'ailleurs fort réalistes. — « il étoit, à mon avis, de ceux qu'il ne falloit jamais bistourner, mais le laisser entier ou l'écraser à forfait » (I8, 452). L'image est vulgaire, sans doute, mais l'expression énergique, et la suite de la phrase est cohérente. M. de Noailles, personnage d'une grosseur énorme « précisément comme un cheval, mourut aussi de gras-fondu » (XVI, 376). — « Torcy, sagement, n'en fit point à deux fois, et lui barra tout aussitôt la veine » (V, 62). Furetière ne connaît cette expression qu'en terme d'hippiatrique. En voici d'autres d'ailleurs, que l'on ne constate guère avant l'époque de Saint-Simon.

caracoler — « il rentre, caracole, dit à M. le duc d'Orléans qu'il vient de parler à son premier aumônier... etc. » (17, 21). * H. au fig.

caveçon — « Il ne fut pas fâché de lui donner ce coup de caveçon » (I, 156). — « Sa crapule journalière, sa vie honteuse, plusieurs frasques... reçurent enfin ce coup de caveçon, dont il eut grand'peine à revenir dans la suite » (X, 91). — « il se trouva bien étonné de ce coup de caveçon » (XV, 400). — « Cette pauvre femme s'attira par sa conduite des coups de caveçon dont elle perdit toute tramontane... » (XIX, 341). — Cf. encore VIII, 4 — 12, 126, 127 — 16, 408, etc.

courbette — « la physionomie du personnage, ses courbettes et ses propos » (XVII, 61). — « faire force courbettes » (XVIII, 177). H. le cite au fig. dans Marivaux.

ébrouer (s') — « Estrées... s'ébroua, regarda la compagnie comme un homme qui revient de l'autre monde » (16, 29). Admis A. 1798. * H. au fig.

forcer la main — « la conférence chez le Chancelier lui avoit forcé la main » (X, 44 — XIII, 23).

li.ou — « Tout cela pouvoit être flatteur, mais nous tiroit par le licou où nous ne voulions pas » (XIX, 307). L. cite Saint-Simon et Voltaire.

manéger — « bien manéger sans se décourager » (XII, 93). Les lexiques ne donnent que « manéger un cheval ». Cet emploi se déduit facilement du sens fig. de « manège » dans Saint-Simon : il a pu « recréer » le mot par dérivation, sans songer à l'emploi technique ; il serait alors à rapprocher de « révérencier, fanfaronner, etc. ».

manger — « Il étoit familier à manger dans la main » (XVI, 92).

moraille — « donner des morailles au Pape » (XXIII, 388).

mors — « pas un n'osoit hocher le mors au prince qui représentoit le Roi » (12, 194).

piquer — « Le bon père piqua et tourna si bien le Roi » (XVIII, 277). Le sens propre se trouve (III, 360) : « se plaisant aux chevaux qu'elle piquoit mieux qu'aucun homme... »

poinçon — « Chamillart, doux et modéré, mais qui n'étoit pas accoutumé au poinçon, s'aigrit et s'emporta... » (XVII, 372). L. cite cet exemple. Il s'agit du poinçon dont les écuyers se servaient pour piquer la croupe des chevaux sauteurs (Boilisle).

rassembler — « il l'avoit picoté, fait contre, rassemblé et soulevé tant qu'il avoit pu » (XX, 78).

soupe au lait — « une grande et grosse créature... couleur de soupe au lait » (X, 366). Ac. 1694 : Sorte de poil de cheval, qui est blanc, tirant un peu sur l'isabelle... Il se dit aussi du plumage de certains pigeons.

Le duc de Saint-Simon fut cavalier ; il est difficile de dire s'il a été chasseur. Il était fils d'un veneur d'élite ; mais nulle part il ne nous dit qu'il ait hérité de ses goûts. Un mot d'une chasse au fusil, en Espagne, à cause de la singularité de cette chasse, et c'est tout. Un renseignement très sec dans son testament : « Je lègue quatre cents francs par an leur vie durant chacun à Lodier... et à Talbot qui a soin de mes chasses à La Ferté... » Rien de la chasse à courre ou au vol.

Pour se rendre compte des habitudes de la société, il convient de consulter encore les goûts de Louis XIV. Louis XIV « aimoit fort à tirer... Il aimoit fort aussi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit cassé le bras en courant à Fontainebleau... il menoit lui-même à toute bride, avec une adresse et une justesse que n'avoient pas les meilleurs cochers » (12, 78). « La chasse au cerf étoit plus étendue. Y alloit à Fontainebleau qui vouloit... Il se plaisoit qu'on aimât la chasse, mais il ne vouloit pas qu'on y allât sans l'aimer » (12, 179). Monseigneur, d'autre part, aimait fort « courre le loup », et cela jusqu'à sa mort.

La chasse est donc une des distractions du roi et de la cour. D'ailleurs Saint-Simon, élevé par son père au milieu de fidèles admirateurs de Louis XIII, passionnés comme lui pour la chasse, devait, dès sa jeunesse, être familiarisé avec la langue comme avec les détails de la vénerie. Aussi les images qui en dérivent sont-elles nombreuses.

Saint-Simon emploie au figuré, sans grande originalité, des mots comme « piège » (XVII, 107 — XVIII, 69) — « panneau » (II, 61 — V, 399 — VII, 83 — XII, 69, 411 — XIII, 277 — XIV, 79, etc.) — « filet » (II, 343 — X, 364 — XI, 229 — XVIII, 418, etc.) — « tonneler » (XIII,

417 — XVII, 147, etc.) — « trébuchet » (VIII, 347 — XII, 303). Ces figures se trouvent dans les textes contemporains et sont constatées par les lexiques. Quelques autres paraissent plus neuves : « sifflés auparavant par quelques-uns » (XX, 294). « On dit alors qu'il l'avoit fait son grand veneur pour avoir mis la bête dans les toiles : il étoit confident des amours passagères du Roi, et on l'accusa, dans ce temps-là, de lui avoir fourni M^{lle} de Fontange » (XVII, 334. Pour le sens propre cf. III, 478). Remarquons que Saint-Simon prend encore ici ce que le public lui offre et qu'il répète un on-dit.

Le langage de la fauconnerie n'offre non plus à Saint-Simon que peu d'expressions originales. Les emplois figurés des termes qui suivent sont cependant fréquents, et rarement entachés d'incohérence.

dessiller — « l'intérêt qu'il prenoit en l'affaire de M. de Cambray eût été plus puissant à lui dessiller les yeux que la créance de tous les siècles... » (VI, 219). — « Cette courte guerre ne put lui dessiller les yeux... » (XV, 206).

essor — « Ce ministre... avoit conçu des soupçons, auxquels il donna trop d'essor » (XV, 406). — « Telle étoit la position de l'archevêque de Cambray lorsqu'il apprit la mort de Monseigneur, l'essor de son disciple... » (XXI, 299). Cf. encore XXII, 310.

faucon — « il tomba sur M. de Chevreuse comme un faucon... » (XXIII, 143).

gober (XX, 187, 193, 194, 279). A. 1718. Cf. toutefois XX, 279 : « le bon Charost, qui goba ce leurre... »

gorge chaude — « il en trouva l'aventure si plaisante, qu'il en fit une gorge chaude au lever du Roi » (IX, 3). — « ce fut une bonne gorge chaude... » (IX, 66).

leurre, leurrer — « pour le Guipuzcoa, c'étoit un leurre de le prendre pour une clef d'Espagne... » (VII, 301. Cf. IV, 289 — VII, 101 — XI, 240 — XVIII, 23 — XXI, 348).

montant — « quand il pouvoit prendre le montant... » (XI, 54). — « il trouva un homme aisé à prendre le montant... » (XVIII, 148).

mue — « il l'alloit tenir en mue, claquemuré dans son appartement » (18, 475).

oiseau — « elle étoit si battue de l'oiseau qu'elle crut n'en pouvoir trop dire pour faire sa cour... » (VI, 88). — « battu de l'oiseau, à son départ, sur la déclaration de son mariage, il craignit tout... » (XII, 133 — 14, 191 — 17, 180). A. 1718. H. Boil. cite M^{me} de Sévigné (Cf. note sur VI, 88). Cf. « battu du diable » (XI, 54).

sacre. — Cf. plus haut.

tiercelet — « Le Peletier de Souzy, conseiller d'État et tiercelet de

ministre... » (VI, 265). — « Le Peletier de Souzy... qui étoit devenu une manière de tiercelet de ministre... » (IX, 25). — « Le Peletier de Souzy, tiercelet de ministre... » (X, 289). — « tiercelet des ducs de Guiche et de Noailles... » (19, 205). L. cite « tiercelets de poètes » dans Régnier. L'emploi de la même expression appliquée au même individu en trois endroits différents semble prouver un véritable travail de fiches.

vol — « secrétaires d'État, qui... n'avoient pas pris le vol où ils se sont su élever » (II, 27). — « le vol que les bâtards avoient pris lui tenoit fort au cœur... » (II, 323). — « tout cela l'aïda à prendre un plus grand vol... » (IV, 280). — « prendre de là un vol nouveau et des forces nouvelles... » (X, 30). — « de l'esprit, quelque lecture, et fort le vol des femmes... » (XII, 265). Cf. X, 28 — XI, 249 — XII, 441 — XVII, 300, 359 — XVIII, 16, 241, etc.

volée — « fort peu de gens de sa volée » (II, 40). — « M. de Vendôme, Monsieur le Grand, et quelques autres de cette volée... » (II, 365). — « il avoit beaucoup d'amis, et quelques-uns de la plus haute volée... » (VI, 201), etc.

Presque tous ces emplois étoient courants, quelques-uns rebattus ; mais aucun n'autorise à supposer que Saint-Simon ait perdu de vue le sens propre, et plusieurs prouvent que ce sens lui étoit présent.

Le chien est l'auxiliaire le plus utile du veneur ; bien des locutions qui ont rapport à son éducation et à sa vie avoient alors cours et vivent encore. Nous les trouvons dans les *Mémoires*.

aboyer — « les ducs laissèrent bourdonner et aboyer » (13, 425 — 14, 294).

nez — « Berwick qui avoit le nez bon... » (XII, 61 — XVII, 359, etc.). — « Phéliepeau qui avoit le nez fin... » (XI, 222, 309). — « avoir le nez tourné à la fortune » (I, 90 — VI, 160).

oreille — « le prélat ne fit que secouer les oreilles, et fut le premier à rire de son aventure » (VIII, 274). — « Villars... n'en fit que secouer l'oreille... » (X, 301). — « Il ne fit que glisser et secouer les oreilles sur ce à qui il s'étoit bien attendu » (XV, 117).

De pareilles locutions étoient courantes au xviii^e siècle ; pourtant, Saint-Simon a créé. Nous rencontrons en effet dans les *Mémoires*, des locutions absentes des lexiques, et qui sentent d'ailleurs l'observation personnelle. Telle la suivante : « Le cardinal de Noailles commit la faute capitale d'imiter le chien qui mord la pierre qu'on lui jette, et qui laisse le bras qui l'a ruée... » (XX, 342). Malgré les emplois de « clabaud » que nous pouvons rencontrer ailleurs, nous ne pouvons pas, en présence des exemples qui suivent, ne pas nous rappeler le sens propre — « un

grand chapeau clabaud toujours sur les yeux » (XI, 42). Sans doute A. 1694 nous assure qu'on le dit, bassement du reste, d'un chapeau qui a les bords pendants ; mais n'y a-t-il pas ici une curieuse association : « Je redoutois donc la crainte du Roi des clabauderies de ce vieil aveugle » (XXI, 222)? — Cf. encore XV, 388, 465 — XVII, 363 — 12, 250, 363). — « emmuseler » ne se trouve qu'au propre dans le Dictionnaire de l'Académie ; « museler » n'y apparaît qu'en 1762. Saint-Simon emploie figurément l'un et l'autre : « elle avoit emmuselé les plus convaincus de ses crimes » (XVI, 369). — « emmuselé par elles... » (XXIII, 64). — « Cette méthode lui avoit réussi à museler... cette prétendue noblesse » (16, 198, 366). Il n'est pas douteux que « laisse » ait été employé par figure ; mais Saint-Simon conserve le souvenir entier de l'image : « le Roi le prit par le bras et le mena en laisse à l'autre bout du cabinet » (II, 355. Cf. *ibid.*, 198). — « Sitôt que le Roi le vit entrer avec son gendre en laisse, il se leva... » (XIV, 95). Cf. encore XIV, 367 — XX, 336, etc. Pour désigner deux genres de débauches dont l'un est contre nature, il emploie de façon comique et nouvelle une expression de vénerie, passée en proverbe sans doute, mais dans un sens différent (Cf. A. 1694). — « Il avoit tous les vices de son frère. Sur la débauche, il avoit de plus que lui d'être au poil et à la plume » (XIII, 298). L'attitude du chien que l'on tance lui sert à noter la platitude de certains personnages : « elle venoit ramper aux reproches... » (X, 373). — « ils se mirent à ramper devant la jeune princesse, tourner misérablement autour de M^{sr} le duc de Bourgogne... » (XVII, 327).

Tous les détails de la chasse deviennent çà et là matière de curieuses figures. Il est vrai que certaines étaient si familières que l'on avait déjà oublié leur valeur d'origine. Saint-Simon parle de « ce qu'on appelle le tran-tran du Palais » (XXII, 231). D'après H., le mot désigne proprement le son du cor ; or A. 1694 retient le mot, mais en ignore le sens primitif. Il est vrai que c'est là le cas le plus frappant. La plupart des figures du même genre étaient familières, mais non point ainsi décolorées. On surnommait l'abbé de Marcillac « l'abbé Tayaut » parce qu'il aimait la chasse avec passion (V, 131 — XVI, 426). Un pareil surnom montre quelle place avait encore la vénerie à la fin du règne de Louis XIV. On ne peut donc considérer comme très originales des expressions figurées que les dictionnaires ont notées, que tous les contemporains avaient à la bouche, qui pourtant n'avaient guère perdu de leur relief. Telles les suivantes :

aboïs — « une puissance qu'on avait lieu de croire aux aboïs » (XX, 435). Cf. *Chans. Hist.*, II, 123, 130, 152, etc.

chien — « le duc de Tresme voulut rompre les chiens plus d'une fois » (XIX, 383). Cf. A. 1718. L'expression se trouve rajeunie ailleurs par un complément : « sans que la compagnie... pût rompre les chiens de cette chasse » (17, 254).

change — « je donnai le change à Louville de ce second entretien... » (II, 8). — « prendre un dangereux change... » (II, 239). — « le noir et audacieux artifice des Lorrains pour se tirer d'affaire par ce faux change... » (VI, 86). — « tous, d'un même langage, leur ont donné le change... » (VI, 227). — « Monsieur le Grand avoit voulu donner le change au Roi sur M^{me} de Saint-Simon... » (VII, 43). — « Dans les suites, on prit le change » (XIV, 224). Cf. encore XIV, 273 — XVI, 209. Il faut mettre à part des exemples du mot, employé dans un sens tout différent : « il avoit cru devoir rendre ce change à son beau-père » (XIV, 92).

curée — « M. le Duc, en curée de l'usurpation du service seul de la communion du Roi » (XV, 335). — « Monseigneur, en curée, qui avoit déjà parlé contre lui au Roi... » (XVII, 431).

forlonger — « Le temps se forlongea... » (XVII, 166). — « la question serait de voir si elle ne seroit ni forlongée, ni étranglée... » (XVIII, 312 — 14, 104 — 16, 35, 57).

piste — « cela nous mit à la piste de plusieurs choses » (V, 407). Sur cette piste, Chamillart et Desmaretz lui parlèrent aussi d'affaires » (XVII, 384).

refuite — « Je demeurai donc ferme dans mes compliments et mes refuites... » (X, 214). — « un acharnement semblable, au lieu de la froideur et du rebut que méritoient mes refuites intarissables... » (XVIII, 424).

vent — « Madame en eut le vent... » (I, 67). — « (la surprise de) la cour, qui n'avoit pas songé à un retour après douze années de disgrâce, et qui n'en avoit pas eu le moindre vent, fut grande aussi... » (VI, 349). — « Son adresse n'y fut pas telle que la princesse... n'en eût le vent par le bureau de la poste » (XII, 65. Cf. encore : XIII, 22 — XVII, 412 — XIX, 7, 269, 320, etc.). — « notre infanterie dont il n'avoit eu ni vent ni nouvelles » (X, 300).

voie — « quelques bagatelles ramassées m'avoient mis sur les voies » (XVII, 417). — « Je mettois les uns et les autres sur les voies, et, par conversation, je les enfilais doucement à raconter ce que je m'étois proposé de tirer d'eux » (XXII, 61). — « Je ne pouvois goûter que Chamillart eût laissé remettre d'Harcourt en voie » (XVII, 233 — XVIII, 317). — « à bout de voie là-dessus... » (XIII, 83 — 18, 240).

Ces expressions étaient alors courantes, et Saint-Simon les a employées comme tous ses contemporains le faisaient quand ils s'exprimaient

familièrement. Parfois l'expression semble nouvelle. « Découplé » est un terme de chasse que l'Académie indique comme désignant certaine qualité physique. Saint-Simon est original quand il écrit : « très découplé de corps et d'esprit ». D'après l'Académie, « brosser » signifie « courre à cheval et à pied à travers les bois les plus épais ». Saint-Simon écrit : « M. le duc d'Orléans brossa la chambre et disparut » (XIX, 234). — « L'archevêque brossa, et ne répondit pas un mot » (XIV, 266). Un autre « brosse comme un sanglier ». La mère de Fontpertuis était si fort janséniste-qu'elle « avoit couru le fameux Arnauld dans ses retraites » (V, 507). Est-il question d'une colère qui fait grincer des dents ? Saint-Simon songe au bruit que certains oiseaux font avec leur bec : « Quand on l'avoit bien fait craqueter, M^{me} la duchesse de Bourgogne se laissoit toucher » (X, 373). Il emploie encore « dépister » au figuré : « ne la dépistant nulle part, on ne douta pas qu'elle ne fût rentrée dans Paris... » (III, 46). — « Estranger » est aussi un terme de chasse : « le Roi, très piqué, mais ne voulant pas estranger Monsieur... » (VIII, 268). — « Ce fut un homme d'esprit et adroit, qui, au lieu de se laisser estranger... sut plaire... » (XII, 424). Cf. XIX, 315. De même « forcer » : « ils me forcèrent comme on force un cerf » (XVIII, 298). — « en courant et forçant M. de Mantoue » (XII, 246).

fort — « C'étoit là surtout qu'il se tenoit dans son fort » (XVI, 482).

lévrier — « Je ne pouvois douter de l'extrême mauvaise volonté pour lui de M^{me} de Maintenon et de M^{me} la duchesse de Bourgogne, et il étoit sans cesse coiffé de deux rudes lévriers » (XVII, 388).

meute — « ses chiens de meute ne publioient autre chose... » (XVI, 308). — « d'Antin avoit voulu faire le chien de meute » (XVII, 390). — « les clefs de meute, encouragés par le succès de leur cabale si bien organisée, commencèrent à se montrer... » (XVI, 239). Cf. encore : 12, 207 — 16, 249, 292 — « rameuter, rameutement » que Ac. n'a jamais admis, et que H. ne cite que dans Saint-Simon : « le premier écuyer, vieilli dans les intrigues... et qui les rameutoit tous » (XVIII, 7, 8). — « cette faveur si propre à effrayer et à rameuter tout contre moi » (XXII, 17). — « des gens sans mesure, dont le rameutement ne tendoit qu'à le culbuter » (14, 376).

quêter — « c'étoit le P. Wolf que j'envoyai quêter en cinq ou six maisons de Jésuites là autour » (II, 141).

raccourcir — « les places de Flandres qui se raccourcissoient tous les jours » (XVIII, 221). — « Son esprit fut donc raccourci et rabattu par cette sorte d'éducation » (XI, 230). — « La grande piété le rabattit et le raccourcit encore » (*ibid.*). On peut rapprocher le premier exemple de « raccourcir une enceinte ». Pour les deux autres, nous ne croyons pas

qu'il faille les expliquer par cette locution : « raccourcir » est à rapprocher de « court d'esprit » ; « rabattre » pourrait l'être de « épée rabattue » (= épée sans pointe ni tranchant A. 1694) : rendre « obtus ».

rapprocher — « Elle avoit rapproché de loin la comtesse » (VII, 99). Furet. : aller quérir une beste forlongée.

relais — « La mort du petit Dauphin, et le rapport de son ouverture, fut un nouveau relais, qui ranima plus violemment la fureur et la licence » (XXII, 388. Cf. I, 143, 144).

relaisser — « une pie s'étant relaissée un jour dans un arbre » (IV, 329). — « demeurer quelques jours relaissé à Paris » (III, 251). — « il se relaissait chez Malezieu » (IV, 82). Cf. encore X, 305 — XVI, 287 — 17, 110.

rembûcher — « il se rembûcha dans son cabinet » (19, 205.) * A. 1694.

remise — « Vendôme demuroit ferme en ses remises, et ne vouloit point s'ébranler » (XVI, 291). Boil. : en ses délais et retardements. L'ensemble de l'expression fait pourtant songer au langage de la chasse.

trace — « En peu de jours, la trace fut trouvée, le portier et le soldat reconnus par Ticquet, arrêtés... » (VI, 435).

traquer — « Vaudémont le fit traquer et prendre, et couper la tête fort peu de jours après » (XIII, 228 — A. 1762).

En somme, l'influence de la société et de la mode est ici évidente ; la première éducation de Saint-Simon, sa vénération pour son père, son admiration sans réserves pour Louis XIII n'ont pu qu'y ajouter.

Richelieu avait réprimé les duels, et, malgré leur réveil à certains moments (12, 389 et sq), les accommodements et les sanctions à craindre les rendaient rares. Mais depuis longtemps les termes d'escrime avaient envahi la langue parlée : leur emploi à tout propos était une des manies qu'avait raillées Molière. (Cf. Brunot, III, 255). L'exagération n'avait eu qu'un temps ; mais bien des locutions avaient duré : il en est qui vivent encore.

Celles que l'on rencontre dans les *Mémoires* sont peu variées : une demi-douzaine d'expressions types, tel est le bilan de notre inventaire. En revanche, elles reviennent fort souvent ; de sorte qu'au premier abord les locutions tirées du langage de l'escrime semblent très nombreuses. En fait, elles ont pour elles le nombre, non la variété. On pourrait en induire que celles qui se trouvent dans l'œuvre de Saint-Simon sont celles qui étaient à son époque d'un usage habituel puisqu'il les emploie à satiété, celles qui avaient survécu, en petit nombre, au temps de Mascarille et de Jodelet.

Cela ne signifie point, du reste, que Saint-Simon en ait oublié le sens

premier : peu d'incohérences, souvent des précisions ; donc l'image vivait encore pour lui. Son éducation, son imagination si apte à reproduire les données de la vue et les mouvements du corps suffiraient à en expliquer la conservation.

bottle — « Il passoit quelquefois jusqu'à porter des bottes indécentes... » (XXI, 374). — « ...du Bois portoit indirectement des bottes à Noailles » (14, 294). — « le maréchal m'apprit les bottes qu'il lui portoit » (14, 314). — « tant d'autres bottes que j'avois parées au duc de Lorges » (17, 158).

estocade — « Les ducs les laissèrent s'exhaler et tirer leurs estocades en l'air » (13, 199). * H. au figuré.

garde — « la seule cour catholique... qui se tient en garde contre eux » (VII, 168). — « toujours fort en garde de se mêler de rien » (XI, 250). — « toujours en garde contre les favoris et les ministres, toujours tirant sur eux » (XII, 292). — « Je ne laissai pas d'être en garde par rapport à M. de Beauvillier » (XII, 406). Cf. encore V, 396 — XIII, 244, 245 — XVIII, 37, 369, 406, 408 — XIX, 65, 147, 160, 265, etc. — et particulièrement : « cela même me tint sur mes gardes » (X, 214). — « Rien de si aisé à attrapper que les ducs, ni de si hors de garde en tout... » (XVII, 147). Cf. XIX, 296 — 14, 298.

hanche — « Il étoit fort sur la hanche et passoit pour un brave à quatre poils » (XXIII, 165). Cf. d'Argenson, II, 326 : « un État doit toujours être sur la hanche, comme un homme du monde qui vit parmi les bretteurs ».

main — « la parole fort à la main » (XI, 277). Cf. encore XII, 128 — XIX, 278 — XX, 317 — XXI, 361, etc. A. 1694 : On dit qu'un homme a les armes bien à la main, pour dire qu'il est adroit aux armes.

mesure — « le besoin de ne se pas brouiller avec son ancien protecteur les remit un peu plus en mesure » (XII, 140). — « Pontchartrain... n'osoit... n'être pas en grande mesure avec lui... » (XV, 404). Cf. XIII, 327 — XVII, 167. — « Être en mesure et en garde infinie étoit le caractère dominant des ducs » (XXII, 2). — « M^{me} de Levis s'en moqua, et garda trop peu de mesures en propos... » (XXII, 266). — « il... auroit tenu... le Roi et M^{me} de Maintenon fort en mesure » (XXII, 395). — « à portée de serrer la mesure » (VII, 201). Cf. V, 150 — VIII, 223 — XIX, 252 — 12, 347, etc.). — « mille détails que ses mesures si resserrées m'avoient cachés jusque là... » (XXI, 375). — « Ces deux coups... atterrèrent la Reine et la mirent hors de mesure pour tout le reste de la vie du Roi » (VII, 277). Cf. I, 69 — XII, 238, 371 — 12, 6 — 15, 322, 420 — 17, 275). — « hors de mesure et de garde » (15, 356).

parade — « allant toujours à la parade » (XII, 43). — « Je ne sus que longtemps après, par M. le duc d'Orléans, cette ferme parade du P. Teller » (XIX, 320). Cf. XVII, 418 — XXI, 381, etc.

parer — « Je parai d'abord » (V, 175). — « M. de Vendôme, loin d'attaquer, ne fut occupé qu'à parer, le reste du temps qu'il demeura en Italie » (XIII, 352 — XVIII, 10). — « un coup de cet éclat leur parut à tous mériter tous les efforts de leur crédit pour le parer » (III, 118 — IV, 86 — VII, 32 — X, 252, 337 — XII, 271 — XIII, 346 — XIV, 243, 341 — XV, 226, 368, etc.). Avec divers compléments : « parer la honte de la récusation » (III, 89). — « parer l'affront » (V, 113). — « ses bêtises le firent détester, quoique parées par son frère » (VIII, 79). — « elle m'a paré beaucoup de petits et de grands inconvénients » (XIII, 240). — « parer quelqu'un du ridicule de quelque chose » (XV, 372) (= l'en garder). Quelquefois le complément est curieux. « Cela paroît l'Italie » (XII, 92. C'est-à-dire : cela gardait M^{me} des Ursins de la relégation en Italie). — « habit peu propre à parer la pluie » (XIII, 216). — « il détourna deux audiences que ce dernier s'étoit ménagées, et, ne pouvant parer la troisième... » (XX, 64).

pointe — L'expression « pousser une pointe » est empruntée, dans la plupart des cas, au langage militaire. Quelquefois, Saint-Simon songe visiblement à la pointe de l'arme offensive. Certains cas sont douteux. « Je parai d'abord... il poussa toujours sa pointe et, de propos en propos... » (V, 175). — « ils poussèrent leur pointe avec roideur » (XII, 238). Cf. *infra*, p. 205.

reprise — « (silence) que je ne voulus pas troubler sitôt après une reprise de conversation si vive » (XVIII, 336, 349). H. le donne en langage d'escrime, de manège et de jeu.

second — « Elle me fut un excellent second auprès des ducs et des duchesses de Chevreuse et de Beauvillier » (XIX, 201). — « M. du Maine, secondé de son fidèle second, l'emporta » (XXI, 122). Le mot est aussi employé en terme de paume et de jeu en général.

Ces expressions se répètent beaucoup, mais sont peu variées. Elles étaient sans aucun doute d'un usage courant. Cependant, il convient d'observer que certains mots, comme « parer », ont été employés avec des compléments dont ils n'étaient point accompagnés d'ordinaire. C'est en cela que réside l'originalité de Saint-Simon : il arrive à de curieuses alliances de mots, qui parfois ne laissent pas d'être obscures. Si les locutions tirées du langage de l'escrime ne formaient pas un groupe aussi net et n'attiraient point l'attention parce qu'elles se répètent très fréquemment, on pourrait les laisser confondues dans la masse des expressions proverbiales communes, dont Saint-Simon a quelquefois modifié la forme ou l'emploi par les procédés que nous avons notés.

CHAPITRE IX

LA VIE DE SALON — LA COUR

Si vivants qu'aient encore été les jeux de plein air, il est certain cependant que leur domaine s'était restreint : les divertissements de salon s'étaient substitués à eux en partie. La danse, puis les spectacles, la musique, le jeu étaient devenus les passe-temps favoris des gens de la cour et de la ville. Saint-Simon a vécu dans une société qui aimait le théâtre passionnément ; il a fréquenté des salons où l'on jouait avec fureur au lansquenet ou à l'hombre. Il est difficile, sur ce point encore, de définir ses goûts personnels. Il nous apprend qu'il prit plusieurs fois part active à la représentation qui était alors un bal. Du théâtre, il ne nous dit rien. S'il se rend à l'Opéra, c'est pour causer affaires avec le Régent en tournant le dos à la scène, avouant d'ailleurs qu'il n'est pas un « homme de spectacles et de musique » (13, 347). Nous verrons toutefois que s'il n'était pas amateur diligent, il semble pourtant avoir eu du théâtre une connaissance honnête.

Nous ne savons s'il a jamais pris part à une partie d'hombre ou de piquet. Mais le jeu était partout. Les personnages qui nous sont présentés comme gros joueurs sont fort nombreux dans les *Mémoires*. Saint-Simon n'a d'ailleurs, pour aucun d'eux, pas un mot de blâme : le goût du jeu ne lui paraît pas un défaut, et il semble bien qu'il y ait, sur ce point, différence absolue entre les idées du *xvii^e* siècle et les nôtres. Quoi qu'il en soit, « le jeu étoit extrêmement à la mode à la cour, à la ville et partout... » (17, 135). Louis XIV encourageait cette passion du jeu « qu'il vouloit gros et continuel dans le salon de Marly pour le lansquenet, et force tables d'autres jeux par tout le salon » (12, 179). Et il fournissait aux princes du sang de quoi suffire à ces habitudes ruineuses. On jouait

donc partout, à Versailles, à Marly, à Meudon, chez le Roi et chez le duc de Bourgogne ; on jouait même à l'armée, en campagne, et on jouait gros ⁽¹⁾.

De là le nombre considérable de locutions que les divertissements ont données aux écrivains, et particulièrement à Saint-Simon. Il obéit sans doute moins à ses goûts qu'il ne subit, sans y résister d'ailleurs, une influence sociale.

La danse est peut-être le seul divertissement (disons plutôt la seule cérémonie) auquel il ait pris une part active. Elle fit partie, à certains moments, de son rôle officiel de duc et pair. Or les locutions empruntées au langage de la danse sont peu nombreuses et peu frappantes. « Lauzun le fit danser, et se fit prier longtemps » (V, 162). Les anciens éditeurs (d'après Boil.) avaient lu « faire damner » ou « faire douter », ce qui est conforme au sens, ce qui prouve, en tout cas, pour embrouillée que soit l'écriture, que la leçon n'était guère frappante.

Une expression comme « donner le branle » est aussi banale au xvii^e siècle qu'elle est fréquente dans les *Mémoires* (III, 224 — XVIII, 7 — XXI, 158, 226, etc.). « En cadence » est de nature douteuse. « Cela vint fort mal à propos en cadence avec la réponse de Monsieur de Cambray » (V, 328). L'expression paraît tirée du langage de la danse, et M. de Boilisle rapproche un fragment des *Lettres* inédites de Feuquières (IV, 239) qui paraît concluant : « Depuis sept ans que le bal dure, je n'ai pas, Dieu merci, perdu une seule fois la cadence : mais je ne sais pas si j'ai dansé de bonne grâce. » Certains exemples peuvent confirmer cette impression : « pour en rompre la cadence aux yeux du public » (XIV, 241). Nous commençons à douter quand nous trouvons : « faire agir le roi et la reine d'Espagne en cadence de ces grands ressorts » (XII, 94). Et le doute s'accroît ici : « Telles furent les machines, etc..., que, tous les jours, aussi, je remontois en cadence réciproque » (XXI, 211. Cf. p. 95). L'expression appartiendrait-elle donc au langage de la mécanique ? A coup sûr, au moins dans l'esprit de Saint-Simon à ce moment-là. Il est permis de conclure que l'auteur employait une expression toute faite, songeant tantôt à la danse, tantôt à la mécanique, suivant que l'expression évoquait en lui une chose ou l'autre, n'ayant peut-être, dans la plupart des cas, aucune image présente (V, 394 — VII, 144 — X, 229 — XII, 68, 391 — XIII, 160 — XIX, 276, etc.).

En somme, Saint-Simon a emprunté bien peu à un divertissement auquel il s'était livré, même à l'âge mûr, lorsqu'il fut en ambassade à la cour d'Espagne.

(1) On jouait même sur la place de Grève, en attendant l'exécution de M^{me} Tiquet ou celle de Damiens. Cf. MERCIER, *Tableau de Paris*, III, 270.

Bien qu'il n'ait pas été, suivant son expression, « homme de musique », Saint-Simon n'a pas laissé d'emprunter à cet art nombre de locutions. Louis XIV avait donné grande place à la musique, même à la chapelle de Versailles : la fortune de Lulli en est une preuve. M. Brunot, d'autre part, relève dès le temps des précieuses nombre de locutions empruntées au vocabulaire musical, et qui sont en pleine faveur (Br., III, 258). Les divertissements musicaux ont une place importante dans plusieurs œuvres de Molière. Ne nous étonnons donc point de constater des expressions comme « prélude » ou « à la sourdine ». « Hors de gamme » est noté dès la première édition de l'Académie au sens de « être déconcerté ». Saint-Simon l'emploie ainsi : « Boufflers étoit hors de gamme... » (XII, 371). — « ...Maulévrier, bien que hors de gamme à son retour, en augmenta de rage » (XIII, 216). — « Dangeau... hors de gamme par le changement total de la cour... » (13, 183). (H. cite Pascal, *Pensées*, VII, 14). D'autres expressions portent à croire que, le divertissement musical étant en faveur, bien des figures qui s'y rapportent s'imposaient même à ceux qui n'étaient pas « hommes de musique ». Nous ne pouvons que citer un certain nombre de locutions de ce genre, plus ou moins usitées sans doute, mais que Saint-Simon a employées quelquefois au moins avec pleine conscience de leur sens propre.

archet — « cette vivifiante lecture dont tous les mots résonnoient sur mon cœur comme l'archet sur un instrument » (16, 53).

cacophonie — « Cette double façon d'être détaché produit une cacophonie ridicule » (14, 108).

corde — « ils n'osoient toucher cette corde-là, qui les avoit pensé perdre » (VI, 99). — « il eut la hardiesse... de toucher l'étrange corde des contri-butions » (XI, 313). — « Cette corde, touchée légèrement, rendit aussitôt un grand son » (XXII, 14). — « C'étoit une corde que je voulois lui faire toucher le premier, pour sentir, au son qu'il lui donneroit, le ton que je devois prendre à cet égard » (XXII, 26). — « ce raffiné musicien me pinça mélodieusement deux cordes qui lui rendirent tout le son qu'il s'en étoit promis » (XXII, 200). — « la corde de ses grands droits en France, adroitement pincée par Stanhope » (13, 19). — « le cardinal Toloméi... s'étoit moqué avec dérision quand on lui avoit touché cette corde... » (13, 247). — « ils se perdroient s'ils touchoient cette corde... » (14, 255). — « sans toucher l'autre corde si délicate... » (17, 422). Cf. encore : 18, 277, 317. Ces exemples peuvent expliquer un emploi de « pincer », unique dans Littré, et qu'ignorent les autres dictionnaires : « en quoi Vaudémont, en pinçant seulement la matière, et Tessé, à pleine écritoire, ne s'épargnèrent pas » (IX, 54).

dissonance — « Ils vivoient ensemble dans une grande union, mais

avec des dissonances » (12, 417). — « Le désordre du sacre fut inexplicable, et son entière dissonance d'avec les précédents » (19, 64).

impromptu — « C'étoit dans ces impromptus que le prince cherchoit à puiser des vérités » (XXII, 320). A. 1762. H. cite Lesage. Le mot peut du reste avoir tout aussi bien un sens littéraire.

intermède — « Je raconterai ici une aventure qui arriva à cette occasion, et dont le court intermède mérite de n'être pas oublié » (XIX, 182). — « avec des intermèdes d'histoire, de science et de piété » (XXII, 310, 312). A. 1718 : « divertissement entre les actes d'une pièce de théâtre ». H. cite La Fontaine.

mesure — « Il s'occupa... à battre la mesure de la meilleure grâce du monde » (XIII, 181). Il s'agit de Villeroy qui reçoit des compliments et dirige lui-même le chœur des louanges. Cf. d'autres emplois, d'origine non équivoque, s. v. « ton ».

musique — « un langage qu'il s'étoit fait de phrases comme en musique, mais tout à fait vuide de sens » (XI, 50).

prélude — « Ce ne fut qu'un prélude ; bientôt après, Rivas fut tout à fait remercié » (XI, 255). — « Ce prélude put dès lors lui faire craindre l'accomplissement personnel de ce que Chamlay lui avoit prédit » (XVII, 28). — « Son maître la regardoit comme un prélude à des affaires bien plus importantes et bien plus étendues » (13, 302). — « Ce prélude renouvela l'étonnement sur les visages... » (16, 20). — « Sa dernière maladie se déclara sans prélude, presque en un moment... » (19, 196). — « Je préludai donc comme lui par les louanges du Roi » (XXII, 26).

sourdine — « Comme on ne gagnoit rien à cette sourdine imparfaite, la Bretesche permit tout le bruit de guerre » (II, 303). — « commencer avec éclat une lutte avec le Roi, qu'il n'avoit jusqu'alors soutenue qu'à la sourdine... » (VII, 158). — « ils se retirèrent à la sourdine » (XX, 111). A. 1718 au figuré. Cf. Br. III, 259.

ton — « donner le branle, le poids, et, avec le temps, le ton à toutes les affaires de l'Europe » (VII, 303). — « Il avoit de plus crié sans mesure, et sur le ton de M^{me} de Maintenon » (12, 267). — « Il trouva le gouvernement entièrement monté au ton de l'Angleterre » (13, 319). — « Ils n'osèrent jamais rien rendre que les leçons précises qu'ils recevoient de l'abbé du Bois, et au temps, au ton et à la mesure qu'il leur prescrivait » (16, 135). D'autres exemples sont plus ternes. Cf. notamment VI, 434 — XII, 153 — XIII, 214, 390 — XIV, 130 — XV, 388 — XX, 200 — XXI, 281, 306, 377, etc. M. Marais, II, 113, le cite entre guillemets.

unisson — « les mélanges qui mettoient tout à l'unisson... » (IV, 46). — « Cela fit bien de la tracasserie, et finit enfin par les mettre à l'unisson... » (VI, 18). — « prenant l'unisson avec hommes et femmes, et le découvrant d'abord » (12, 282). Cf. encore : 12, 51, 59, 90 — 19, 154.

Saint-Simon est surtout un grand spectateur, un « voyeur ». Dès lors, la vie de cour lui apparaîtra tantôt comme un tableau, tantôt comme une scène à grand spectacle. Et même, comme une scène est animée, consiste, partiellement au moins, en mouvements combinés, c'est plutôt au théâtre qu'il empruntera ses comparaisons. Lorsqu'il assiste à la séance du lit de justice, il se figure assister à un spectacle qui se divise en actes et en scènes, dont le Roi, les ducs et pairs, le chancelier et les magistrats sont les acteurs, auquel on assiste des loges ou du parterre suivant la place que les préséances assignent.

Il est permis de trouver un souvenir de certains détails du rôle d'Agrippine « invisible et présente » ou de Néron, voire de certains détails du rôle d'Orgon dans des expressions comme les suivantes : « Avec quel art ne feront-elles pas jouer tous leurs ressorts de derrière les tapisseries » (XVI, 17 — XX, 272). — « du Bois se tenoit derrière la tapisserie d'où il dirigeoit ses émissaires » (16, 307). — « Il fallut pour cela sortir de derrière le rideau à l'ombre duquel ils s'étoient tenus cachés tant qu'avoit pu durer le prétexte des ducs » (13, 415).

Examinons de ce point de vue la séance du lit de justice. C'est un « grand spectacle » (16, 41). Le Régent « ouvre cette grande scène » par un discours (16, 49). « Ce premier acte fini, le second fut annoncé par le discours du garde des sceaux » (16, 49). Le garde des sceaux « ayant, par ce discours prononcé, terminé ce second acte, il passa au troisième » (16, 51). L'enregistrement est « le dernier acte du spectacle » (16, 56). A moins de supposer que Saint-Simon prolonge ses métaphores avec l'insupportable persévérance d'un Trissotin, ce qui ne serait guère conforme à son caractère, il faut bien admettre que la séance du lit de justice se présentait à son esprit tout ordonnée en pièce de théâtre.

Les emplois figurés que reçoivent les mots de théâtre dans Saint-Simon sont nombreux, et presque toujours d'un relief indéniable.

Acte. — Cf. V, 372 (et plus haut).

Acteur. — D'abord, un emploi technique omis par L. « il a l'autorité sur les acteurs de récit, de machines, de musique » (VIII, 159). Boil. rapproche un texte de Varron que lui signale M. Bréal (*De Ling. Lat.* VII, 77). Pour curieux que soit ce rapprochement, nous ne croyons pas devoir y insister : l'expression est très claire, et il suffisait d'avoir la connaissance exacte de la valeur des mots (et Saint-Simon l'avait) pour trouver naturellement une telle expression. Les emplois figurés sont nombreux et clairs. « Il arriva à Meudon une scène fort étrange. On jouoit après souper, et Monseigneur s'alla coucher : assez de courtisans demeurèrent à jouer ou à voir jouer. M. le prince de Conti et le Grand Prieur étoient des acteurs. Il y eut un coup qui fit une dispute » (V,

313). — « Un des bals de Marly donna encore une ridicule scène. J'en nommerai les acteurs » (VII, 57). — « quoique son épouse se fût vengée de l'acteur principal d'une scène si incroyable » (XXI, 267). Cf. encore XXI, 305.

comédie — « c'étoit entre eux une comédie perpétuelle » (XIV, 377). — « quoique cela fût devenu le secret de la comédie » (XXI, 94). — « Cette année commença par une comédie fort ridicule, dont personne ne fut la dupe, ni le public, ni ceux pour qui elle fut principalement jouée, ni ceux qui la jouèrent, si ce n'est peut être la seule M^{me} la Princesse, qui y fit un personnage principal » (16, 246. Cf. *ibid.*, p. 428, un emploi de « farce » et deux emplois de « comédie »). — « Ce fut une autre comédie que celle que donna le Régent en refusant de voir Law... » (17, 89). — « j'ai rapporté plus haut cette comédie que donna le Régent, mais d'avance et en gros, pour mettre toute la scène sous un même coup d'œil » (17, 92).

comédien (III, 90) — « Villars [dans les plus grandes places de l'État] n'y a été qu'un comédien de campagne » (X, 316). — « son ton de voix, sa démarche, son attitude, tout étoit d'un mauvais comédien forcé » (14, 85). — « Il entre en comédien, s'arrête, regarde, fait quelques pas... » (19, 4).

dénouement — « Le dénouement de la pièce fut que, etc. » (XV, 203).

farce — « c'est quelquefois une farce de voir les caresses qu'elle lui fait devant le monde » (III, 55). — « c'étoit une farce de la voir partager ses grâces entre lui et le comte d'Auvergne... » (V, 33). — « M. le Prince... y consentit pour s'en divertir et en donner une farce à toute la cour... » (VII, 58). — « ce fut une farce qui divertit toute la cour plusieurs jours... » (X, 371). Cf. encore : XIV, 79 — XVII, 113, etc. — Voici un texte particulièrement curieux, parce qu'il renferme sans doute une allusion à l'usage qui existait de jouer une pièce très comique après une tragédie : « les événements les plus tristes sont suivis de quelque farce qui divertit le public lorsqu'il y pense le moins » (XXIII, 65).

moucher — « il entroit encore au conseil de régence, comme secrétaire d'État, où toutefois il n'eut jamais d'autre fonction que de moucher les bougies » (12, 424).

Opéra — femme qui aurait « été faite exprès pour fendre la nue à l'Opéra et y faire admirer la déesse » (19, 50). Ce texte peut d'ailleurs éclaircir certaines figures : la duchesse de Bourgogne « semblable à une déesse sur les nuées », etc.

parterre — « les yeux étincelants de colère de se voir au parterre dans un si grand jour » (16, 5).

personnage — « Il faisoit un triste et humiliant personnage... » (IV, 207). — « Personne des intéressés ne faisoit là un beau personnage... »

(V, 209). — « il fit d'étranges personnages jusqu'à sa mort... » (VII, 68). — « Rosen n'aime point à faire le personnage de battu... » (V, 373). — « aucun n'étoit plus tourné à y faire le premier personnage » (XI, 56). — « M^{me} de Caylus... fit enfin une sorte de personnage » (XII, 331). — « Tous les assistants étoient des personnages vraiment expressifs » (XXI, 25). — « des scènes où il a toujours ployé le dos et fait un si misérable personnage » (14, 5). Cf. encore : XVIII, 115 — XXI, 25 — XXII, 53, etc.

représentation — « Bientôt la junte devint une représentation » (XI, 232).

scène — Très fréquent au fig. — « M. de la Trappe fut très affligé de l'impression de sa lettre, et de se voir sur la scène au moment qu'il s'en étoit le moins défié » (V, 171). — « Nous le reverrons bientôt sur la scène » (VIII, 206). — « Ce grand d'Espagne reviendra plusieurs fois sur la scène » (XII, 135). — « Elle reviendra en son temps sur la scène » (XII, 211). — « Il reviendra en son particulier sur la scène » (XII, 297). — « Cette scène, car on ne peut lui donner d'autre nom, se passa le matin... » (XV, 400). Cf. encore I, 73 — III, 291 — X, 114 — XIX, 94, etc. Quelques exemples sont remarquables : « ce seroit ici le lieu de présenter un tableau de la cour après un changement de théâtre qui dérangerait si parfaitement toute la scène » (XXI, 138). — « l'acteur principal d'une scène si incroyable » (XXI, 267). — « Dans ce grand changement de scène, il ne parut d'abord que deux personnages en mesure d'en profiter » (XXI, 306).

rideau — « à la levée de ce fatal rideau, l'aspect leur parut si hideux que, etc. » (XIX, 366). Cf. I, 10 — XXI, 41 — 17, 211, 224.

souffler — « un homme... dont ils pussent faire un autre usage que de dire ce qu'ils lui auroient soufflé à mesure » (XVII, 229 — XVIII, 75 — 12, 145 — 14, 290 — 17, 95). L'emploi au propre est cependant si étendu qu'il est douteux qu'on se trouve ici en présence d'une figure empruntée au théâtre. Cf. A. 1694 : On dit « souffler quelqu'un » pour dire lire bas à quelqu'un, qui parle en public, les endroits de son discours où la mémoire lui manque ».

spectacle — « Je ne répondois mot, en considérant la compagnie, qui étoit un vrai spectacle » (16, 12). — « je sentis un trouble de joie du grand spectacle qui s'alloit passer en ma présence » (16, 40).

théâtre — « La Rongère étoit de taille et de visage à se louer sur le théâtre pour faire les personnages des héros et des dieux » (XI, 341). — « C'étoit donc un fantôme qui parloit en leur nom, et comme un de ces rôles, joués sur les théâtres, par ces héros morts depuis mille ans » (16, 198). — « un succès en Flandres, qui tenoit de la merveille et très semblable à un changement de théâtre d'Opéra » (VIII, 50). Cf. en-

core : IV, 341 — V, 396 — XII, 93 — XIV, 19 — XVIII, 118 — XX, 17 — XXI, 138 — 15, 401 — 18, 467.

Tous ces exemples évoquent avec plus ou moins de précision les spectacles littéraires. Parfois, c'est le divertissement populaire, les bateleurs, les théâtres de la foire qui nous apparaissent. Nous apercevons le Pont-Neuf, avec ses charlatans, ses saltimbanques, sa foule grouillante où se fourvoyaient quelquefois les gens de la cour.

dresser, dresseur — « Pour les dresser à ce qu'on voulut leur faire faire, on leur envoya un prêtre nommé Chalmet » (XX, 340). — « La vérité est qu'il en usa comme les dresseurs de chiens, et ces gens qui, de temps en temps, font voir pour de l'argent toutes sortes d'animaux dont les tours et l'obéissance étonnent... » (XVII, 369). Il s'agit ici de procédés employés pour arriver à donner quelque éducation à un sourd-muet.

gambade — « il ne pouvoit plus nier, mais faisoit la gambade » (XIII, 442). M. de Boilisle renvoie à la *Romania*, II, 315, 325, et rapproche : « payer en monnaie de singe ». H. : payer en gambades. A. 1694 : moqueries, railleries.

Pantalon, pantalonnade — « Alexandre VII se moqua de la France en Pantalon qu'il étoit » (XIX, 20). Il convient de remarquer que ce pape était Vénitien, et que Pantalon est un personnage de la comédie vénitienne. — *Pantalonnade* : « Avec cette pantalonnade et le sourire gracieux de M^{me} de Maintenon, tout passa de la sorte » (XI, 313). — « une cuisse de bois avec laquelle il ne cessa de faire des pantalonnades » (XIX, 40). Cf. *Chans. Hist.*, II, 207, 244, 309, etc.

passe-passe — « les tours de passe-passe de M. de Louvois » (II, 68. Cf. V, 308 — VI, 231 — X, 279 — XV, 74).

Tabarin — « le lit de repos de dessus lequel il dominoit les assistants sembloit le théâtre d'un Tabarin » (XIX, 3). (Villars, revenu blessé après Malplaquet.)

Le divertissement favori des gens de la cour est le jeu. Nous avons vu que l'on jouait partout, à la tranchée comme au salon. D'après Mercier, on joua en place de Grève avant l'exécution de Damiens. L'autorité royale ferme les tripots, mais encourage le jeu à Versailles et à Marly. Le jeu donne honneurs et fortune : à preuve Dangeau. Il est source de célébrité : Xaintrailles est « le meilleur joueur de tric-trac de son temps » (XXIV, 141). L'habileté au billard aide à devenir secrétaire d'État.

Quelques jeux sont innocents : tel le jeu de l'oie auquel s'adonne Madame la Dauphine (XXI, 323), ou même le hoca (XVIII, 31). Nous ne savons pas bien comment on jouait « aux olives » (II, 370). Louis XIV y ayant

joué un soir à table avec Madame la Duchesse, celle-ci dut « boire quelques coups », tant et si bien que le mot de « sac à vin » fut prononcé et que Madame la Duchesse put le prendre pour elle (Cf. Note de Boilisle, II, 370, 371). Jeu d'assez mauvais goût assurément, mais bien différent des jeux d'argent qui nous intéressent surtout, jeux de hâsard ou jeux de commerce (VI, 293 — VII, 240).

On jouait fort au brelan ou au reversis (XXII, 241), on « tailloit au Pharaon » (XXII, 242). Le « brelan étoit à la mode » (V, 119 — XVII, 318). M^{me} de Mantoue, après des prétentions au rang de souveraine, se réconciliait le public de la cour en établissant chez elle un grand jeu de lansquenet. « Ainsi fondit tout à coup en un brelan public ce grand rang de souveraine » (XVIII, 128). — « M. d'Heudicourt étoit gros joueur, toujours piqué et furieux du reste ». — « C'étoit un plaisir de le voir couper à Marly au lansquenet, et faire de brusques reculades de son tabouret, à renverser ce qui l'importunoit derrière, et leur casser les jambes » (XVII, 66, 67). — Boisseuil, tout de même « gros joueur et fort emporté », « faisoit des sorties et juroit dans le salon de Marly comme il eût pu faire dans un tripot. On le craignoit, et il disoit aux femmes tout ce qu'il lui venoit en fantaisie quand la fureur d'un coupe-gorge le saisissoit » (XVII, 116). On jouait aussi à l'hombre (XIII, 285 — XIV, 162 — XX, 72, 73). L'abbé de Vatteville « jouoit fort bien à l'hombre, et y gagnoit si souvent codille que le nom d'abbé codille lui en resta » (X, 19). Au « portique », sorte de jeu d'adresse, les pertes étaient si grandes que l'on dut en limiter le chiffre (IV, 313 et la note). On jouait aussi à « petite prime » (VII, 62), au « papillon », espèce de « cul-bas » qui menaçoit de détrôner le lansquenet (Boilisle). « Vendôme jouoit l'après-dînée à un papillon en cabinet particulier » (XVII, 324). De même Madame la Duchesse (XVII, 444).

Telle étoit la passion du jeu. Il ne paraît pas que Saint-Simon en ait été atteint ; mais il vivait dans un monde de joueurs, il entendait parler continuellement la langue des jeux, il y assistait comme à un spectacle. Les portraits d'Heudicourt et de Boisseuil en sont des preuves. Saint-Simon emploie avec précision, au propre et au figuré, des locutions empruntées à ce jargon.

bisque — « Il voulut prendre sa bisque d'être de jour à la retraite » (IV, 171). Jeu de paume.

bredouille — « les femelles... durent s'en retourner bredouilles » (XIV, 87). Jeu de tric-trac.

bricole — « elle attrapa le tabouret par les bricoles des particuliers et du Val de Grâce » (V, 296 — IX, 78). Paume ou billard. Cf. encore 15, 334, 398 — 19, 145.

bricoler — « avec laquelle il n'eût pas été si aisé de bricoler » (VI, 387). — « Villars eut à bricoler pour regagner le Rhin » (XV, 184).

buter — « Il butoit toujours à toucher le cœur, l'esprit et les yeux » (XIII, 213). A. 1694 : jeu de billard.

carte — « les cartes se brouillèrent à diverses reprises » (I, 197). — « le dessous des cartes » (V, 570). — « s'il n'étoit pas content, il n'avoit qu'à prendre des cartes » (XXIII, 300).

chance — « le duc de Chevreuse livroit chance à tout le monde en plein salon » (XVIII, 29). A. 1694 : jeu de dés. A. 1718, au fig. : Défier, provoquer quelqu'un à la dispute.

contre — « ils se mirent donc hardiment à faire contre » (XIX, 101). — « ils l'avoient picoté, fait contre » (XX, 78). — « il ne craignoit pas de faire contre aux ministres » (X, 41). A. 1694 : jeu de l'homme.

coup de partie (II, 62 — V, 284 — VII, 276 — IX, 22, 23 — X, 68 — XI, 228 — XIX, 318, etc.). Boil. (XVII, 165) cite des exemples de l'emploi figuré au xvii^e siècle. « Coup double » : « c'étoit pour lui coup double et centuple d'en affubler M. le duc d'Orléans » (XXII, 373 — XXIV, 223). * A. 1694. H. considère l'expression comme tirée de la chasse. Tr. 1734 : coup du roi au billard.

coupe — « un étranger qui n'a rien en France, et peu sous une coupe étrangère » (VII, 109). — « le Roi, sous la coupe duquel il retomboit en plein » (VIII, 332). — « retomber une autre fois sous sa coupe » (XV, 283). A. 1718, au fig. L. : être le premier en cartes. *

coupe-gorge — « elle lui donna un coupe-gorge » (XV, 18). Trévoux : le plus malheureux coup du lansquenet. Syn. : coupe-cu.

croupe, croupier — « Avec la Fronde en croupe » (V, 247). — « le chevalier de Lorraine... avoit Monsieur en croupe » (VI, 74). — M^{me} de Soubise se livra à eux, mais avec le Roi en croupe » (VII, 80). — « Harcourt, plus haut, avec M^{me} de Maintenon en croupe, Tallard plus souple... » (XI, 53). — « Que n'avoit-on point à espérer dans une conjoncture si singulièrement heureuse, pour peu que les armées des maréchaux de Marcin et de Tallard, jointes à celles de l'électeur de Bavière, eussent eu le moindre des succès que permettoient tant de forces unies au cœur de l'Allemagne, avec l'armée du maréchal de Villeroy en croupe ! » (XII, 166). — « le duc de Noailles et Canillac, alors ses croupiers » (13, 313). — « les croupiers des deux partis... » (14, 257). * A. Tr. H. cite S.-S.

dé — « Vendôme ne balança pas à jouer la couronne d'Espagne à trois dés » (XX, 134). — « la tête bien pleine de ce grand coup de dé que je voyois sur le point de s'hasarder... » (15, 441).

débanquer — « Prince de Conti débanque Law » (17, 165).

échec — « Ce fut d'abord un beau jeu d'échecs et plusieurs marches

du prince d'Orangè et des corps détachés de son armée » (II, 310, 311). — « deux grandes armées jouoient aux échecs l'une contre l'autre » (XII, 122). — « la présence du cardinal... mettoit le Roi dans un malaise qui les tenoit en échec » (XXII, 65).

épingle — « il retira beaucoup plus que son épingle du jeu » (V, 498).

escamoter — « Il laissa ceux qu'il avoit ainsi escamotés les maîtres pour eux et pour leurs domestiques le reste de leur vie » (I, 141). — « Monsieur vous a escamoté cinquante pistoles et sa montre » (XI, 350). — « Elle avoit escamoté d'autorité les lettres d'État à l'intendant de son beau-fils » (XIII, 209). A. 1694 : Piper au jeu des dés ou des cartes. Elle le donne aussi au sens de « enlever habilement ».

fiche — « à l'égard de M^{me} de Maintenon, elle sentoit bien qu'elle lui donnoit des fiches pour de l'argent comptant qu'elle en retiroit » (XV, 14).

jeu — « Voici d'abord la liste des jeux auxquels s'adonnait Dangeau : « Dangeau s'appliqua à savoir parfaitement tous les jeux qu'on jouoit alors : le piquet, la bête, l'hombre, grande et petite prime, le hoc, le reversi, le brelan... au lansquenet et à la basset » (17, 135). — « il donna beau jeu au ministre pour le perdre » (I, 124). — « Son absence fit un vuide qui importuna le Roi, et qui donna beau jeu à M^{me} de Maintenon... » (XI, 112). — « mais d'Antin avoit bien plus beau jeu par ce commerce direct et continué avec le Roi » (XVI, 257). — Il se vit beau jeu... » (XVIII, 267). — « Une conduite si dépravée ne lui donnoit pas beau jeu pour l'avenir... » (XXI, 289). — « j'avois beau jeu alors de lui faire quitter prise... » (XXII, 81, etc.). — « il avoit mieux couvert son jeu » (XIV, 447). — « elle avoit le jugement... de couvrir son jeu de beaucoup de politesse... » (XXIV, 297). — « jouer à jeu découvert » (15, 168). — « un expédient où je mettois tout au jeu » (XXI, 357).

lansquenet — « il fallut céder et aller jouer au lansquenet à Bordeaux » (XII, 48) = y vivre à ne rien faire.

lessive — « Saint-Adon, fort dans le grand monde et dans le grand jeu, à force de lessives avoit vendu sa compagnie » (XIII, 308). A. 1718.

maté (matté) — « Enfin le financier, maté de sa solitude dans son château » (XIII, 5). A. 1718 le d. au fig. ; mais il faut remarquer qu'un peu plus haut, Saint-Simon dit du même qu'il « fut en prise ».

mettre — « un homme qu'il ne connoissoit point, et qui pouvoit si difficilement mettre dans la conversation » (III, 258). — « tous deux mettoient beaucoup dans la conversation » (VI, 285). Analogue à « mettre au jeu (?) ».

nommé (à point) (VIII, 52). Cf. H.

part — « ils mirent le Roi de part dans leur querelle et dans leur ressentiment » (XIX, 124).

partie — « sauf ses parties et sa bourse » (II, 70 = l'argent qu'il fallait engager dans une affaire). — « mettre le Roi de la partie » (XX, 79). — « partie difficile à lier » (II, 89 — X, 175 — XV, 164 — XIX, 324). — « encore auroient-elles eu au moins partie égale » (XII, 199). — « la partie n'étoit pas égale » (XIII, 348). — « quitter la partie à quelqu'un » (XII, 167 — XVIII, 295). — « Les États ne cherchoient qu'à nous amuser en attendant que leur partie fût prête » (VIII, 51). — « La partie faite, il se dérobe de l'armée » (I, 200). — « un procès où la partie étoit manifestement faite » (II, 76). — « Sa partie faite, il marcha avec ses troupes en Silésie » (IV, 181 — Boil. : son jeu préparé — VII, 286 — XII, 402). — « l'intérêt de la continuation de nos dignités... me fit prendre l'intérêt de Cossé, jusqu'à faire ma partie pour lui avec plusieurs des principaux pairs » (XIII, 192 — XIV, 447).

passé — « en passe d'être utile à quelqu'un » (IV, 375). — « Tout ce qui, dans la robe, se crut en passe, brigua cette première place du parlement » (XIV, 379).

pièce — « Je vis... l'inutilité avec lui du futile, pièce toujours si principale avec ces personnes-là » (XXII, 16).

pion — « Le cardinal de Bouillon le reconnut bientôt pour ce qu'il étoit ; il lui falloit de tels pions pour jeter en avant » (VII, 154).

prise — « le continent de l'Espagne se trouvoit hors de toute prise » (VII, 270, 302). — « ses affaires délabrées étoient en prise à des créanciers » (VII, 350). — Celui-ci se trouva fort en prise ; on ne l'épargna pas » (XIII, 5). — « coup d'épée dans l'eau, qui ne mettoit Walpole en nulle prise de Monsieur le Duc » (15, 326).

quitte — « Vendôme... joua à quitte ou à double, et ordonna un troisième assaut » (XX, 134). A. 1694-1718.

racquitter — « M. de Mortemart perdit ce qu'il n'a jamais voulu dire, dont M. d'Isenghien le racquitta enfin jusqu'à près de cent mille francs » (XX, 73).

réjouissance — « il vint voir jouer, et jeta de l'argent à l'Électeur pour être des réjouissances » (XXIII, 378). Au lansquenet, c'est la carte que celui qui donne tire après la sienne et sur laquelle tous les joueurs et autres peuvent mettre de l'argent (A. 1718).

souffler — « Il commença donc à lui souffler quelques dépêches » (XII, 65 = ne pas lui communiquer). — « Berwick ne vouloit pas, d'entrée de jeu, se brouiller avec un supérieur de cette élévation en lui soufflant une bataille » (XIV, 417 — Cf. XVIII, 84 — XXIII, 408 — 12, 404 — A. 1694).

tapis — « Il trouva l'occasion belle, parce que le tapis se trouvoit nettoyé » (XIX, 91). Allusion à de nombreux décès dans la famille royale. * A. 1718. Littré : t. de jeu : râfler tout ce qui est sur le tapis.

tenable — « la partie n'étant plus tenable » (XVII, 216). A. 1694.
t. de jeu.

vade — « pour sa vade » (XXIII, 221). — « pour sa propre vade »
(14, 316 — 15, 427). Brelan. A. 1718 le donne au fig.

Tous les divertissements favoris à la cour de Louis XIV nous apparaissent à travers ces figures. Saint-Simon n'étant passionné pour aucun d'eux, on peut en induire que c'est l'influence de la société qui s'est exercée en cela sur son style ; il ne semble pas du reste avoir fait le moindre effort pour y résister. C'est là un indice de sa bonne foi lorsqu'il se targue d'avoir écrit sans prétentions littéraires.

Cette influence devait d'ailleurs être considérable. Pendant toute la durée de sa vie active, si nous en exceptons quelques années passées à l'armée, quelques voyages dans ses terres, quelques retraites à la Trappe, enfin, un séjour prolongé en Espagne, Saint-Simon a vécu à la cour. Quoi qu'il ait pensé des courtisans, dont il ne partageait point toutes les erreurs, il semble bien avoir été atteint du même mal, et n'avoir pu se passer de l'air de la cour. Du reste son insatiable désir d'« être de tout », d'« être dans la bouteille », pour tout entendre et pour tout voir, l'attachait invinciblement à une société qu'il méprisait au fond, le fixait au milieu des adorateurs d'un roi qu'il était loin d'admirer sans réserves. Versailles et Marly apparaissent continuellement dans son œuvre, non plus déserts comme de nos jours, mais animés d'une foule brillante, pleins d'un « tourbillon » de fêtes et d'intrigues. Si nous n'avons point à retenir ici les menus faits, les anecdotes ou les portraits qui font des *Mémoires* une résurrection de la vie de Versailles, il nous faut du moins relever les termes, qui appartiennent en propre à la langue de la cour. Ces termes, qui sont vraiment des termes techniques, sont fort nombreux. Tantôt ce sont les noms des pièces du costume ordonné par le cérémonial, tantôt ceux d'objets réservés à certains personnages, tantôt ceux des charges et de leurs insignes.

année — « Le duc de Tresmes étoit en année » (XXI, 121. Cf. I, 134).

Appartement — « Ce qu'on appeloit appartement étoit le concours de toute la cour, depuis sept heures du soir jusqu'à dix, que le Roi se mettoit à table, dans le grand appartement, depuis un des salons du bout de la grande galerie jusque vers la tribune de la chapelle. D'abord il y avoit une musique ; puis des tables par toutes les pièces, toutes prêtes pour toutes sortes de jeux ; un lansquenet où Monseigneur et Monsieur jouoient toujours ; un billard : en un mot liberté entière de faire des parties avec qui on vouloit, et de demander des tables si elles se trouvoient toutes remplies. Au delà du billard, il y avoit une pièce

destinée aux rafraichissements ; et tout parfaitement éclairé » (I, 71, 102. — Cf. Br. IV, 4, 1).

avertir — « Le maître d'hôtel vient avertir » (III, 292).

botter — « quelques courtisans distingués qui attendoient son botter dans sa chambre » (XI, 364). Cf. *État de la France*. Ed. de 1698. (I, 287, 288, 290, 291). Dangeau, XIV, 432. (B.)

bouche — « Il fallut établir des tables pour le bas étage de ce qui avoit bouche à cour » (XIX, 216).

bouteiller (grand) de France (XV, 300 — XVIII, 249).

brevet de retenue — « Harlay, qui avoit sur sa charge cent mille écus de brevet de retenue » (II, 105 — XIII, 437 — XIV, 383, etc.). A. 1694. Boil. : Arrêts du Conseil du 17 nov. 1692 et du 25 janvier 1694.

cadenas (I, 95) — « il avoit à souper un fauteuil et son cadenas à la droite du Roi » (VII, 329). Cf. *État de la France* (I, 126). Dangeau, 26 janvier 1720. Tallemant des Réaux (V, 405).

carreau — « les duchesses et les princesses qui se trouvèrent en bas eurent leurs carreaux partout » (IV, 313).

caveau — « ce qu'on appeloit le Caveau, qui étoit un cabinet assez obscur sur la petite cour (VIII, 240).

cercle — « [mon père] trouva la Reine au cercle » (I, 218). — « Le dimanche il y eut cercle chez M^{me} la duchesse de Bourgogne (IV, 315). Furet. : « assemblée qui se fait chez la Reine, où les dames se tiennent en rond autour d'elle... etc. ». Cf., pour détails sur le cercle en 1699, *Mémoires*, VI, 90.

chambre (officiers de) (XX, 207). * A. 1718.

chapeau — « Telle est l'origine de ce qui s'appelle le chapeau » (VI, 424) (Droit de se couvrir devant le Roi). Cf. 19, 375, *Mémoire sur les prérogatives que les ducs ont perdues depuis la Régence, etc.*

coiffe — « La princesse prit à sa toilette son écharpe et ses coiffes » (XXI, 26. Cf. XII, 43, 236).

coupler — « pour la première fois à Compiègne les ducs furent couplés » (V, 354). Extension de ce sens : « le Roi hésita à coupler M. du Maine avec Monsieur le Duc » (XX, 236, 237). A 1718 : loger ensemble. Dans le 2^e exemple : les faire parrains tous deux d'un chevalier de l'Ordre.

couverture = droit de rester couvert devant le Roi (IX, 130, 131 et sq).

couvre-chef = coiffure des duchesses veuves. — « C'est une coiffure singulière, basse, de simple toile de Hollande, qui enveloppe la tête sans rien d'autre par-dessus, qui tombe amplement sur les épaules » (XIX, 87).

dapifer — « le dapifer, qui est le grand maître, ou, comme ils disoient, le souverain maître d'hôtel » (XVIII, 249). * A. 1694. H.

débotté — « M. de Chevreuse, que je trouvai au débotté du Roi » XXIV, 164).

drap — « le drap de pied du Roi » (VII, 324).

draper — « le Roi en drapa pour un an, sans regret » (III, 88 — VII, 335 — XIII, 39). — « elle prétendit la distinction de draper en violet » (XIII, 69, 70).

entrée — « des entrées moindres que celles des brevets, mais plus grandes que celles de la chambre » (XI, 72).

essai — « pour boire, une soucoupe et un verre couvert, et l'essai comme pour le Roi » (VII, 330).

fauteuil — « cette distinction du fauteuil les blessa... » (VI, 18 — 320).

forme — « les évêques demeurèrent sur leurs formes » (XVII, 151, 152). A. 1717 : banc garni d'étoffe et rembourré.

bonneur — « Il nomma le maréchal de Bouillon, quoique huguenot, pour porter un des honneurs » (XIV, 211). Il s'agit du baptême de Louis XIII. Les « honneurs » sont : le bassin, l'aiguière, la serviette, le cierge, le chrêmeau, la salière (Boillisle).

litre — « les sceaux, les litres » (XV, 66).

manche (gentilhomme de la) (II, 4 — V, 155 — XVII, 312).

mante (XXI, 123, 127). — « une mante, qui est une gaze ou un réseau d'or ou d'argent attaché au derrière de la tête, qui se rattache sur les épaules, tombe à terre sur la queue et la dépasse un peu, mais bien plus étroite, et qui ne cache pas la taille » (XIX, 88).

manteau long — « le marquis d'Hautefort en manteau long (XVII, 143, 144, 145, 147, 149, 153, etc. — XXI, 123, 127) (grand manteau).

marquer un logement — « Il se trouva une bourgeoise d'esprit, de bon maintien et jolie, chez qui on les marqua » (VI, 122). Cf. V, 357 et sq. : les fourriers du Roi « marquaient » à la craie blanche sur la porte d'entrée des maisons le nom des courtisans qui y étaient logés. Cf. État de la France 1698, I, 386.

menin — « une place nouvelle de menin de Monseigneur » (III, 181 — XIII, 49 — XV, 357, etc.

niche — « le Roi entroit chez M^{me} de Maintenon, se mettoit dans un fauteuil près d'elle dans sa niche » (XV, 242). — « une niche de Damas rouge » (XVI, 471 — XIX, 79, 334, 335).

panetier — « grand panetier et grand fauconnier » (XIX, 132).

parvulo — « ce qu'on appelloit à la cour les parvulo de Meudon » (XIV, 395). — « c'étaient ces parties secrètes qu'on appelloit des parvulo » (XIV, 398 — XXI, 1, etc.).

plume — « avoir la plume », c'est être faussaire public, et faire par charge ce qui coûteroit la vie à tout autre. Cet exercice consiste à imiter si exactement l'écriture du Roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle

que la plume contrefait et d'écrire en cette sorte toutes les lettres que le Roi doit ou veut écrire de sa main, et toutefois n'en pas prendre la peine » (VIII, 22, 25). — « il eut la plume de M^{gr} le duc de Bourgogne » (XII, 99).

pointe — « M. le duc d'Enghien, vêtu en pointe avec le bonnet carré » (XVII, 143).

pour — « Le « pour » est une distinction dont j'ignore l'origine... ; elle consiste à écrire en craie sur les logis : « Pour Monsieur un tel » ou simplement écrire : « Monsieur un tel... » ; les cardinaux, les princes étrangers et les ducs sont logés également entre eux, sans distinction quelconque, qui est toute renfermée dans ce mot « pour » (V, 357). — « On donna aussi le « pour » à M. de la Trémoille » (XIII, 315).

prié Dieu (III, 82 — IV, 117 — XVII, 246).

quadrille (féminin) (II, 133). Terme de bal. Cf. *Mémoires du duc de Luynes*, V, 337 (Boilisle). A. 1798 ne l'admet encore que comme terme de carrousel.

quartier — « l'aumônier du Roi de quartier qui se trouvoit de jour (IV, 310). — « La duchesse de Noailles, dans son appartement de quartier » (XVII, 245).

râpé — « Ce sobriquet ou ce nom est pris de l'eau qu'on passe sur le marc de raisin après qu'il a été pressé et tout le jus ou le moût tiré, qui est le vin ; cette eau fermente sur le marc, et y prend une couleur et une impression de petit vin ou de piquette, et cela s'appelle un râpé de vin. On va voir que la comparaison est juste et le nom bien appliqué » (XI, 209). — « il eut le râpé de Chancelier de l'Ordre » (VI, 251 — VII, 188 — XI, 194, etc.). H. : Titre honorifique d'une charge que l'on n'exerce plus effectivement.

salve — « l'honneur de donner la chemise à la Reine et de lui présenter la salve » (XI, 292). * L. Cf. Tr. et État de la France 1698 (I, 269, 302). Saint-Simon lui-même : « La salve est une espèce de soucoupe de vermeil sur laquelle les boîtes, étuis, montres et l'éventail de la Reine lui étoient présentés » (XI, 293). — Ailleurs, il écrit : « sale ». (XXI, 110).

serdeau — « Un valet du serdeau » (II, 321). Cf. État de la France 1698, I, 80.

service — « présenter le service à Monseigneur et à Madame la Dauphine » (XXI, 108. Cf. VIII, 346). * A. 1694.

survivance (XIV, 103, 286, etc.). A. 1718 — Richelet — H. cite La Bruyère. — « survivancier » (II, 126 — VI, 403, etc.). — « survivancière » (XVII, 30).

toilette — « il fréquenta les toilettes » (XII, 114). Br. IV, 4, 1, cite de Callières.

vautrait — « Esgvilly qui avoit le vautrait » (XVI, 65). A. 1694 : Équipage de chasse pour le sanglier — A. 1718 : il ne se dit qu'en parlant de la maison du Roi.

vin — « Ils ont partout les honneurs civils, c'est-à-dire ce que nous appelons en France le « vin », les présents et les compliments des villes et des notables » (IX, 222).

voile (petit) (VII, 35 — VIII, 362, etc. — XXI, 123, 127).

Tous ces mots appartiennent exclusivement à la langue de la cour : S'ils ne font point image et ne se trouvent par suite employés qu'au sens propre, ils ont une valeur singulière, parce qu'ils désignent avec précision des choses particulières à cette société restreinte, réglée, hiérarchisée, qui fut pendant les derniers siècles de l'ancien régime un véritable organisme d'État. Saint-Simon, avec un instinct très sûr, a deviné l'intérêt historique qui s'attachait à certains détails : il a décrit sommairement, mais avec une précision extrême, ce qu'était l'« appartement », il a cherché à tout désigner du terme exact. Le scrupule de Saint-Simon nous prouve que certaines distinctions protocolaires, insignifiantes pour nous, que certaines cérémonies, presque ridicules à nos yeux (le coucher, le botter, etc.), avaient au fond une importance dont nous ne saurions plus juger. L'ensemble de toutes ces pratiques constituait une espèce de liturgie, très minutieusement réglée, le culte extérieur rendu à la monarchie. Ce culte paraissait légitime à Saint-Simon et à ses contemporains : il pouvait aller jusqu'à l'« adoration de lâtrie », exclusivement. De là la nécessité d'en noter les détails avec une extrême précision : c'étaient vraiment des détails rituels. Nous pouvons en conclure que certaines préoccupations de notre auteur sont beaucoup moins puériles qu'il n'apparaît d'abord. Enfin, la présence de ces termes contribue à faire revivre à nos yeux une société disparue, dont toute survivance est effacée; effet dû, non point à leur valeur plastique, qui est nulle, mais à leur précision toute technique. Telle est la valeur de ces expressions, qui nous aident à pénétrer l'esprit de l'écrivain et même celui de son époque.

CHAPITRE X

LA CULTURE DE SAINT-SIMON

Le xviii^e siècle a été un siècle de haute culture. A aucune époque, les conversations et les exercices littéraires de salon n'ont eu plus d'importance. Souvent, il est vrai, les modernes ont fait peu de cas de ces préoccupations, considérées par eux comme superficielles, peut-être parce que les « honnêtes gens » d'autrefois ne se piquaient de rien, et ne haïssaient rien tant que le pédantisme. Pourtant, nous trouvons dans l'œuvre de Saint-Simon, l'écrivain le moins académique, mille traces d'une culture sérieuse et profonde. Y a-t-il beaucoup d'honnêtes gens, parmi nos modernes, qui seraient capables de « dérouiller du latin » même avec maints solécismes et bien de la cuisine » comme Saint-Simon dut le faire à l'âge mûr durant son voyage en Espagne ?

Saint-Simon nous a parlé de son peu de goût pour les sciences (I, 25), de sa préférence pour la lecture et pour l'histoire. De fait, son gouverneur lui adressait, en août 1683, de sévères avertissements. « Choisissez ou d'être châtié et enfermé dans un collège, ou d'avoir chez vous toutes les choses que vous pouvez souhaiter raisonnablement. » Et il considérait que pour pouvoir fréquenter « les vieux seigneurs de la cour, les prélats, les magistrats de distinction et de mérite », il fallait que son élève en devint digne. « Il est donc nécessaire que vous vous appliquiez mieux à l'avenir... Vous voyez le peu de progrès que vous avez fait dans la connoissance de la langue latine ; j'apprends que l'on vienne à s'en apercevoir et à perdre la bonne opinion que l'on a de vous » (I, App. V, p. 504 et sq.).

Ces observations ne prouvent pas que notre auteur soit demeuré ignorant ; elles prouvent que l'on tenait pour indispensable que Saint-Simon fit de fortes études classiques, tout duc et pair qu'il était. Nous savons qu'il était capable, à un âge avancé, de se faire comprendre en latin ; il parlait l'allemand ; il a gardé toute sa vie un goût très vif pour l'histoire,

et bien des pages de son œuvre attestent qu'il avait étudié, avec autant de précision qu'on le pouvait à une époque où la critique historique n'existait pour ainsi dire pas, les antiquités françaises.

Il possédait une bibliothèque considérable (6.000 volumes), dont nous connaissons mal la composition. Du reste, posséder une bibliothèque est une chose, avoir lu les œuvres qu'elle contient en est une autre. Plus important peut-être est l'inventaire de sa petite bibliothèque d'écolier « dont le catalogue, quoique dressé fort incorrectement par le notaire, fait assez bien connaître la direction donnée à ses études » (de Boilisle).

D'ouvrages de science, peu ou point. La géographie est représentée par plusieurs ouvrages, dont les *Voyages* de Tavernier. Les livres d'histoire sont nombreux : parmi eux, l'*Histoire* de Mézeray et les *Mémoires* de Bassompierre. Saint-Simon a été instruit soigneusement de la doctrine chrétienne : il a sous la main l'*Imitatio Christi*, les *Apologies* de Tertullien, le *Liber Psalmorum*, le *Nouveau Testament*, puis des œuvres modernes, parmi lesquelles l'*Introduction à la vie dévote*.

Viennent ensuite une grammaire allemande, un dictionnaire allemand-français et latin, plusieurs livres de lecture en langue tudesque.

La langue française et la langue latine sont représentées par divers rudiments : *Grammaire triple* de Thomas Finy, *Rudiment* de Despautère, *Petite Méthode facile et curieuse* de Bretonneau, etc., *Dictionnaire italien et français*, *Dictionnaire françois* de Danet, *Dictionnaire latin*, etc. Nombreux sont les auteurs de l'antiquité profane : Lucien, Ésope, Diogène de Laërte pour les Grecs ; de nombreuses traductions d'auteurs latins : Virgile, Horace, Juvénal, Perse, Cicéron ; puis, des textes : Cornelius Nepos, Justin, Lucain, Virgile, Juvénal, Florus, Cicéron (*Orationes*), César.

Certains auteurs français sont au moins inattendus dans une bibliothèque d'écolier : les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux et même, en manuscrit, l'*Histoire amoureuse des Gaules*, accompagnent l'*Amoureux Européen* et les *Contes* de La Fontaine. Beaucoup sont plus sérieux et mieux choisis. Nous trouvons, parmi les auteurs du xvi^e siècle, Ronsard, Montaigne et Pibrac. Parmi ceux du xvii^e, ceux qui ont été à la mode au temps de Claude de Saint-Simon : Voiture, l'*Astrée* et *Clélie* ; puis le Théâtre de Corneille, le *Discours sur les Pensées* de M. Pascal, les œuvres de Racine, de Molière et de La Fontaine.

Telle est cette bibliothèque classique, en somme bien composée. Saint-Simon a été élevé avec soin. Quant à la façon dont il a complété son éducation dans la suite, il est difficile de la déterminer par l'examen du texte des *Mémoires*. Nous nous contenterons de signaler les souvenirs précis qu'il a conservés de ses auteurs, sacrés ou profanes.

Nul doute que l'influence de la société ne se soit exercée sur Saint-Simon et n'ait rafraîchi et complété les données de son éducation pre-

mière. L'antiquité était partout : dans la littérature d'abord, puis, dans les jardins, dans les bassins, aux plafonds des édifices ; partout, les légendes de l'antiquité païenne étaient motifs de décoration. A l'hôtel de Saint-Simon, « la grande salle de réception avait pour tenture une tapisserie... représentant une histoire profane, sur laquelle se détachaient d'une part un tableau de Pomone... d'autre part une Vierge ». Le cabinet d'étude a pour ornements « une sainte Catherine de Sienne et une mort de Sénèque » (Boilisle, I, 486. App. 2) : L'antiquité est partout à Versailles : salons d'Hercule, de Vénus, de Diane, etc., bassins d'Apollon, de Neptune, de Latone, fontaines de Saturne, de Flore, de Cérès, bosquet d'Encelade, etc. Et ces noms ne sont point donnés au hasard : ici on voit le géant Encelade, accablé sous les montagnes qu'il avait entassées, là Vénus ou Amphitrite. Dans la salle de l'Œil de Bœuf, nous voyons Louis XIV en Apollon, Marie-Thérèse en mère des Amours, M^{lle} de Montpensier en Diane, Henriette d'Angleterre en Flore, etc. Dans la salle du Conseil, c'est toute la légende de Minerve qui se trouve représentée. Dans la chambre de Louis XIV la mythologie est partout : au temps de Saint-Simon, sur le couvre-pied brodé par les demoiselles de Saint-Cyr, le sacrifice d'Abraham fait pendant au sacrifice d'Iphigénie.

La décoration est aussi religieuse. Nous avons vu, sur la tapisserie de la salle de réception, la Vierge en même temps que Pomone. De même sur le couvre-pied du Roi, au temps de sa vieillesse et de ses scrupules. Saint-Simon possédait plusieurs tableaux religieux. D'ailleurs, il est foncièrement dévot. Il fréquente des gens très pieux ; il a pour l'abbé de la Trappe une vénération profonde. En ce temps de querelles religieuses, il est au courant des questions dogmatiques les plus abstruses.

Ces éléments divers, dont l'ensemble forme sa culture, ont influé sur le style des *Mémoires*.

Constatons d'abord l'emploi de certains termes de rhétorique : « figure » (XVII, 127), — « exorde » (XX, 262), — « pathos » (X, 20), — « épithète » (XV, 245), — « monosyllabe » (XXI, 59 — XII, 373, etc.). — L'Académie et H. ne donnent « rapsodie » qu'au sens littéraire. Nous le relevons au figuré : « Cavoye... écrivit au Roi une rapsodie sur sa santé et ses affaires » (III, 49). — « le cabinet du Roi, où il se faisoit mener pour l'intérêt de quelque valet ou de quelque autre rapsodie » (XXI, 222). Un autre obtient une pension à l'aide « de prosopopées » (XXIII, 263). — Albérone transforme l'histoire en « conte » : « De ce joli petit conte, et si bien inventé, Albérone saute entièrement le combat, et vient tout d'un coup à la retraite » (XVI, 217).

« Tome », fréquent au figuré (Cf. XIV, 8 — XV, 5 — XVI, 308 — XX, 15, etc.), quoique négligé par l'Académie, est relevé par H. dans M^{me} de Sévigné. Il est d'ailleurs dans Mathieu Marais (I, 388 — II, 292

— III, 40) et dans le *Chansonnier historique* (Cf. par ex. I, 9). L'expression n'est point originale.

Les souvenirs de la littérature moderne sont fréquents. Nous avons pu considérer comme de source littéraire certaines comparaisons ou métaphores qui sentent leur origine (foudre, orage, nuées, etc.). Tantôt ce sont des réminiscences vagues, tantôt des souvenirs précis :

« M^{me} la Duchesse le reçut avec les Grâces, les Jeux et les Ris » (XIX, 250). — Ailleurs, c'est un souvenir des *Fables* ou d'*Andromaque* : « Ce serpent, disoit-il, qu'il avoit réchauffé et nourri tant d'années dans son sein » (19, 11). Voici enfin un fragment qui paraît bien dans le goût de *Télémaque* : « Le discernement de ce prince n'étoit donc point asservi ; mais, comme l'abeille, il recueilloit la plus parfaite substance des plus belles et des meilleures fleurs ; il tâchoit à connoître les hommes... » (XXII, 318, 319).

Un récit arrangé ou faux, une intrigue curieuse, une vie d'aventures peu ordinaires sont des « romans » : n'avait-il pas dans sa bibliothèque *Astrée* et *Clélie* ? Du reste, il n'est pas toujours original sur ce point. Il écrit, parlant d'un hardi coup de main de Pointis sur Carthagène en 1697 : « Cette expédition, qui a tout à fait l'air d'un roman... » (IV, 214, 215). Or le mot est de Dangeau (VI, 174), esprit terne s'il en fut. Les emplois figurés du mot sont d'ailleurs fréquents : « le roman qui lui valut cette charge mérite de n'être pas oublié... » (III, 47). — « un talent de raconter qui charmoit, et, quand elle vouloit faire un roman sur le champ, une source de production, de variété et d'agrément qui étonnoit » (III, 333). — « Il y avoit à Marseille une M^{me} Arnoul, dont la vie est un roman... » (V, 229). Cf. encore VII, 211 — X, 315, 316 — XII, 247, 389 — XV, 300, etc. Il en est de même des emplois de « romanesque » : « le lieu étoit trop romanesque pour y résister » (III, 199). Cf. III, 203 — VII, 266 — VIII, 66, etc.

Les souvenirs de cette littérature vieillie sont souvent bien plus précis. Nous doutons bien qu'il faille remonter jusqu'à Rabelais pour expliquer ceci : « comme des moutons à l'exemple les uns des autres » (XIII, 181). L'histoire de Panurge étoit bien connue, et la même figure se retrouve dans l'Épître à Huet, par exemple. « Matamore » que l'Académie n'admet qu'en 1740, mais rendu familier par Richer et Scarron (Br. III, 223, 1^{re} part.), sert à qualifier Villars (X, 319 — XVII, 384 — XIX, 382). Remarquons en passant que ce titre paraît plus volontiers réservé à Villars, comme celui de « fée » à M^{me} de Maintenon et celui de « héros » au grand Condé : ce sont presque des surnoms. A la cour, on applique du reste à Villars le surnom d'Orondat, tiré du *Grand Cyrus* (V, 89). Saint-Simon, comme M^{me} de Sévigné, se souvient de « la gloire de Niquée », fêerie de l'*Amadis de Gaule* (12, 86. Sévigné, 29 juillet, 7 août

1676 — 11 juin, 30 juillet 1677); « l'attachement et la reconnaissance sont des vertus qui se sont envolées au ciel avec Astrée » (12, 219). D'autres expressions rappellent nécessairement des titres d'ouvrages contemporains. Il est souvent question de « la carte de la cour » (1); c'est le titre d'un ouvrage publié à Cologne en 1668 (Cf. Br. IV, 311). Le XVIII^e siècle est l'époque du « Temple du Goût » du « Temple de l'Amitié ». Or Saint-Simon appelle l'hôtel de Mayenne « le temple de la Haine contre les Bourbons » (XV, 60); il est question ailleurs du « Temple de l'Ambition » (XVI, 240). Il est difficile de ne pas trouver ici trace de l'esprit nouveau.

Les contes de fées ont aussi leur importance. Certaines femmes dange-reuses, ou peu sympathiques à notre auteur sont des « fées ». Le mot s'applique le plus souvent à M^{me} de Maintenon, quelquefois à M^{lle} Choin, personne qui, dans l'esprit de Saint-Simon, est exactement à Monseigneur ce que M^{me} de Maintenon est au Roi. Il est toujours pris en mauvaise part. Ceci est remarquable, puisque le mot évoque surtout l'idée d'une adresse quasi surnaturelle, comme le prouvent l'article de l'Académie et l'usage même que l'on en fait aujourd'hui. « M. de Lesdiguière étoit un enfant et sa mère une espèce de fée » (II, 69). — « C'étoit une demi-fée » (III, 169). — « elle devint une manière de fée » (V, 32, 35 — X, 357 — XII, 7 — XVII, 65, 159). — « Chamillart me demanda ce que j'avois fait à cette fée » (XVIII, 96). — M^{lle} Choin, fée invisible dont on n'approchoit point » (XXI, 2, 270, 384 — XXII, 44, 249). — « la dévote fée » (XXII, 313). — la fortune de ces deux fées » (XXII, 287)(2).

Nombre d'exemples prouvent d'ailleurs que ce n'est pas là une expression usée. Il arrive en effet qu'elle se complète avec une précision qui nous découvre les sources de notre auteur : — « sa mère, espèce de fée, demeurant presque toujours seule dans un palais enchanté » (II, 121 — III, 16). — « le terrain uni au point qu'il sembloit que ce ne pouvoit être que l'opération de la baguette de quelque fée bienfaisante du château enchanté » (XV, 260). — « un coup de baguette changea son sort en un instant » (12, 398). — « Sa maison étoit toujours fermée d'une grille qui laissoit voir un vrai palais de fée tel que les dépeignent les romans » (12, 415 — 13, 280). — Ces textes font songer aux contes de Perrault, pour ne citer que les plus célèbres.

On trouve du reste des souvenirs fort précis d'auteurs divers, et ces auteurs sont parmi les meilleurs du XVII^e siècle. Quelquefois, ce sont de

(1) Cf. d'Argenson, II, 356 : « Lui bien avec le Roi ! c'est bien connoître la carte du cabinet du Roi ! »

(2) Cf. d'Argenson, I, 125 : « il me reconduisit en grommelant comme une vieille fée ». On peut encore rappeler la façon dont Madame expliquait les qualités et les vices de son fils, le Régent.

véritables citations, sans nul pédantisme : « L'esprit fut la dupe du cœur » (X, 116). C'est l'adaptation d'une maxime de la Rochefoucauld (102), déjà retenue par M^{me} de Sévigné (dans L.). Peut-être était-elle fréquemment citée ⁽¹⁾. Ailleurs, c'est un souvenir précis de La Bruyère, souvenir conscient, puisque Saint-Simon lui-même nous renvoie à cet auteur. Dangeau est, « comme a si plaisamment dit La Bruyère, non pas un seigneur, mais d'après un seigneur » (XIII, 233). Il applique la même définition au fils de M^{me} de Sévigné, dont il connaît « les fameuses lettres » : c'étoit « moins un homme d'esprit que d'après un esprit » (XXIII, 361). Ceci atteste une connaissance personnelle des *Caractères*, et, moins précisément, des lettres de M^{me} de Sévigné.

Il connaît l'histoire de la servante de Molière, tout en faisant une erreur de personne. Mais la même anecdote a été racontée de P. de l'Estoile et de Malherbe (XXI, 217, n° 1 et additions). Saint-Simon introduit dans la biographie de Corneille cette anecdote passe-partout, en écrivant au Chancelier : « si vous me voulussiez traiter comme Corneille faisoit sa grossière servante, je crois que vous ne trouveriez pas mon opinion si déraisonnable » (XXI, 217). Erreur historique ? — Le mot est trop grave pour la chose. Voici un souvenir du théâtre de Corneille auquel il ne faut pas attacher trop d'importance, le vers, sans doute, étant déjà proverbe : « il fut vrai que ce qu'elle osa à Audenarde ne fut que des coups d'essai, et que c'en fut ici de maître » (XVI, 335).

Saint-Simon n'ignore pas Boileau. Ici, c'est une réminiscence probable d'un vers sentencieux : « N'est-ce point là de ces vérités qui ne sont pas vraisemblables ? » (XIX, 28). — « Il est des vraisemblances qui n'ont aucune vérité, et des vérités qui n'ont point de vraisemblance » (13, 177 — 15, 406). Là, c'est un souvenir précis : « Elle s'appeloit Françoise Mignot. Je ne sais si elle étoit fille de ce cuisinier que Boileau a rendu célèbre pour gâter tout un repas » (XXII, 164).

Les souvenirs de Racine ne sont pas plus nombreux. Les emplois figurés de « sultane » (XXI, 62 — 12, 31) peuvent sans doute faire songer à *Bajazet*. Mais Saint-Simon avait lu Tavernier. Puis, l'Orient étoit à la mode : la turquerie du *Bourgeois gentilhomme* et les *Lettres Persanes* en font foi. Enfin, le mot se rencontre dans les *Mémoires* de d'Argenson par exemple » (V, 112). Il n'est pas plus certain qu'il y ait ici un souvenir des *Plaideurs* : « Son père... s'appeloit Castille comme un chien Citron » (XIII, 3).

Beaucoup plus fréquentes sont les références à Molière. Les souvenirs sont ici des plus clairs et des plus variés. Ils évoquent presque tout son théâtre, de la grande comédie à la farce. D'abord une expression qui ne

(1) Cf. par ex. : Mathieu Marais, II, 133.

paraît pas avoir été bien comprise (Cf. H. et de Boil. XI, 568 Add.) : « être dans la bouteille » (XI, 165 — XII, 61 — XIX, 319 — XXI, 221, etc.), et qui s'explique évidemment par un passage d'*Amphitryon* (I, 2) :

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien
S'il n'étoit dans la bouteille.

— « Il embla à mon oncle la capitainerie des chasses de Senlis et de Halatte en vrai Scapin » (I, 137. Cf. *Chans. Hist.*, II, 207). — « Le Rebours étoit « le véritable original du marquis de Mascarille » (VI, 305 — XII, 160). Puis c'est le mot célèbre de l'*Avare* : « plus touché de la grande raison de « sans dot » (III, 297. Cf. II, 277). Ailleurs, souvenir possible des fêtes de 1664, « les Plaisirs de l'Isle enchantée » dont la Princesse d'Élide nous a conservé le souvenir : « Il se fit une île enchantée auprès de Meulan » (VIII, 76). — « avant la comédie de Georges Dandin, où M. et M^{me} de Sottenville prétendirent que le ventre anoblissoit » (XIV, 150). — « c'est sur lui que Molière prit son Tartufe, et personne ne s'y méprit » (XIV, 294). — « oh ! la grande puissance de l'orviétan ! » (13, 262 — 14, 48, 275 — 15, 168. Cf. *Amour médecin*, II^e acte, s. f.). — « la Faculté qui laisse mourir les gens dans ses règles » (XX, 232). Voilà une série d'allusions très claires qui prouve assez la connaissance qu'avait Saint-Simon, quoiqu'il ne fût pas homme de spectacles, du théâtre de Molière.

La Fontaine figurait aussi dans sa bibliothèque, et il est permis de supposer que Saint-Simon l'avait lu maintes fois. Il est possible, il est vrai, que certains des rapports que l'on peut signaler entre les deux textes viennent de ce que La Fontaine et Saint-Simon ont eu parfois des souvenirs communs. Ce peut être le cas de l'exemple suivant : « le Renard des mûres, si on ne songeoit point à lui, se faire prier, si on y pensoit » (XIX, 15). Le sens est le même que dans la fable connue ; cependant, Saint-Simon ne fait que reproduire un proverbe cité par l'Académie. Il n'est pas sûr qu'il y ait un souvenir de la fable « Le Lion et le Moucheron » dans ce texte-ci : « quoique ce fût la morsure d'un moucheron à un éléphant » (XX, 33). En revanche « se battre les flancs pour s'irriter davantage » (XX, 185), que ne citent ni l'Académie ni Trévoux, que Littré relève dans Voltaire, pourrait bien venir de la même fable. « Souffler le chaud et le froid » est un proverbe commun renouvelé par La Fontaine. « Le président Talon alla aussi dans l'autre monde voir s'il est permis de souffler le froid et le chaud » (V, 84 — VIII, 225). — « Le miroir cependant ne le contentoit pas... » (VI, 200) a toute l'allure d'un vers de La Fontaine. C'est l'habitude des fables qui explique cer-

taines manières de s'exprimer : « il se confessoit au renard et au loup qui ne vouloit rien moins que dérober sa brebis » (VII, 221).

Les rapprochements plus directs ne manquent pas. On disait bien « aller à pas de tortue » pour dire « aller lentement » (A. 1694-1718); mais nous trouvons un texte qui est, pour ainsi dire, une analyse d'une partie de la fable « Le Lièvre et la Tortue » : « L'Amirante accepta, fit de grands et lents préparatifs, partit le plus tard qu'il put, et marcha à pas de tortue » (X, 237). Il est vrai que les rôles des deux animaux sont ici confondus. La femme de Mursay voulait coucher seule la veille de ses dévotions; Saint-Simon paraît songer à un conte de La Fontaine, le *Calendrier des vieillards*, et écrit : « Mursay rendoit compte à tout le monde du calendrier de sa femme » (XIV, 80). Voici qui peut faire songer à la fable « Le Pot de terre et le Pot de fer » : « j'avois toujours pensé sur les mariages qu'il ne faut jamais prendre plus fort que soi, surtout des ministres, pour n'être point écrasé par ce qu'on a pris pour se soutenir » (X, 408). Ailleurs, c'est le roi-soliveau obtenu de Jupiter par les grenouilles : « Ce prince... étoit comme une poutre immobile qui ne se remuoit que par nos efforts redoublés » (XIX, 196). L'expression « attacher le grelot », qui est encore en usage, qui est absente de Furetière et que Littré ne note que dans Saint-Simon, rappelle le « Conseil tenu par les rats » (VI, 317 — XV, 407). — « L'Huitre et les Plaideurs » est au XVII^e siècle une fable d'actualité. Elle apparaît dans les *Mémoires* : « un tiers sans droit mangea l'huitre et donna les écailles aux deux prétendants » (VI, 108). — « il mangea l'huitre dont le Roucy et M. de Lorges n'eurent que les écailles, que je trouvai toutes deux fort dures » (12, 365). Ailleurs, souvenir de « l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits » : « le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa funeste distraction le venoit de précipiter » (VI, 175). L'emploi de « château en Espagne » est antérieur à La Fontaine même : M. de Boilisle cite (VI, 275) Étienne Pasquier et Jean Chapelain. Saint-Simon l'emploie plusieurs fois sans grande originalité (VI, 275 — XV, 6 — XVII, 85, 155). Mais c'est évidemment à la fable de La Fontaine qu'il songe. En voici la preuve : « Ce fut un château en Espagne et le pot au lait de la bonne femme » (XII, 194). — « Ce pot au lait de la bonne femme et qui en eut aussi le sort... » (XXII, 185). — « M^{me} des Ursins, honteuse après ce pot au lait de la bonne femme... » (XXIV, 212). Citons enfin quelques souvenirs d'autres fables : « comparer le procédé de M. le Grand à la fable du Loup et de l'Agneau... » (12, 299). — « il disoit qu'il vouloit tirer les marrons du feu avec la patte du chat » (13, 340) ⁽¹⁾. — « il avoit dit que le renard

(1) L'expression était proverbiale (Cf. A. 1694-1718).

étoit tombé dans le piège, que le trompeur avoit été trompé » (15, 260).

Saint-Simon faisant partie du groupe des admirateurs du duc de Bourgogne, il est naturel que l'on trouve chez lui des souvenirs du *Télémaque*. Nous ne parlons que de la forme. Le nom de Mentor » devient nom commun et les emplois en sont fréquents (XXII, 314 — XXIII, 41 — 12, 271 — 16, 176 — 17, 373, etc.). Au moins un souvenir textuel de *Télémaque* (L. V) : « c'est un don qui apprend avec une singulière excellence aux grands rois qu'ils ne sont faits que pour le bien et le bonheur de leurs peuples » (XIX, 165). (Cf. note de Boil.)

On peut noter quelques souvenirs précis d'un auteur étranger, Cervantès : « il trouvoit le temps d'écrire à Pontchartrain dans le style de Don Quichotte, dont il se disoit le triste écuyer et le Sancho » (XV, 227). Il est vrai que ce sont là les propres paroles de Tessé, qui se qualifiait lui-même de « votre écuyer de la triste figure ». Saint-Simon dit ailleurs d'Albéroni qu'il n'était « pas assez Don Quichotte pour attaquer tout le genre humain » (15, 169). Don Gaspard Giron était « un grand homme sec, noir, vieux...; son premier aspect rappeloit tout à fait le souvenir de Don Quichotte » (18, 143). M^{me} de la Feuillade était « une très bonne femme, mais beaucoup plus Marietornet que celle de Don Quichotte » (XVI, 399).

Si la littérature du xviii^e siècle a ainsi influé sur le style de Saint-Simon, les arts plastiques ont aussi déterminé bien souvent son expression. Il vient après la création de Versailles, le « palais enchanté », ou plutôt, il fut témoin de son développement. Il appartient à l'époque de la manie du bâtiment.

Il est difficile de relever tous les termes qui peuvent se rattacher, de près ou de loin, à la langue de l'architecture : « fonds » (X, 308) — « fondé » (IV, 167) — « fondement » (IV, 8 — V, 54 — XXII, 152) ont été employés par figure, mais non de manière neuve et originale. Saint-Simon parle du « groupe des Noailles » (XI, 16); or le premier exemple que cite H. est de 1676 et vient d'un traité d'architecture; l'Académie (1694) affirme qu'« il ne se dit qu'en matière de peinture et de sculpture ». Le mot est donc récent, au moment où Saint-Simon l'écrit, et appartient à la langue des arts. De même « hors d'œuvre ». « Ce supplément dura une demi-heure, avec fort peu de ménagement pour les expressions, et se montra tout à fait hors d'œuvre » (IV, 86). — « (article) qui étoit vague, hors d'œuvre, et qui ne disoit rien » (XXI, 175). D'après A. 1718, c'est un terme de bâtiment. A la même date, l'Académie ne connaît pas d'emploi figuré de « étançonner ». L. et H. ne citent que Saint-Simon. Bien qu'une pareille figure ait été employée par le duc de Montmorency en 1621 (« c'est un étanson à la couronne de France ».

Cf. duc d'Aumale, *Hist. des princes de Condé*, III, 155 et la note de Boil.), on ne peut laisser passer un texte comme celui-ci : « Les ducs de Chevreuse et de Beauvillier encore plus, étançonnoient leur amitié fugitive... » (XVII, 198). — « Pierre d'attente » (« pierres qui avancent à l'extrémité d'un mur pour faire liaison avec un autre mur qu'on a dessein de bâtir ». A. 1694) est employé au figuré : « deux bagatelles qu'ils donnèrent à leur sœur pour pierres d'attente... » (XV, 313). — « tous les monuments d'orgueil qu'en manière de pierres d'attente le cardinal de Bouillon y entassoit depuis si longtemps » (XX, 45. Cf. encore XX, 259 — XXI, 122, etc.). De même dans les textes contemporains. Cf. d'Argenson, V, 79 et *Chans. Hist.*, II, 56 :

On dit que pour pierre d'attente
Ce qui n'est pas écrasé
Faute de mieux la contente...

On trouve encore au figuré « pedestal » (XX, 13 — XXI, 144) — « plain-pied » (VI, 129 — IX, 161 — XII, 359 — XV, 461 — XVII, 160) — « étayer » : « le cardinal, toujours étayé et endoctriné par San-Estevan... » (VII, 278).

Il est naturel que l'on relève çà et là des figures empruntées au langage des jardins, auquel semblent appartenir certains emplois du verbe « pointer ». « Jardiner », contrairement à l'apparence, est tiré de la langue des forestiers : « jardinant, comme on dit en parlant des coupes de futaies » (17, 19). — « élaguer » se rencontre au figuré : « ils s'appliquèrent donc à élaguer, à affaiblir, à voiler tout ce qu'ils purent » (X, 117. Dans un portrait de Louis XIII fait par Saint-Simon. Cf. encore XI, 240). Avec un nom de personne comme complément : « ce directeur, qu'il élagua tant qu'il put » (XVI, 51).

L'art qui semble avoir surtout frappé l'imagination de Saint-Simon est la peinture. Sa vision était aiguë, son imagination visuelle puissante. C'est tout naturellement qu'il emploie des termes empruntés aux arts qui figurent le mouvement et la couleur, aux arts du dessin ; et il avait lui-même conscience de sa faculté maîtresse, puisque c'est à son œuvre, à sa personne même qu'il applique les expressions faites pour les tableaux et pour les maîtres de la couleur, des termes que nous n'osons nommer termes de critique d'art, vu l'époque.

Nous ne pouvons affirmer que « barbouiller », au sens de parler indistinctement, sens qu'ignore A. 1694 et que H. ne cite que dans Saint-Simon, soit un terme de peinture (XIV, 433) : « barbouiller quelque chose entre ses dents » (XVII, 393). De même, la valeur propre de « action » nous paraît douteuse : « Lui et Chamillart parlèrent à l'écart

assez longtemps avec action » (X, 88). — « après cette préface je me levai brusquement en pied, et, me tournant avec action vers M. le duc d'Orléans... » (XVIII, 350 — XIX, 303). Telle est en effet la définition de l'Académie : « Il se prend aussi pour cette partie extérieure de l'orateur, qui comprend le mouvement du corps et les gestes... Action se dit en peinture, des postures, des gestes et de tous les traits qui marquent quelque passion ». Terme de rhétorique, ou terme de critique d'art ? La chose est on ne peut plus douteuse.

Mais les expressions dont le rapport avec la peinture est évident sont nombreuses.

clair-obscur — « tout l'art, tout le ménagement des ombres et du clair obscur, ainsi que dans le plus beau tableau, y parurent... » (XXIV, 2). Il s'agit de l'Histoire du P. Daniel.

crayon — « d'autres choses... ont déjà donné un crayon de M. le Duc » (XIX, 58). — « Crayon de M^{er} le duc de Bourgogne pour lors » (XIX, 178 — XXII, 378). — « crayonner » (XXI, 101, etc.).

croquer — « pour réparer ce que j'ai trop croqué en parlant du retour et de la disgrâce du père... » (XIV, 303). A. 1694 : il se dit fig. des ouvrages d'esprit. Cf. *Chans. Hist.*, II, 163.

dessin — « (cette lettre) étoit comme un dessin en crayon que la pluie auroit presque effacé, et où il ne paroissoit plus d'ensemble... » (18, 234). Il s'agit d'une lettre obscure et confuse.

écorché — « un visage écorché qui d'ailleurs n'avoit rien de beau ». Ce peut être aussi un terme de blason : les animaux écorchés sont peints tout entiers en rouge.

ombre — « des ombres au tableau plus humaines » (XXII, 293). « L'énormité de cette dernière proposition frappe encore plus fortement que ne fait la simple vérité de la proposition censurée. C'en est une ombre qui la fait mieux sortir » (XXIV, 114). H. cite Boileau. L'emploi de « sortir » dans un pareil texte est d'ailleurs curieux. Cf. plus bas, s. v. « sortant » la définition du mot que donne l'Académie en terme de peinture.

original — « ses efforts n'aboutirent qu'à une maussade copie de Roquelaure, assez mauvais original lui-même » (XVII, 82). — « Courcillon, original sans copie » (XIX, 37). Cf. *Chans. Hist.*, III, 180 : original —, copie.

peindre — « un spectacle que je peindrois dans quarante ans comme aujourd'hui » (V, 367). — « Son fameux Télémaque... le peint d'après nature » (XXI, 293). — « Le récit simple... peint au naturel quels étoient le maître et le valet à l'égard l'un de l'autre » (17, 206).

peinture — « (le prédicateur) fit des peintures d'après nature... » (IV,

86). — « il me fit une étrange peinture des officiers généraux de son armée... » (XIV, 91). — « général en peinture... » (XIII, 366). — « surintendant des finances, mais un peu en peinture... » (XXII, 225). Cf. A. 1718.

perspective — « la situation... que tant d'autres des plus grands eussent si chèrement achetée dans les perspectives de l'âge du Roi et de celui du petit Dauphin... » (XXII, 358).

pinceau — « Les marques de leurs talents pourroient passer pour le dernier coup de pinceau de son portrait... » (XVII, 125). L'expression suivante paraît créée par analogie de « coup de pinceau » : « peindre quelqu'un en deux coups de langue irréparables et ineffaçables » (XIV, 264).

sortant (Cf. plus haut s. v. « ombre »). — « une physionomie vive, ouverte, sortante » (X, 308). A. 1694 : On dit en parlant d'un tableau qu'une figure sort pour dire qu'elle semble être en relief et s'avancer hors du tableau. Cf. le suivant.

tableau — « (Turenne était d'une modestie d'extérieur) dont l'ombre faisoit sortir davantage le tableau » (XIV, 218). — « après ce tableau ramassé et raccourci » (16, 224 — 17, 96).

Rembrandt — « une tête qui eût fait une bonne tête de Rembrandt » (12, 244). Cf. le suivant.

Van Dyck — « Bezons... une tête faite pour un Rembrandt et un Van Dyck, avec de gros sourcils et une grosse perruque » (XVIII, 306).

A ces exemples, on peut ajouter un emploi familier de « détrempe » que l'on trouve chez M^{me} de Sévigné : « personnage en détrempe » (17, 135). — « ces autres marquis et comtes en détrempe » (18, 154).

Ces textes prouvent de la part de Saint-Simon un réel intérêt pour les œuvres d'art. Son testament nous indique du reste qu'il possédait nombre de peintures d'artistes illustres. Or, la plupart des scènes représentées par les artistes sont empruntées à l'antiquité, païenne ou chrétienne. De l'antiquité chrétienne, nous parlerons plus loin. Constatons seulement que les arts, comme la littérature, comme la première éducation de Saint-Simon, expliquent les nombreux souvenirs de l'antiquité païenne que l'on trouve dans les *Mémoires*. Quand Saint-Simon dit d'une personne qu'elle est « jolie comme les amours » (XII, 274), ou que « sa figure étoit formée par les plus tendres amours » (XVI, 258), on peut supposer sans exagération qu'il tire sa comparaison soit de la littérature, soit d'une peinture ou d'un motif de décoration. De même quand il écrit : « jamais nymphe si belle... si marchant par les airs avec tant de grâce » (III, 455. Cf. encore : XXIV, 367). Quelquefois la vision d'art tourne à la caricature : « M. du Maine vint au devant de moi presque

sur les airs, tout boiteux qu'il étoit » (XXIV, 337). D'ailleurs certaines machines d'Opéra pouvaient expliquer de pareilles figures : il est le plus souvent impossible d'en préciser la provenance, d'autant que plusieurs influences ont pu concourir à les former, et qu'elles dérivent de plusieurs sources.

bandeau — « sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté » (XXII, 329).

chèvre-pied — « c'étoit une inanière de chèvre-pied, aussi méchant et plus laid encore que son père » (XVII, 67).

cyclope — « en considérant quel seroit le malheur de cette pauvre femme entre les mains d'un cyclope furieux de sa chute... » (XII, 326). Le mot est appliqué à Pontchartrain fils qui étoit borgne.

déesse — « belle et faite en déesse » (I, 118). — « le souverain étoit à ses pieds avec des respects comme devant une déesse » (VII, 222). — « Jamais personne ne représenta mieux la déesse de la jeunesse » (XIII, 185). — « une marche de déesse sur les nuées » (XXII, 281). — « La duchesse du Maine ne bougeoit de Sceaux à faire la déesse » (XXII, 376).

dieu — « ce que la timidité et la piété mal entendue attire de mépris même aux dieux de ce monde » (XVI, 251). — « (Louis XIV) pour les bâtards, ne leur trouvoit non plus d'âge qu'aux dieux » (XIX, 376). — Boilisle rapproche un texte de La Bruyère (I, 163, 164) : « Les fils des dieux n'attendent presque rien du temps et des années : le mérite chez eux devance l'âge ». — « demi-dieux » : « La louange, puis l'admiration, enfin l'adoration, furent le canal unique par lequel on pût approcher de ce demi-dieu » (XIII, 281).

divinité — « elle avoit tout ce qu'il falloit pour être adorée : aussi en devint-elle la divinité » (XI, 224). — « Les fréquents particuliers qu'elle avoit avec lui... la rendirent la divinité de la cour » (XII, 435). — « un rang dans les nues rabaissoit bien proche de terre une divinité si fort accoutumée à l'être » (XVI, 261). — « Elle devenoit, non plus la divinité qu'on alloit adorer, mais la prêtresse d'une divinité supérieure dont sa maison deviendrait le temple » (XIX, 250). Cf. encore XVII, 122 — XVIII, 425, etc.

enchanteresse — « ce fut donc dans des temps si propices à cette enchanteresse que le Roi devint libre » (12, 98).

furie — « c'étoit une furie blonde, et de plus une harpie » (X, 367). — « Nous déplorâmes ensemble le malheur d'avoir affaire à de telles furies » (XIX, 272). — « M^{me} de Sandricourt vint chez moi comme une furie » (12, 317).

géant — « élevé à force de machines et entassant les montagnes comme les géants » (XVI, 489). — « usage nouveau qui a formé

plusieurs géants de grandeur et des pygmées d'action » (XIX, 374, 375).

génie — « M^{me} d'Argenton, à qui les Génies avoient promis une couronne » (XVIII, 327).

harpie — Cf. plus haut, s. v. « furie ».

héros — « au fond de l'âme, les héros se sentent de l'humanité » (IV, 342). — « Il avoit la valeur des héros, leur maintien à la guerre » (XVII, 125). — « Il ne voulut pas que les honneurs prodigués au héros tournassent en titre pour sa maison » (XX, 47). Il s'agit ici de Turenne. (Cf. M^{me} de Sévigné). — « Monsieur le Prince le héros » (VII, 234 — XIII, 192 — XIV, 412 — XV, 65, 71, 118, 119 — XVII, 45, 123, etc.). C'est un véritable surnom donné au grand Condé.

hydre — « Je lui retraçai les travaux héroïques du Roi son grand-père, qui abattit enfin cet hydre à force de courage » (13, 87). Malherbe emploie des figures semblables dans l'Ode au Roi partant à La Rochelle.

nymphé — « ... jolie comme le jour, faite comme une nymphe » (III, 187). — « touchante, faite à peindre, une nymphe ». — « Entre une déesse et une nymphe, cette troisième sœur n'étoit qu'une mortelle » (V, 335). — « sa légèreté de nymphe la portoit partout » (XXII, 282). — « l'air et la taille d'une nymphe » (15, 317). Ailleurs, on trouve le mot employé ironiquement pour désigner la princesse d'Harcourt, « sale créature tournée en gratte-cul » : « la nymphe nageoit dans son lit » (X, 373).

oracle — « un tel mentor devint le prêtre qui faisoit parler l'oracle » (12, 335).

pygmée — « de pygmées ils étoient devenus géants » (XXIII, 319). Cf. s. v. « géant ».

satyre — « Heudicourt le fils, qui étoit une espèce de satyre fort méchant et fort mêlé dans les hautes intrigues galantes » (XXIII, 261). — « Une figure hideuse de vilain satyre » (XIX, 406).

sibylle — « Les trois filles moururent sibylles dans un coin de l'hôtel de la Rochefoucauld » (XXIII, 228).

sirène — « Avec tout cela, une sirène enchanteresse... » (III, 174). — « M^{me} de Maintenon... se trouva enchantée par la sirène » (XI, 228). — « une fois établi par vous auprès de M^{gr} le duc de Bourgogne, il le charmera comme une sirène enchanteresse... » (XIII, 220). — « L'abbé de Polignac est une sirène enchanteresse... » (XV, 476). — « C'étoit la sirène des poètes, qui en avoit tous les charmes et les périls » (XVI, 259). — « il m'avoua que c'étoit l'abbé de Polignac qui l'avoit éloigné; que c'étoit un enchanteur très dangereux, une sirène... » (XIX, 13). — « (il) rassemble en soi pour les autres les plus grands dangers, et ne leur plaît que pour les perdre, comme les sirènes des poètes » (XXII, 198).

Les noms propres mythologiques, noms de divinités païennes ou de héros légendaires, sont très fréquents. Il est d'ailleurs visible que Saint-Simon connaît les légendes qui les entourent : parfois, l'allusion à ces légendes est très claire, tandis qu'ailleurs on se trouve en présence d'emplois devenus communs.

Apollon — « Du Bois... ajoute plaisamment que Robin étoit l'Apollon sans lequel Maulevrier ne pouvoit faire de vers » (18, 187).

Argus — « Ses frères et ses sœurs étoient des Argus qui l'épioient partout » (XIII, 548). — « M^{me} de Vogué, dont il avoit fait la duègne et l'Argus de sa femme » (XXIII, 264). Cf. encore : X, 184 — 16, 410.

Atlas — « Le ministère l'enivra : il se crut l'Atlas qui soutenoit le monde » (XXI, 287).

Cérès — « Madame représentant fort bien Cérès après l'enlèvement de sa fille Proserpine, la cherchant en fureur, et la redemandant à Jupiter » (I, 73).

Cyclope — « Il me faisoit la grâce du Cyclope... ; il me réservoir à me manger le dernier » (19, 55) ⁽¹⁾.

Encelade — « Quel subit passage des terreurs du sort d'Encelade à la ferme espérance de celui du Phaéton » (XXII, 373). — « l'exemple que ces poètes offrent d'un Encelade et d'un Briarée se présente aussi bien naturellement à l'esprit » (XXIV, 359).

Esculape — « (on le regardait) comme un autre Esculape » (14, 380).

Icare — « le frère de sa femme, qui finit comme Icare » (XXIII, 69).

Jupiter — « C'étoit les grâces, la galanterie même, un Jupiter transformé en pluie d'or » (XVII, 241).

Mânes — « Invoquer les mânes du feu Roi » (19, 8).

Mars — « On l'érigeoit en dieu Mars » (XIII, 296).

Médée — « elle devint maîtresse publique de Monsieur le Duc et la Médée de la France pendant le ministère de ce prince » (XXIV, 123). — « Monsieur le Duc, mené par cette Médée » (15, 317).

Mercure — « il eut des commerces peu sèants, et fut accusé d'être le Mercure de Monsieur le Duc » (III, 343). — « porte-manteau d'Henri IV, et Mercure de ses plaisirs » (XXIII, 113). C'est le rôle de Mercure dans *Amphitryon*. Mercure = entremetteur dans Math. Marais, II, 186.

Midas — « depuis la fable du roi Midas, je n'avois lu nulle part... que personne eût la faculté de convertir en or tout ce qu'il touchoit » (16, 254).

Minerve — « Cette princesse qui, comme Minerve, n'avoit point de

(1) Ce mot est plusieurs fois employé pour désigner Pontchartrain le fils, qui était borgne.

mère, et ne reconnoissoit comme parents que ceux de Jupiter » (12, 419). La duchesse d'Orléans, bâtarde « légitimée sans nommer la mère ».

Morphée — « cette chambre devint aussitôt le palais de Morphée » (XXI, 42).

Muse — « Les Muses favorisèrent Dangeau » (17, 137).

Orphée — « c'étoit un Orphée qui savoit amener autour de soi les arbres et les rochers par les charmes de sa lyre, et triompher de la haine du feu Roi » (19, 22) (Le prince de Conti).

Pandore — « les effets si étendus et si prodigieux de l'ouverture de cette boîte de Pandore » (XX, 330) (La constitution *Unigenitus*).

Phaëton — « Telle fut la chute de ce Phaëton » (XIV, 96) (La Feuille).

Protée — « en qui, de plus, on ne douteroit pas que l'âme du fameux Protée n'eût passé » (XV, 4, 60 — XXI, 269 — 19, 10). Le mot est régulièrement appliqué à Vaudémont.

Rhadamante — « une figure de Rhadamante » (17, 237) (D'Argenson).

Tartare — « tant de pièges d'amitié... cachent presque tous les monstres que les poètes ont feints dans le Tartare » (XXII, 195).

Titan (XVIII, 12 — XXIII, 24). — « l'imagination des poètes qui ont fait entasser des montagnes les unes sur les autres, à force de bras, par les Titans, pour escalader les cieux. En même temps l'exemple que ces poètes nous offrent d'un Encelade ou d'un Briarée... » (XXIV, 359). — « Il n'avoit eu nulle part aux grandeurs que son frère avoit accumulées en Titan pour escalader les cieux » (12, 410). — « La dissipation et la fonte de ces montagnes entassées l'une sur l'autre, par degrés infinis, sur notre dignité, par ces géants de bâtards, ces Titans de la France » (15, 469 — 18, 462) (1).

Vénus — « cē dégoût du vin et cette mort à Vénus » (19, 25).

Presque tous ces noms propres sont employés à propos. Saint-Simon nous indique que ce sont là des souvenirs de la lecture des poètes. Anciens ou modernes, il les avait dans sa bibliothèque. Il connoissoit d'ailleurs *Télémaque*, épopée artificielle faite de fragments d'Homère et de Virgile.

Saint-Simon emprunte à l'histoire aussi bien qu'à la légende. Ses souvenirs de l'antiquité grecque sont peu nombreux : les auteurs grecs sont peu représentés dans sa bibliothèque classique, et nous ne voyons nulle part qu'il ait été à même d'en lire une ligne. Sa connoissance générale de l'antiquité suffit à expliquer des figures comme les suivantes, dont plu-

(1) Cf. encore Mathieu Marais, I, 396.

sieurs sont notées du reste par les dictionnaires du temps. — « C'étoit un nœud gordien qu'il leur parut plus facile de couper qu'à dénouer » (XVIII, 280 — 16, 306 — A. 1718). L'emploi figuré de « cynique », épithète appliquée à Harlay, au comte de Fiesque, au chevalier de Coislin, n'est pas plus original (V, 33 — VI, 120 — X, 273 — XIV, 366, 367, etc.). La comparaison d'une femme désolée ou furieuse avec une « bacchante » est notée par l'Académie, se trouve à satiété dans *Télémaque* : « toutes ces femmes qui étoient à Saint-Cloud... couraient ça et là, criant échelées comme des bacchantes » (VIII, 327). — « Chausser le cothurne » n'est pas dans le Dictionnaire de 1694 : nous sommes plus surpris de ne pas l'y trouver que de le rencontrer dans Saint-Simon (XIX, 134 — 12, 420 — 17, 54, 273). Plus curieux sont les emplois figurés des mots « mystère » et « initier », quoique ces expressions se trouvent par exemple dans *Athalie*. Les textes qui comportent l'expression complète éclaircissent du reste ceux où « initier » est employé seul. « D'Antin étoit trop initié dans les mystères de Meudon » (XVII, 422). — « tout ce qui a été le plus initié dans leurs mystères » (XXI, 52). — « je ne me suis jamais présenté aux mystères du petit troupeau » (XXI, 304). — « Il fut un temps assez considérable à s'initier, et parvint après à être des repas particuliers » (II, 338). — « Il s'étoit initié dans le plus particulier de Monseigneur » (II, 47). Cf. encore IV, 304 — XXI, 276, etc. (1).

Saint-Simon connaît beaucoup plus immédiatement l'antiquité romaine, ayant eu une éducation latine. Un des plus grands éloges qu'il puisse faire d'un homme, c'est de le présenter comme « un personnage à l'antique » (VII, 260). Celui qui n'en a que les apparences est « un étui de sage de la Grèce et de citoyen romain » (13, 271). Le citoyen romain est une sorte de héros. Sur ce point, Saint-Simon est d'accord avec ses contemporains, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Maintenon, voire Montesquieu et Fontenelle. Les textes où transparait cette admiration sont nombreux. « Le grand homme, que les Romains eussent également admiré » (X, 333) (Turenne). — « Cette offre romaine ne fut point acceptée » (XIII, 159). — « ce trait digne des Romains les plus illustres du temps de la plus pure vertu de leur République (XVIII, 153 — XIX, 368). — « Catinat rappela le souvenir de ces grands hommes qui, après les triomphes les mieux mérités, retournoient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie, et peu sensibles à l'ingratitude de Rome » (XXII, 267).

On constate dans les *Mémoires* bien des souvenirs précis de l'histoire

(1) « Initier dans les mystères » se trouve dans les textes de l'époque, notamment dans les *Mémoires* de M^{me} de Staal-Delaunay. L'expression, d'ailleurs, intéressante, n'appartient pas à Saint-Simon.

ou des institutions romaines. Sans doute on ne peut attacher grande importance à l'emploi figuré de « laurier » (XXII, 178, etc.) pour désigner la gloire militaire, ni songer nécessairement à Cicéron ou aux Césars quand il dit que le duc de Bourgogne eut « un mot de Père de la Patrie » (XXII, 327). Mais voici des termes plus précis :

affranchi — « les affranchis du feu Roi » (16, 271). Il s'agit des valets qui l'abordaient à toute heure et avaient, de ce fait, une certaine influence. C'est un souvenir évident des affranchis de Claude (dû à *Britannicus* ?) Autre exemple : « affranchi des Hollandois, confident du roi Guillaume... » (XV, 60).

apothéose — « dans son apothéose, elle n'a jamais méconnu les amis, etc. » (III, 484). — « ce monarque... qui a conduit ses bâtards jusqu'à l'apothéose... » (XVII, 285). A. 1694 ne le donne qu'au propre, comme terme d'histoire romaine.

auspices — « un mariage fait sous d'étranges auspices... » (XI, 61). — « la diète de Ratisbonne ne s'y continuoît que sous ses auspices » (XI, 152). — « Ce fut sous de tels auspices que des personnes qui ne perdoient jamais la présence de Dieu au milieu de la cour et des affaires... prirent un gendre qui n'y croyoit point... » (XI, 333).

client — « le maintien d'un client qui fait bassement sa cour... » (VIII, 29). — « Tessé, son ami, pour ne pas dire son client... » (XI, 307). — « M. du Maine dont il avoit toujours été le client... » (XVI, 253).

consul — « Les deux consuls et leur licteur convinrent donc de tout ensemble, et du personnage de chacun d'eux dans cette funeste tragédie » (XXV, 13). Le duc du Maine, M^{me} de Maintenon et Voysin.

dictateur — « M. de Meaux, le dictateur alors de l'épiscopat et de la doctrine » (II, 346). — « (il) fut toute sa vie le dictateur, et, pour ainsi dire, l'arbitre et le maître de toute cette famille si unie » (IV, 14). — « le dictateur perpétuel de ses amis, de sa famille, etc. » (VII, 266). Cf. encore : VII, 267 — IX, 126 — X, 129 — XIII, 37 — XIV, 110, etc.

esclave — « ses filles regrettoient la condition des esclaves... » (XVII 236). — « esclavage » (XVII, 235).

tribun — « il se croyoit tribun du peuple, et aspiroit à leur faveur et à leur dangereuse puissance... » (17, 261).

triomphe, triompher — Figure très fréquente ; plusieurs exemples montrent bien qu'elle vient de l'histoire romaine. « Le duc de Malborough... garda le maréchal de Tallard et les officiers les plus distingués... pour en orner son triomphe » (XII, 184). — « il les fit embarquer avec lui, pour orner le triomphe de son retour en Angleterre » (XII, 350). — « une réputation non entamée, qui lui avoit fait goûter, presque comme aux héros de l'ancienne Rome, tous les honneurs du triomphe au voyage qu'il

venoit de faire à Paris » (XIII, 390). — « à moins que du Bois ne voulût orner son triomphe d'un captif qu'il n'osoit et ne pouvoit mépriser » (16, 178). Autres emplois, moins précis : VI, 135, 199 — XVI, 484 — XVII, 5, 226 — XIX, 81, 193, 288, 384 — XX, 121, 131, 135, 276, 319, 359 — XXI, 284, etc.

Les souvenirs précis de l'histoire romaine sont, de plus, assez nombreux.

Caton — « Ce Renneville étoit une espèce de Caton pour les autres, et rien moins pour lui » (VI, 448). — « Le mari étoit un faux Caton bien glorieux » (XIII, 451).

César — « Il avoit aussi des amies indépendamment d'amour ; il en fut accusé de plus d'une sorte, et c'étoit un de ses prétendus rapports avec César » (XVII, 124. Suétone, 49, 50).

Constantin — « Après avoir comblé le Roi d'éloges, et l'avoir comparé à Constantin et à Théodose » (XX, 344). — « aux pieds du fils aîné de l'Église, du destructeur de l'hérésie, du Théodose de nos jours » (XXII, 212). Saint-Simon reproduit les termes employés par un évêque à l'assemblée du clergé.

Fourches Claudiennes — « Berwick passa comme ses confrères sous les Fourches Claudiennes le jour même de la jonction de son armée, pour laquelle il prit l'ordre du duc de Vendôme avec une indignation dont il ne se cacha pas » (XVI, 293).

Germanicus — « M. le prince de Conti, le Germanicus d'alors... » (II, 47). D'après M. de Boilisle, qui cite M^{me} de Sévigné (II, 274, 276), la comparaison aurait été mise à la mode par les traductions de Perrot d'Ablandcourt et d'Aimelot de la Houssaye.

Marc-Antoine — « (perle comme celle) que la folie de magnificence et d'amour fit dissoudre par Marc-Antoine dans du vinaigre, qu'il fit avaler à Cléopâtre » (18, 330).

Rubicon — « Enfin, tenté par de grosses abbayes, il passa le Rubicon » (XIX, 22) (Ottoboni, gagné par Louis XIV). — « le Rubicon étoit passé » (16, 6). — « le Rubicon fut intérieurement passé... » (16, 138). — « c'est l'épée tirée contre le Régent, le Rubicon passé avec le plus grand éclat » (18, 468).

Théodose. Cf. plus haut, s. v. *Constantin*.

Tite — « Tite, les délices du genre humain » (XIX, 177).

triumvirat — « ce formidable triumvirat menoit tout » (XV, 436). — « le triumvirat qui les gouvernoit tous, et qui seul vouloit éterniser la guerre... » (XVIII, 23). — « le triumvirat qui s'étoit rendu maître des affaires... » (XVIII, 24). — « Le formidable triumvirat se remua solidement... » (XX, 318) (M^{me} la Duchesse, M^{lle} de Choin et les Lillebonne).

— « un revers que le triumvirat et que Monseigneur qualifièrent d'affront » (XX, 322). — « le triumvirat contre lui [Fénelon] » (XX, 332) (Le cardinal de Noailles, Bossuet et Godet-Desmarais). — « ce triumvirat qu'il avoit captivé » (13, 28). — « Une nouvelle troubla le triumvirat » (13, 165). — « les personnages de ce triumvirat » (13, 170) (Acquaviva, Alberoni et le P. d'Aubanton).

On trouve même des souvenirs de l'histoire du Bas-Empire. Tel « res-semble tout à fait à un roi des Huns » (XIX, 394); d'autres sont « des bourgeois porphyrogénètes, c'est-à-dire nés dans toute la considération et le crédit d'un long et puissant ministère » (VII, 180).

Les citations latines empruntées à la littérature profane sont, pour la plupart fort connues; beaucoup devaient être d'un emploi courant à l'époque. Certaines ont pu passer par la langue du Palais. C'est ainsi qu'il est question de « maximes tirées ex visceribus causæ » (XX, 58. Cf. Cic., *de Orat.*, II, 78). Plusieurs des exemples qui suivent prouvent d'autre part que certaines locutions latines s'employaient dans la conversation familière.

« Monsieur, lui dis-je, angustia undique » (15, 424).

« ab incunabulis » (19, 27). Cf. Liv. IV, 36, etc.

« les deux premiers, toto cœlo distants du troisième » (19, 94). Cf. Macrobe, dans Freund.

« Que ne fait point faire aussi auri sacra fames! » (17, 68). Ovide, dans Freund.

« Impar oneri » (17, 236). Cic. dans Gœlzer. Cf. d'Arg., III, 211 et 280.

« Inde iræ » (XVI, 162). Cf. Juvénal, sat. I. Paraît d'ailleurs proverbial. Cf. d'Argenson, II, 81. Mathieu Marais, I, 496.

« L'odieux du malum quia malum appetere » (15, 456).

« On l'appeloit omnis homo » (19, 155).

« Estrades fit dire encore vrai à ce proverbe : Filii heroum noxæ » (XX, 254). Cf. Val. Max., III, 5.

« D'autres dirent juridiquement à M^{me} de Soubise le Sic vos non vobis de Virgile » (XV, 69).

« Similis simili gaudet : cela se retrouve en tout » (XX, 251).

« (la lettre) de M^{me} la duchesse d'Orléans dont les trois premiers mots étoient : Veni, vidi, vici » (XIX, 287).

Ailleurs, on se trouve en présence de réminiscences probables, mais non précises. « Il se trouvoit tout à coup fondé sur le plus ferme rocher, et peut-être ne regarda-t-il pas sans quelque complaisance ces mêmes vagues, de la violence desquelles il avoit pensé être emporté quelquefois,

ne pouvoir plus que de se briser à ses pieds » (XXI, 291). M. de Boislisle rapproche ce texte d'un passage de saint Luc (VI, 48). Sans nier l'intérêt de ce rapprochement, nous nous demandons si le texte de Saint-Simon n'est pas une réminiscence du fragment connu de Lucrèce : *Suave mari magno...* ». Il est d'ailleurs possible qu'il y ait contamination des deux textes.

Saint-Simon, bien qu'il se soit présenté lui-même comme un sujet peu académique et qu'il ait écrit sans prétention, n'est pas cependant un écrivain sans autre ressource que son talent naturel : c'est un homme cultivé. Culture de grand seigneur, sans doute, et à qui rien de ce qui touchait la noblesse n'était indifférent. Il était extrêmement attaché à toutes les prérogatives de son rang ; son titre, au dire de ses contemporains, était sa seule préoccupation. A leur suite, les modernes n'ont vu en lui qu'un duc et pair entiché de noblesse au point d'en avoir l'intelligence rétrécie. Que des questions de préséance, mesquines pour nous et insignifiantes, aient eu de son temps beaucoup plus d'importance qu'il ne nous paraît, nous l'avons déjà signalé. La connaissance du blason était alors une véritable science qui, pour Saint-Simon, avait été nécessairement l'objet d'une étude sérieuse ; aussi en employait-il la langue avec précision :

accolé — « les armes de Bourbon qui le choquoient accolées avec les siennes » (IV, 39).

bar — « elle étoit ducal, mais fermée par quatre bars » (VI, 21).

bande, barre — « barre changée en bande » (IV, 46).

brisure — « Les armes des bâtards ont des sortes de brisures distinctes (XIX, 380). — « Armes pleines, sans nulle brisure » (XXIV, 193).

chabot — « ils ont toujours conservé du moins leurs chabots en écartelure » (XIV, 145).

croix — « la croix de ses armes » (XV, 459 et 297). * A. 1694. H.

écarteler des armes (IX, 117 — XV, 160).

écartelure (IX, 170 — XIV, 145). * A. 1694.

écu — « (les époux) semèrent tous deux leurs écus ».

époyer — « Il est encore bien distinctement époyé aux armes de Lorraine, en pierre, sur les portes de Nancy » (VI, 472).

filet en barre — « brisé d'un filet en barre » (XV, 393).

givrée — « elle portoit d'argent à la croix de gueules givrée d'or » (XV, 297).

gueule — Cf. *supra*.

mâcle — « Le nom et les mâcles de Rohan » (XIV, 171).

semé — « ses armes, ou entières ou semées » (XX, 47, 48).

La science nobiliaire de Saint-Simon ne s'arrêtait point au blason ; quelque importance qu'il ait attaché aux signes extérieurs, il n'était pas homme à ne point aller au delà, surtout en pareille matière. Il semble avoir fait le plus grand cas des détails protocolaires à cause de leur sens profond : effacer les signes distinctifs de la noblesse, c'était effacer la noblesse elle-même. De là sa colère quand il voyait les ducs prendre rang après les bâtards, sa joie quand il constatait des marques extérieures de leur supériorité sur le Parlement. La hiérarchie féodale était pour lui la hiérarchie traditionnelle du royaume ; elle était comme l'armature de l'État. De là le cas qu'il fait des préséances : la confusion des rangs est pour lui la marque de l'égalité détestable établie par le Roi qui, tandis qu'il s'élève aux nues, ravale la noblesse et la confond avec la « vile bourgeoisie ». Défenseur de la noblesse et de son rôle politique, il semble qu'il en avait étudié les origines en même temps que celles de la monarchie. Sa connaissance des Antiquités françaises paraîtrait sans doute bien imparfaite aux savants modernes. Quoi qu'il en soit, les termes de droit féodal sont fréquents et témoignent de réelles connaissances historiques :

allodial — « biens allodiaux » (I6, 324). Cf. « franc-alieu ».

arrière-ban — « le commandement en chef de tous les arrière-bans du royaume » (I, 153).

arrière-fief — « Sedan est fief de Mouzon, et arrière-fief de la couronne » (XX, 55).

baillette — « Ces baillettes, qui furent données d'abord aux meilleurs habitants des villes, s'étendirent aux meilleurs de la campagne. Elles furent bientôt connues sous le nom de rotures... » (XXV, 194). * A. 1718. Trév. H.

commise (13, 130) = conflit. A. 1694 : droit féodal.

damoiseau — « Ils l'avoient donnée en fief à des seigneurs sous le nom de damoiseau » (XV, 40). Cf. Giry, *Manuel de Dipl.*, p. 332.

exoine — « Il lui falloit une « exoine », c'est-à-dire une légitime excuse et grave pour se dispenser de s'y trouver » (XXV, 201). Ferrière, *Dict. de Droit et de Pratique* : espèce de comparution qui se fait par un autre. Il donne « exoiner ».

félonie (VI, 416 — X, 252 — XX, 13, 33, etc.). A. 1694 : révolte du vassal contre le suzerain.

feudataire — « grands et immédiats feudataires des divers royaumes des Espagnes » (IX, 165).

fief (XII, 357 — XX, 55, etc.).

franc-alieu (IV, 290 — 16, 229).

homme-lige (V, 186) — *hommage-lige* (VI, 378).

juveigneur (V, 186 — XIV, 165). * H.

lignager (retrait) (15, 365). Cf. Br. IV, c. 12.

lods (XXI, 359). — Cf. H.

mouvant et dépendant de la couronne (VI, 24) « mouvance » (VI, 27).

quenouille — « les biens passent tous, sans distinction, en quenouilles et de femelles en femelles à l'infini » (IX, 153).

roture — « seigneurs de quelques petits fiefs ou rotures... » (XII, 357 — XXV, 194). Cf. « baillette ».

Ainsi, l'instruction de Saint-Simon nous paraît beaucoup plus étendue et plus profonde que ne le font supposer l'opinion de ses contemporains, celle des modernes, et même les apparences. Certains grands seigneurs auraient-ils été plus cultivés que nous ne serions tentés de le croire ? Connaissance du latin, lecture de textes anciens et modernes, choisis parmi les meilleurs, connaissance de l'histoire et de la légende païennes que les artistes ou les décorateurs autant que les écrivains lui rappellent sans cesse, tel est l'essentiel de sa formation. Cette culture latine qui apparaît à chaque instant sans qu'on puisse taxer l'auteur de pédantisme est un signe des temps. Les partisans des Anciens l'emportaient encore : les souvenirs de l'antiquité persistent jusque dans les journaux de la Révolution. L'influence de la société est, sur ce point, évidente. A ces connaissances générales, indispensables à l'honnête homme, s'ajoutent des connaissances spéciales à l'homme entêté de noblesse, au féodal. Au seuil des temps modernes, l'esprit féodal existe encore, comme les vestiges du régime. On constate un essai de restauration à la fin du règne de Louis XIV : « Fénelon rêve une royauté féodale, appuyée sur une noblesse qu'on relèverait, et partageant avec elle le gouvernement de l'État... Les souvenirs lointains de la féodalité rurale se mêlent aux rêves littéraires d'un retour à la simplicité primitive » (Lanson, *Litt. franç.*, p. 619). Tel est l'avis de Saint-Simon qui, au point de vue politique, n'est pas un isolé. C'est l'esprit de tout un groupe de réformateurs, aux idées surannées, mais à la foi ardente, qui explique l'intérêt qu'il a porté aux antiquités françaises.

CHAPITRE XI

LA CULTURE RELIGIEUSE

On n'aurait qu'une idée très incomplète de la culture de Saint-Simon si l'on se contentait d'étudier celles de ses figures qui proviennent des arts ou de la littérature « laïques ». Saint-Simon était un dévot, et un dévot de bon aloi, sincère et instruit. Sa foi est aveugle : il ne songe pas à faire un seul instant la critique de ses croyances. Mais il a des dogmes religieux une connaissance exacte et minutieuse ; il connaît les détails de la liturgie ; il connaît la vie monastique en homme qui l'a vécue lui-même durant ses retraits à la Trappe. Les lectures pieuses, l'assistance aux offices et aux sermons entretiennent cette culture. Sur ce point encore, l'influence de la société est certaine et puissante.

A son époque, la querelle janséniste n'est point apaisée : il a vécu au milieu de gens qui tous, plus ou moins ouvertement, prenaient parti pour ou contre Port-Royal, pour ou contre la bulle *Unigenitus*. D'autre part, il a été l'ami des plus illustres quiétistes, et, quelle que fût son affection, son admiration, pour certains d'entre eux, il a perçu ce qu'il y avait de dangereux dans leur doctrine ; en tant que dévot, il a bien quelque mérite à n'avoir pas été séduit par le « sublime » de Fénelon et à ne s'être jamais laissé « initier dans les mystères du petit troupeau ». En somme, il a vécu dans un temps où les questions de dogme les plus difficiles étaient discutées en dehors du monde des théologiens, devenaient matière de pamphlets, même de chansons. La religion et la politique sont d'ailleurs choses connexes pendant toute la durée de l'ancien régime. Saint-Simon, curieux d'histoire, connaît les rapports du pouvoir royal avec Rome dans les temps anciens. Sous Louis XIV, ces rapports deviennent parfois fort tendus : la société tout entière y est attentive. Il est donc naturel que Saint-Simon soit au courant et des querelles religieuses, et des usages de la cour de Rome.

C'est aux querelles que se rattache l'emploi de certaines figures : le

nom d'Arnauld devient nom commun, presque adjectif : « M^{me} de Torcy, fort Arnauld, étoit fort mécontente de la conduite de Fréjus sur la constitution » (17, 254). Les partisans de cette constitution sont des « constitutionnaires » (12, 241 — 13, 349, 351 — 16, 212 — 19, 209 — * H), — les prêtres de Saint-Sulpice des « sulpiciens » (XXI, 366, 368) ou encore des « barbes sales ». Il est question du « huguenotisme » (13, 246). C'est ainsi que le *Chansonnier Historique* crée des mots aventuriers : « loyoliste » (I, 44), — « quesneliste » (I, 97), — « ignacien » (I, 103), — « jésuitique » (I, 92), etc.

On constate ailleurs le souvenir de certains détails des offices. « Acolyte », que l'Académie ne cite qu'au sens liturgique, reçoit dans les *Mémoires* un sens figuré, si vivant de nos jours qu'il fait oublier le sens propre : « Bissy étoit à vendre et à dépendre au P. Tellier et à ses deux acolytes ». — Certaines oraisons deviennent mesures de la durée : « l'espace d'un bon Credo » (18, 254, 367), « l'embarras dura plus d'un lent Pater » (XXII, 39. Cf. V, 176 — XIX, 234 — 18, 361). — « Je demeurai deux bons Miserere sans parler... » (XIX, 294). Quelques-uns de ces emplois sont du reste notés par l'Académie. Tel souvenir du Credo est bien plus original. Le chancelier Daguesseau est exilé à cause de son opposition à Law. Trois ans et demi après, Law va le trouver et lui offre de rentrer en grâce « s'il vouloit se résoudre de bonne grâce à ce qu'on désiroit de lui ». Le chancelier se laisse fléchir — « et le public, quand il en fut informé, le reçut froidement et s'écria : « Et homo factus est » (17, 101). Mathieu Marais (qui cite un peu plus loin le prophète Isaïe!) constate et rapporte la même expression (Cf. M. Marais, I, 334, 337). Elle n'est point de Saint-Simon; le point intéressant, c'est justement qu'elle appartient au « public ».

Les locutions qui se rapportent aux institutions ecclésiastiques et aux affaires du clergé sont fréquentes au sens propre, et Saint-Simon les emploie avec pleine intelligence de ce sens, qu'elles soient françaises, latines ou italiennes.

agence — « l'exercice de son agence du clergé » (VI, 43). * H.

archimandrite de Messine (VII, 125).

baptistaire — « plus d'extraits baptistaires » (XIV, 316). Br. III, 218.

bénéficial — « affaires temporelles et bénéficiales du clergé » (12, 231).

camerlingue (VII, 352).

cause majeure — « l'intérêt du Parlement de juger ces causes majeures » (XXI, 235). A. 1718 : Droit canon.

commettant — « dans les procurations qu'ils y apportent de leurs commettants » (XIII, 270. En parlant des députés à l'assemblée du clergé). A. 1762.

comprotection — « la pourpre, l'archevêché de Montréal en Sicile, et la comprotection d'Allemagne... » (X, 239). * H. Cf. Trév.

comprovincial — « dans son diocèse, où il étoit comprovincial des deux évêques » (XX, 348). * H. Cf. M. Marais, III, 529 (dans Boilisle).

consécrateur (IX, 10 — 13, 250). A. 1740. Bossuet dans H.

consistorial (avocat) (VII, 354).

constitution — « Le pape prononça la condamnation, qui fut dressée en forme de constitution » (VI, 150).

consulteur — « Sept consultants nommés par le pape » (X, 127). Cf. Trévoux et A. 1718.

semi-arien (XVIII, 253).

dévolu — « un dévolu sur un bénéfice » (I, 214).

dimissoire — « donner des dimissoires et se mêler de la discipline intérieure du clergé (X, 266 — 17, 22 et 23).

diocésain — « il étoit mon diocésain à la Ferté » (V, 379).

exaltation (VII, 201, 255) = élévation au pontificat.

expectorer — « Il fit donc avertir le Roi qu'il alloit expectorer Polignac avec les autres... le Roi consentit donc à l'expectoration » (XXIII, 270). A. 1718. Cf. « in-petto ».

extra-tempora — « la même messe basse, qu'il célébra extra-tempora » (17, 23).

gratis (le) (XXV, 187).

Index — « livre... mis à l'Index » (XVII, 58, 61). A. 1718.

ineffable — « l'ineffable et l'incompréhensible mystère de la Grâce » (XVIII, 252). A. 1694.

in-globo — « condamnation in-globo (XXIII, 391 — VI, 153).

in-pace — « mis juridiquement in-pace » (V, 407).

in-petto — « Le pape avoit réservé quatre chapeaux in-petto... » (XXIII, 268, 269, 271, etc. — XIII, 249 — XX, 77).

in-reatu — « Il étoit actuellement in-reatu, puisqu'à Rome son procès s'instruisait juridiquement » (17, 223).

légal-a-latere (IX, 101 — X, 162 — XIV, 401, etc.).

métropole (XVII, 380).

molinisme, moliniste (XVII, 58 — XVIII, 264, 265). * H.

nutum (ad) (XIX, 380).

opter l'évêché d'Ostie (VII, 157, 196).

ordinaire — « l'évêque universel, ordinaire et diocésain de tous les diocèses » (XXII, 6. Cf. XIX, 385).

pélagien — « la doctrine des pélagiens et des demi-pélagiens » (XVIII, 252).

primatie (XVII, 380).

prosélyte (III, 43).

quiétisme (IV, 87). B. IV, 498.

quiétiste (IV, 61 — XV, 370).

reniement — « son reniement l'avança » (X, 15). Cf. Furetière.

rote — « auditeur de rote » (I, 287 — XI, 188). — « auditorat de rote » (XIII, 249, etc.). A. 1718.

siècle — « restitué pleinement au siècle » (X, 15) (ecclésiastique redevenu pleinement et régulièrement laïc).

suffragance — « la suffragance de Reims » (19, 72). * H.

suffragant — « ce premier suffragant de l'Église romaine » (XX, 31).

translation (II, 358) (d'un évêque d'un siège à un autre).

vocation (la) des Gentils (XIX, 181).

Toutes ces expressions appartiennent à la langue ecclésiastique. Saint-Simon paraît ne les avoir jamais employées soit improprement, soit abusivement. Non content de les avoir employées au sens propre, il emploie souvent au figuré des expressions analogues.

abjurer — « elle promet qu'elle n'iroit plus à Port-Royal, sans toutefois l'abjurer le moins du monde » (VI, 218). H. cite Boileau, Lesage et Voltaire, pour le figuré. Il convient de remarquer ici que l'emploi est très voisin de l'emploi au sens propre.

anathème — « on a vu... avec quel anathème cela fut rejeté, et à quel point ces deux excellents et habiles citoyens en demeurèrent perdus » (XX, 164) (à propos de Boiguilbert et Vauban). A. 1694 ne le donne qu'au propre.

anathématiser — « M. de la Trappe osoit anathématiser un évêque » (V, 170). H. cite un exemple du figuré dans M^{me} de Sévigné :

athlète — « Rome, qui les ménageoit comme des athlètes des prétentions ultramontaines... » (XVIII, 272). A. 1718 : on appelle fig. les martyrs, les athlètes de la foi ou de Jésus-Christ.

canoniser — « être l'idole du monde... y faire adorer jusqu'à ses vices et admirer ses plus grandes fautes, canoniser tous ses défauts » (XVII, 326). H. « déclarer canonique », conforme aux canons de l'Église; il ne cite pas d'exemple analogue à celui-ci.

chrême — « Sa vertu le rendit suspect aux jésuites, à qui l'hôtel de Conti l'étoit déjà de tout temps à cause de l'ancien chrême du vieux hôtel de Conti » (XVII, 246). — « Il étoit toujours demeuré une sorte de liaison de Monsieur le Prince et de M. le prince de Conti à lui, de l'ancien chrême des pères... » (XVII, 343). — « l'ancien chrême des Louvois, si opposés à tout ce qui étoit Colbert » (XXI, 391). — « Ce rare chrême des Mortemarts... » (12, 419). — « les ducs qui étoient le plus à l'hôtel de Condé par l'ancien chrême de père en fils des guerres civiles » (15,

431). — « ils se sentoient du vieux chrême du feu Roi... » (15, 460). — « Le garde des sceaux, plein de son ancien chrême... » (16, 110).

confession — « nous contâmes notre fait au Chancelier sous le sceau de la confession » (XIX, 241) — A. 1718.

custodi-nos — « Abus fort étrange de ces custodi-nos de charges de président à mortier » (19, 220). Le mot s'emploie propr. à propos de bénéfices.

démérite — « C'étoit un démérite aux uns, etc. » (12, 70). Théologique.

dyscole — « Ducs dyscoles » (XX, 281). A. 1762 : difficile à vivre. — La veaux renvoie à J.-J. Rousseau. — C'est un terme de droit canon qui signifie « dissident ». Cf. *Chans. Hist.*, II, 174, en parlant du clergé.

excommunication — « le pauvre abbé étoit touché de cette espèce d'excommunication » (VI, 46). Le roi « s'étoit buté » à ne pas lui donner d'évêché.

gnose — « Cette duchesse de Mortemart étoit, après la duchesse de Béthune, la grande âme de la gnose, et la mieux aimée de l'archevêque de Cambrai » (XIX, 36). — « abandonné à M. de Cambrai surtout, et à toute sa gnose » (XXI, 368). — Terme de théologie que Trévoux dit n'être employé que par l'abbé Fleury, mais qui se trouve dans Bossuet.

in-petto — « (prétention que la duchesse d'Orléans gardait toujours) in-petto » (14, 117). M. Marais, II, 412 (1).

interstice — « jugeant que cet état d'interstice au palais de Medina-Celi ne pouvoit durer toujours » (XXIV, 219). H. : intervalle de temps que l'Église fait observer entre la réception d'un ordre et celle de l'ordre supérieur.

lâtrie — « Ce duc, à travers une éminente piété presque de l'autre monde, d'une timidité qui sentoit trop les fers, d'un respect pour le Roi trop peu distant de l'adoration de lâtrie... » (XXII, 18). — « Il eut donc ordre de détruire son propre ouvrage, et d'empêcher les évêques d'Espagne d'accepter ce qu'ils devoient adorer d'adoration de lâtrie » (14, 251).

mitigation — « la fin de cette cérémonie fut l'époque de la mitigation du salon de Marly, qui reprit sa forme ordinaire comme on l'a dit d'avance » (XXI, 346). A. 1718 : terme monastique. A. 1694 ne donne que « mitiger » qui s'employait surtout en parlant des ordres religieux. Il s'agit de la reprise des jeux quelque temps après la mort du Dauphin (XXI, 223).

nutum (ad) — « le prévôt des marchands y étoit son vice-roi ad nutum » (14, 194).

(1) « On parle de trois maréchaux de France. Ils sont encore *in petto*.... » (II, 412).

préconiser — « Tandis qu'Harcourt, Voysin et M^{me} de Maintenon le préconisoient... » (XIX, 15). A. 1718 : il s'emploie en plaisanterie. C'est un terme de consistoire que Saint-Simon emploie du reste au sens propre quelques lignes plus loin : « en cour de Rome... où c'est à lui à proposer et à préconiser les évêchés » (XIX, 19).

schisme — « La révérence en mante que les dames de Lorraine vinrent faire au Roi... fit un schisme entre elles... » (V, 20). — Cf. VI, 14, 65. — « A ceux-là, je représentai le schisme radical de la Cour » (XIX, 205). — « Je pensais que couper à jamais toutes racines de questions de préséance entre nous nous mettroit à couvert des schismes qui se mettoient si souvent parmi nous... » (XXI, 145).

variation — (XIX, 368) A. 1694-1718 : variation de témoins, d'hérétiques. — Cf. le titre *Histoire des Variations*, etc.

vesperie — « la vesperie recommença encore avec plus d'aigreur » (XV, 249). — « la vesperie fut forte et dura assez longtemps » (XVII, 105, 202). D'après H., c'est un terme universitaire. A. 1694 : terme de théologie. Il se prend qqf. au sens de réprimande.

Saint-Simon emploie tous ces termes avec une exacte connaissance de leur valeur, car, en aucun cas, on ne constate d'erreur de sens, ni d'incohérence : le sens figuré est toujours en rapport avec le sens propre, qui l'explique clairement.

Saint-Simon connaît aussi la vie de cloître. Nous avons vu que lui-même faisait régulièrement des retraites à la Trappe. D'ailleurs, nombre de ses contemporains, vers la fin de leur vie, se retiraient du monde et menaient une vie quasi monastique : tel Pontchartrain. Il a fréquenté assidûment l'abbé de Rancé, a eu de bons rapports, quoiqu'il n'aimât guère les jésuites, avec le P. de la Chaise qu'il estimait. Aussi connaît-il très bien la hiérarchie de la Compagnie, depuis le novice jusqu'au « gros bonnet à quatre vœux » (IV, 85). Il est fréquemment question des « gros bonnets » des jésuites (VII, 85 — X, 10 — XX, 12). Cette locution nous est expliquée par le Dictionnaire de Trévoux. Voici les degrés de la hiérarchie par lesquels est passé le P. Tellier : « Il avoit passé par tous les degrés de la Compagnie, professeur, théologien, recteur, provincial, écrivain » (XVII, 56, 57). Parfois un détail menu et précis : « son prieur, avec un passe-partout, va ouvrir sa cellule » (X, 13) — A. 1694 : « Les supérieurs des communautés ont ordinairement des passe-partout pour entrer par toutes les portes. » Les termes qui désignent des choses de la vie de cloître sont fréquents au sens propre :

abbatial — « retiré depuis trente ans dans l'abbatial de la Trappe » (XXI, 4).

agrégé — « ces agrégés font les mêmes vœux que les jésuites » (12, 164).

bonnet — « les gros bonnets à quatre vœux » (IV, 85). Cf. encore VII, 85 — XIII, 10 — XX, 12 — XXII, 146 — XXIII, 292 — 16, 205, etc. et Trévoux.

chef-lieu (XVIII, 276). — D'après Ferrière (Dictionnaire de Droit, Paris, 1747), c'est « le principal manoir d'une seigneurie ». Pour Saint-Simon, c'est la principale maison d'une communauté de religieux.

claustral — « les bénéfices claustraux ou affectés aux religieux (XX, 3).

commendataire (II, 362, 363 — XX, 10).

commende (XX, 2).

compagnon — « Il avoit été compagnon du P. Adelman... » (II, 141). Furet. : « se dit des religieux qui habitent ou marchent ensemble ».

« *donnerie* (1a) d'Aubrac » (II, 361).

« *donné* (un) de la Trappe, d'un esprit fort supérieur à son état » (V, 402). Cf. Trévoux.

hospice — « Port-Royal de Paris n'étoit qu'un hospice de celui des Champs » (XVIII, 278). A. 1694 : monastique.

institut — « les divers Instituts sont diversement appliqués à l'action et à la contemplation » (XIX, 168).

institutteur (d'une règle monastique) (XIX, 167).

instrument de pénitence — « il se macéroit habituellement par des instruments de pénitence » (XIII, 256).

laure (I, 49) = habitations dispersées dans le parc du monastère des carmes déchaussés de Marlague. Trévoux : grec *λαύρα*.

maison professe (XIV, 288 — XVII, 51).

observance (X, 13 — XIX, 167). Cf. Acad. et Furet.

réclamer — « menaçant souvent de réclamer contre ses vœux » (X, 114).

« *recteur* de Grenoble et de Lyon » (XVII, 42). A. 1694 : supérieur de Jésuites.

répondre — « leur messe, qu'ils sonnent, et que le voisin, qui entend la cloche, vient répondre » (I, 49).

Les comparaisons tirées de la vie monastique sont fort nombreuses : Harlay allant demander miséricorde à Versailles, est comparé aux « généraux des chartreux, à tous leurs chapitres généraux ».

cilice — « Ce fut un homme à cilice, à pointes de fer, à toutes sortes d'instrument de continuelle pénitence » (XIII, 263).

cloche — « exact et précis en tout au delà de la cloche d'un monastère... » (VI, 558).

clôture — « Les plus proches furent plusieurs jours sans oser se montrer,

et il y en eut qui regrettèrent de n'avoir pas gardé une plus longue clôture » (XII, 203). — « Le Roi, dont la Vérité n'approcha jamais dans la clôture où il s'étoit emprisonné lui-même » (XII, 395 — XXI, 115 — 12, 129 — 13, 6, 42 — 15, 301 — 16, 129). — Sens propre : « De là cette clôture de monastère qui les suivoit au milieu de la cour » (XXI, 301).

coupe-choux — « Le duc de Béthune, son mari, n'étoit qu'un frère coupe-choux » (XXI, 303). — Absent des lexiques du XVIII^e siècle ; L. ne cite que Saint-Simon et Béranger.

novice — « sa douceur, sa soumission de novice ne la purent garantir ni des injures fréquentes, ni des coups de pied et de poing... » (XVII, 238).

pénitent — « leur goût étoit constant pour les prosélytes ou les pénitents du monde » (XVIII, 344). — Il s'agit ici de « diables faits hermites ».

profès — « des gens... moines profès d'indifférence et d'impuissance, mais qui se souvenoient parfois qu'ils n'en avoient pas fait les vœux » (XIX, 206). H. cite Boileau et Gresset.

psalmodier — « (il alloit) par routine aux différents conseils où il avoit sa voix... et peu en peine de l'effet de son avis, comme feroit un moine qui, assidu au chœur, psalmodieroit avec les autres, content d'avoir prononcé les psaumes dans la cadence accoutumée, peu en peine d'y appliquer son esprit et son cœur, ni de réfléchir que sa présence corporelle et l'articulation de ses lèvres étoit insuffisante sans cette double application » (XVIII, 35).

Ce dernier exemple prouve à lui seul combien la vie monastique est présente à son esprit ; il ajoute même à la comparaison proprement dite une conclusion morale qui nous découvre ses sentiments profonds.

Saint-Simon est religieux. Il nous parle du « grand livre toujours ouvert du spectacle de la nature qui élève tant à Dieu... » (XV, 437). Ne pouvons-nous songer au Vicaire savoyard, et n'y aurait-il pas là un signe des temps ? — Mais Saint-Simon est dévot, et d'une dévotion qui parfois l'éclaire : on peut lui faire un mérite de distinguer l'« adoration de latrerie » que l'on doit à Dieu, du respect profond que l'on doit au Roi. On sent la réprobation lorsqu'il parle de l'« idole » qu'est ce dernier pour la plupart des courtisans (XI, 224 — XVI, 377 — XXII, 312) ; on la perçoit encore lorsque, dans le discours à M^{gr} le duc de Bourgogne, il écrit que Dieu a laissé des défauts aux plus grands hommes « pour faire souvenir les autres qu'ils ne sont que des hommes, et les préserver de l'idolâtrie » (XIX, 143). — Il parle souvent de l'enfer (IX, 98 — XII, 295 — XIX, 202 — XX, 195), ou du diable (IX, 85 — XI, 54 — XII, 293 — XVI, 90) : figures communes, comme le prouvent la plupart de ces textes. De même, nous ne croyons pas pouvoir affirmer absolument que les nombreux emplois figurés du mot « poison » soient dus à l'in-

fluence de la langue religieuse (II, 349 — XIV, 343 — XVI, 329 — XVIII, 95, etc.). Cependant, ces emplois font plutôt songer à certaines phrases des sermonnaires ou à certains vers d'*Atthalie* qu'à la fameuse Affaire des Poisons.

Il existe d'ailleurs bien des exemples qui sont bel et bien des emprunts à la langue de la dévotion. Il en est qui sont plaisants : « lorsqu'il fut employé aux finances, il demeura plusieurs jours sans être directeur : sur quoi le Chancelier lui dit plaisamment que l'enfant étoit baptisé et en sûreté, mais non encore nommé... » (XV, 376). La plupart sont sérieux : tel ce curieux emploi de « blasphémer » : « (il ne faut pas) douter du tremblement des bâtards à l'égard d'un prince aussi religieux que M^{sr} le duc de Bourgogne, pour leurs rangs, qui blasphèment, et pour leurs établissements, qui effrayent » (XVI, 14). Enfin, il est impossible de nier, en présence des textes qui suivent, l'influence qu'ont exercée sur Saint-Simon les sermons qu'il a entendus ou les œuvres d'édification qu'il a lues : « Je ne connois point de sermon si touchant que la douleur et la résignation profondes de l'un et de l'autre » (XIII, 179). — « Tombé depuis dans une grande misère, elle lui a servi de prédicateur. Il s'est retiré au Noviciat des Jésuites » (XXII, 25). — Le mot « thème » qu'Audry de Boisregard juge « fort pédant » au sens de « sujet », mais qui se trouve chez les auteurs de *Mémoires* et dans le *Chansonnier* (I, 149), est employé au propre et au figuré par Saint-Simon : « Le prédicateur prit son thème sur la dévotion à la sainte Vierge » (IV, 86). — « sans différer un moment de prêcher, il prit son thème sur la soumission due à l'Église » (VI, 154). D'après l'Académie, le mot désigne le « texte de l'Écriture » que développe un prédicateur. C'est, à très peu près, le sens que lui donne Saint-Simon dans les exemples ci-dessus ; seulement, la compréhension du terme est chez lui plus grande : il signifie tout sujet de sermon. Puis, le sens devient plus général encore : « Le Roi prit son thème là-dessus, et fit sèchement des reproches à Monsieur de la conduite de son fils » (VIII, 315 — XVII, 166). — « elle paraphrasa ce thème de toutes les louanges dont il étoit susceptible » (XXIII, 245). — « Il me fit mille politesses et mille amitiés, sur lesquelles je pris thème de lui dire qu'il ne me pouvoit arriver rien de plus fâcheux que l'exécution de ce qu'il m'avoit dit la veille... » (18, 289). — Ailleurs, c'est une figure empruntée au langage mystique : Bissy, refusant l'archevêché de Bourges pour ne pas trop s'éloigner de la cour, « se fit un honneur auprès de ses dupes de ne pas vouloir quitter sa première épouse... » (V, 37). — Bel-sunce... y devint illustre... par le refus de l'évêché de Laon pour ne pas quitter sa première épouse » (XVII, 228). Cf. le texte suivant : « Anciennement un évêque devoit s'en tenir à sa première épouse, et ne pas désirer d'en changer ; on traitoit d' « adultère spirituel » tout évêque qui quittoit

son évêché pour en posséder un autre d'un revenu plus considérable » (Saintfoix, *Essais sur Paris*, V, 86). Voici un résumé partiel d'un discours de l'évêque d'Albi, plein de souvenirs des Pères et de saint Thomas : « il lui dissimuloit que le pain de la parole manqueroit au peuple, et même le pain de vie, le pain des anges, faute de moyens de former des pasteurs » (XXI, 340). Saint-Simon, plein de souvenirs semblables, parle lui-même comme un sermonnaire. Il y a dans les *Mémoires* des passages, au sujet de la mort du duc de Bourgogne par exemple, qui sentent l'oraison funèbre. Nous nous garderons du reste de les considérer comme « déclamatoires », ainsi que l'ont fait certains critiques, car on ne les trouverait point tels dans Bossuet. Sans doute, ils font contraste avec la manière habituelle de Saint-Simon ; mais l'éloquence n'en est point factice ; elle s'explique simplement par l'affection excessive que l'auteur avait pour le duc de Bourgogne. Ailleurs, c'est le sentiment religieux, profond et sincère, qui exalte l'expression. Voici quelques-uns de ces passages, où l'on voit apparaître les images chères aux écrivains sacrés et à ceux qui ont eu commerce avec l'Écriture. « La chair et le sang n'eurent jamais de part à la conduite du cardinal de Noailles » (17, 22). — « il paroisoit que Dieu aveugloit ce seigneur, permettant qu'il travaille contre son propre bien, et comme conduit par un esprit d'erreur... » (15, 167). — « le compte que j'aurois à rendre à Celui qui domine le temps et l'éternité » (15, 333). — « Ces choses dans lesquelles paroît toute la grandeur de Dieu, qui se joue des hommes, et qui prépare et tire de riens et de néants les plus grands et les plus singuliers événements, ou qui, dans un ordre inférieur selon le monde, découvre ce que c'est que la foiblesse des instruments par lesquels il daigne soutenir sa vérité et l'Église » (XII, 156). Bossuet n'aurait pas mieux dit, ni avec plus de conviction. Saint-Simon découvre comme lui la main de Dieu dans la suite des événements quotidiens : « à tout cela, qui peut méconnoître la main de Dieu toute puissante... » (XIV, 64). Et c'est par l'intervention de la Providence qu'il explique, en langage dévot, un échec ou une défaite. C'est ainsi qu'il parle des fautes commises à la bataille de Hochstedt : « Ces prodiges d'erreur, d'aveuglement, retracent bien, quoique dans un genre moins miraculeux, ces victoires et ces défaites immenses que Dieu accordoit ou dont il affligeoit son peuple suivant qu'il lui étoit fidèle ou que son culte en étoit abandonné » (XII, 201). — « Il étoit arrêté que l'esprit d'erreur et de vertige déferoit seul notre armée » (XIV, 58). C'est ainsi que Joad prie Dieu d'égarer Athalie. On peut considérer comme appartenant à ce genre de style les expressions qui suivent :

ange — « Je disois d'elle et de M^{me} de Dangeau... qu'elles étoient le

mauvais ange et le bon ange de M^{me} de Maintenon... » (XVII, 69). — « elle se conduisit avec lui comme un ange... » (XII, 258). — « dévote comme un ange... » (XII, 302). — « Tant qu'elle dura, ce fut un ange, qui ne se laissoit point de prières, d'austérités, de toutes sortes de bonnes œuvres... » (XIV, 276). — « Avec de l'esprit, je ne dirai pas comme un ange, mais comme un démon... » (XV, 19). — « ce mauvais ange de M^{me} de Maintenon... » (XIX, 405). Cf. encore III, 192 — XVI, 94, etc.

chaîne — Tant sont fortes les chaînes du monde, auquel trop souvent on croit de bonne foi avoir renoncé » (XV, 114).

colonne — « c'est se priver de l'admirable spectacle des premiers siècles de l'Église, de l'édification de ses colonnes... » (I, 8).

croix — « Tant de vertus requrent à la fin la récompense que le monde leur donne, beaucoup de croix et de tribulations qu'il porta avec courage... » (12, 139).

décret — « il étoit résolu dans les décrets éternels que la France seroit frappée au cœur ce jour-même... » (XIV, 49). — « Mais le décret en étoit porté... » (XX, 181).

Dieu — « Et peut-on s'empêcher de reconnoître que, lorsque Dieu veut châtier, il commence par aveugler ? » (XIII, 366). — « le moment de Dieu n'étoit pas venu » (XII, 254).

Divinité — « Quel reflet de la Divinité dans cette âme candide ! » (XXII, 320).

épurer — « Telle fut la chancelière de Pontchartrain, que Dieu épura de plus en plus par de longues et pénibles souffrances... » (XXIV, 232. Cf. V, 390 — XI, 63).

éternité — « les familles de ces ministres si puissants et si riches, qui semblent, dans leurs fortunes, les établir pour l'éternité » (X, 9).

holocauste (XXV, 62).

loup — « le loup qui a succédé à ce grand et digne pasteur » (IV, 456).

moisson — « (le cardinal de Noailles dans son mandement) s'éleva... sur la licence de quelques évêques de s'ingérer dans la moisson d'autrui » (XX, 347).

mystère d'iniquité (XX, 345). — « mystère d'abomination » (*ibid.*).

oint — « les rois... qui sont ses oints » (XXIV, 364, 365).

pasteur — « rendre compte au souverain pasteur » (VII, 281).

père — « C'étoit un grand et saint pape, vrai pasteur et vrai père commun » (VII, 244).

réprouvé — « Je n'ai guère vu face d'homme mieux représenter celle d'un réprouvé que la sienne » (13, 196). H. cite Hamilton.

superbe — « D. Gervaise tomba dans la punition de ces philosophes superbes dont parle l'Écriture » (V, 392). — « Le maréchal de Villeroy arriva avec ce bruit et ces airs qu'il avoit pris de tous temps, et que sa

faveur et ses emplois rendoient plus superbes » (VI, 413). — « Le génie court et superbe de Villeroy... » (XIII, 368). — « On peut juger à quel excès cet homme superbe fut piqué de l'affront » (XVII, 319). Cf. XVIII, 326, etc. — « Celui qui nous a montré Séjan dans tous les vices, ses desseins pernicieux, sa superbe... » (XVI, 228). — « rien ne blesse tant la superbe des rois... » (XVIII, 215). — « la superbe et la morgue de l'un... » (18, 455). — « toute la superbe de sa sécurité... » (18, 467). A. 1694 : terme de dévotion.

ténèbres — « (la Providence procède par des voies si profondes) qu'il ne faut pas s'étonner si toute vue et toute prudence humaine est demeurée dans les plus épaisses ténèbres jusqu'au moment de l'événement » (VII, 248).

troupeau — « Peu à peu il s'étoit approprié quelques brebis distinguées du petit troupeau que M^{me} Guyon s'étoit fait » (II, 344). — « Cambray fut un coup de foudre pour tout ce petit troupeau » (II, 345). — « Bientôt il s'éleva dans Saint-Cyr un petit troupeau tout à part dont les maximes, et même le langage de spiritualité parut fort étranger à tout le reste de la maison... » (III, 42). Cf. encore : III, 46, 47 — IV, 64 — V, 304 — XI, 77, 333 — XII, 302 — XV, 367 — XXI, 299, 302, 303, 304, 366 — XXII, 104, 120, 378, 379, etc. Il s'agit des quiétistes. — « la partie sacrée du troupeau de Jésus-Christ qui sert de pasteur à l'autre » (XXI, 340. Cf. VII, 81).

vertige — « esprit de vertige et d'aveuglement » (XVII, 5).

voie — « La Providence... qui dispose des empires par des voies si profondes » (VII, 247). — « il y a des voies de grands saints moins proposées à suivre qu'à admirer » (XIX, 260). — « fort Autrichien, profond dans ses vues et dans ses voies » (VII, 265). Les textes précédents peuvent éclairer celui-ci.

zélateur — « l'esprit zélateur de l'assemblée » (13, 457).

Pour grande que soit l'influence des sermons et de la littérature religieuse moderne sur le style de Saint-Simon, elle ne saurait suffire à expliquer nombre de figures tirées directement de l'Écriture. Tantôt c'est une réminiscence, tantôt un souvenir précis, parfois même une citation qui prouvent de ces textes une connaissance profonde. Certaines figures bibliques étaient familières : « avaler un calice » (V, 390 — IX, 24 — XII, 304 — XV, 52, 57 — XVI, 295 — 12, 158, etc.) ⁽¹⁾, — « être l'ouvrier de son bonheur » (XI, 48), — et même « mettre quelqu'un sur le chandelier » (XVIII, 240) étaient des expressions reçues, notées par l'Acadé-

(1) Cf. cependant, XXV, 62, un passage où cette expression reprend son originalité entière.

mie. On peut admettre avec Littré que « s'en tenir à l'ancien poids » est d'origine biblique, mais il convient de n'accorder à cette locution qu'une originalité relative, puisqu'on la constate dans Trévoux. Du moment que « M. le duc d'Orléans appelloit souvent M^{me} la duchesse d'Orléans, M^{me} Lucifer » (XXI, 79), — que « sa taille et sa figure avoient acquis le nom de Goliath », à M. de Valentinois, nous ne saurions nous étonner de ce que M^{me} Guyon soit heureusement qualifiée de « prophétesse » (II, 344). Enfin, on rencontre çà et là des traces de croyances populaires : « il disoit que, lorsqu'il s'agissoit de se fier à la France, il falloit suivre le conseil donné à celui qui se noyoit au sujet de l'invocation à Saint-Nicolas » (13, 335). Cf. *Chans. Hist.*, I, 124.

On trouve en tout cas dans les *Mémoires* des mots qui ne s'entendaient qu'au sens propre, au sens religieux, à la fin du xvn^e siècle, et que Saint-Simon emploie figurément, ayant d'ailleurs présente à l'esprit leur valeur dans la Bible. « C'étoit un patriarche dans sa famille, qui en faisoit les délices, l'union, la paix, et qui rappeloit la vie des premiers patriarches » (XXIII, 202). — « il me lâcha, avec un air de mépris pour M. de la Trappe, que c'étoit mon patriarche... » (V, 176). — « Elle vit encore pleine de sens, d'esprit et de santé à quatre-vingt-sept ans, en patriarche de sa nombreuse famille... » (XVI, 383). D'après A. 1718, « tabernacle » ne s'employait que pour désigner les tentes des Israélites. Saint-Simon écrit pourtant : « De ce moment, il résolut d'y fixer ses tabernacles, et de renoncer à la Francé » (XXI, 267). Il emploie au figuré le mot « sanhédrin » que l'Académie n'admet au propre qu'en 1762 : « un petit nombre, et ce qui se peut appeler leur sanhédrin secret, fut pour ce prélat... » (XIX, 208). — « le sanhédrin ténébreux et mystérieux le suivit de toutes ses forces » (XX, 332).

Tout cela est biblique, et le rapprochement des textes que l'on trouve dans les *Mémoires* prouve que Saint-Simon connaissait l'Écriture dans toutes ses parties, Ancien et Nouveau Testament. Ce sont d'abord des souvenirs de la Genèse : « la noblesse, ranimée d'un souffle de la bouche de ce prince devenu roi, reprendroit son ordre, son état et son rang » (XXII, 17. Genèse, II, 7). — « l'abbaye de Saint-Ricquier que j'arrachai du Régent à la sueur de mon front » (13, 120. Genèse, III, 19).

Puis, des souvenirs très précis des différents patriarches :

Noé — « ses enfants qui, non contents de montrer la nudité de leur père, l'ont rendue encore plus honteuse en imprimant ses lettres avec celles de M^{me} de Sévigné » (III, 344. Genèse, IX, 22).

Abraham — « On vint à vouloir d'autorité coactive, à supprimer tout usage d'or, d'argent et de pierreries, je dis d'argent monnoyé, à prétendre persuader que depuis le temps d'Abraham, qui paya argent comptant la

sépulture de Sara, jusqu'à nos temps, on avoit été dans l'illusion... » (17, 14). — « Sa proscription d'espèces, puis de pierreries, pour n'avoir que du papier en France, est un système que je n'ai jamais compris, ni personne, je pense, dans tous les siècles qui se sont écoulés depuis celui d'Abraham, qui acheta un sépulcre en argent pour Sara quand il la perdit... » (17, 165). Cf. Genèse, XXIII, 16.

Loth — « plein d'une juste, mais singulière horreur pour tous les habitants de Sodome, et jusqu'au moindre soupçon de ce vice » (XIII, 282. Genèse).

Jacob — « M. du Maine, le Benjamin de M^{me} de Maintenon » (XV, 23, Genèse, XXXV, 18, etc.).

C'est ainsi que Saint-Simon rappelle les différentes parties dont se compose la Genèse. On peut ajouter à ces textes une curieuse comparaison, qui s'explique par un verset de la Genèse (XXX, 23), mais aussi par un fragment d'Isaïe (IV, 1), et un autre de saint Luc (I, 23, 25) : « il ne vouloit plus être évêque que pour l'honneur, et comme, avant Notre-Seigneur, les juives se marioient pour ôter l'opprobre de dessus elles ».

Nous entrons dans l'Exode, le Lévitique et les Nombres. De nombreux emplois du mot « plaie » peuvent s'expliquer par le souvenir des plaies d'Égypte. Certains textes, du moins, le font penser : « Depuis l'année 1709, les plaies domestiques redoublèrent chaque année » (12, 150, 155). — « Pour dernière plaie... » (17, 16). Cf. II, 339 — VIII, 73 — XV, 398 — XVII, 52 — XXI, 210, 213 — XXII, 7 — 13, 205, 263, etc. Cependant il est difficile de rien affirmer : tel autre texte peut comporter un souvenir de la Passion : « Je me garderai bien de tomber dans un détail cruel qui rouvriroit en moi des plaies encore sanglantes » (XIX, 173). Mais il y a des références plus précises : « puisqu'il est appelé à être un jour l'image de Dieu, il ne doit pas dédaigner de voiler sa face devant eux, de peur que l'éclat de la lumière dont elle brille ne les épouvante, et ne les fasse mourir, comme il est écrit que, pour cette raison, Dieu même s'est voilé ainsi en se découvrant à quelques-uns de son peuple » (XIX, 169). — C'est un souvenir évident de l'Exode (XXXIII, 20-23). C'est encore un souvenir de ce texte (VII, 11-22 — VIII, 7-18) que nous trouvons, à propos des rapports entre le duc de Bourgogne et Vendôme en 1708 : « un prince... qui n'avoit pour soi que la vérité suffoquée par tous les prestiges des magiciens de Pharaon ».

Le « bouc émissaire » est un souvenir du Lévitique. « Vous sentez que je veux faire de M^{me} d'Argenton le bouc émissaire de l'Ancienne loi... (XVIII, 333. Cf. 14, 321 — 17, 89 — Lévit., XVI, 20). C'est assu-

rément du même texte que dérive cette autre figure, beaucoup plus vague : « Vous voulez que je le charge de toute l'iniquité qu'on m'a imputée... » (XVIII, 332. Cf. le contexte). — Autre souvenir du Lévitique : « Il y découvrira que (la médisance, la calomnie, etc.), sont les viandes immondes de l'Ancienne loi, permises en la Nouvelle, commandées en certains cas. » (XIX, 164 — Lévitique, XI).

Le livre des Nombres fait suite. « Je ne pouvois m'empêcher de sentir vivement sur lui ce que les mauvais Israélites se disoient dans le désert de la manne : *Nauseat anima mea super cibum istum levissimum* » (19, 89. Cf. II, 345 — Nombres, XXI, 5). — On trouve ailleurs des allusions amusantes à l'histoire de Balaam : « le reproche que fit l'âne de Balaam à ce faux prophète... » (IV, 329 — XXIII, 113).

Un autre texte nous fait songer à l'histoire d'Absalon, dans le livre de Samuel (II, 18, 9 et sq.) : « tout cela tint encore quelque temps Law comme suspendu par les cheveux, mais sans avoir pied nulle part » (17, 90). Voici de ce même livre une citation précise : « Je l'essuyois précisément au même âge où étoit mon père quand il perdit Louis XIII ; au moins en avoit-il grandement joui, et moi, *gustavi paululum mellis, et ecce morior* » (XXII, 357 — Samuel, XIV, 43). — En 1709, le royaume, était en triste état : il ne se trouvait « qui que ce soit qui osât porter la main à cette arche chancelante et prête à tomber » (XVII, 154). C'est l'histoire du lévite Oza (Samuel, II, 6). Le duc de Noailles, travaillant à diviser les ducs, joue le rôle d'Achitophel (12, 338 — Samuel, II, 16, 17). L'évêque de Chartres est comparé à Élie : « Bissy, que feu M. de Chartres lui avoit donné comme son Élisée » (XX, 335 — 12, 143 — L. des Rois, II, 2). Fénelon et son « petit troupeau » espèrent tout du duc de Bourgogne devenu Dauphin : « ils le regardoient comme un autre Esdras, comme le restaurateur du temple et du peuple de Dieu après la captivité » (XXI, 302 — Esdras, I, 7, 8, 9, 10).

Mêmes preuves de la connaissance des psaumes, des « livres sapientiaux » et des prophètes. Nombre d'images viennent de là. Nous ne nous arrêterons point à tout ce qui peut venir de la Bible par intermédiaire : « les sources étrangères et pestilentielles de l'orgueil » (12, 23), et autres expressions semblables, viennent de la Bible, mais se rencontrent aussi chez les sermonnaires et dans les livres de piété. Nous trouvons des souvenirs bien autrement précis des Psaumes :

« C'est bien littéralement à lui [du Bois] qu'on peut appliquer ce passage du psaume : « j'ai passé, il n'étoit déjà plus, il n'en est rien resté ; jusqu'à ses traces étoient effacées — *vidi imperium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani ; Et transivi, et ecce non erat, et non est inventus locus ejus* » (19, 137).

« elle l'avoit vue sortir de terre, et surpasser rapidement les plus hauts cèdres » (XI, 111 — Ps. XXXVI, 35).

« ils étoient en crainte et en tremblement » (XXI, 316 — Ps. LIV, 6 — Tobie, XIII, 6).

« Mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite » (XXII, 309 — Ps., *passim*).

« Dieu, qui permet les défauts et les vices dans les hommes, et qui défend la calomnie et même la médisance, leur a cependant donné des yeux pour voir et des oreilles pour entendre » (XIX, 162 — Ps. CXIII, 5 et 6).

« Une autre mort arrivée en même temps parut moins précieuse devant Dieu et fit moins de bruit dans le monde » (XIX, 392 — Ps. CXV, 15).

« Jamais homme ne posséda son âme en paix comme celui-là ; comme dit le Psaume, il la portoit dans ses mains » (XXIII, 193 — Ps. CXVIII, 109).

« Il faut être soutenu puissamment de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors » (XXII, 313 — Ps. CXXXVIII, 10).

Saint-Simon emprunte également aux livres sapientiaux, ceux de Salomon. Lui-même nous y renvoie très précisément à propos des princes légitimés dont le rang et les prétentions le scandalisaient si fort. « Et voilà l'aveuglement où conduit l'abandon aux femmes de mauvaise vie, que Salomon décrit si divinement » (XXIV, 363). — « Quelle vérification puissante de ce que le Saint-Esprit a déclaré dans les livres sapientiaux de l'Ancien Testament, du sort de ceux qui se sont livrés à l'amour et à l'empire des femmes » (12, 153 — Prov., V — VI — VII — XXI). A côté de ces renvois précis, nous trouvons quelques souvenirs des Proverbes, de l'Ecclésiaste ou du Cantique des Cantiques :

« le miracle visible de celui qui met des bornes à la mer (XVII, 212 — 12, 48 — Prov., VIII, 29).

« Elle... acheva de me donner l'idée de la femme forte » (XVIII, 88. Cf. Prov., XXXI, 10 et sq.). Saint-Simon songe au texte biblique, plutôt qu'au livre du P. le Moyne, *La Galerie des femmes fortes*, 1647, qui raconte l'histoire d'héroïnes.

« La chute de ce prince des superbes eut trois degrés » (XVII, 309. — Ecclésiastique, X, 17).

On peut également trouver un souvenir du texte connu de l'Ecclésiaste dans une expression comme celle-ci : « le plus méchant homme

qui fût sous le ciel » (X, 91) et ailleurs un souvenir du Cantique des Cantiques : « un sanctuaire scellé pour tout autre » (XXI, 265). — « Il est un temps d'amasser, et il est un temps de répandre » (XIX, 146), est emprunté à l'Ecclésiaste.

Viennent ensuite les grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Daniel.

« Ce qui avoit été entre nous la pierre de scandale » (XXIII, 305 — Isaïe, VIII, 14 — Paul : ad Roman., IX, 33 — Pierre, I, 2, 8). — Trévoux : la cause du mal.

« Dieu souffle sur leurs desseins : en un instant il les renverse » (XXI, 267 — Isaïe, XL, 24). — L. cite Bossuet et Massillon.

« brisé comme vile argile » (XXI, 211 — Jérémie, XVIII, 6).

« il ne craignoit rien tant que de sortir de cette fournaise » (V, 390). — « laisser consumer M. de la Trappe dans cette fournaise ardente où D. Gervaise le tenoit » (V, 400 — Daniel, III, 19 et sq.).

« O Nabuchodonosor ! qui pourra sonder les jugements de Dieu, et qui osera ne pas s'anéantir en leur présence ! » (12, 154 — Daniel, IV) (1).

Tels sont les souvenirs précis de l'Ancien Testament que l'on rencontre dans les *Mémoires*. Ils témoignent que l'écrivain en connaissait presque toutes les parties. A plus forte raison trouverons-nous des souvenirs du Nouveau Testament, des Évangiles à l'Apocalypse.

« Évangéliste » était devenu un terme technique qui désignait le magistrat chargé d'assister un rapporteur, ou le membre d'une compagnie chargé de vérifier un scrutin. C'est ainsi que l'emploie Saint-Simon (IV, 136). « Publicain » s'employait en mauvaise part pour désigner les traitants et les gens d'affaires (XX, 181 — XXI, 95). — « Se laver les mains de quelque chose » (XV, 381 — 13, 48) était du domaine commun.

Au contraire, « pharisien » ne se rencontre guère que dans les écrits religieux (III, 204. — XIX, 99). De même « pharisaïque » (II, 54). Saint-Simon semble donc sortir des limites de la langue commune ; c'est parfois un fait évident. Il dit par exemple que Berwick « étoit sur l'Angleterre comme les Juifs qui attendent toujours le Messie » (XIX, 377). — Il s'écrie, à propos de la conduite du duc de Bourgogne : « Quelle imitation de Jésus-Christ sur sa croix ! » (XXII, 333).

Les souvenirs précis du texte de saint Mathieu sont fréquents :

boisseau — « Qu'il cesse de mettre sous le boisseau cette lumière que

(1) « Quel monstre de grandeur sur piédestal d'argile » (XXV, 272 — Daniel, II, 31).

Dieu même, en l'en revêtant, a placée sur le plus haut chandelier » (XIX, 177 — Math., V, 15). — A. 1694-1718.

complaisance — « le Roi... qui mettoit ses complaisances en la Princesse » (IV, 306). — « un tout puissant ministre des finances et de la guerre qui mettoit en lui toutes ses complaisances... » (XIII, 366 — XXII, 200 — Math., III, 17 — XVII, 5 — Marc, I, 11 — Luc, III, 22).

frange — « on l'auroit si bien pris pour un pharisien, il en avoit tant l'air, l'austérité, les manières, que j'étois toujours tenté de lui couper son habit en franges par derrière » (III, 204 — Math., XXIII, 5).

iota — sans s'en écarter d'un iota » (14, 279). — « sans y changer un iota » (15, 105 — Math., V, 18). — H. cite La Fontaine et Molière.

marguerite — « jeter des marguerites devant les pourceaux » (XIII, 275 — Math., VII, 6).

meule — « l'affaire d'Espagne, meulé nouvelle qui l'avoit nouvellement suraccablé » (XVIII, 353). — « C'étoit donc une meule de plus attachée au cou du père, qui en sentoit tout le poids » (XXI, 283 — Cf. XIX, 59, 194 — XXIV, 206 — Math., XVIII, 6).

non sum dignus — « Son visage... sembloit exprimer le *non sum dignus* du plus profond de son âme » (XXIV, 371 — Math., VIII, 5 et suiv.).

pierre — « un volume dont la solidité devint la pierre principale contre laquelle M. de Cambray se brisa » (IV, 91 — Math., XXI, 41, 44 — Luc, XX, 17 et 18).

poutre — « Ce propos... s'oubloit un peu de la poutre dans l'œil et du fêtu de l'Évangile » (XIX, 322 — Math., VII, 3, 5). — A. 1718.

prophète — « C'étoit sa loi et ses prophètes, c'étoit son code, sa coutume, son droit » (XVII, 458 — Math., V, 17).

rengarier (12, 322 — Math., XXVII, 32 : *hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus* — Marc., XV, 21). Le mot n'est pas employé par saint Luc. Il se trouve dans le Digeste au sens de « obliger à la corvée, requérir ». * H.

sel — « Tellier se promet toutes choses de l'affadissement du sel de la terre » (XXIII, 389 — Math., V, 13).

ténèbres — « Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements mêmes, et toutes espèces de grâces ; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour » (XXII, 295 — Cf. Math., XXVII, 45 — Marc, XV, 33 — Luc, XXII, 24).

vendre — « le duc du Maine, à qui de longue main il avoit vendu son maître » (13, 47).

De cet ensemble de citations, il ressort que Saint-Simon connaissait fort bien l'évangile de saint Mathieu et qu'il avait conservé le souvenir

de ses parties les plus frappantes, du sermon sur la montagne par exemple. Du reste, c'est l'évangile le plus fréquemment cité, le plus connu. Les renvois à saint Luc et à saint Marc sont bien moins nombreux :

enfant prodigue (XVIII, 331 — Luc, XV, 11).

in manus — « J'en dis pour mon âme, avec toute la résignation que je puis, mon *In manus* à Dieu... » (XXI, 243 — Luc, XXIII, 46).

miette — « il ne feroit que ramasser à peine les miettes qui tomberoient de dessus leur table » (XV, 115 — Marc, VII, 28).

valet — « comme valet pris à condition de servir deux maîtres » (XXI, 276 — Luc, XVI, 13).

Quelques figures nouvelles sont empruntées au texte de saint Jean. On peut considérer comme des réminiscences du début de son évangile certains emplois figurés du mot « ténèbres ». Ce texte était nécessairement très connu d'un dévot comme Saint-Simon. « Quel puissant rayon de lumière vint à percer tout à coup une demeure de ténèbres » (XXI, 292 — 12, 152). Il est vrai que ces façons de parler sont fréquentes dans l'Écriture. C'est aussi du texte de saint Jean (XVIII, 36) qu'il convient de rapprocher ce passage : « Dieu, dont le règne n'est pas de ce monde, et pour lequel J. C. a déclaré qu'il ne prioit pas... » (12, 230). — Ailleurs, c'est un souvenir de l'épisode de la femme adultère (Jean, VIII). L'expression « jeter la pierre » était déjà passée en proverbe ; on la trouve curieusement développée : « Monseigneur sera paqueté contre son fils, et le premier à lui jeter la pierre ; le courtisan, qui craint déjà son austérité, sera ravi de pousser de main en main cette pierre, qu'il ne craindra plus, maniée par Monseigneur lui-même » (XVI, 16). On entrevoit à peine le texte primitif. Mais on tombe parfois sur un rapport plus visible et plus précis : « L'un, comme inintelligible, ne fut lu que des maîtres en Israël » (IV, 90 — Jean, III, 10). — « Dieu, dont le divin esprit souffle où il veut » (XXII, 309 — Jean, III, 8). Le nom de Nicodème, dont il est question au même chapitre de saint Jean, se trouve lui-même au figuré : « l'herbe croissait à l'archevêché, il n'y paroissoit que quelques Nicodèmes tremblants sous l'effroi de la synagogue » (12, 229 — Jean, III, 1 — VII, 50 — XIX, 39) (1).

Saint-Simon connaît enfin les Épitres, les Actes des apôtres, l'histoire de l'Église primitive.

« le miracle visible de celui qui met des bornes à la mer et qui appelle

(1) On trouve (XXV, 19) un renvoi fort précis à l'Apocalypse de saint Jean : « M. du Maine y voulut imiter le mystérieux livre à sept sceaux de l'Apocalypse. »

ce qui n'est pas comme ce qui est » (XVII, 212 — Ép. aux Rom., IV, 17).

« cette douce liberté des enfants de Dieu » (XIX, 177 — Paul aux Romains, VIII, 21).

« parmi les divines Écritures, où on trouve écrit qu' « il faut que les forts supportent les foibles » et ailleurs qu' « il faut être sage avec sobriété » (XIX, 166-167 — Paul, Ép. aux Rom., XV, 1 et XII, 3).

« responsable à l'État, et comptable au Roi des Rois » (XIX, 164 — Paul, Ép. à Timothée, I, 6, 15).

« à travers la charité, qui croit tout, et qui souffre tout » (XIX, 162 — Paul aux Corinth., I, 13, 7).

« un élu qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie sous sa main, qui se purifie dans le creuset que cette divine main lui présente » (XXII, 315 — Pierre, I, 5, 6).

« les écailles lui tombèrent des yeux » (I, 164 — Actes, IX, 18).

« M. Mazarin, absent, et toujours au troisième ciel, ne se détournait point aux choses de la terre » (XX, 283 — Apocalypse de saint Jean, XXI).

Enfin, certaines expressions révèlent une connaissance relative de l'histoire de l'Église.

« Nous voici parvenus à l'époque des premiers coups en faveur de la Constitution, et de la persécution qui a fait tant de milliers de confesseurs et quelques martyrs » (XXIV, 172 — Cf. XI, 37 — XX, 339 — 13, 40, 162 — 15, 173 — 16, 255, 384 — 17, 182).

« De là ce monde innombrable de personnes de tout état et de tout sexe dans les mêmes épreuves que les chrétiens soutinrent sous les empereurs ariens, surtout sous Julien l'Apostat, duquel on sembla adopter la politique et imiter les violences » (12, 146).

« Je connoissois depuis longtemps quel étoit ce père de l'Église » (18, 250). Le cardinal de Rohan.

« Le personnage indigne de lui... qu'il fit en ce brigandage d'Embrun » (XVII, 229). Il s'agit du concile provincial d'Embrun qui condamna l'évêque de Séz. On appelle « brigandage d'Éphèse » le concile de 449.

Cette longueur d'une vie si prodigieuse en austérités de toute espèce... fut un autre miracle qui ne s'étoit point vu depuis les anciens Pères des déserts » (XXII, 263). — « il ne s'épargna aucune sorte d'austérité, et il parvint enfin à celle des anciens anachorètes (*ibid.*).

« Il ne regardoit pas autrement tout ce qui émanoit de cette compagnie qu'un fidèle bien instruit de sa religion regarde les décisions sur la foi des conciles œcuméniques » (13, 259).

Ainsi, on rencontre dans les *Mémoires* de Saint-Simon quantité de souvenirs très précis de l'Écriture et de la Tradition. Nous avons trouvé, dans sa bibliothèque d'écolier, à côté des livres profanes, les livres sacrés. Telle phrase du *Mercur Galant* (avril 1695), extraite du compte rendu de son mariage, nous éclaire d'ailleurs : « Il sait tout ce qu'un homme de qualité doit savoir, et madame sa mère, dont le mérite est connu, l'a fait particulièrement instruire des devoirs d'un chrétien. » L'éducation et les pratiques religieuses peuvent expliquer certains passages des *Mémoires*, que l'on a pu qualifier de déclamatoires, mais que nous considérons, nous, comme édifiants parce qu'ils traduisent une profonde émotion, et que leur accent est celui d'une dévotion sincère. Le plus souvent, c'est l'influence de la société du xvii^e siècle qu'il faut discerner à travers le texte, société dévote, au moins en majorité, au moins à la surface, à la fin du règne de Louis XIV, vivement intéressée par les questions religieuses, même obscures : un demi-siècle avant, Pascal avait pu poser devant le grand public le problème de la Grâce. Au temps de Saint-Simon, on lisait même la partie dogmatique de l'Instruction sur les États d'oraison. Le recueil Clérambault-Maurepas comporte nombre de pièces vraiment « dogmatiques », où ni les mots spéciaux ni les détails abstrus ne sont épargnés. Au moment où les *Mémoires* furent rédigés, l'état des esprits avait changé sans doute : le libertinage avait vaincu. Mais Saint-Simon était un vieillard : il devait conserver jusqu'au bout l'empreinte de son éducation première, que l'influence de la société contemporaine de sa jeunesse et de son âge mûr avait encore approfondie. Il avait été le témoin de la longue querelle janséniste, de l'odieuse destruction de Port-Royal des Champs ; il avait vu paraître la bulle *Unigenitus*, qui fut elle-même l'objet de discussions passionnées et interminables ; il avait condamné lui-même le quiétisme, compris la maladresse politique de la Révocation dont il blâmait l'impitoyable rigueur... C'est l'influence de ces événements passés, et celle d'une société morte au moment où il écrit qui explique partiellement son style : c'est un attardé. Mais, ce n'est là qu'un de ses aspects : par ailleurs, il nous paraît pénétré de l'esprit nouveau.

CHAPITRE XII

L'ACTUALITÉ — L'ESPRIT NOUVEAU

S'il y a, dans les *Mémoires*, bien des expressions archaïques, des proverbes rebattus, des locutions qui sont les témoins vieillis d'usages abolis ou caducs, on y rencontre aussi des expressions qui évoquent, non plus le siècle de Louis XIV, dès lors révolu, mais les temps modernes. L'étude du vocabulaire nous a prouvé qu'à côté de la langue polie il existait à la cour une langue familière qui ne reculait pas toujours devant l'image, même très réaliste; elle nous fait de même apparaître, au milieu des idées traditionnelles et des habitudes surannées, les idées et les préoccupations nouvelles qui, insensiblement, se font jour. Car il ne saurait y avoir solution de continuité entre deux époques, si différentes qu'elles paraissent : les signes de l'avenir sont visibles avant que le passé n'ait disparu. De là une extrême complexité qui se retrouve dans les moyens d'expression. Saint-Simon est un attardé; on ne peut le détacher de l'époque de Louis XIV; mais c'est aussi un témoin du changement qui se produisait à la fin du règne, pendant la Régence et au début du règne de Louis XV.

Nous avons déjà noté nombre de néologismes qui appartiennent bien à la langue du XVIII^e siècle : ce sont des termes de science ou de philosophie. Nous avons relevé aussi des mots étrangers, dont la présence s'explique souvent par le développement de la politique extérieure, les rapports internationaux, de nature économique ou intellectuelle. Nous constaterons de même des figures qui annoncent les idées et les mœurs nouvelles.

C'est d'abord l'actualité qui nous apparaît. Certains noms propres, noms d'hommes du jour, se trouvent employés en fonction de noms communs :

« L'abbé du Bois, tout vacillant, et à propos de rien, tout Daguesseau... » (15, 357).

« Mursay étoit une espèce de La Feuillade de M^{me} de Maintenon » (XIV, 80) (Elle l'admirait comme Chamillart admirait La Feuillade).

« Personne ne doutoit que ce ne fût sa Maintenon et qu'il ne l'eût épousée » (VIII, 43 — XV, 10 — XXII, 332).

« Ce sel et ces tours à la Mortemart » (XXI, 17).

« Cadogan vint : c'étoit le confident de Malborough et, au désintéressement près, le Puysegur de leur armée » (XVIII, 178).

« Les Soubise ne sont pas si rares qu'on le croit » (XI, 142) (= les maris complaisants).

« Coëhorn étoit leur Vauban pour les places » (XII, 46).

Tous ces emplois évoquent, de la façon la plus vive, la société du temps.

Souvent, ce sont les interminables voyages, les moyens de locomotion d'une terrible incommodité, qui nous apparaissent. Malgré les difficultés et les hasards de la route, on voyageait beaucoup autrefois. Au XVIII^e siècle, on en vint à parcourir non plus seulement la France, mais l'Europe. Saint-Simon, comme nombre de ses contemporains, avait couru la poste pour aller aux armées, dans ses terres ou dans son gouvernement de Blaye; il était allé jusqu'au cœur des Espagnes. Ce n'est pas que ces voyages lui aient laissé des visions pittoresques : cet homme aux yeux si perçants ne nous a pas transmis une seule description des curiosités naturelles qu'il a pu voir. Mais il use volontiers d'images qui rappellent les incidents banals des voyages en poste ou en diligence.

Ces images sont parfois communes, partant fort ternies. On peut dire qu'on « tourne court » sur un sujet sans songer le moins du monde au mouvement réel que l'expression traduit au propre (II, 353 — X, 408 — XI, 56 — XII, 396, 450, etc.). D'autres au contraire évoquent le voyage en poste et le séjour obligé aux auberges sans confortable, « aux méchants cabarets d'une route de traverse » (XVI, 115). C'est assurément à cet emploi du mot « traverse » que l'on doit rattacher certaines locutions figurées qui signifient bien « par voie détournée » : « heureuse en grandes successions de traverse » (XIV, 178). — « Voilà une grande joie, mais une grande surprise de la recevoir ainsi de traverse » (I, 53). — « elle sentit combien une promotion de traverse éloigneroit celle des couronnes » (XVI, 412). D'autres emplois ont plus de couleur encore :

brûler — « peu à peu elle en brûla, et, à la fin, ils cessèrent » (XII, 333) = elle omit certaines cérémonies ou obligations de cour. Cf. « brûler un relais ». Il est vrai que l'on peut hésiter, en présence de « brûler une carte ».

bourbier — « vous voilà pas dans le boubier que je vous ai prédit tant de fois ? » (15, 391).

débourber — « l'ennemi de Pontchartrain débourba son fils... » (VI, 277). — « l'embarras de choisir un autre général sautoit à la gorge, et l'heureux Villars se débourba » (XIX, 368). — « la fortune du chancelier Le Tellier les débourba » (12, 223).

désembourber — « le Roi crut le desembourber par les emplois étrangers » (XXIII, 384 — A. 1740).

embourber — « les Jésuites, au désespoir de s'être embourbés avec trop de confiance, ne cherchoient qu'à sortir de ce mauvais pas » (V, 4). — « Monsieur le Duc laissoit faire, embourbé qu'il étoit dans son humeur, qui éloignoit tout le monde de lui... » (XVIII, 13).

enrayer, enrayure — « M^{me} de Saint-Simon, tout dévotement, enrayoît tant qu'elle pouvoit ces propos étranges : mais l'enrayure cassoit » (XXI, 18). — « Le prince de Rohan ne put réussir dans ses vues auprès de Madame la Duchesse : il enraya promptement » (XXI, 275).

fondrière — « jeter le cardinal de Rohan dans une fondrière... » (XXIII, 406).

Le coche d'eau étoit un moyen de locomotion fort employé. D'ailleurs, on devait souvent passer en bac fleuves et rivières, fût-on duc et pair. C'est par eau que Saint-Simon va de Blaye à Bordeaux « sur un brigantin magnifiquement équipé, etc. » (17, 333). Revenant d'Espagne, c'est encore par eau qu'il va de Marmande à Bordeaux : « Je m'embarquai de bon matin sur la Garonne et j'arrivai de bonne heure à Bordeaux... Le lendemain la marée me porta de fort bonne heure à Blaye par le plus beau temps du monde... » (18, 427). De là l'emploi fréquent de figures empruntées à la navigation. « Embarquer » au figuré se trouve dans la première édition de l'Académie : il revient très fréquemment dans les *Mémoires*. « Harlay... suggéra l'expédient d'embarquer le Parlement par celle du chevalier de Longueville... » (II, 108). — « Je ne m'embarquerai pas ici dans le récit de cette paix... » (IV, 233). — « Je ne m'embarquerai pas dans le détail de cette célèbre et inutile dipuste... » (VI, 107). — « Il étoit embarqué avec ses frères, et je ne sais plus quel quatrième, à un voyage du Roi... » (VI, 121). Cf. encore : VIII, 324 — XII, 228 — XV, 170 — XVI, 43, 122 — XVII, 170 — XXI, 40, etc. (Brunot, t. IV, 1^{re} partie : sens nouveau). Il est même quelquefois accompagné d'un nom de chose comme régime, ce dont Littré ne donne pas d'exemples : « parmi plusieurs commencemens de galanterie, (il) n'avoit encore su ni les embarquer ni les conduire... » (XIX, 190 — XXI, 173). — Même emploi de « rembarquer » : « il se rembarqua dans la débauche et dans l'impiété... » (XXII, 53) ; — de « débarquer » : « elle

alla débarquer tout droit chez M. de Barbezieux, à Versailles » (V, 332. Cf. VI, 349, 427 — XIII, 108, 324 — XIV, 366 — XVII, 84). — « Couler à fonds » se présente avec deux sens différents : 1^o perdre complètement : « M^{me} de Maintenon... l'avoit coulé à fonds... » (II, 349 — XV, 416, 217, 300); 2^o épuiser une matière : « Coulons à fonds les prélats » (IV, 115); — « un habit gris dont il couloit la pièce à fonds » (XI, 42); — « pour couler à fonds cette seconde matière » (XVIII, 86)⁽¹⁾. — « Remettre à flot », « revenir à flot » sont très employés (IX, 8 — X, 113, 119 — XI, 14 — XIII, 21 — XVI, 282, 284 — XVIII, 143, 299 — XXI, 194 — XXII, 149, 180 — 19, 184). L'image est parfois plus complète : « Desmaretz, qui venoit de revenir sur l'eau, et qui ne tarda guère à y voguer en plein... » (XI, 94). — « A la fin je m'en lassai, et abandonnai la barque aux courants » (16, 442). — Quelques-unes de ces images ont du reste apparence de littérature. Le texte cité plus haut (XI, 94) est dans le goût de l'Élégie aux Nymphes de Vaux, par exemple. Les souvenirs des textes anciens, dans la plupart desquels la vie maritime a si grande place, favorisaient de pareilles figures. Voici un passage qui nous paraît purement littéraire : « Il est inconcevable comme un homme qui, après tant de tempêtes, goûta un tel port, se rejette de nouveau à la merci des vagues, et trouve des gens de bien qui, consultés par lui de bonne foi, lui conseillent de s'y rembarquer » (14, 119). On a beau être gouverneur de Blaye, ce n'est pas directement à la vie maritime que l'on emprunte de telles images : elles font bien plutôt songer aux emplois figurés de « tempête » et de « bonace » chers à Corneille et à de moins illustres.

Cette remarque ne saurait s'appliquer à d'autres figures. Saint-Simon a vécu à une époque où l'on s'intéressait fort aux choses de la mer, aux expéditions en Écosse et aux luttes avec les grandes puissances maritimes. Au temps d'Albéroni, il est longuement question dans les *Mémoires* des mouvements des flottes anglaises qui font voile vers la Sicile. En 1708, l'auteur décrit avec précision les préparatifs de l'expédition qui doit débarquer le roi Jacques en Écosse (XV, 401). Les termes techniques se multiplient dans le récit de la traversée (XV, 425 et sq.); ils se rencontrent du reste un peu partout dans les *Mémoires* :

« les frégates d'avis » (XIII, 395) — « bancs d'Ostende » (XV, 425) — « la capitane de Malte qui coula à fond » (VII, 41) — « Le cadet étoit à Malte pour faire ses caravanes » (XIV, 122 et VII, 42) — « Quoiqu'il eût envoyé deux autres vaisseaux dans l'Océan pour décou-

(1) Ce deuxième sens se trouve au XVIII^e siècle, dans les *Mémoires* de Beaumarchais, par exemple (*Mémoires*, II, 327, éd. de 1780).

virer et l'avertir... » (XIII, 25) — « escale » (XV, 425) — « frégate » (XV, 425) — « hiverner dans la Méditerranée avec des flottes entières... » (XVI, 171 — Cf. XI, 221) — « mouiller » (XV, 425) — « trente vaisseaux marchands dont quelques-uns percés pour trente-six pièces de canon » (XIII, 362 — * A. 1694. H. s. v. percer) — « ils ne longèrent donc presque point la côte et revirèrent » (XV, 428) — « ils eurent toujours le vent sur notre flotte ».

Ce sont là des termes que ne pouvait ignorer un homme qui avait connu des chevaliers de Malte, et qui d'ailleurs avait dû entendre discuter passionnément certaines entreprises navales. Donc l'influence de la société a pu s'exercer en même temps, et autrement, que celle de la littérature.

boussole — « Tresme avoit de plus Harcourt pour boussole... » (XX, 270). — « Ce funeste chapeau étoit devenu la boussole de du Bois, et plus funestement encore du Bois étoit devenu la boussole du Régent » (16, 396). — « le cardinal du Bois devoit être la boussole sur laquelle uniquement on se devoit régler » (18, 293). Cf. XII, 404 — XXII, 388 — 14, 314 — 16, 33, 318, 396 — 18, 216.

échouer — « il avoit évité le bâton de maréchal de France, comme le plus dangereux écueil, avec tout le soin possible; il avoit également échoué à s'entretenir avec le roi d'Espagne... » (X, 45). — « toute l'adresse d'Harcourt échoua contre cet écueil... » (XII, 68). — « Il n'y mit que de la douceur et de la misère, et il échoua ainsi au port » (XXII, 215).

écueil — « Ce fut l'écueil où il se brisa » (I, 286). — « Ce fut l'écueil contre lequel toute cette belle invention se brisa » (XIV, 239). — « le succès de M. le duc d'Orléans qui avoit été l'écueil du comte d'Harcourt » (XIV, 433). Cf. XII, 68 — XVI, 467 — XIX, 252.

engravé — « mettre à flot des gens engravés d'une manière singulière » (13, 129). — Souvenir du coche d'eau.

estime — « Il les suit à l'estime » (V, 309 — XIII, 238).

flux — « elles virent sans dédain ce flux de la cour » (V, 163). — « Je passai la journée dans un mouvement vague de flux et de reflux qui gagne et qui perd du terrain » (XXI, 7).

grappin — « La maréchale de Rochefort avoit le grappin sur la duchesse de Villeroy » (XVI, 262).

marée — « Incontinent après la marée monta » (XVIII, 426).

panne — « Il se vouloit tenir en panne en attendant qu'il vît d'où viendrait le vent » (VIII, 219). — « il se mit six semaines ou deux mois en panne chez lui, en Soissonnois » (XVII, 314).

pilote — « Harcourt, même des bords du Rhin, en étoit le pilote » (XVIII, 7, 9, etc.).

remora — « La dame d'atour étoit toujours le remora » (XIX, 326). H. cite plusieurs exemples au figuré de La Rochefoucauld, Regnard et Dufresny.

sonde — « je crus devoir conjurer Chamillart de modérer sa confiance, de marcher la sonde à la main » (XVI, 82). — « la sonde à la main sur les matières présentes étoit le meilleur parti » (15, 360).

tournant — « quand je le voyois venir d'assez loin là-dessus pour prendre mon tournant, je ne manquois pas de le faire par quelque disparade de discours » (13, 107).

Presque toutes ces expressions sont évidemment tirées de la langue maritime ; on peut donc admettre que cette langue avait pénétré jusqu'à la cour, ce qui, étant donné les affaires du temps, est tout naturel.

La politique moderne apparaît dès lors. Chaque nation ne se renferme plus dans ses frontières : la mode, la pensée les franchissent. On « soutient des paris à l'angloise » (XVI, 303). On connaît la morgue anglo-saxonne : « Berwick, fort anglois, ne pouvoit souffrir l'interversion des rangs » (XX, 270). L'Orient est à la mode. Saint-Simon reconnaît « ces mœurs morisques qui infectent encore l'Espagne » (IX, 164). — « il languissoit dans le conseil de Castille, où on lui avoit donné une place comme dans un vieux sêrail » (18, 190). Les affaires des Jésuites en Chine ont attiré l'attention sur l'Extrême-Orient : « d'aller en Bavière lui parut la Chine ». Cependant Law fait « tourner les têtes » avec les « incroyables merveilles du Mississipi » (16, 253, 345, 349). Certains « fameux Mississipiens » (1) gagnaient des « monts d'or » (17, 68). Ainsi, le grand public s'accoutumait à parler des pays exotiques et de leurs étranges produits. Les esprits étaient tournés à la « grosse aventure ». « On fit à l'égard de Médavy et de ses troupes, coupées d'avec la France, comme ces mères, tendres jusqu'à la sottise, qui ne veulent pas laisser aller leurs enfants faire ou essayer fortune par des voyages de long cours » (XIV, 446). Saint-Simon trouve-t-il si naturel que l'on s'embarque pour l'Amérique ? C'est ainsi que Diderot trouve tout simple d'envoyer un mauvais poète faire fortune à Pondichéry.

Ailleurs, il est question de la traite des nègres, de l'asiento, du commerce colonial. Aussi, tandis que « nègre » n'apparaît qu'en 1762 au Dictionnaire de l'Académie, Saint-Simon l'emploie déjà figurément, en homme qui sait comment les noirs sont traités en Louisiane ou aux

(1) Mississipien se trouve dans Mathieu Marais, I, 322, le *Chans. Hist.*, III, 278, — d'Argenson, I, 42, etc.

Antilles : « Le marquis de Gesvres, il l'a traité, lui et sa femme, comme des nègres » (VI, 412 — XIV, 377 — XV, 21). A. 1718 ne donne anthropophage qu'au sens propre; Saint-Simon use de ce mot pour désigner ceux qui approuvèrent les impôts formidables institués par Desmaretz : « la levée ni le produit n'en furent pas tels à beaucoup près qu'on se l'étoit figuré dans ce bureau d'anthropophages » (XX, 77). Il est vrai que d'Argenson parla du « caractère odieux, injuste et anthropophage de ce petit dévot sans génie » (I, 46), et c'est de Saint-Simon qu'il s'agit. Quant au parc de Versailles, « on n'y est conduit dans la fraîcheur de l'ombre que par une vaste zone torride » (12, 80).

Les textes de ce genre n'abondent pas dans les *Mémoires*; ils n'en sont pas moins importants. Ils annoncent la littérature exotique; ils évoquent surtout l'état d'esprit de plusieurs générations successives qui furent bel et bien possédées de la passion des entreprises coloniales. Saint-Simon a vu cette passion se développer. Nous ne disons point qu'il l'ait partagée; mais il a subi l'influence du siècle, et ce réactionnaire, ce féodal imbu de principes d'un autre âge semble avoir parfois trouvé tout naturel que l'on s'embarquât pour Madras ou pour la Nouvelle-Orléans.

L'influence de la société contemporaine s'est encore exercée autrement sur le style de Saint-Simon. Nous avons peine à imaginer aujourd'hui la place que tenait la chicane dans la vie des hommes de l'ancien régime : rares étaient ceux qui n'avaient pas quelque procès pendant. Saint-Simon fut mêlé à maintes affaires; il y fut partie, et partie principale, ne redoutant ni les démarches ni les initiatives. D'autre part, ses rapports avec Torcy ont été trop étroits pour qu'il n'ait pas été familiarisé avec les termes de chancellerie. Aussi possède-t-il parfaitement le vocabulaire du Palais et celui des chancelleries.

abolition — 1° « Tous deux, après avoir vécu d'abolitions » (XX, 27 — XIV, 10). 2° « abolition du crime de félonie... » (XX, 63).

« *acception* de personne » (VII, 281 — XIV, 162).

acquêts (XV, 67).

admonition — « à qui le premier président fit une admonition légère et honnête » (XXIII, 293).

ajourné (XVIII, 78). A. 1694, 1718 : assigner quelqu'un à certain jour en justice.

« *appellations* (les) des sentences de ces commissaires... » (XVII, 203).

« *appointer* un procès » (XXII, 202).

authentique (VII, 284 — XX, 290).

ayant cause (XXI, 152, 179, 180, 190).

canceller — « le privilège accordé... sera rapporté pour être annullé » (XX, 43).

cassation (XV, 75).

chef — « un crime de lèse-majesté le plus grave après celui du premier chef » (XX, 18).

chef-lieu (14, 118 — 17, 339).

collusion (15, 118).

commettre — « au Grand Conseil, où les causes de l'ordre de Cluny sont commises » (XV, 450). Cf. XIII, 197. — « il remit au greffe celles dont il se trouvoit chargé, et pria le premier président d'y commettre » (VI, 312). Seul emploi abs. dans L.

commissaire — « petits commissaires » (II, 72, 73). Cf. F.

compenser — « Il y avoit pour quarante mille francs de dépens qu'il conclut à compenser » (XIX, 116). A. 1718 : juridique.

concesseur (XXI, 152).

confirmatif (XVI, 181 — XXIII, 147, 318).

conster — « Sedan est fief de Mouzon, et arrière-fief de la couronne, ainsi qu'il conste par sa nature » (XX, 55, *ibid.*, 18). A. 1718 : t. de Palais.

contrevenant — « les contrevenants aux édits » (XVII, 199). A. 1694 : chancellerie et pratique.

contumacer — « ils furent contumacés et sentenciés » (XVIII, 171).

cour — « mis hors de cour » (XX, 347).

débouté — « vous en êtes débouté par ma faute » (VI, 311). — « juridiquement débouté du comte-pairie d'Artois » (XXIII, 154). Cf. encore XV, 75.

décret — « (terre) depuis longtemps en décret » (II, 14) (= en vente à la requête des créanciers).

démission — « la démission qu'il en avoit faite, ainsi que de ses biens, à sa sœur du second lit » (II, 67).

déni — « le déni fait à lui-même d'être son sujet » (XX, 51). A. 1694-1718 ne donne que « déni de justice, déni d'aliments, etc. ». De même Cl. de Ferrière, *Dict. de Droit*, etc. Paris, 1747.

déploré — « notre affaire se regardoit comme déplorée » (II, 76). Fur : Palais.

dérogeant — « lettres patentes dérogeantes en leur faveur à tous édits, déclarations et coutumes » (XV, 444). — « une loi nouvelle, dérogeante à celle de tous les siècles » (XXIII, 323).

désir — « en assurer la possession à l'impétrant et à sa postérité au désir des lettres » (XXI, 237). A. 1718 : t. de pratique.

désistement (XV, 75).

dirimant — « empêchement dirimant » (XIII, 73 — XV, 42 — XXI,

142, etc.). * A. 1694. — F. 1701. A. 1718 : t. de droit. Boil. : droit canon.

douaire (XVII, 276).

droit — « ne tirer droit que parce que ses enfants étoient aussi ses petits-enfants » (XIX, 228). * A. 1718.

élire — « élu en justice mon tuteur pour cette succession » (XIII, 192).

érection — « lettres nouvelles d'érection de Piney en sa faveur » (II, 43, 49).

exhérédation — « signer l'exhérédation et la poscription de ce prince » (XIX, 17 — X, 248).

expédier — « les lettres patentes expédiées et enregistrées » (XVI, 114 — XIX, 5).

expédition — « Seignelay, maître de l'expédition » (XI, 15 — XII, 57). Boil. : maître de faire expédier à son gré les provisions.

exploiter — « son fils y envoya signifier un exploit par un huissier à la chaîne, qui sont ceux qui peuvent exploiter indifféremment partout » (V, 327).

exténuer — « (je fis en sorte) que la confirmation fût la plus simple et la plus exténuée qu'il seroit possible » (XXI, 176). A. 1718 : pratique.

faux — « Cette créance si privilégiée... faisoit porter à faux pour autant de leurs créances » (XIII, 192).

femelle — « il étendit la faculté du remboursement de la femelle à tout mâle appelé à la dignité » (XXI, 181). — « érections femelles » (II, 65 — XIII, 194). Cf. *supra*, s. v. « quenouille ».

fin de non-recevoir (XX, 287).

forme — « en l'arrêtant et en le livrant aux formes » (XVIII, 76). — « examiner les formes requises pour procéder à un pareil jugement » (XVIII, 77). — « être jugé en forme de pairie » (II, 88).

glèbe — « cadets mâles hors d'état de recueillir une glèbe » (XXI, 159). — « la dignité et sa glèbe » (XXI, 180). A. 1718 : pratique et coutume.

graduel — « substitution graduelle » (XVI, 113).

habile, habilité — « princes du sang habiles à la couronne » (XX, 61). — « son habilité innée à la couronne » (XXII, 27).

hoir, hoirie — « faute d'hoirs légitimes » (XXI, 166 — 16, 324). — « avancement d'hoirie » (XVII, 295).

homologué — « séparation homologuée au Parlement » (XIII, 192).

huis-clos — « C'étoit à huis-clos, à la petite audience » (XIX, 116).

impétrant (IX, 129 — XIII, 195 — XXI, 149, 152, 166).

inscription de faux (XV, 74). — « s'inscrire en faux (XV, 75).

instituer quelqu'un connétable (VI, 379).

instituteur (XI, 183) — « Henri III, instituteur de l'Ordre, en a fait dix promotions » (XXIII, 6, 7).

instrument — « il étoit nécessaire de pouvoir les discerner par un instrument public... » (IX, 129). A. 1694 : Actes passés par-devant notaire.

instrumenter — « et le chapitre de la cathédrale à s'émouvoir et à instrumenter » (XIII, 188).

interlocutoire — « Il n'entre point dans tout ce qui est procédure ou interlocutoire » (XIV, 440).

jussion — « lettres de jussion » (13, 130).

justice — « ils l'arrêtèrent et le mirent en justice » (IX, 66).

lettre — « la reine douairière d'Espagne crut pouvoir aider à la lettre pour obliger le neveu du Roi » (XIV, 404). A. 1718.

lettres d'État (XIII, 21, 205).

liquider — « Sa mère et sa tante ne liquidèrent jamais leurs partages » (XV, 65).

lods — « lods et ventes de terres » (IX, 250). A. 1694 : n'a d'usage qu'avec le mot ventes, au pluriel.

main-forte — « des commissaires y mettoient le prix à main-forte, et obligeoient souvent les vendeurs à le hausser malgré eux » (XVII, 197).

mainlevée — « il eut mainlevée de la saisie de ses biens » (VIII, 97).

manumission — « la manumission de l'état de sujet » (XX, 25). A. 1740 : droit.

mémorial — « le roi... leur donnoit les mémoriaux qu'il avoit pris au Conseil » (XII, 59). A. 1694 ne le donne qu'au sens liturgique. Boil. : mémoires servant à instruire une affaire, en Espagne et à Rome.

mort civile (XVI, 61, 107) — « perte civile » (XVIII, 354).

onéraire — « il fut tuteur onéraire de son fils » (XXII, 255). A. 1694.

opiner du bonnet (XXI, 227).

ordonner de — « c'étoit lui qui avoit ordonné du scellé » (XIII, 330).

partage, départager — « Voilà le duc de Coislin qui se met à rire et à me dire qu'il faut faire un partage, et que cela sera plaisant de voir la grand'chambre s'aller faire départager à une chambre des enquêtes » (XIX, 117).

pendre — « il statuoit sur ce qui ne pendoit point en question » (III, 105).

périliter — « créanciers périlissants » (XIII, 193). — « la duchesse d'Aumont dont la dette périltoit » (XIII, 196).

pilon — « les exemplaires dudit ouvrage, qui seront déchirés et mis au pilon » (XX, 43). * A. 1718. Tr. 1733. L. cite Voltaire.

préjugé (XV, 138, 139).

preuve — « faire des preuves » (XII, 361) — (pour être admis à l'Ordre).

privilegié — « j'étois privilégié sur ses biens pour mes créances » (XV, 67).

procédé — « Cependant les procédures s'étoient peu à peu tournées en procédés » (II, 87 — XII, 230 — XIV, 146 — XX, 3).

production — « nos productions n'étoient pas faites » (II, 62).

projeter — « ses lettres d'érection, qu'il avoit chargé le président Lamoignon de projeter » (XVII, 218). * A. 1694. H.

prononciation — « la prononciation de l'arrêt » (III, 104). H. cite La Bruyère.

provision — 1° « il n'y avoit rien de pis pour eux que de n'être point jugés, parce que la provision étoit contre eux, fondée sur l'usage de tout temps » (XIX, 68). — 2° « ses provisions de grand écuyer... n'étoient pas, disoit-on, expédiées » (I, 186).

provisionnel (XV, 142) — « le jugement provisionnel ne reçut aucune atteinte » (XV, 144).

radiation (XX, 54).

raison — « juridiquement condamné en plusieurs tribunaux de faire raison à ses enfants des biens de leur mère » (X, 248).

rapporter — « il fut assidu les matins au Palais et continua d'y rapporter » (VI, 295).

recevable — « il n'étoit recevable qu'aux biens, non à la dignité » (XIII, 194).

récidive — « Le prince de Conti en essuya une récidive confirmative de ce premier préjugé » (XV, 139). A. 1694 : rechute dans une faute. Ce n'est pas le sens ici.

régalien — « ces droits devinrent des droits régaliens » (XIV, 225).

règlement de juges (II, 76 — XIII, 196).

répéter (= réclamer en justice) (IX, 1).

réplique — « un long discours qui parut moins d'un chancelier que d'un avocat de réplique » (XIV, 159).

repandre — « Le premier président de Harlay (dit) qu'il alloit repandre les voix » (XIX, 118). * A. 1694.

repris de justice — « le mien n'a jamais été repris de justice » (V, 176).

reprise — « n'y ayant pas même de douaire ni de reprise pour elle » (VI, 59 — XVII, 276).

requête civile (XV, 75).

réservation — « sur la réservation du simple domaine utile de Bouillon » (XX, 63).

ressortir — « auquel devoient ressortir les appellations des sentences » (XVII, 203).

résultat — « La reine d'Espagne fut empoisonnée par un résultat du Conseil de Vienne » (IV, 371). Ubilla, « après que le cardinal eut opiné

et conclu, dressa sur la table même ce célèbre résultat » (VII, 287). Boil. : le procès-verbal d'une séance. Cf. Colbert, *Lettres*, III, 2^e, p. 181.

rétracter — « ce rang fut sur le point d'être rétracté » (XIX, 103). H. : rare ; cite La Font. * A. 1694.

réversible (XVII, 264).

réversion — « la réversion de la Sicile à la couronne d'Espagne » (15, 260).

semestre — « La moitié des conseillers d'État est ordinaire, l'autre moitié semestre... ; mais les semestres sont touchés de monter à ordinaires » (XV, 384).

solliciteur — « il ne rougit point d'être solliciteur et juge en même temps » (VI, 149).

sommation — « elle fit à sa mère des sommations respectueuses et se maria » (XIV, 137).

sortir — « la clause insolite a sorti son effet » (XII, 347 — VII, 272).

subroger — « ils subrogent quelqu'un pour le faire à leur place en leur absence » (IX, 237).

substituer — « M. de Richelieu... avec des biens substitués » (X, 112). — « elle substitua son bien à ses cousins, et en laissa l'usufruit à la duchesse du Lude » (XVI, 439).

substitution (XVI, 113, 114).

surséance — « la surséance arrivée à notre affaire de d'Antin » (XXI, 185).

tirer à conséquence (III, 92).

tondre — « il n'en fallut pas davantage, et le duc de La Rochefoucauld fut tondu » (XXI, 113). — « l'avocat général Daguesseau, qui, pour la première fois de sa vie, fut tondu » (III, 111).

usufruit (XV, 65 — XVI, 439).

usufruitier (VI, 426).

utérin (frère) (XV, 122).

vérifié (duc) (II, 22, 177 — X, 388, 390 — XVII, 13, etc.).

vif — « la règle des grands fiefs est que le mort saisit le vif sans intervalle » (VI, 68 — IX, 275 — XIV, 209). Boil. : axiome de droit.

voie de fait — « le prince de Nassau fut, par voie de fait, frustré de la plus grande partie par l'électeur de Brandebourg » (X, 136 — VI, 105).

De pareilles locutions se retrouvent au figuré :

amende honorable — « le duc de Beauvillier... étoit venu dans ma chambre me faire comme une amende honorable » (XVI, 240 — XVIII, 127 — XIX, 98).

attache — « Elle n'osa pourtant l'hasarder sans l'attache de la France » (XXIII, 25) = autorisation.

bail — « ce seroit un nouveau bail passé avec lui » (XVI, 81) = un bail de ministre, entre Chamillart et Louis XIV. — « le maréchal conclut que la revoir seroit un bail nouveau, plus certain, plus fort... » (XVIII, 330, 348). Il s'agit de la liaison du duc d'Orléans avec M^{me} d'Argenton.

chicane — « Tout son art et ses chicanes ne purent empêcher les Portugais de tourner sur Madrid... » (XIII, 405). H. le donne comme terme de guerre.

complainte — « Courcillon [qui crevoit d'ennui d'avoir M^{me} de Maintenon pour garde-malade] leur en faisoit ses complaints le plus follement et le plus burlesquement du monde » (XIV, 133). A. 1694 : terme de pratique. Toutefois, H. cite un exemple de Régnier, et un de La Harpe, où le mot est pris dans son sens étymologique, comme ici. Il est donc possible de ne pas le considérer comme terme de pratique au fig.

contredit — « M^{lle} de Guise, malgré ce grand contredit, entreprit cette grande affaire » (III, 61) = obstacle. — « une réputation sans contredit de personne » (XIV, 324). — « cette raison étoit spécieuse à qui n'envisoit point les contredits » (XV, 365, 366). — « susciter des disputes, des contrariétés qui produisent des dits, des contredits, des procès pour ainsi dire » (XVI, 16). — « [sa laideur] étoit son unique contredit » (XIX, 326) = la seule chose qu'elle eût contre elle. Tantôt c'est le terme de droit au fig., tantôt, semble-t-il, un retour au sens étymologique.

défendeur — « [les Jésuites avaient su] de défenseurs devenir agresseurs » (XVIII, 265). Confusion possible avec défenseur », ou plutôt contamination du sens des deux mots.

faux — « je n'ai pas vu que personne se soit inscrit en faux, ni même récrié, contre ce qui se débita d'abord à l'oreille » (VII, 99).

fidéicommiss — « sa couronne est un fidéicommiss qui ne lui appartient pas en propre » (XXIV, 360).

garni — « guerre pour guerre, il valoit mieux la faire à mains garnies » (VII, 305).

huis-clos — « Sa femme... l'y amena dîner chez lui à huis-clos » (XVI, 484). — « Le chevalier n'eut pas honte de jouer aux comédies, ni le président d'y faire le baladin à huis-clos » (XXII, 231).

partie — « [il força le duc de Savoie] à devenir après, par la position de son pays, notre partie la plus difficile et la plus ruineuse » (XVII, 106).

passer outre — « il passa outre à épouser » (XI, 338).

plaid — « les Rolands... tenoient les plaids chez la maréchale de La Motte » (XIV, 162).

procéder — « le cardinal lâcha pied, procéda; et leur ôta les sacrements » (XVIII, 277).

rapt — « Jamais Boufflers ni sa femme ne se sont consolés du régiment des gardes, jamais ils n'en ont pardonné le rapt au duc » (XII, 305).

récusable — « le démenti que j'avois offert, dont les témoins n'étoient pas récusables » (XVII, 88).

réhabiliter — « le réhabiliter dans le monde en lui donnant un état » (VIII, 73).

reproche — « ce qu'on a vu... ou su d'original sans reproche » (I, 18).

sac — « il faisoit de sa turpitude la principale pièce de son sac » (V, 209). — « nouveau venu à la grand'chambre et tout enterré dans ses sacs... » (X, 51).

sceau, sceller — « sceau » (II, 358 — X, 212 — XVII, 106 — XIX, 159, 316). Fréquent avant Saint-Simon. Les emplois de « sceller » sont moins communs : « favoriser les ministres pour les mieux sceller dans leur dépendance » (XI, 191). — « M^{me} de Soubise, s'étant assurée de la sorte de la comtesse et du cardinal, scella son affaire » (VII, 89). — « Cela aussi scella notre amitié et notre liaison intime » (X, 410).

tribunal — « honteux d'avoir perdu leur cause devant le tribunal du public » (XVIII, 30).

tutelle — « les maréchaux, un peu émancipés de la tutelle des ministres » (XVII, 392).

tuteur — « se délivrer d'un tuteur, l'un à la tête de l'armée, l'autre sur toutes les affaires de son département de la guerre » (XVIII, 214).

Tous ces mots appartiennent à la langue judiciaire. Mais ce ne sont pas seulement les affaires judiciaires qui ont fourni au vocabulaire de Saint-Simon : la langue de la finance, celle même du commerce ont enrichi le parler de ce grand seigneur.

C'est qu'à la fin du règne de Louis XIV, la question financière est pressante, et pour les particuliers et pour l'État. Chacun se mêle de réformes. Saint-Simon, qui se dit ignorant en pareille matière, étudie pourtant et critique la théorie de Vauban, la pratique de Desmaretz. La question financière se pose à tous, à un moment où la France est ruinée, où le fisc use de tous les moyens pour faire face aux dépenses, où Louis XIV envoie sa vaisselle à la Monnaie. Sous la Régence, c'est Law avec ses projets ambitieux, la Banque, la Compagnie des Indes, l'agiotage effréné de la rue Quincampoix et le bouleversement des fortunes qui en résulte. Tout cela exerce une influence profonde sur la société et sur la façon dont elle s'exprime.

Quant aux termes de marché, ils s'expliquent d'abord par les usages du temps. En dépit des préjugés, l'importance prise par le grand commerce depuis Colbert, et particulièrement par le commerce maritime, allait croissant ; il était devenu affaire d'État ; nul, s'il touchait à la

politique ne pouvait s'en désintéresser. D'autre part, la noblesse avait ses marchés : elle trafiquait des charges, et en ce trafic usait du langage commercial : « Je procurai une compagnie de cavalerie à leur fils de fort bonne heure, et le premier usage que je fis de l'amitié de Chamillart fut de faire donner fort tôt après à ce jeune homme l'agrément du régiment de Berry cavalerie, que Yolet, très bon officier, vendit de dépit de n'être pas maréchal de camp. La cherté effraya le père ; je m'obligeai à le payer, et priai Yolet de faire le marché au mot du père, et que je donnerois le surplus. Le père, étonné d'un si grand et si prompt rabais, se douta de ce que j'avois fait, se piqua, et conclut à peu de chose près, qui demeura sur mon compte, et qu'ils m'ont rendu depuis » (12, 313-314). L'habitude d'un pareil trafic suffirait presque à expliquer la plupart des expressions figurées de ce genre que l'on rencontre dans les *Mémoires*.

cotiser — « ses oncles se cotisèrent pour brusquer cette affaire » (III, 14) = agirent de concert.

dépositaire — « devenu le dépositaire du cœur du Roi » (XXII, 316).

enchérir — « tant la faveur enchérit toujours sur les plus folles nouveautés » (VI, 310).

failli — « un homme moins failli de cœur et de courage » (XXII, 378).

forfait — « le laisser entier ou l'écraser à forfait » (18, 452).

intérêt — « La fortune, qui l'avoit tant fait attendre, sembla lui en vouloir payer l'intérêt » (X, 339).

marchandise — « ses papiers furent pris, où il se trouva force marchandise dont le parti moliniste sut grandement profiter » (XI, 118). — « Je pris cet avis pour un désir de trouver à débiter sa marchandise » (XXI, 250). — « Elle trouva de la marchandise fort mêlée en tout genre, et des dames qui, pour leur pain et leur amusement, ne demandèrent pas mieux » (12, 343). — « Une douzaine de chapeaux à la fois, quelque chère et difficile que soit cette marchandise, car c'en est une en effet » (17, 32). Nuance de mépris dans tous les cas.

marché — « Il avoit marié l'ainée à aussi bon marché » (III, 19). — (Cet exemple fait songer à « sans dot » et un mot de Liseth dans le *Légataire* : Et que peut-on avoir, Monsieur, pour vingt écus ?) — « Huxelles crut se donner un fort appui en l'honorant à bon marché du mariage de sa sœur » (XI, 37 — XII, 415 — XX, 71). — « ce goût des sièges pour y montrer sa bravoure à bon marché » (12, 15, 57). — « toujours l'homme de robe en sortoit au meilleur marché » (13, 260). — « ils me le paieront plus cher qu'au marché » (19, 129).

monnoie — « une application à eux, à leur parler, à leur répondre,... enfin à s'apercevoir d'eux, monnoie si utile aux Princes, espèce de dette que l'amour-propre exige avec tant de rigueur » (XIX, 149). Eux = les sujets.

mot — « je le pris au mot de tout » (III, 255). — « M. de Rohan n'étoit pas à un mot, ni aisé à persuader » (VI, 65). — « il crut avoir fait la paix, à son mot, par sa considération personnelle » (XV, 206). — « prendre au mot » (XVI, 82).

payer comptant — « Le maréchal de Villeroy n'avoit garde de ne pas payer comptant son brillant retour à sa protectrice » (XXII, 388).

tirer sur le temps — Cette expression, très fréquente dans les *Mémoires*, paraît tirée du langage des affaires. M. de Boilisle la rapproche de « tirer une somme sur quelqu'un » et la traduit par « mettre à profit le temps ». H. ignore l'expression, et n'en cite aucune analogue qui puisse l'éclairer. — Le rapprochement de Boilisle est admissible : en tout cas on peut traduire par « profiter des circonstances ». — « Un protecteur à tirer sur le temps » (II, 106). — « (place) que M. de La Rochefoucauld sut tirer sur le temps pour sa charge... » (III, 81). — « il s'avisait tout à coup de tirer hardiment sur le temps » (XII, 321). — « M^{me} de Maintenon tira sur le temps » (XII, 372). — « rappeler la manière dont les rangs de princes étrangers se sont établis en France, sans autre titre que de savoir tirer sur le temps et tourner en droit ce qu'ils ont d'abord introduit peu à peu dans les ténèbres avec adresse... » (XV, 53). — « Lui tira sur le temps... » (XV, 318). — « M^{me} de Maintenon... tira sur le temps » (XVI, 271). — « Harcourt, en Normand habile, savoit tirer sur le temps... » (XVII, 175). — « Il songea donc à tirer sur le temps... » (XIX, 91). — « le P. Tellier tira sur le temps pour le faire évêque » (XX, 87 — XXII, 366 — 15, 350 — 16, 146 — 18, 456). Nous n'avons pas relevé tous les exemples de cette locution très fréquente dans les *Mémoires*, et que nous n'avons pas constatée dans les *Mémoires* de la même époque que nous avons pu lire. M. de Boilisle (VII, 316) cite un exemple de Mathieu Marais (*Journal*, III, 50) : « Il a tiré sur le temps, comme ils disent à la cour ». Le rapprochement avec « tirer de long » doit être négligé : le sens serait « traîner en longueur », et en contradiction formelle avec le contexte dans la plupart des exemples.

vin — « mais Charost brusqua ce dernier point au Roi, comme le vin du marché, sans lequel il ne pouvoit le conclure de bon cœur » (XXII, 111). — A rapprocher de « pot de vin » que Saint-Simon emploie, et que nous avons négligé parce qu'on le trouve dans tous les lexiques.

Enfin, à l'époque de Saint-Simon, les gens de cour commencent à s'initier aux sciences. Il y avait, depuis longtemps, des femmes astronomes ou philosophes : Philaminte allait triompher au XVIII^e siècle. Le goût des sciences faisait dans la société de rapides progrès. Remarquons cependant qu'au temps de la Régence, bien des gens cultivés ne semblent

pas avoir distingué très nettement science et sorcellerie. C'est le cas de Saint-Simon. D'après lui, beaucoup de ses contemporains « souffloient », cherchaient la pierre philosophale. Il considère avec méfiance les sciences physiques, n'a pas bien distingué la chimie de l'alchimie, l'astronomie de l'astrologie. Il croit aux apparitions diaboliques, plus ou moins provoquées et aux sortilèges (IV, 225). Il semble admettre que la mort accidentelle de son ami Coëtquen a été prédite par une diseuse de bonne aventure (I, 57). Le duc d'Orléans était curieux de sciences. C'est en partie « grâce aux alambics, aux laboratoires, aux amusements de physique et de chimie » que l'opinion publique l'avait accusé d'empoisonnement en 1709 (XVIII, 63). « Son oisiveté étoit amusée par des curiosités de chimie fort déplacées et des recherches de l'avenir qui l'étoient bien davantage » (XVIII, 46). — « Il avoit, tant qu'il avoit pu, cherché à voir le diable, sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit... » (XIII, 457 et sq.). Le duc d'Orléans lui expliquant les « prestiges » employés à ces fins, Saint-Simon ne considère pas ces explications comme absurdes, mais « prend l'occasion de lui remonter les justes tromperies du diable que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend » (*ibid.*). Ceci explique peut-être la défiance que l'on constate chez lui à l'endroit des sciences : s'il ne les confondait pas entièrement avec les prestiges, il n'en discernait pas nettement les limites.

Notons d'abord des figures qui rappellent la croyance à la magie ou aux enchantements.

charme — « il avoit jeté un charme sur Chamillart » (IX, 315 — X, 34).

enchanter — « ces Messieurs, enchantés par les grâces et la spiritualité du prélat... » (IV, 71). — « le langage et le manège d'enchanter les femmes » (IX, 312 — XV, 476).

ensorceler — « rien n'est pareil aux cajoleries dont elle sut bientôt ensorceler M^{me} de Maintenon » (III, 277 — XVII, 474).

exorciser — « ils envoyèrent après moi MM. de la Trémoille et de Richelieu pour m'aider à exorciser ma mère » (II, 79 — XVI, 20, 81).

fantôme — « ses courses par monts et par vaux après un fantôme qui ne se montrait que pour le séduire, etc. » (XIV, 8 — XVIII, 9, 228).

horoscope — « Le mariage fut peu heureux, comme on pouvoit en faire l'horoscope » (III, 342).

prestige — « je crus le pouvoir détourner d'ajouter foi à ces prestiges... » (XIII, 460).

sorcier — « Il se divertissoit à se faire croire sorcier à ces peuples » (X, 287).

sort — « jeter un sort » (XI, 26 — XVI, 55). — « ces deux heureuses

actions, qui levèrent, pour ainsi dire, le sort dont nous étions si misérablement enchantés, qui parurent avec raison un prodige de la Providence » (XXIII, 102).

Ces locutions ne nous paraissent guère frappantes. Mais elles avaient pour les contemporains un relief qu'elles n'ont plus pour nous, parce qu'elles évoquent des croyances qui étaient encore vivantes parmi eux, ou qui venaient à peine de s'éteindre, même chez les gens cultivés.

À côté de ces locutions, contemporaines de croyances caduques, nous en constatons d'autres qui sont d'origine vraiment scientifique. Comme Saint-Simon ne se pique pas de science plus que de littérature, il convient d'attribuer ces expressions à l'influence de la société : c'est l'esprit du XVIII^e siècle qui transparait, et nous sommes obligés de nous souvenir que Saint-Simon est, en fait, le contemporain de Montesquieu et même de Voltaire. La manie des considérations financières et politiques, qui s'accompagnent nécessairement de termes techniques, en est une preuve qu'il ne nous appartient pas de développer. Nous nous bornerons à relever les figures qui peuvent révéler combien le goût des sciences physiques, de la philosophie historique ou politique était alors vivace.

air — « la recherche des pensées, qui faisoit perdre haleine comme dans l'air trop subtil de la moyenne région » (IV, 69). Cf. Trév. 1771, s. v. « Air ».

alambic — « Les raisonnements en étoient tellement tirés à l'alambic, qu'ils l'impatientoient » (XXI, 184).

alliable, inalliable — « La difficulté d'ajuster deux choses si peu alliables » (XV, 116). — « privances gênantes, inalliables avec la liberté et les plaisirs » (XVI, 261). H. cite Nicole et M^{me} de Sévigné.

alliage — « Cet alliage de dévotion et de retraite d'une part, de tout l'opposé de l'autre » (III, 204). « Cet alliage qu'il savoit faire avec tant de mesure et de légèreté du respect avec la liberté » (XXIV, 307). H. cite Duclos (qui a pu le trouver dans Saint-Simon) et Voltaire.

amalgamer — « leur sublime s'amalgama » (II, 341 — XVII, 364). — « il crut, en s'amalgamant à eux, arriver au plus haut de la fortune » (XXIII, 314).

anatomie — « une courte anatomie de ce discours » (XIX, 178). A. 1694-1718. Fréquent au XVI^e et au XVII^e siècle.

atome — « il ne regardoit les hommes que comme des atomes » (XXII, 306).

ductile — « Il étoit souple, ductile, plein de ressources et d'expédients » (19, 54).

élixir — « ce fut une bombe tombée au milieu de cet élixir de cour » (XI, 26). — « cet élixir à part d'une dévotion persécutée » (XI, 333).

fermentation — « Hough... fut averti de cette fermentation » (XV, 406). — « la cour où la fermentation étoit extrême » (XVII, 415).

fomenté — « ses affections les plus chères, les plus fomentées jusqu'alors » (VII, 279). Bossuet (*Hist. Univ.*, II, 20), Bourdaloue l'emploient au sens de « entretenir ».

imprégner — « l'imprégner doucement et solidement de mes sentiments » (XXII, 23). A. 1740 au pr.

mixte — « C'est ce mixte qui constitue une dignité unique, qui, sans l'office, ne pourroit être distincte des ducs vérifiés, sans le fief, des officiers de la couronne » (XXI, 236).

mixture — « il savoit ajuster des mixtions étranges » (XXIII, 191). Il s'agit de l'éclectisme religieux du duc de Chevreuse.

opium — « une tranquillité profonde, dont l'opium avoit gagné jusqu'à M^{re} le duc de Bourgogne » (XVI, 456). L. le cite au figuré dans la *Nouvelle Héloïse*.

pneumatique — « Je trouvois qu'il pompoit l'air de partout où il étoit, et qu'il en faisoit une machine pneumatique » (X, 414) (en = de ses grands airs). — « Il m'étoit quelquefois arrivé, les matins, au sortir de la galerie, de dire que j'allois chercher de l'air pour respirer, parce que le maréchal, qui y faisoit la roue, en avoit fait une machine pneumatique » (XIV, 305). Découverte de 1654. A. 1740.

Tous ces termes proviennent des sciences physiques auxquelles le public commençait à s'intéresser. Ceux qui appartiennent au vocabulaire des sciences abstraites sont beaucoup plus nombreux. Saint-Simon les emploie généralement avec l'intelligence de leur valeur exacte ou de leur sens étymologique. Certains de ces termes, d'allure pédantesque, se rencontrent chez des écrivains comme d'Argenson ou Mathieu Marais. Ce dernier constate que « intrinsèque » est un mot du temps (I, 454). Saint-Simon ne fait donc que suivre l'usage.

abstrait — « les distractions que les sciences abstraites nourrissent » (XIX, 149).

abyssal — « Réflexions sur les abyssales horreurs du duc de Noailles » (20, 449. Table). H. cite Bossuet.

affirmative — « soit qu'il ne fût pas capable de prendre l'affirmative pour personne » (XII, 66). — « Le nombre et l'espèce de ceux qui tenoient pour la négative l'emporta fort sur ceux qui soutenoient l'affirmative » (XVIII, 27 et 26).

appréhension — « L'extrême facilité de son appréhension » (VII, 286). Fur : En terme de logique, la première idée que l'esprit se forme de quelque chose.

axiome — « faire et agir en s'abandonnant à la Providence est un axiome qui m'a toujours paru d'un grand usage à la cour » (XVIII, 371).

coactif — « On vint à vouloir d'autorité coactive supprimer tout usage d'or » (17, 14).

concomitance — « Les formalités qui accompagnent la réception n'en sont que les concomitances » (XXI, 234 — XX, 104 — 17, 141).

concomitant — « les choses ajoutées, jointes, concomitantes, mais non pas la chose même » (XXI, 234).

coopérateur — « en se faisant le coopérateur public d'un ouvrage » (IV, 71 — XXI, 290). * A. 1694. H. cite Pascal.

corde — « Vendôme suivoit la corde, qui étoit très courte : pour l'empêcher, Malborough avoit à marcher sur l'arc, fort étendu et courbé » (XVI, 179).

démérite — « c'étoient déjà des démérites qui alloient jusqu'à la dis-grâce » (XVII, 26 — XV, 116 — XVII, 127 — XVIII, 94 — XX, 287, etc., etc.).

dilemme — « j'avois un dilemme à lui proposer » (XVIII, 34).

distributif — « cette justice distributive qui doit veiller sans cesse » (XIX, 174).

doctrinal — « les sermons doctrinaux de son premier ministre... » (19, 57).

éradication — « crime digne d'éradication » (XVIII, 280). — « l'éradication des bâtards » (XXII, 396).

être de raison — « Leurs prétentions sont dans leurs têtes ; est-on tenu de les supposer, et de discuter des êtres de raison qui n'ont pas la première existence ? » (XXI, 218). — « ôter aux chimères, aux êtres de raison, toute possibilité d'exister » (XXI, 218). A. 1718 : terme de logique. * H.

fermentation — « Cette fermentation dura jusqu'à ce que M. de Meaux et M. de Chartres vinrent à y prendre une part personnelle » (X, 393). H. cite Voltaire, 27 janvier 1764.

figuratif — « Je lui expliquai le fonds, la raison, l'esprit de cette grande cérémonie par l'histoire, et tout ce qu'elle a de figuratif » (XXI, 189).

for de la conscience — « Ce dernier obstacle, ils ne crurent personne en état de le lever que le cardinal Portocarrero par le for de la conscience » (VII, 271). — « Alors il tint le roi d'Espagne par le for de la conscience... » (VII, 278).

futur contingent — « Force gens y trouvoient leur compte pour les futurs contingents... » (XVIII, 73). — « il amassoit pour les futurs contingents... » (XX, 9). — « j'avois grand'peine à croire qu'il y eût

là dessus plus que quelque raisonnement de conversation, et point du tout de dessein, ni de résolution prise sur un futur contingent... » (XX, 292). — « chacun pensant sans cesse aux futurs contingents, tâchant d'avance de s'accommoder à tout événement » (XXI, 14. Cf. encore : 14, 416 — 15, 387 — 17, 189, 224, 422). — A. 1718 : Philosophique.

homogène — « Deux genres d'hommes fort homogènes » (XXI, 280). — « ils avoient lié ensemble une amitié conforme à leur génie, à leur esprit, à leur caractère, qui étoit parfaitement homogène » (XXII, 183). — « Je me voyois donc parfaitement homogène à lui sur ces deux points si importants... » (XXII, 200). — « Le cardinal de Rohan, entraîné par des raisons si homogènes à lui-même... » (XXIII, 403). Cf. encore : XXIV, 162 — 12, 309, 456, etc. A. 1718 : Dogmatique.

homogénéité — « en courtisan qui sentoit le goût de son maître pour toutes sortes de grands bâtards par leur homogénéité avec les siens » (18, 473). A. 1762.

idéal — « cette idéale hérésie... » (XVIII, 256, 257). Br. III, 192.

identifier — « Ne le confondez point avec le Parlement ; ne l'identifiez point avec lui ; par leur disgrâce commune, vous les joignez d'intérêt » (15, 361).

identité — « ce fut l'époque de la cessation de leur identité ; car leur union se pouvoit appeler telle » (VI, 197). — « dès qu'il y auroit identité de maison, il y auroit identité d'intérêts... » (VII, 302). — Cf. encore : XIII, 366 — XV, 4, etc. Br. IV, 435.

impugner — « Ces propositions qui ne se peuvent impugner » (I, 2). — « (ils) ne fondèrent leurs prétentions qu'en impugnant de nouveau cette loi fondamentale » (XXIV, 365). Br. III, 192.

incorporel — « nulle puissance incorporelle » (15, 304).

induction — « à force d'inductions multipliées et de sophismes entortillés... » (XXI, 166).

inhérence — « Si, du fonds de la substance de la dignité et de son antiquité transmise jusqu'à nous, on passe à son inhérence et à sa stabilité, on est extrêmement surpris de n'en trouver aucune dans la grandesse... » (IX, 249). * A. 1718.

inhérent — « essentiellement et d'une manière inhérente » (XXI, 241). Br. IV, 436.

intégrant — « (cela est) partie intégrante de ce qui s'est passé sous mes yeux... » (XXII, 362). Cf. XXI, 237, 239.

intrinsèque — « la refonte de la monnoie et son rehaussement d'un tiers plus que sa valeur intrinsèque... » (XVII, 212). — « ce fait... caractérise bien le Roi et le genre de crédit de ses plus intrinsèques... » (XVIII, 406). — « Que ce fût cœur ou esprit qui produisit dans la Choin cette union intrinsèque avec M^{me} la Duchesse... » (XIX, 258). —

Cf. encore : XXI, 245 — XXII, 42, etc. Cf. M. Marais, I, 454. « Mot du temps ». Br. IV, 436.

intrinsèquement — « ce qui regardoit intrinsèquement la succession à la dignité... (VI, 70). * Fur.

manutention — « les affaires périssent, faute de signatures et de manutention ordinaire... » (XVI, 144). H. cite Montesquieu.

métaphysique — « son esprit pénétrant, réglé et métaphysique » (XIX, 30).

métempsychose — « si on pouvoit s'arrêter aux fables et à la folie de la métempsychose... » (XV, 4).

mobile — « le Roi, premier mobile de toutes choses... » (XVIII, 316). — « raisons... qui remuent le premier mobile du juge » (XXI, 244).

négative — « la peur d'une négative qui allât à l'exclusion » (XII, 192). Cf. I, 168 — XVI, 106 — XVII, 87 — XX, 18 — XXI, 122.

non-être (XXIV, 362).

occasionnel — « selon leur convenance occasionnelle » (XII, 242). A. 1718 : Philosophique.

parité — « il n'y a rien qui puisse être pris en la moindre parité... » (VII, 305). Cf. encore : XVIII, 12 — XXI, 53. A. 1694 : Dogmatique.

passif — « il savoit par expérience active et passive ce que peuvent les ministres » (V, 281). — « Passivement » (XVII, 64). A. 1740 : Didactique.

phénomène — « on vit avec surprise un nouveau phénomène à la cour » (X, 33).

point — « quelque important que fût un côté si jaloux, ce fut un point dans la carte en comparaison des choses qui se passoient en Flandres » (XVI, 342). Boilisle : terme de géométrie.

postposer — « ne connoissant que la passion présente et y postposant tout » (XV, 21). Br. IV, 437.

précision — « cette gêne de précisions qui ne sont pas de la vertu » (XIX, 171). Cf. XVII, 247 — XVIII, 27, 37, 41 — XIX, 199.

prévarication — « Vivre ainsi content de tout étoit une usurpation de retraite, un synonyme de prévarication » (XVIII, 36). Cf. XIX, 164 — XX, 66.

proportionnel — « une répartition... exactement proportionnelle » (XIV, 342).

prosopopée — « la prosopopée fut soutenue jusque tout à la fin de l'affaire » (XV, 227). Cf. XX, 344.

radical — « la destruction radicale de toute l'ancienne et grande noblesse » (IV, 129). — « faute radicale » (XII, 167). — « radicalement perdu dans l'esprit du Roi » (II, 202). — « il se ruina radicalement »

(VI, 60). — « radicalement corrompu par l'ambition » (X, 32). — « radicalement détruit » (XX, 131), etc.

résomption — « il me dit que toute la résomption de sa part n'alloit qu'à ôter M. du Maine d'auprès du Roi » (15, 387). A. 1762. * H.

« *restitution* (la) convenue de M. de Lorraine dans ses États » (VI, 1).

sophisme (XXI, 166, 169).

spéculation — « M^{me} de Saint-Simon répliqua que tout cela étoit bon en spéculation, mais que, pour la pratique... » (XIX, 297). — Cf. XV, 412.

spiritualité — « sa spiritualité l'enchantait » (II, 342). — « la nouvelle spiritualité de M^{me} Guyon, déjà si goûtée de M^{me} de Maintenon... » (III, 41). — « un petit troupeau... dont les maximes, et même le langage de spiritualité parut fort étranger... » (III, 42). Cf. IV, 71. — M. de Boislisle remarque que le terme a été employé plus tard par les ecclésiastiques pour désigner le mysticisme spécial de M^{me} Guyon et de ses amis. C'est le cas ici.

stabilité (IX, 243) (Cf. plus haut, s. v. « inhérence »). — « la fermeté des Anglois de ne pas passer outre sans être pleinement satisfaits sur la stabilité légale des renonciations... » (XXIII, 129). Cf. XXIII, 137.

subséquent — « ce commerce subséquent, si près à près... » (XIII, 114).

tergiverser — « Je ne laissai pas de tergiverser encore... » (XXIII, 132).

transcendance — « Ces propositions... sont d'une transcendance en faveur de l'histoire à ne souffrir aucune réplique » (I, 2). — « la transcendance des raisons que je lui apportois » (12, 332).

transcendant — « homme ferme, transcendant... » (VI, 262). — « esprit... à la lettre transcendant en tout genre... » (XIX, 179). — « c'étoit pour lui une preuve transcendante... » (12, 300).

universalité — « personne ne craignant le châtement par l'universalité des complices, la licence alla fort loin » (XIX, 101).

viduité — « sa viduité ne l'affligea pas » (III, 70).

Ces termes abstraits ne sauraient guère, de par leur nature, s'employer au figuré. Quelques exemples sont cependant remarquables :

être — « cela lui donna un être » (III, 202).

identité — « ce fut l'époque, quoique sourde, de la cessation de leur identité, car leur union se pouvoit appeler telle » (VI, 197).

impotence — « l'impotence de sa personne ». A. 1835.

inhérence — « Si, du fonds de la substance de la dignité... on passe à son inhérence et à sa stabilité... » (IX, 249). A. 1762.

prédicament — « dans un prédicament à le noyer et en même temps bien ridicule à son âge... » (III, 290). Br. IV, 348.

Saint-Simon, tout attardé qu'il paraît, a donc visiblement subi l'influence de l'esprit nouveau. A la suite des rapports internationaux, le cosmopolitisme semble poindre. Certaines figures nous rappellent les affaires coloniales, le commerce en pays lointains. Saint-Simon est un personnage au moment de la Quadruple Alliance, de Law, de la Compagnie des Indes. Il est encore le contemporain de Dumas et de Dupleix ; il meurt à la veille de la prise de Québec. Il a donc vécu à l'âge héroïque de l'histoire coloniale. Tout cela a influé sur son style. D'autre part, cet homme du monde a employé quantité de termes scientifiques ou philosophiques ; on trouve dans son œuvre écrite sans affectation des locutions qui sentent l'*Encyclopédie*. Si restreint qu'en soit le nombre, elles prouvent que ce vieillard, témoin d'une société disparue, a subi, dans sa retraite même, l'influence des idées nouvelles. Il est de l'époque où la philosophie scientifique allait être à la mode et où les gens du monde allaient envahir le domaine des sciences jusqu'alors fermé.

CHAPITRE XIII

LA VIE MILITAIRE ET LA GUERRE

Saint-Simon est convaincu que le rôle social de la noblesse est avant tout militaire : il ferait volontiers coïncider la hiérarchie nobiliaire et la hiérarchie militaire, ce qui ne l'empêche point, d'ailleurs, d'apprécier la valeur et les vertus de Catinat, mais lui fait battre en brèche l'Ordre du tableau, « invention et pernicieuse adresse de Louvois » « qui flatta cette superbe du Roi de rendre toutes conditions simple peuple », du Roi qui « a craint les seigneurs et a voulu des garçons de boutique » (12, 57, 62).

Saint-Simon a été, dès sa jeunesse, destiné au métier des armes : noblesse y obligeait. Pendant plusieurs années, il a servi activement et fait campagne ; toute sa vie, il a été persuadé que sa valeur militaire était considérable, et que sa retraite avait été une perte pour les armées du Roi. Aussi a-t-il fait volontiers la critique des opérations de guerre auxquelles il ne prenait plus part : il discute la tactique de Villars à Malplaquet ou à Landrecies. Il est évident qu'il s'est, sur ce point, jugé compétent.

Au sens propre, les termes militaires sont fort nombreux. Leur présence s'explique le plus souvent par la matière traitée (récits de batailles, relations de campagnes, critiques d'opérations) et, en somme, par l'histoire même du temps. Enfin, Saint-Simon avait été officier ; et, s'il avait quitté les armées du Roi, ce n'avait pas été sans humeur. Beaucoup de ces termes techniques ont rapport à la guerre de siège, très importante alors, que Turenne et Vauban avaient rendue fort scientifique.

acculer — « Il s'y retrancha à la hâte et se repentit bien de s'y être laissé acculer si promptement » (I, 228 — XII, 165 — XIV, 160). A. 1694 le donne comme appartenant à la langue militaire et à celle de la vénerie.

allonger — « Le général Schwartz, avec dix-huit mille hommes,...

parut sur les hauteurs de Wiesbach, et s'y allongea comme pour joindre l'armée du prince Louis de Bade » (II, 298).

amas — « le siège de Philipsbourg, dont tous les amas étoient depuis l'hiver dans Mayence » (III, 223 — XI, 84).

« *angle saillant* » (XVI, 346).

assiette — « le maréchal de camp, venu de l'infanterie, n'avoit pas la première notion de l'assiette ni de la disposition d'un fourrage » (XIII, 343).

« *avant-chemin couvert* » (XVI, 464).

« *baisser une batterie* » (III, 243) = la placer plus bas.

balandre — « quarante cinq balandres chargées de munitions de guerre et de bouche » (XIX, 411, 412). — A. 1740 : bélandre.

bandière (front de) (IV, 175).

banquette — « sur le rempart, qui n'avoit ni banquette ni mur d'appui » (V, 366).

bastion (XVI, 350 — XVIII, 143).

batteur d'estrade — « Il faisoit déjà obscur; les batteurs d'estrade en profitèrent » (X, 78).

berme — « ils revinrent et s'établirent sur la berme » (XIX, 400). — Tr. : petit espace de trois ou quatre pieds entre le rempart et le fossé.

« *bicoque* très fâcheuse à prendre » (XI, 162). — A. 1694 : ville de peu de considération et de peu de défense.

billet — « il fut pris avec d'autres en maraude, et tira au billet » (XI, 31). — A. 1694.

bivouac — « on ne laissoit pas de monter toutes les nuits un bivouac à chaque aile » (II, 298).

border — « huit mille hommes bordèrent un ruisseau qui tombe dans l'Escaut » (XIV, 30). Cf. XII, 199.

boute-selle (faire sonner) (XV, 175).

bruit de guerre (II, 303) = bruit que fait une troupe en marche.

brûler — « à condition qu'on ne les brûleroit point » (XIII, 400). — (Incendier un pays).

camp — « M^{sr} le duc de Bourgogne, après plusieurs camps, avoit passé le Rhin » (XII, 217). — « Après divers camps de repos, de subsistance, d'observations, l'armée s'approcha de Charleroy » (I, 269).

campement — « Puysegur, survenu avec le campement » (XVI, 214 — *ibid.*, 182).

camp-volant (II, 134).

cartel — « le cartel pour l'échange des prisonniers » (III, 266 — X, 228).

casser — « Quelques régiments, qui furent cassés... » (XII, 202 — XVII, 7).

cavalier — « Le Roi étoit sur le cavalier, c'est-à-dire sur un endroit un peu plus élevé du rempart » (V, 435).

chamade (battre la) (I, 38, 45, 46, 270 — IV, 153 — XI, 302 — XIII, 16, etc.).

chambrée — « Le maréchal-ferrant de la compagnie où il étoit se trouva de sa chambrée » (XI, 31).

chemin couvert (XIV, 41 — XVI, 166, 346, 347, 349, 350).

circonvallation (XI, 129). — Cf. Br. III, 218.

colonne renversée — « on marcha aux ennemis en colonne renversée » (II, 170). — « L'armée marcha donc à colonne renversée sur Pignerol ».

commission — « commander par commission » (I, 113).

composée (*charrette*) (XII, 177) (de munitions).

contre-garde — « La Feuillade avoit perdu des contre-garde et d'autres ouvrages qu'il avoit pris » (XIV, 41).

contre-miner — « leur étendue, contreminée sous tous les ouvrages » (XVIII, 146).

contre-ordre (XVIII, 136).

contrescarpe (III, 225 — XVI, 346).

convoyer (une flotte) (XV, 189).

corne (ouvrage à) (XVIII, 143 — XVI, 347).

couler — « Nous coulâmes ensuite derrière ces ruines, le long du Rhin, pour en reconnoître les bords... » (II, 301 — X, 70, 71 — XI, 267 — XIII, 373).

coup de main — « Elle capitula... sans avoir essuyé un coup de main » (XVIII, 146). — A. 1694 : attaque sans canon.

coupure — « les coupures du chemin couvert... » (XVI, 349).

courtine — « sous tous les ouvrages et jusque sous les courtines » (XVIII, 146).

couvrir — (I, 41) — « Un faubourg que cet ouvrage couvroit » (XVI, 404).

croisé — « marches circulaires et croisées » (XII, 167). — « feu croisé » (XVIII, 187).

cul — 1° « Nous étions campés le cul dans le Neckar » (II, 147, 153, 305, 307). — « le cul au Rhin et le nez à la montagne » (III, 231). — 2° « le Roi, comme les grands capitaines, avoit pris son parti le cul sur la selle » (XII, 354). — « Un conseil de guerre le cul sur la selle » (X, 341).

« *débandade* (la) fut générale » (IV, 161).

débandement — « confusion, débandement, fuite, déconfiture » (XIV, 56). — Fur. 1701 — Tr. 1704 — A. 1762. H.

débander — 1° « ces débandés furent plus heureux que sages » (IV, 161). — 2° « le maréchal de Joyeuse débanda sur lui Gobert, excellent

brigadier de dragons » (II, 304). — « La Motte ne pensa pas même à débander un gros corps de dragons qu'il avoit » (XVI, 357 — Cf. II, 318 — XIV, 356 — XX, 13).

déboucher — « déboucher les montagnes » (III, 230). — « Comme on débouchoit le pont » (XIV, 58 — Cf. IV, 165, 166). — « Le débouché se fit dans une telle confusion que personne ne se trouva à sa place » (II, 303). Fur. 1701 : terme de guerre nouveau.

décampement (IV, 166).

décamper (I, 240 — X, 362).

déclaration — « six semaines avant la déclaration des généraux d'armée » (XVII, 387).

déclarer — « il déclara un camp à Compiègne » (V, 142).

déconfiture (IV, 56). Cf. débandement.

défiler — « Chaque escadron défila par où il put, à travers les fossés relevés, les haies, les jardins, les houblonnières » (I, 245, 247). — défilé (I, 247 — II, 298 — XVI, 460). — Cf. Br. III, 205.

dégradation — « la dégradation des armes, prononcée contre Marsiglii... par le conseil de guerre... » (XI, 299).

dégrader — « le lieutenant de Roi... et le major de la place furent dégradés des armes » (XII, 29 — XVII, 7).

démâter — « le vaisseau se battit longtemps contre celui de Rooke, et le démâta » (XII, 217).

demi-lune (XVI, 349 — XIX, 400).

demi-tour à droit (XIII, 374).

démonter les batteries (II, 304) (à coups de canon).

dépôster (I, 46 — VIII, 52 — XIII, 116 — XIV, 69). — « dépôster les ennemis de vive force » (XVI, 307). Richelet : ne se dit que parmi les gens de guerre.

derrière — « Il alloit voir si, dans leurs derrières, on pouvoit faire un pont de bateaux » (II, 301).

désenclouer (des canons) (XII, 383).

détendre (IV, 164). — « faire sonner le boute-selle, détendre et charger » (XV, 176 — XVI, 175) (= plier les tentes).

doubler — « Le maréchal de Villeroy doubla sous M. de Luxembourg, et le maréchal de Joyeuse sous M. de Lorges » (II, 134).

écharper — « des troupes, qui en écharpoient quelques pelotons de temps en temps » (XI, 371).

échauffourée (II, 327 — XII, 122 — XIII, 92).

emblée (d') (XX, 142). A. 1718 : terme de guerre.

enclouer le canon (XV, 217).

enfonce — « l'armée de Tallard battue et enfoncée » (XII, 174 — XIII, 318), — « le centre enfoncé » (XIII, 376 — XVIII, 165, 182 — XIX, 388).

épée — « [Villefranche] fut bientôt prise l'épée à la main » (XII, 240). — « M. de Vendôme fit attaquer Effingham l'épée à la main » (XVI, 367 — XX, 295).

espacer — « Il avoit jeté un pont de bateaux sur le Rhin... et de là il s'étoit espacé en Alsace par corps séparés » (II, 165). Cet emploi peut éclaircir certains emplois figurés du mot, qui paraissent singuliers.

étape — « il n'y avoit ni magasin ni provision de quoi que ce fût, ni étapes réglées » (XIV, 427).

fermer — « la brigade qui fermoit la gauche de la seconde ligne » (II, 145, 149).

feu d'enfer (XVI, 314, 321) (canonnade violente).

filer — « l'artillerie inutile et tous les caissons filèrent entre le Rhin et nous » (IV, 165). — « notre armée fila vers la Dendre » (XVI, 175).

flanc (prendre en) (XVI, 184).

flanquer — « demi-lunes... flanquées de deux pièces de canon de chaque côté... » (III, 235).

fouetter — « leurs batteries fouettoient étrangement notre cavalerie » (I, 242 — II, 304 — III, 235 — IV, 217 — XVIII, 183).

fourneau — « aucun de leurs fourneaux ne joua » (XIII, 15, 16). — « un fourneau qui joua à propos les fit tous sauter » (XIX, 400).

fouillage (I, 235 — XIII, 343, 345 — XVIII, 141). A. 1718 : « action de couper les fourrages en présence de l'ennemi » ou « troupes commandées pour soutenir les valets qui vont au fourrage ».

gabion (XVI, 350).

galerie (XVI, 363).

garnir — « le Spisebach... bien retranché et garni du Rhin jusqu'aux montagnes... » (X, 255).

génie — « l'artillerie et le génie... » (XVI, 166).

habiller — « des troupes, qui toutes avoient habillé » (V, 374). * L. Boilisle : qui avaient reçu des habillements neufs.

halte — « nous mangeâmes une halte que j'avois » (II, 302 — V, 189 — VI, 159). — « Il ne se parloit plus que de haltes chaudes dans les marches et dans les détachements » (XIV, 414). — « des haltes froides n'y étoient plus que pour les drilles » (XVI, 360). * Rich. Fur. A. — Boilisle renvoie aux *Mémoires* du duc de Luynes (VIII, 268 — IX, 20 — X, 154).

haut-le-pied — « un duc... n'alloit pas servir comme un haut-le-pied dans les armées » (X, 58). Ici = sans troupes. Cf. Tr.

jour — « prendre le jour » (I, 133 — II, 139). — « prendre jour » (XVI, 284). — « être de jour » (XIII, 210).

lieutenance-colonelle (XI, 318). * H.

manier, manièrement — « avec la facilité de gens qui se manioient

aisément dans la vaste étendue d'un bon terrain » (XII, 174) (bataille d'Hochstedt). — « il avoit de la valeur et du maniement de troupes » (XII, 380). — « nul autre plus propre à l'exécution et aux divers manie-
ments des troupes » (X, 318). * A. 1694. H.

Marche à moi! — « il les exhorta à le suivre, et, se tournant vers les che-
veau-légers de la garde, dont il étoit capitaine : « Marche à moi! », leur dit-il » (XVI, 190).

monter un bivouac (II, 298 — III, 238).

mot — « Villars donna toujours le mot et l'ordre... » (XVIII, 156). Cf. XVIII, 510 (Addit.).

navette — « Il fit la navette avec la Feuillade en Dauphiné » (XII, 125). A. 1718 le donne au sens militaire.

ordre — « j'allai seul à l'ordre chez M. de Luxembourg » (I, 232). — « il ordonnoit à ce maréchal de France de lui obéir, et de prendre l'ordre de lui » (XIII, 346 — XVI, 29). — « Ordre du tableau » (X, 54).

ouvrir la tranchée (XII, 420).

particulier — « officiers particuliers » (I, 255, 260). — « le dépit des officiers généraux et particuliers » (XII, 174 — X, 319 — XII, 188 — XIII, 341).

partisan — « C'étoit un des meilleurs partisans des troupes du Roi » (I, 239 — XII, 250 — XIII, 440 — XIV, 354 — XV, 234 — XVI, 192 — XIX, 399, etc.). Cf. Furet.

patrouille — « Paris fut rempli de patrouilles » (XVIII, 135).

patrouiller (XIII, 153). A. 1694-1718 ne le donne pas au sens de « faire des patrouilles », qu'il a ici. B. cite la *Gazette d'Amsterdam*, 1708, n° 11, etc.

piquet — « le brigadier de piquet » (III, 238 — X, 248). * Dict. du temps. Cf. cpd. P. Daniel, *Milice françoise*, I, 354, 359, 360.

place — « M. de Vendôme continuoît à être payé comme général d'armée qui sert l'hiver, et d'avoir cent places de fourrage quoique dans Anet » (XVII, 28). * A. 1694. H. — Tr. : place, en matière d'étape ou de logement, est la ration ou le logement pour chaque homme. Cf. Dangeau, VI, 39.

pointe — « pousser une pointe » (XIII, 369 — XIV, 10).

poste — « tout prit poste de chaque côté » (X, 222) (bataille de Luz-
zara). * L.

poster (X, 318 — XIX, 373, 381).

quartier — « à Calcinato, où tous leurs quartiers s'étoient rassemblés » (XIII, 348).

« *queue* (la) de l'armée » (II, 305 — III, 111, 120 — XII, 382 — XIV, 68 — XVI, 181). Cf. tête.

rafle — « faire une rafle en Alsace » (II, 165). — « ses rafles faites, il

ne songea plus qu'à se tirer du pays ennemi » (XV, 182). Cf. Br., III, 174.

rafraîchir — « les troupes retournèrent se rafraîchir... » (III, 58 — IV, 148, 152 — XIII, 40 — XVI, 460). — « il attaquoit des murailles et une armée entière qui rafraîchissoit toujours » (IX, 82 — X, 75 — XII, 307).

rafraîchissement — « les munitions et les rafraîchissements » (XII, 384 — XIII, 357, 359).

rappeler — « Nous trouvâmes les gardes espagnoles et wallonnes en bataille dans la place du Palais, qui rappelèrent à notre passage » (IX, 183).

rechasser — « Il rechassa les ennemis de tous les postes qu'ils avoient pris » (XII, 383 — XIII, 81, 375 — XVIII, 140 — XXIV, 378).

redoubler — « un seul rang, qui ne se redouble point » (IX, 185, 191). Les dictionnaires du temps ignorent des expressions comme celles-ci, de même que « doubler les files, les rangs ».

réduit — « le bastion et le réduit de l'ouvrage » (XVIII, 143).

réformer — « mon régiment fut réformé » (X, 52).

remarcher — « Le prince Eugène remarcha en Bavière » (XII, 312, 387 — XX, 139). * H.

remparer — « Neustadt remparé et fortifié » (III, 235).

renverser les lignes des ennemis (XIII, 340).

reposter — « il les fit reposter » (= les gardes) (XXIII, 278). * H.

rompre un pont (II, 304) (à coups de canon) — « on en rompit tous les guës » (IV, 160). — « les troupes essouffées et un peu rompues en arrivant » (X, 298 — XIII, 376).

route — « un passeport et une route pour eux jusque hors du royaume » (XII, 118). A. 1694.

saigner le fossé (XVI, 350, 363). A. 1694.

salade — « bataillons de saladé ramassés des garnisons » (III, 224). — « troupes de saladé » (XVI, 344).

sauvegarde — 1° « alors sa sauvegarde eut besoin qu'il lui en servit » (X, 81). — « un garde du maréchal de Joyeuse, et bien reconnu pour tel avec ses marques, et en sauvegarde, fut battu, dépouillé et chassé » (II, 306). — 2° « son désintéressement fut sans pareil, et les sauvegardes, dont, au moins en pays ennemi, et qui les demande, les généraux croient pouvoir profiter, il n'en souilla jamais ses mains » (X, 355 — XI, 153 — XV, 180, 183 — XVI, 359, etc.).

somettant — « le reste somettants, qui sont des milices fort aguerries » (IV, 147).

stage — « l'abbé de Soubise y alla faire ses stages » (VII, 81).

subsistance — « Le reste de la campagne se passa en subsistances abondantes » (I, 266).

tâter — « l'arrière-garde fut tâtée plutôt qu'inquiétée » (III, 121 — IX, 1 — XIV, 417 — XVIII, 176).

tenaillon (XVI, 346, 347, 349). H. : fortific.

tendu — « M. de Vendôme... prit ses bagages et son camp tout tendu » (X, 218 — XVI, 180, 210, 212).

tête — 1^o « le cul à Landau et la tête au Rhin » (III, 231 — XII, 382, 387 — XIII, 168). — 2^o « le long de la tête du camp » (XIV, 50 — XVI, 179, 210). — « Du Rosel passa à la tête du ruisseau hors du feu de cette infanterie » (XIV, 31). — « la tête du village de Winzingen » (III, 247). — 3^o « Cette reprise du combat dura longtemps et fut disputée têtes de chevaux contre têtes de chevaux » (XVIII, 189).

traîneur (XIII, 400 — XIV, 82 — XV, 219 — XVI, 191, 460 — XVIII, 190 — XX, 131, 139). A. 1694 : guerre et chasse.

traité — « faire son traité » (avec l'ennemi après avoir déserté) (XIII, 336, 338). Cf. « faire son marché » (XIII, 333). * A. 1694.

tranchée — « être de tranchée » (I, 46).

traverse (XVI, 347). — « ils se rendirent maîtres d'une traverse du chemin couvert » (XVI, 350).

ustensile (billet d') (XX, 161). A. 1718 : billets dont le paiement est assigné sur le droit d'ustensile (C'était une espèce d'impôt pour le logement de la troupe).

volée — « une espèce de petit fond où le canon ne pouvoit les incommoder de volée » (I, 245). — « volées de canon » (XI, 311).

voltiger — « il vit des hussards qui voltigeoient... » (XII, 207).

On peut s'attendre à trouver dans les *Mémoires* nombre de figures tirées du langage des camps. Les locutions de ce genre étaient depuis longtemps familières aux courtisans, aux femmes même. M. F. Brunot (III, 253, 1^{re} partie) leur assigne le premier rang, entre 1600 et 1660, et observe que beaucoup d'entre elles se rencontraient auparavant, mais n'avaient jamais eu pareille vogue. Nous ferons la même remarque sur les *Mémoires*. Beaucoup d'expressions qui avaient cours s'y rencontrent, et cela s'explique non seulement par l'état antérieur de la langue, mais aussi par l'importance de la vie militaire durant tout le règne de Louis XIV. Le Roi, dans sa jeunesse, faisait campagne; la cour, les dames même, l'avaient accompagné dans les Flandres. A la fin du règne, on suivait avec anxiété les opérations de Villars : Louis XIV ne voulut-il pas faire personnellement appel au peuple à la veille de la victoire de Denain ?

Il convient d'admettre que les locutions militaires étaient familières à ceux et à celles que Saint-Simon fréquentait, qu'ils en illustraient volontiers leur langage. Mais ici encore nous nous trouvons en présence de

précisions telles que nous sommes obligés d'admettre qu'il a fait œuvre d'imagination.

Il est parfois difficile d'affirmer l'origine militaire d'une figure. D'autre part, il ne convient pas, semble-t-il, de retenir celles qui, depuis longtemps, étaient passées dans la langue commune, et dont le contenu matériel ne correspondait plus à rien de vivant. Nous ne tiendrons pas compte d'une expression, même très fréquente, comme « faire bouclier de quelque chose ». Un mot comme « boute-feu » que l'Académie donne au propre et au figuré, et qui est bien un terme militaire à l'origine, se rencontre fréquemment au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle, même dans la langue littéraire. Saint-Simon l'emploie sans s'écarter de l'usage : « l'âme, le boute-feu et le constructeur de cette guerre » (IX, 76). — « ardent, impétueux et boute-feu par sa nature » (XX, 339). Ces expressions militaires ont parfois une vivacité singulière : « Ce secours trouva les pistolets en l'air ; mais les ennemis etc. » (II, 147).

Il en est d'ailleurs qui sont obscures. Nous avons rapproché plus haut l'emploi de « s'espacer » de celui de « se mettre au large ». En dépit du rapport de sens qui existe entre les deux expressions, nous sommes amenés par certains emplois très précis à considérer « s'espacer » comme pouvant provenir de la langue militaire. « Il avoit donc jeté un pont de bateaux sur le Rhin... et de là s'étoit espacé en Alsace par corps séparés » (II, 165). Comment ne pas comparer à ce texte les textes suivants ? — « je m'y espaçai un peu à droit et à gauche » (VIII, 108) (en donnant des explications). — « Brissac lui raconta ce qu'il avoit fait, non sans s'espacer sur la pîété des dames de la cour » (XV, 449). — « la variété où le prince s'espaçoit » (XXII, 320). De même, si nombre d'emplois figurés du verbe « manier » semblent bien venir de la langue de l'équitation, ce mot se présente, en langage militaire, avec une valeur qui peut faire douter : « avec la facilité de gens qui se manioient aisément dans la vaste étendue d'un bon terrain » (XII, 174, à la bataille d'Hochstedt). Cf. « maniement » (X, 318 — XII, 380). Sans doute, c'est plutôt au terme d'équitation que nous songeons quand nous trouvons « manier un esprit » (XI, 225, 241 — VI, 286). Mais Saint-Simon paraît plus près de l'acception militaire quand il écrit : « par la tolérance de Bâville et l'appui de ceux de son nom dans le ministère [il] manioit fort le Languedoc ». — « Chateaneuf savoit se manier » (XII, 224). Il est fort remarquable que le mot soit ici l'équivalent de « manœuvrer ». Nous considérons moins comme une expression triviale « faire pêter dans la main un projet, une affaire » (XVI, 83 — 13, 269), que comme une figure rappelant l'éclatement d'une arme, par exemple. Il nous paraît difficile de déterminer la valeur initiale de « aux écoutes » : « Harlay, aux écoutes, trembloit à chaque ordinaire de Bretagne et respiroit jus-

qu'au suivant » (III, 290). « Se tenir couvert » peut représenter à l'esprit de Saint-Simon une image empruntée à l'escrime aussi bien qu'à la guerre. « Le Chancelier se tint couvert, mais sans lui dissimuler qu'il savoit l'état de la question » (XXI, 255). Même doute en ce qui concerne « barrer le chemin » ou simplement « barrer ». H. cite « barrer le chemin à quelqu'un » sans référence et « barrer quelqu'un » dans Beaumarchais, rattachant cet emploi au sens primitif : « fermer à l'aide d'une barre ». Ceci est exact ; mais il est bon de rechercher s'il n'y a pas d'intermédiaires. Nous en trouvons un dans la langue militaire : « Notre cavalerie qui barroit les deux trouées pour soutenir cette infanterie » (XVIII, 183). — « barrant le pays aux ennemis » (XVI, 77). — « le maréchal de Villeroy... n'avoit rien à faire qu'à observer le prince Eugène, le suivre, le barrer » (XII, 199). Ces textes peuvent sans doute être rapprochés des suivants, dans lesquels le sens est complètement figuré : « cela demeura barré pour toujours » (VI, 318). — « Godet des Marais... se trouvoit barré en toutes choses » (VIII, 176). — « un homme... qui barroit ses projets les plus certains » (XI, 280). — « fort attentif à ne se barrer sur rien » (XIII, 107. Cf. XIV, 52, 282 — XIX, 322, 327 — XX, 303, etc.).

Nombreuses sont les expressions qui rappellent l'armée en général. « Il ruinoit une armée de financiers, de commis, d'employés de toute espèce » (XIV, 332). D'après l'Académie, on disait qu'une femme était « sous les armes » pour dire qu'elle était « extrêmement parée ». Ainsi s'expriment les *Mémoires* (V, 429 — XVIII, 223). Tel emploi de « désarmer » est courant : « elle désarma l'amiral et en tira parole de tout oublier » (XII, 326). Cependant l'image reprend couleur lorsqu'on lit, quelques lignes plus bas : « Il avoua que les armes lui étoient tombées des mains en considérant quel seroit le malheur de cette pauvre femme » (*ibid.*). « Bagage » est ailleurs plaisant et hardi : « Henri IV, entre autre bagage, avoit amené deux valets de Béarn » (XVIII, 352. Cf. VII, 20). Si « forcer la barricade » paraît moins nouveau (XIV, 303 — XVII, 83), « à bâtons rompus » (XVIII, 10), que H. donne au propre (battre du tambour à bâtons rompus) ne figure pas encore dans le Dictionnaire de 1694.

« Faire le plongeon » se dit (A. 1694) « d'un homme qui se baisse quand il entend tirer ». On ne peut guère rapprocher de cette définition les textes suivants : « Pompadour fit le plongeon au grand monde et s'enterra dans une entière obscurité » (XVI, 87). — « Ils disparurent à l'instant et firent le plongeon » (XIX, 27 — XX, 343). — L'Académie donne ce sens de « s'esquiver, s'évader ». Mais nous trouvons ailleurs : « les tribunes... où je me mis à mon aise pour plonger sur la cérémonie » (XIX, 351). L'Académie donne le mot en parlant d'un coup d'épée ou

d'un coup de canon : le rapprochement s'impose ici, bien que nous ne puissions affirmer formellement que la figure dérive de cet emploi technique.

Par contre, nous sommes certains que le mot « casser », qui s'employait alors en parlant de la destitution d'un officier ou du licenciement d'une troupe, est un mot du langage militaire pris au figuré lorsqu'il s'applique à la dissolution de la chambre des filles de M^{me} la Dauphine (III, 195) ou à la disgrâce de Fénelon (V, 155 — XI, 355). Nous ne pouvons considérer « enrôler » que comme un terme militaire, même s'il est question d'un procès (II, 64), ou d'une cabale opposée à Fénelon (V, 3). « Recrue » est un terme militaire, même appliqué à Albéróni (V, 511). — C'est encore une locution militaire, probablement, que Saint-Simon emploie lorsqu'il dit de M^{me} de Maintenon qu'elle « vouloit tenir le Roi par toutes les avenues » (I, 287). Le mot se trouve d'ailleurs au propre (XIII, 360 — XVI, 301). De même « tomber sur quelqu'un » ; l'emploi figuré de « tomber sur le corps » et l'emploi au sens propre des deux expressions, aussi bien que les définitions des dictionnaires contemporains en sont preuves.

Nous ne pouvons citer ici toutes les expressions figurées qui avaient sans doute quelque couleur encore au temps de Saint-Simon, mais que l'on rencontre chez les écrivains les plus classiques : « alarme » (II, 297 — XIV, 242), — « alerte » (adj.) (VII, 318 — XII, 300), — « à l'erte » (X, 287), — « attaquer » (XXII, 207 — XXIV, 106, 332), — « battant (mener) » (XXIII, 190), — « battre » (XIII, 76 — XVIII, 297 — XIX, 222 — 15, 454, etc.), — « campagne (en) » (X, 62 — XIII, 142 — XV, 133), — « combat » (V, 112 — XVII, 222 — XXI, 298), — « désertser » (XV, 368), — « déserteur » (XX, 278), — « désertion » (V, 162), — « guerre » (12, 299), — « renfort » (XXII, 56), — « victoire » (XVIII, 346).

Saint-Simon paraît peu original s'il dit qu'une chose « s'est passée tambour battant » ; l'expression était familière. Mais le mot « timbale » et le souvenir de l'objet lui suggèrent une comparaison frappante bien qu'irrévérencieuse : la femme de Sponeck allait montrant partout « deux tétons gros comme des timbales » (19, 113).

D'autres détails sont empruntés à la vie en campagne. Tessé, partant pour l'Italie « s'en alla en poste, seul, et en carabin » (XII, 23). Nous dirions aujourd'hui « en éclaireur ». — Le Parlement est exilé à Pontoise ; les avocats refusent de l'y suivre, à l'exception de quelques jeunes, « destinés à monter cette garde de fatigue », c'est-à-dire à lui donner de menus prétextes de siéger (17, 124). S'agit-il d'enlever une affaire au conseil de Régence ? Monsieur le Duc « donne le mot » à Saint-Simon, qui « le donne tout bas au comte de Toulouse pendant le

conseil » (16, 171). La femme du maître de poste Lospital sauve le prétendant au trône d'Angleterre en retenant à table ceux qui le poursuivent et en « mettant un maître valet à elle en sentinelle, avec ordre de paroître seulement, sans dire mot, s'il voyoit une chaise » (12, 378). Saint-Simon, lors de la grande détresse, fut des derniers à envoyer sa vaisselle à la Monnaie : « J'avoue, dit-il, que je fis l'arrière-garde » (XVII, 410. Cf. XIV, 61). D'après l'Académie, « détachement » au fig. ne s'emploie qu'en matière militaire. Saint-Simon écrit : « Elle suivit un détachement qui se fit de ce célèbre monastère, qui alla réformer celui de Maubuisson » (XVII, 94). Il emploie « détacher » (III, 170) de la même manière.

« Se retrancher », « retranchement » nous ont donné des figures familières, que l'Académie relève dès sa première édition. Il arrive toutefois que ces mêmes figures ont, dans les *Mémoires*, un relief inaccoutumé. « Toutes ces vérités sont si claires que vous n'en sauriez nier pas une. Vous n'avez qu'un retranchement : c'est la possibilité, etc. » (XVI, 14). — « Ce dernier ne pouvoit pardonner à M. de Cambray le projet bien avéré de lui avoir voulu enlever M^{me} de Maintenon jusque dans son retranchement de Saint-Cyr » (V, 144). Enfin, un exemple de valeur douteuse, qui nous rapproche peut-être du sens propre : « Un quart de la longueur de cette salle est retranchée par des barrières à hauteur d'appui » (IX, 190). — « Voir une position à revers » est une locution militaire (A. 1718). Saint-Simon l'emploie figurément : « il avoit cent occasions de voir le Roi à revers tous les jours » (XVI, 202). — « Il acheva sur les lieux de découvrir à revers tout ce qu'il avoit déjà aperçu en éloignement » (XIV, 12. Cf. XV, 204 — XVII, 313 — XVIII, 391, etc.).

On trouve dans les *Mémoires* des expressions figurées qui évoquent presque toutes les phases d'un combat, depuis les approches jusqu'à la victoire ou à la déroute.

Vendôme allant à Anet soigner toute autre chose que des blessures « étoit parti pour cette expédition médicale en triomphe » (VI, 200). Le comique de l'expression vient de ce qu'elle s'applique à un homme de guerre ; ce n'est pas un sens figuré que peuvent donner les dictionnaires : il y a ici création. Souvent, Saint-Simon retient la valeur propre d'un mot, comme le prouvent les détails qui l'accompagnent : « il ne balançoit point de se donner à Harcourt, qui le recueillit comme un transfuge, par lequel il espéroit de savoir beaucoup de choses sur des gens qu'il vouloit culbuter » (XVII, 359). — En toute affaire, il faut « tâter et reconnoître le terrain » (XXIII, 145), « pousser sa pointe » (XVIII, 320) avec plus ou moins de vigueur. Et ces locutions militaires s'accompagnent d'images plus neuves. Le P. Tellier « fourrage à son plaisir le

diocèse d'Orléans » (XIX, 123). — « les escarmouches au Conseil étoient continuelles » (XXI, 174). — les Jésuites sont « contents d'avoir réduit le cardinal de Noailles à une défensive de laquelle même ils lui faisoient un crime auprès du Roi » (XXII, 65). — Dans une cabale formée sous l'aile de M^{me} de Maintenon, le Chancelier figure « en seconde ligne » (XVIII, 7); d'autres « ne sont pas encore en ordre de bataille » (15, 453).

Les mouvements divers des troupes nous apparaissent. Tantôt c'est Harlay qui « caracole pour éviter partout M. de Chaulnes » (III, 291), tantôt le Roi qui « fait face » à des créanciers de faillis pour soutenir son propre crédit. Ailleurs, le texte évoque une marche en bon ordre : « Tous n'avoient qu'un but... tous qu'une marche compassée et cadencée vers ce but, qui étoit le retour de Cambrai de leur maître » (XXI, 299). De même : « Rome... ne voulut pas aller de front contre l'autorité de Clément IX (XVIII, 272). — « Le Roi craignoit que l'appartement de M^{me} la Duchesse fit une diversion » (XIX, 217). Il n'est question que de gens qui « perdent » ou qui « gagnent du terrain » (XI, 241 — XV, 375), — qui « luttent pied à pied » (XXI, 359) ou qui « tiennent ferme » (VII, 120). M^{lle} Choin « lâche M^{lle} de Lillebonne à Chamillart » (XVII, 421), tout comme on lâche de la cavalerie sur l'ennemi (II, 327). — On « retourne à la charge » (IX, 314 — XV, 370, etc.), on « recharge » (XVII, 427), on essaie de « débusquer » M. de Beauvillier d'auprès de Monseigneur (XV, 477); Monsieur le Duc veut « déposter » Fleury et travailler seul avec le Roi (XV, 198); on « se rallie » pour M. de Luxembourg (II, 63); Port-Royal est « le chef-lieu et le ralliement du parti janséniste » (XVIII, 276); le duc d'Orléans ne sait point « se rassembler le monde » (XVII, 129). D'O demeure si réservé sur son « raccommodement » avec Pontchartrain qu'on ne le peut « pas même entamer » (XIII, 12) (1). Au contraire, le cardinal de Noailles, attaqué sur Port-Royal « lâche pied » (XVIII, 277) — Ici, « retraite d'Argenson, en très bon ordre » (17, 84); là « tout se débände » (13, 401), — « dissipation entière » (XXI, 43), — « déroute » (IX, 307 — XI, 246, etc.).

Le tir, d'artillerie surtout, est matière à figures : « L'amorce prise, le Chancelier représenta au Roi, etc. » (XXI, 175). — « Il sentoit qu'il alloit essuyer le feu du Chancelier, qui opinoit immédiatement après lui » (XXI, 367). — « Le prince de Conti tançoit à bout portant et sa fidélité au jeu et son courage à la guerre » (V, 313 — XII, 446 — 12, 113). — « Son parti fut le silence et d'attendre la bombe » (III, 290 — VII, 158 — XI, 26, 275, 357). — « Le retour d'Amelot, toujours à la veille

(1) Br. IV. Sens nouveau.

de partir d'Espagne, parut une bombe en l'air qui les menaçoit tous... » (XVIII, 81). Un emploi figuré de « clou », bien que plus douteux, fait cependant songer au canon qu'on encloue : « il m'apprit cette belle intrigue, le clou qu'il avoit tâché d'y mettre aussitôt... » (19, 124). Saint-Simon, pour faire nommer Daguesseau premier président, s'avise « de dresser une batterie dans l'intérieur par Mareschal » (XIV, 381). — « Toutes les batteries pour le futur étoient dressées et pointées sur elles » (XIV, 399). « Contre-batterie » se trouve au moins une fois (17, 97). « Être en butte » ne mériterait guère de retenir notre attention (I, 78 — XI, 118, etc.); mais Saint-Simon en tire une locution nouvelle, parfaitement conforme au sens propre d'ailleurs : « Il avoit surtout en butte les neveux » (III, 115); — « à portée » (VI, 275 — XI, 300), — « hors de portée » (III, 166 — XVIII, 138 — XXI, 288) se trouvent sans qu'aucun texte vaille une mention particulière. « Bombarder » est employé avec des sens très différents. D'abord, avec une nuance d'hostilité : « Il n'y avoit guère de jours qu'il ne bombardât ainsi quelqu'un » (XIV, 266) (de ses malices). « Monsieur le Duc bombardé en sa place par Fleury » (15, 316). Sans idée d'hostilité : « bombarder une charge pour quelqu'un » (13, 254), — « bombarder quelqu'un à une place » (XVII, 15, 16), — « bombarder quelqu'un précepteur » (I, 66). H. considère comme nouveau ce sens figuré; Boil. en cite pourtant un exemple de M^{lle} de Montpensier (IV, 518) et ajoute que cet emploi devait être familier à la cour. Ceci ne diminue point l'originalité de Saint-Simon, car il lui arrive de préciser : « C'étoit bombarder rudement la foiblesse du Régent, et tâcher de l'exciter à force de boulets rouges » (16, 227). Ailleurs nous trouvons « batterie » et « bordée » (XIX, 115, 308 — XXII, 153). Le tir à ricochet, inauguré par Vauban en 1688 (Cf. Boilisle, XIII, 158), nouveauté par conséquent, ne pouvait manquer de frapper Saint-Simon : « elle se fit une cour de la plupart des importants de la cour, par ricochet vers M^{me} de Maintenon » (XIV, 279). — « Je ne voyois tout cela que par ricochet » (XVI, 267).

On sait quelle importance a sous Louis XIV la guerre de siège : le roi l'aime, Vauban la dirige, la cour en est spectatrice. Les locutions qui s'y rapportent sont d'un emploi très fréquent, et le plus souvent d'une précision telle qu'elles mettent pour ainsi dire l'objet sous nos yeux.

Nous ne pouvons, sans doute, tenir pour pittoresque cette expression-ci : « son but étoit de m'emporter par une foule de raisons » (XXI, 381). Pourtant, l'expression est curieuse, le régime étant un nom de personne. Nous ne serions pas frappés par des locutions comme « une brèche à la fortune de quelqu'un » (XVIII, 372), ou « une brèche à la réputation » (17, 101). L'expression se colore si elle s'applique à une per-

sonne : « [le rasement de Port-Royal] fit une brèche irréparable au cardinal de Noailles » (12, 143), surtout si on la rapproche d'un emploi comme celui de « emporter » que nous avons signalé plus haut. « Attaque, attaquer » ont divers sens figurés familiers à l'époque; Saint-Simon les met parfois en relief : « former un plan de conduite pour attaquer à découvert ou en biaisant par à côté » (XIX, 195). — « Ce redoublement d'attaque, si vive et si à découvert, me donna beaucoup d'inquiétude » (XIX, 240). S'agit-il des manœuvres d'une cabale hostile à Chamillart ? Il n'est question que de « marcher », de « recharger », de « s'engager », tant le ministre « donnoit d'inquiétude à ceux qui formoient l'attaque et qui commandoient les travailleurs » (XVII, 427). Ici, la guerre de siège apparaît à plein. Une démarche « offensive » auprès du Roi devient « une espèce d'assaut » (XVI, 81), et c'est bien à l'assaut d'une place que Saint-Simon pense lorsqu'il peint l'hésitation du duc d'Orléans au moment d'apprendre au Roi son mariage : « Il pirouetta un peu dans le cabinet du conseil, en homme qui n'est pas bien brave et qui va monter à l'assaut » (17, 295). « Escalader » que l'Académie ne donne qu'au propre, comme terme de guerre, reçoit de même un sens figuré (XIII, 402). D'autres font ou essuient « une sortie ».

Mais les places se défendent scientifiquement : il faut patience et persévérance, pour les faire tomber par la fatigue ou la « famine ». De même le monastère de Port-Royal (XVIII, 278). Le mot « investir » reçoit des sens figurés ; on peut même noter différents degrés entre le figuré et le propre. « L'appartement de Chamillart étoit investi de laquais jusque dans la rue » (XVI, 300). — « Les portes s'investissent de curieux » (IX, 185). — « Il se trouva investi aussitôt qu'il parut » (VII, 291). — « le Roi, prévenu et investi de la sorte, reçut très mal le maréchal de Vauban lorsqu'il lui présenta son livre » (XIV, 335). « Siège » fournit une métaphore analogue : « Ce siège dura quelques jours. A la fin, j'en vins à bout » (XXII, 202). Une place qui se rend « capitule » de façon plus ou moins honorable. Les nuances que le mot exprime au propre se retrouvent dans ses emplois figurés. « Il capitula : il s'engagea à venir voir le Roi comme il le désiroit » (IV, 268). — « elles capitulèrent de s'habiller, de venir à la comédie en même temps qu'elle » (XII, 299). — « nous capitulâmes, moi que j'écrirois, lui qu'il ne feroit aucun usage de mon écrit que de mon consentement » (XIX, 140). C'est ainsi que l'on passe de la capitulation sans condition à l'accord honorable. « Capitulation » appelle les mêmes remarques : « par capitulation, le voyage se fit en bateau au lieu du carrosse du Roi » (XXII, 69). — « Mais il ne se rendit point, et me pressa de telle sorte que j'entraî en capitulation » (17, 416).

Quelques termes de fortification sont l'objet d'emplois fort précis. « La

bonne Lorraine... mit ce gabion devant elle, de peur de demeurer brouillée avec Chamillart » (XVII, 420). — « il espéra de ce troisième mariage s'initier à la cour... : il n'y fut jamais que des faubourgs » (III, 33). — « Dans ce dessein de vengeance, et dans celui de se faire un épaulement contre le cardinal » (XX, 78). — « Je ne craignois plus les retours du feu de la citadelle de Meudon, ni les cruelles courses de son implacable garnison » (XXI, 38). Citons enfin un emploi fort comique de « désemperer ». Le duc de Coislin « s'étoit planté » devant le président Novion, dans un fauteuil, sans vouloir quitter la place un instant pour le laisser sortir : « il ne vouloit pas désemperer son homme » (X, 278). M. de Boilisle se demande si Saint-Simon n'a pas voulu faire image et représenter Coislin élevant une sorte de rempart devant Novion, et se refusant à le laisser déboucher de son fauteuil. L'explication est fort plausible.

Le travail de mine et de sape a dans la guerre de siège une extrême importance. C'est aux travaux d'approche que font songer les emplois très nombreux de « souterrain » (III, 167, 226 — IX, 79 — X, 32, 182, 320 — IX, 54 — XIII, 120, 451, etc.). De même « saper » et « sape » : « il alloit à la sape avec application » (V, 389). Du Bois passait sa vie dans les souterrains et dans les sapes. M. du Maine était « le plus timide des hommes, quoique le plus grand ouvrier sous terre » (XXII, 372).

« Camouflet » (II, 61, 360) paraît emprunté à la langue des mineurs, bien qu'il n'y ait qu'un sens dérivé. En tout cas, de nombreux emplois de « miné » ne laissent aucun doute. « M. le duc de Berry étoit une place que nous n'emporterions que par mine et par assaut » (XIX, 204). — « pour ne pas troubler leur sécurité parfaite tandis que la mine se chargeoit sous leurs pieds sans qu'ils s'en aperçussent, que le feu étoit déjà au saucisson » (XIX, 237 — 16, 148). L'expression complète « éventer la mine » (XIX, 210 — XXI, 246), ou « éventer la mèche » (XVII, 147) éclaire le sens de « éventer » employé seul (V, 305 — XIII, 383, etc.). « Contreminer » n'est pas moins précis : « il vouloit, disoit-il, contreminer les batteries du Régent » (13, 209, 227, etc.). L'abbé de Langeron est « un homme capable de toute espèce de fougasse » (XX, 85). « Saucisson » que nous avons rencontré plus haut est encore un terme de mineur : « Belle-Isle me lâcha ce saucisson dans l'oreille » (19, 20).

Les expressions que Saint-Simon emprunte au langage militaire sont fort nombreuses. Sans doute, beaucoup d'entre elles étaient familières aux gens de son temps ; mais plusieurs paraissent originales. L'emploi de « fougasse » que nous avons signalé est le seul que citent les diction-

naires modernes. D'autre part, plusieurs mots que les contemporains employaient au figuré, que nous employons sans qu'ils nous frappent parce qu'ils sont devenus monnaie courante, étaient alors beaucoup plus près de leur sens propre et, partant, plus colorés. Enfin, en bien des cas, Saint-Simon nous a montré qu'il créait une image, en la précisant, en marquant ses contours. Qu'il ait obéi à une tendance générale à son époque, c'est indéniable ; mais il était entraîné dans le même sens par ses souvenirs de jeunesse, par ses prétentions tenaces et par ses regrets. Le rôle de la personne est aussi grand que celui de la société dans la création de ces images.

CHAPITRE XIV

LE STYLE ET LA COMPOSITION DES *MÉMOIRES* D'APRÈS LE VOCABULAIRE

Lorsque après avoir relevé les expressions directes ou les images qui frappent les modernes à la lecture des *Mémoires*, on parcourt certains écrits contemporains, on en vient à se convaincre que l'originalité réelle de Saint-Simon est beaucoup moins grande qu'elle n'apparaît d'abord. Nombre de mots anciens ou familiers, de mots techniques, de proverbes, d'expressions figurées, étaient d'un usage courant : à chaque instant on rencontre dans l'avocat Barbier, dans Mathieu Marais, dans le marquis d'Argenson, une locution qui avait retenu notre attention quand nous l'avions trouvée dans les *Mémoires*, et qui, dès que nous sommes mieux informé, nous paraît presque banale. La lecture la plus étendue ne saurait nous donner qu'une idée très incomplète encore de ce que fut la langue parlée de Saint-Simon et de ses contemporains ; pourtant l'examen des textes confirme évidemment le jugement que détermine l'examen des dictionnaires : si la langue de Saint-Simon semble particulière, c'est que nous ne connaissons pas assez la langue familière de son temps.

Les souvenirs de l'antiquité païenne et des lettres classiques, les métaphores militaires fourmillent dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson comme dans le *Chansonnier Historique*. Telle citation du *Credo* qui nous avait paru singulière était dans toutes les bouches : Mathieu Marais en fait foi. Tel emploi du verbe « rougir » que nous avons jugé original n'est peut-être que le souvenir d'un « mot » du cardinal du Bois au cardinal de Rohan. Pour Saint-Simon, du Bois est un « sacre » et c'est là un mot du Régent. Il est probable que bien des expressions, soi-disant créées par Saint-Simon, ne sont autre chose que des réminiscences ou des allusions. Si cette constatation modifie l'opinion que nous avons d'abord de l'auteur des *Mémoires*, elle n'enlève rien au prix de son œuvre : aussi peu original qu'on le suppose, il resterait un des écrivains qui nous

renseignent le mieux sur la langue familière, sur ses créations et ses mots d'esprit.

Nous ne pouvons songer à définir exactement la part de la personne et celle de la société dans la formation de ce style : les deux actions se pénètrent de telle sorte qu'il est impossible de les séparer. On peut cependant observer que plus l'étude du texte des *Mémoires* est attentive, et nombreux les rapprochements avec les écrits familiers de la même époque, mieux on aperçoit l'importance de l'action sociale. Bien souvent, Saint-Simon n'aurait fait que choisir, non pas même consciemment, dans la foule des éléments que la société lui offrait. La Bruyère, dans sa recherche de la couleur, imitant souvent, forçant parfois les manières de parler de son époque, rencontre les mêmes moyens d'expression que Saint-Simon. L'avocat Barbier, simple chroniqueur, Mathieu Marais, qui note curieusement tant d'expressions d'actualité, le marquis d'Argenson, écrivain sans gêne, exploitent le même fonds. Tous, malgré des différences de temps, de genre et de personne, ont utilisé le même matériel verbal, celui que le public leur prêtait. Ce qui est chez La Bruyère le résultat d'une recherche se présente tout naturellement chez les autres, qui ne sont point hommes de lettres, et particulièrement chez Saint-Simon. De là la qualité de son style. Le travail du styliste, si habile qu'il soit, a toujours quelque chose d'artificiel et d'étriqué : l'expression familière est autrement riche et naturelle.

Le mérite de Saint-Simon est d'avoir utilisé la langue de son temps sans la rectifier à l'excès, sans la dépouiller, sans lui faire subir un travail de préparation littéraire dont le résultat immédiat et nécessaire eût été de l'appauvrir. Aussi pouvons-nous découvrir sous son vocabulaire toute la richesse de pensée, toute la variété de soucis et d'opinions qui caractérisent son temps.

Saint-Simon passe pour un attardé. Beaucoup admettent qu'il a les idées d'un contemporain de Philippe le Bel. Bien que l'étude du fond ne soit pas notre objet, comme le caractère « retardataire » que l'on prête à Saint-Simon n'est pas sans déterminer en quelque mesure le jugement que l'on porte sur son style, nous observerons que l'on en pourrait dire autant de Bossuet ou de Fénelon, et que, par contre, on pourrait voir en Saint-Simon un contemporain de Montesquieu, de Voltaire, ou même de politiques plus modernes : il suffirait de choisir habilement quelques points de vue sur son œuvre. De là sans doute la tendance dont nous avons essayé de démontrer l'exagération : cet écrivain passe pour un archaïsant, or les archaïsmes sont chez lui infiniment moins nombreux que les expressions nouvelles.

D'autre part, les critiques, s'appuyant sur l'enthousiasme que certains romantiques manifestèrent à l'apparition des *Mémoires*, font volontiers

ressortir certains caractères très modernes de Saint-Simon. La familiarité des mots et des tours, l'opposition parfois violente du sérieux et du grotesque, l'expression des sentiments personnels le rapprochent en effet des écrivains du xix^e siècle. C'est qu'il n'a pas prétendu faire œuvre de littérateur et ne s'est point effacé comme ses contemporains l'ont fait volontairement. Pourtant Saint-Simon ne nous paraît, au point de vue du style, ni un attardé ni un romantique : il est simplement de son temps.

Les archaïsmes, d'ailleurs peu nombreux dans les *Mémoires*, se rencontrent encore dans les écrits dont les auteurs ne se souciaient point d'obéir aux décisions des théoriciens. Il y a différence entre Saint-Simon et les écrivains plus ou moins académiques, non point différence profonde entre lui et ses contemporains en général. D'autre part, les éléments nouveaux sont chez lui extrêmement nombreux : sans tenir compte des néologismes de sens, ni de la dérivation impropre, ni des mots étrangers, nous avons relevé dans les *Mémoires* au moins 260 mots nouveaux contre 120 mots archaïques. Encore n'avons-nous pas retenu les mots qui semblent entrer en usage à la fin du xvii^e siècle, tandis que nous retenions des termes vieillis pour les seuls théoriciens. L'écart qui existe entre nos deux chiffres est donc un minimum.

Beaucoup de ces mots nouveaux sont des mots abstraits, scientifiques ou philosophiques. Tous sont les signes d'idées nouvelles, ou tout au moins d'idées qui sortent alors du domaine de la spéculation pour se répandre dans celui du monde. Nous sommes à l'époque des théories politiques et économiques, dont nous trouvons dans l'œuvre de Saint-Simon lui-même des ébauches ou des critiques. La fin du règne de Louis XIV, époque de sa formation, est le début de l'ère nouvelle. Il vient après Boisguillebert, Vauban, Bayle, Montesquieu, c'est-à-dire après les hommes qui l'annoncent et la préparent. Il assiste, sous la Régence, à des essais de réalisation comme celui de Law. Une simple étude de son vocabulaire nous le rappelle invinciblement. De là, en quelques pages, cet air de pédantisme, si répandu au xviii^e siècle, et que nous constaterions tout de même chez le marquis d'Argenson. Il n'est point preuve d'affectation : c'est le résultat logique d'une influence sociale qui s'est exercée généralement.

L'étude des images aboutit au même terme que l'étude des mots ; elle en complète les conclusions et les confirme. Nous avons rencontré souvent la métaphore ou le mot scientifiques, et c'est là un signe des temps. Nous avons rencontré aussi des figures empruntées aux exercices physiques : toutes s'expliquent par l'importance que ces exercices avaient encore : la paume, la fauconnerie, la chasse demeuraient vivantes. L'autorité royale était obligée de multiplier les mesures contre le duel. Les spectacles militaires conservaient toute leur faveur (Cf. par exemple

M. Marais, II, 359). Il n'y a pas de transformation violente des mœurs au début du XVIII^e siècle ; mais, lorsqu'on étudie cette période, ce sont naturellement les nouveautés qui frappent ; on y insiste, tandis qu'on passe sous silence ce qui est vieux et déjà connu. L'étude du vocabulaire de Saint-Simon nous fait apercevoir les nouveautés, sans nous laisser oublier les vieux usages qui duraient encore.

A l'époque même où le libertinage devenait une mode, les questions religieuses conservaient cependant tout leur intérêt, la religion étant affaire d'État : les *Mémoires* de Saint-Simon, comme le journal de d'Argenson ou celui de Mathieu Marais, sont remplis du bruit des querelles qui suivirent la bulle *Unigenitus*. Considérer Saint-Simon comme un attardé sous prétexte que son époque est celle du libertinage et de l'athéisme serait une erreur. Il a pu emprunter davantage à l'Écriture à cause de ses convictions profondes : il faut cependant constater que les souvenirs de la littérature sacrée se rencontrent de la façon la plus inattendue jusque dans le *Chansonnier Historique*. Sur ce point encore, Saint-Simon n'est original qu'autant qu'au souvenir religieux se mêle un sentiment profond qui s'exprime par lui.

Ce prétendu romantique a d'ailleurs la plus classique des formations. C'est tout naturellement que la citation latine ou le souvenir mythologique se présentent dans son œuvre : nouveau trait de ressemblance avec ses contemporains : journaux, chansons, Mémoires sont pleins de citations pareilles. Les estampes satiriques sont très souvent des adaptations comiques de scènes de l'antiquité (Cf. M. Marais, II, 155). Le souvenir classique, même pédantesque, se rencontrera dans les œuvres littéraires du XVIII^e siècle, quelles qu'elles soient, et jusque dans les journaux révolutionnaires. Nouvelle preuve de l'identité qui existe d'après nous entre Saint-Simon et les écrivains de son époque.

Ainsi, le vocabulaire de Saint-Simon ne le sépare point de son temps. C'est le vocabulaire de la Régence. Il comporte sans nul doute des réminiscences nombreuses de « mots » d'actualité, que l'étude la plus longue et la plus minutieuse de l'époque ne ferait même pas distinguer toutes. Loin d'être entiché d'archaïsme, il témoigne à chaque instant de préoccupations nouvelles.

Une des qualités les plus frappantes de ce vocabulaire est la propriété : Qu'il y ait dans les *Mémoires* quelques termes louches ou impropres n'est pas discutable ; mais le nombre en est infime. Saint-Simon connaît la valeur foncière des termes qu'il emploie, parce qu'il est lui-même très cultivé, et parce qu'à son époque l'étude de la grammaire, et notamment celle du lexique sont une préoccupation des honnêtes gens : un diplomate comme M. de Caillières étudiait les mots à la mode. M^{me} du Def-

fand a pu déclarer (Cf. Sainte-Beuve, *Lundis*, III, 271) que le style de Saint-Simon était « abominable ». Outre que cette critique est vague, elle ne correspond pas à ce que nous avons remarqué. De Luynes, plus précisément, reproche à Saint-Simon de « se servir de termes propres à exprimer fortement ce qu'il vouloit dire, sans s'embarrasser s'ils étoient bien françois » (Cf. Petit de Julleville, *Hist. de la Litt. franç.*, V, 542). Il constate donc l'exactitude du vocabulaire, tout en faisant des réserves sur sa pureté. Critique juste, si l'on n'estime français que les mots approuvés par les théoriciens du XVIII^e siècle. Pourtant, il est douteux que le duc de Luynes songe ici aux mots populaires ou anciens qui se trouvent dans les *Mémoires* : beaucoup pouvaient être considérés comme bas, exclus de la langue littéraire ; ils n'en étaient pas moins français. Les mots visés par cette critique seraient plutôt les mots nouveaux, que Saint-Simon n'a pas nécessairement formés, qui existaient en dehors de lui, mais sans avoir encore droit de cité, ou les mots aventuriers, dont la vie fut éphémère. Ce sont encore les mots auxquels Saint-Simon a attribué un sens nouveau, tiré de l'idée incluse dans le radical, sans que l'usage l'y ait autorisé du reste.

De Luynes reconnaît que le vocabulaire « exprime fortement » tout ce que l'auteur pense ou sent. Cette force d'expression ne peut provenir que de l'exactitude des termes employés. Non que Saint-Simon trouve toujours ces termes du premier coup : souvent les épithètes s'accumulent en ordre de précision croissante. Et ces accumulations, dues à la spontanéité de l'écrivain, sont d'autant plus intéressantes pour nous qu'elles permettent de suivre son travail de création. Le premier terme n'est pas impropre, mais il est de sens assez général ; ceux qui suivent sont de sens de plus en plus restreint et précis. Qu'on lise un portrait de quelque étendue, celui de Barbezieux ou celui de Chamillart (VIII, 2, 16 et sq.) : les adjectifs se multiplient, mais tous sont gros de sens, étant d'une propriété et d'une précision parfaites. Aucun d'ailleurs qui fasse double emploi : nulle part on ne se trouve en présence d'un synonyme qui n'ait d'autre rôle que de tenir une place. C'est dans le portrait physique que l'exactitude des termes, et par suite la netteté du trait sont les plus frappantes. Voici une esquisse de Monsieur que nous relevons au hasard : « C'était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étoient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvoit mettre, plein de toutes sortes de parfums, et, en toutes choses, la propreté même. On l'accusoit de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long... » Il est impossible de modifier un seul détail, de trouver, sur un

seul point, une expression plus exacte. De cette propriété de termes résulte ce genre de clarté, particulier à Saint-Simon, et qu'il convient de définir parce qu'il tient à la qualité du vocabulaire : Saint-Simon, esquissant un portrait ou un tableau ne suit en général aucun plan ; les détails se succèdent sans ordre, certaines phrases sont, de plus, inextricables. Pourtant, l'ensemble est d'une netteté frappante : la personne ou la scène nous apparaissent entières, vivent à nos yeux. La seule qualité de style qui nous permette d'expliquer cet effet est la propriété, et par suite la force expressive, des termes choisis.

Saint-Simon dispose de toutes les ressources du vocabulaire de son temps, et connaît bien la valeur de chacune des unités qui le composent : il vit à une époque où elles ont été étudiées, critiquées, épiluchées, dans un milieu où l'on emploie sans doute des locutions triviales ou anciennes, mais à bon escient, et où l'on connaît généralement la valeur des termes. C'est cette éducation sociale qui explique en partie que Saint-Simon soit arrivé, sans effort apparent ni réel, à une telle puissance expressive. D'autre part, il était doué d'une imagination telle qu'il pouvait se représenter les objets absents comme s'ils eussent été sous ses yeux. Cette qualité de l'individu, jointe à celles qu'il devait à la société, explique la valeur de son style.

Il semble que, chez lui, la pensée se soit naturellement exprimée par l'image. Il excelle à traduire l'état d'âme d'un personnage par l'indication de ses attitudes ou de ses jeux de physionomie. Aussi est-ce souvent par la comparaison et la métaphore qu'il rend l'idée, sous forme concrète. Or ces images nous paraissent posséder les qualités qui correspondent à celles que nous avons trouvées aux mots : exactitude et puissance expressive. Elles sont exactes parce qu'elles se sont présentées d'elles-mêmes à Saint-Simon au moment où il écrivait ; elles ne sont ni cherchées, ni artificielles ; aussi est-il rare qu'elles soient incohérentes. C'est du reste parce qu'elles résultent le plus souvent d'une représentation psychique au moins ébauchée qu'elles sont expressives au point de paraître quelquefois hyperboliques. L'hyperbole n'est point ici un défaut de l'écrivain, mais un défaut de l'homme. Elle peut parfois éclairer son état d'âme d'un jour singulier. Cette réserve faite, il faut reconnaître que le plus souvent il y a entre l'image et le ton de l'écrivain convenance parfaite.

En effet, l'expression, propre ou figurée, varie singulièrement suivant les passages. Si les *Mémoires* de Saint-Simon forment un bloc à l'œil, la simple étude du vocabulaire nous permet cependant de discerner certaines jointures. Soulignons dans toute l'étendue de l'œuvre les expressions curieuses : parfois nous lisons vingt pages sans en rencontrer une demi-douzaine, tandis qu'ailleurs elles se pressent. Ici, le rapport du

nombre des expressions au nombre des pages n'atteint pas 1 ; c'est un chapitre de chronique (19, 151). — Le chapitre suivant est presque entièrement consacré au duc de Lauzun, personnage étrange, que Saint-Simon connaît bien d'ailleurs ; c'est presque une suite d'anecdotes : la densité devient double. Dans le tableau de la séance du Lit de Justice, qui comporte dix-huit pages de texte, elle est triple. L'examen de ces fragments prouve qu'il existe, dans le parler de Saint-Simon, des différences considérables au point de vue de la qualité du vocabulaire.

Les moyennes établies ci-dessus, sans prétendre du reste à une rigueur mathématique, portent sur des fragments assez étendus. Dans les limites mêmes de ces fragments, il existe des différences plus remarquables encore au point de vue de la « densité » des termes qui nous intéressent. Dans la séance du Lit de Justice, par exemple, il arrive qu'ils s'accumulent en quelques lignes : « Moi cependant, je *me mourais* de joie. J'en étois à craindre la *défaillance* ; mon cœur, dilaté à l'excès, ne *trouvoit plus d'espace à s'étendre*. La violence que je *me faisais* pour ne rien laisser échapper étoit infinie, et néanmoins *ce tourment étoit délicieux*... » — Un peu plus loin : « Je triomphois, je me vengeois, je *nageois dans ma vengeance*... Toutefois je ne laissois pas d'entendre *cette vivifiante lecture* dont tous les mots *résonnoient sur mon cœur comme l'archet sur un instrument*... » (16, 52 et 53). Ces quelques lignes sont consacrées à l'expression de sentiments intimes. Ailleurs, ces sentiments se mêlent au portrait ou à la description : « Je *l'accablai* donc à cent reprises dans la séance, de mes regards *assenés et forlongés* avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe, *lui furent lancés de mes yeux jusque dans ses moëllles*... Je *me baignois* dans sa rage et je me délectois à lui faire sentir. Je *me jouois de lui* quelquefois avec mes deux voisins, en le leur montrant d'un clin d'œil, quand il pouvoit s'en apercevoir ; en un mot je *m'espaçai* sur lui sans ménagement aucun autant qu'il me fut possible... » — C'est dans le portrait, et particulièrement dans celui d'un personnage détesté, que les expressions triviales, archaïques ou pittoresques deviennent denses. De là, nous le verrons, des indices de l'état d'âme momentané de l'écrivain.

Dans le portrait de Harlay (XIV, 368, 372), texte équivalent à deux pages de l'édition de 1873, nous relevons au moins vingt expressions intéressantes ; c'est une proportion maxima ; mais Harlay est une des personnes que Saint-Simon a le plus sincèrement détestées.

Ainsi, les *Mémoires* nous apparaissent constitués d'abord par une trame assez terne : Saint-Simon raconte des faits indifférents, tout au moins pour lui ; il fait œuvre de chroniqueur, reproduisant parfois Dangeau textuellement. D'autres fois, il décrit sèchement, bien qu'avec scrupule : telles sont les digressions sur la cour d'Espagne (tome VIII), ou sur les institutions féodales (tome XXV). Les seuls mots que nous ayons relevés

là sont des mots étrangers ou techniques ; leur présence donne à l'exposé de la précision, parfois même un peu de couleur ; mais en général, l'imagination de l'écrivain a peu contribué à ces dissertations ou à ces descriptions objectives. La passion ne s'y mêle point. Aussi les images, les termes pittoresques ou simplement énergiques, mots anciens le plus souvent ou mots vulgaires, s'y rencontrent-ils rarement. Saint-Simon s'exprime comme un historien classique, mais qui aurait écrit sans prendre le temps de polir son style. Ça et là, faisant contraste avec cet exposé tout uni, un morceau de haut relief et de couleur violente. Ici, le vocabulaire est d'une qualité fort différente : c'est une anecdote, un portrait ou un tableau qui se détache sur le fond ; vieux mots expressifs, mots vulgaires, mais toujours pittoresques ou énergiques, termes de métier ou de boutique, métaphores et comparaisons empruntées à la vie de tous les mondes, au Pont-Neuf ou à l'Opéra, à la Cour ou aux Halles, toutes les ressources du vocabulaire sont mises en œuvre. L'homme apparaît, l'anecdote et le portrait étant choses d'imagination, animées par la passion. Le portrait représente une personne vivante, connue de l'auteur, qui éprouve à son égard des sentiments divers, affection ou estime, mépris ou haine. De là des expressions capables de traduire l'admiration, la colère ou le dégoût, et qui par suite décèlent l'âme de l'écrivain. C'est pourquoi, partis de l'étude d'un vocabulaire, nous aboutirons logiquement à des conclusions sur une âme.

Nous sommes arrivé à distinguer, malgré l'unité de l'œuvre, des éléments différents. Non que les portraits ou les anecdotes soient des passages « plaqués » sur le fond : bien qu'ils s'en détachent très nettement, ils prennent très naturellement place dans le récit ; ce sont des raisons psychologiques qui peuvent en expliquer le caractère particulier. Il est difficile, sur le point que nous touchons, de séparer l'étude du style de celle de l'homme. Nous nous contenterons de remarquer pour l'instant que les différences de style proviennent non d'intentions de l'écrivain, mais de la variété de ses sentiments, modifiés à tout moment par la matière qu'il abordait. Il y a toujours entre les sentiments exprimés et le vocabulaire convenance parfaite : de là cet air de naturel que Saint-Simon conserve, lors même que les figures qu'il emploie sembleraient ailleurs artificielles et affectées. S'il est question du duc de Bourgogne, le style s'élève à la hauteur de l'oraison funèbre, le vocabulaire s'enrichit d'images bibliques ou de réminiscences religieuses ; s'il est question de Harlay ou de du Bois, il s'abaisse jusqu'à l'injure ; l'image devient caricature ; dans tous les cas, il est digne du personnage représenté, si l'on s'en rapporte au sentiment de l'écrivain.

N'y a-t-il point d'ailleurs, au point de vue du vocabulaire, une diffé-

rence quelconque entre les premiers volumes des *Mémoires* et les derniers? La chose serait possible, la durée de la rédaction ayant été longue. A y regarder de près, nous pensons qu'une telle différence est difficile à constater : les archaïsmes ne sont pas plus nombreux ni les néologismes plus rares au commencement de l'œuvre qu'à la fin. Dans les derniers volumes comme dans les premiers nous trouvons de longs passages de chronique assez plate : bien que les événements soient plus rapprochés et qu'ils aient touché Saint-Simon plus directement puisqu'ils sont de l'époque où il a joué un rôle, il ne semble pas que le style y ait en moyenne plus d'originalité. Le style varie moins d'après la date des faits ou l'éloignement des personnes que d'après leur importance. Les grands événements, comme la mort de Monseigneur, celle du duc de Bourgogne, la séance du Lit de Justice — les portraits de personnages de premier plan, comme M^{me} de Maintenon, Novion, Harlay ou du Bois, excitent particulièrement la verve de l'écrivain. Peu importe, par exemple, que Harlay ait quitté le Parlement en 1707 et soit mort en 1712, près de vingt ans avant que Saint-Simon ait commencé à annoter le journal de Dangeau ; Saint-Simon use pour le représenter d'un vocabulaire aussi riche et aussi pittoresque que lorsqu'il peint l'abbé du Bois, plus proche pourtant du temps où il rédigeait les *Mémoires*.

Il ne semble donc pas que le vocabulaire de l'écrivain ait évolué durant les années où il a rédigé. Le contraire d'ailleurs serait surprenant. Les mots et les images dont il s'est servi avaient été acquis par lui au temps de sa jeunesse et de sa vie active. Un écrivain de profession peut assurément changer sa « manière », et ne plus écrire à l'âge mûr comme au temps de ses débuts. Mais les *Mémoires* appartiennent tout entiers à la même période de la vie de leur auteur ; ils ont été écrits par un vieillard dont le vocabulaire ne se renouvelait plus. C'était là une raison suffisante pour qu'il demeurât constant d'un bout à l'autre de l'œuvre. Aussi ne paraît-il y avoir aucune différence sensible à ce point de vue entre les parties extrêmes.

Ce sont des raisons plus profondes que des raisons littéraires qui expliquent les variations du vocabulaire, de Saint-Simon. Est-ce à dire qu'il ait usé sans scrupule du premier mot ou de la première image qui s'offrait à lui? — Nous ne le pensons point. Les *Mémoires*, tels qu'ils sont, ne sont pas une œuvre de premier jet : Saint-Simon a travaillé sur des notes, le plus souvent rédigées au moment où il lisait Dangeau. Il y a, entre le style de ces notes, que leur auteur ne destinait point au public, et celui de la rédaction définitive, une différence frappante. D'après Sainte-Beuve, au moment où Saint-Simon rédige ces notes, les idées et les images se présentent en masse à son esprit ; il se hâte de les fixer. De là une expression concise, mais confuse aussi, des termes d'une

énergie excessive, des raccourcis obscurs. Sans prétendre critiquer Sainte-Beuve, nous remarquerons que le texte définitif, s'il est plus correct, est souvent aussi plus bref que celui de l'addition correspondante, bien que tout l'essentiel de cette dernière y soit inclus. La différence indéniable qui existe entre les deux textes ne tient donc pas à l'excessive concision de l'un, mais uniquement à ce qu'il n'est qu'une rédaction hâtive et provisoire. Le second en est une reproduction corrigée, sinon mise au point de façon parfaite. Quoi qu'il en soit, le vocabulaire en apparaît plus pur. Ce sont, en général, les mêmes mots et les mêmes images; mais quelques-uns des termes employés dans les additions ou les fragments inédits ont disparu. La maladie de M. de Vendôme (IV, 373, Add. 226) est désignée d'un terme cru qui ne se trouve pas dans le passage correspondant des *Mémoires* (IV, 324, 325); « se requinquer » (VI, 444, Add. 277) ne se trouve pas davantage dans le texte, — non plus que « esprité » (VI, 451, Add. 295), « furibonder » (VIII, 439). Nulle part il n'est dit dans les *Mémoires* que Mézières ait eu « un visage de grenouille pourrie » (XIV, 475, Add. 724); « couaillon » (VIII, 404, Add. 386) n'y est point entré, non plus que l'anecdote répugnante où il a place; « ramadouer » (XVII, 476), — « foirer » (XVII, 524), mot aventurier et mot vulgaire, ont été de même éliminés. — A comparer ainsi les deux rédactions on s'aperçoit que Saint-Simon s'est corrigé : il est évident que certains mots, qu'il lui avait été commode d'employer quand il rédigeait ses notes, ont été écartés par lui lorsqu'il a voulu faire œuvre d'historien, parce qu'ils n'étaient pas français ou parce qu'ils étaient trop vulgaires. La matière elle-même a subi des modifications du même ordre : les détails scatologiques ont été le plus souvent laissés de côté (Cf. V, 423, Add. 252 — VIII, 404, Add. 386 — VIII, 427, fr. inéd. — XVII, 481, 482, Add. 845 et 847, etc.).

Faut-il donc admettre que Saint-Simon a eu des scrupules d'homme de lettres? — On a parlé volontiers du dédain que ce grand seigneur affectait pour les écrivains de profession : il aurait considéré le style poli comme un caractère de « vile bourgeoisie ». Nous n'avons trouvé rien de pareil dans son œuvre. S'il maltraite de plats écrivassiers comme Dangeau, il parle avec considération des grands écrivains du siècle, particulièrement de Racine, qu'il aurait eu lieu cependant de ne point ménager puisqu'il le considérait comme polissant « de sa belle plume » les factums de M. de Luxembourg. Le dernier mot des *Mémoires* ne témoigne pas davantage de ce mépris des lettres et de cette désinvolture à l'endroit des règles. « Dirois-je enfin un mot du style, de sa négligence, de répétitions trop prochaines de mots, quelquefois de synonymes trop multipliés, surtout de l'obscurité qui naît souvent de la longueur des phrases, peut-être de quelques répétitions? J'ai senti ces défauts; je n'ai

pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la rendre, sinon pour la bien expliquer. Je ne fus jamais un sujet académique, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. De rendre mon style plus correct et plus agréable en le corrigeant, ce seroit refondre l'ouvrage, et ce travail passeroit mes forces, il courroit risque d'être ingrat. Pour bien corriger ce qu'on a écrit, il faut savoir bien écrire; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer. » Rien dans ces lignes qui puisse faire croire que Saint-Simon se soit désintéressé du style. Au contraire : il se rend compte très précisément des défauts où il a pu tomber, et c'est peut-être lui qui a critiqué son style de la façon la plus clairvoyante et la plus exacte. Il semble attribuer une importance particulière au choix des mots. Nous avons remarqué que le texte définitif étoit, dans une certaine mesure, expurgé, qu'il étoit le plus souvent plus serré et plus concis que la rédaction première. On peut conclure de là que Saint-Simon avoit fait un premier effort pour corriger les défauts que lui-même signale. S'il n'a pu les faire disparaître complètement, ce n'est point par insouciance, mais pour une raison grave. Il avoit l'intention de rédiger une suite à ses *Mémoires*, pour renseigner les lecteurs sur ce qu'étoient devenus les principaux personnages dont il avoit parlé : « Un défaut qui m'a toujours déplu, entre autres, dans les *Mémoires*, c'est qu'en les finissant le lecteur perd de vue les personnages principaux dont il y a été le plus parlé, dont la curiosité du reste de leur vie paraît altérée. On voudroit voir tout de suite ce qu'ils sont devenus, sans aller chercher ailleurs avec une peine que la paresse arrête, aux dépens de ce qu'on désiroit savoir. C'est ce que j'ai envie de prévenir ici, si Dieu m'en donne le temps. » Saint-Simon considérait donc qu'il avoit encore une tâche. Il étoit vieux, et il vouloit remplir son devoir d'historien, au point d'épuiser la curiosité de son lecteur, avant que l'heure fixée par Dieu ne sonnât pour lui. Ce sont les préoccupations d'une âme religieuse qui transparaissent ici, jointes aux soucis de l'homme qui a voulu réaliser un grand dessein. Vues de cette hauteur, quel relief ont encore les imperfections de style? — Pourtant Saint-Simon n'en nie point l'importance. Il admet que son œuvre pourroit gagner à être polie, mais il sait que ce travail passeroit les forces d'un vieillard. Il termine son œuvre avec modestie, non point en homme qui méprise l'art d'écrire, mais en « honnête homme », qui ne sauroit se piquer d'être écrivain. Loin de voir dans ces dernières lignes une manifestation d'orgueil nobiliaire, qui seroit du reste assez déplacée, nous les trouvons empreintes de saine modestie. Nous y trouvons aussi la preuve que Saint-Simon avoit une très haute idée de son rôle d'historien, puisqu'il considérait comme un devoir d'épuiser la matière qu'il avoit abordée, sans rien laisser dans l'ombre de ce qu'il pouvoit « éclairer ».

Si donc Saint-Simon n'a pas été un écrivain dans toute la force du terme, ce n'est point par orgueil, ni par mépris de la grammaire. Il avait, quoi qu'on ait pu dire, trop de bon sens pour agir ainsi ; du reste, une telle affectation de négligence lui eût paru aussi misérable que l'affectation du beau style. Nous l'avons jugé sincère : croyons-le donc lorsqu'il nous dit que le temps lui a manqué : la tâche de mettre au point le style des *Mémoires* n'était point de celles qu'un vieillard peut entreprendre.

CHAPITRE XV

LE VOCABULAIRE ET L'HOMME

Au risque de paraître ambitieux, puisqu'il semble impossible de pénétrer une âme, et que nous avons du reste étudié le style d'un point de vue rétréci à dessein, nous essaierons cependant de fixer ce qu'on peut découvrir de l'esprit et du cœur de Saint-Simon après la recherche que nous avons entreprise. Il est de ceux qui se prêtent à un examen pareil : ceux mêmes qui ont fait les plus graves réserves sur la valeur historique de son information et la rectitude de son jugement n'ont point mis en doute sa sincérité. Il apparaît qu'il a exprimé son sentiment avec simplicité et franchise, sans déguiser le moins du monde ses impressions, et qu'il n'a point essayé d'effacer de son style la note personnelle.

A vrai dire, l'étude du vocabulaire est une base bien étroite pour que l'on puisse fonder sur elle une restitution de la personne morale tout entière. Les facultés intellectuelles, par exemple, semblent devoir nous échapper : il faudrait, pour les atteindre, étudier les idées elles-mêmes, non leurs signes. Cependant, nous pouvons examiner si les indices que nous fournit cette étude de la surface concordent bien avec l'opinion que l'on exprime ordinairement sur l'intelligence de notre auteur.

Cette opinion est assez conforme à la définition cruelle que le marquis d'Argenson a donnée de lui : « un petit dévot sans génie ». Et il ajoute ailleurs : « ce petit boudrillon vouloit qu'on fit le procès à M. du Maine » (d'Arg., I, 46). C'est encore ainsi que s'expriment les chansons :

Régent, que veux-tu faire
De ce petit Saint-Simon, boudrillon ?

(*Ch. Hist.*, II, 224.)

Saint-Simon, fier de son rang,
Ne s'occupe que de son titre ;
Il est fripon, poltron, bêtître,
Aussi sort-il d'un vilain sang.

(*Ch. Hist.*, II, 11.)

Ailleurs, il est vrai, nous trouvons une appréciation un peu plus flatteuse :

D'abord est le petit Simon,
Qui tout d'un coup est furibond
Quand il entend un sot avis.

(*Ch. Hist.*, II, 196.)

Tout de même le jugement de l'avocat Barbier et celui de Mathieu Marais sont dépourvus de bienveillance. La plupart des contemporains ont vu dans Saint-Simon un esprit étroit et brouillon, entiché surtout de prétentions nobiliaires, ce qui les a conduits à critiquer durement sa noblesse. Au moment de l'élévation de son fils à la grandesse, Mathieu Marais observe que cette dignité nouvelle donnera du lustre à une maison « qui en avait besoin ». C'est la note du *Chansonnier*.

Mais ce sont là des textes satiriques ou malicieux, écrits d'ailleurs par des gens qui ne connaissaient de Saint-Simon que l'écorce. Il était ami du duc d'Orléans et prenait même part aux affaires : c'en était assez pour lui attirer des inimitiés, au moins des critiques. Pour bien juger de son intelligence, il faudrait connaître l'opinion des ducs de Chevreuse et de Beauvillier, du P. de la Chaise et de l'abbé de Rancé, du Régent lui-même. Les idées politiques de Saint-Simon peuvent être critiquées parce qu'elles n'ont point reçu d'application, que leur valeur n'a pas été confirmée par une expérience heureuse. Au fond, elles ne sont pas moins sensées que bien d'autres. Beaucoup, notamment le marquis d'Argenson, ont perçu les vices du régime, mais se sont contentés de critiques négatives. Saint-Simon a le mérite d'avoir compris le défaut d'équilibre dont la monarchie souffrait à son époque : un roi « dans les nues » qui, de cette hauteur, n'apercevait plus ses sujets que « comme des atomes ». Il a proposé un remède. Il y a dans ses écrits, une partie positive, un véritable programme de réorganisation.

Quel que soit cet essai, dont le mérite est obscurci par les préjugés de Saint-Simon à l'endroit de la bourgeoisie, il est preuve de clairovoyance. C'est là une qualité qu'on ne peut guère nier à notre auteur, pour des raisons foncières, comme ses jugements sur la Révocation de l'Édit de Nantes ou sur le caractère mercantile de la politique anglaise, et que son vocabulaire prouvé du reste à chaque instant. Saint-Simon use de termes précis ; il trouve pour s'exprimer des mots qui rendent sa pensée de façon très claire. Ce n'est pas seulement lorsqu'il peint, c'est aussi lorsqu'il analyse et lorsqu'il raisonne que son vocabulaire est d'une exacte propriété. Qu'il traite de politique, d'institutions, de droit ou de théologie, il trouve le mot propre sans effort. S'il lui arrive de créer un mot, soit parce que le mot en usage lui échappe, soit parce qu'il manque absolument, il le fait du moins de telle façon que ce mot traduit fidèle-

ment sa pensée et la rend accessible au lecteur. Cette exactitude et cette propriété ont pour condition nécessaire, non seulement la connaissance pratique d'un vocabulaire étendu, mais encore la clarté de la conception. Saint-Simon n'a pas d'idées géniales : du moins semble-t-il avoir eu des idées claires.

Si la propriété des termes prouve, dans une certaine mesure, la netteté des idées et la clarté de l'intelligence, l'emploi de comparaisons variées indique encore que Saint-Simon fut un esprit curieux. Il y a dans l'œuvre des figures qui nous permettent de mesurer cette curiosité intellectuelle. Nous avons constaté bien des emprunts faits à la littérature du *xvii^e* siècle ; encore n'avons-nous tenu compte que de ceux qu'il nous a été facile d'identifier parce qu'ils proviennent d'œuvres bien connues. A l'époque de Saint-Simon, les ouvrages de l'esprit n'étaient pas vus d'assez loin : le tri n'en était pas fait. Mathieu Marais enregistre la mort de Campistron et ajoute que « c'est l'écrivain qui a le plus approché Racine ». Nous ne lisons plus ni Campistron, ni bien d'autres du même niveau, que Saint-Simon avait lus sans doute ; partant, nous ne pouvons découvrir bien des réminiscences, et nous sommes en droit de supposer que la lecture de Saint-Simon était plus étendue encore que l'examen du texte ne nous permet de l'affirmer.

Cette curiosité ne s'étend pas seulement aux lettres ; elle s'étend aux arts : des expressions techniques, employées avec une absolue justesse, suffisent à en faire foi. L'histoire, la géographie peut-être, ne sont point pour Saint-Simon des domaines fermés : les légendes et l'histoire de Rome, l'histoire de la France et celle de l'Église ont été pour lui objets d'étude sérieuse. Ami du duc de Beauvillier, admirateur fervent du duc de Bourgogne, il se trouve amené à réfléchir sur la situation présente, puis, logiquement, à étudier les origines de la monarchie, ce qui le conduit à la théorie politique : de là ces termes de droit féodal, d'histoire, de science politique, témoins de préoccupations variées.

Quelle qu'ait été d'autre part l'acuité des polémiques religieuses dans la société du temps, et l'attention que Saint-Simon prêtait aux discussions théologiques à cause de ses propres convictions, les éléments de son vocabulaire qui ont du rapport avec ces objets prouvent qu'il n'en avait pas seulement une connaissance superficielle : la précision des termes, si l'on songe surtout à la chaleur de la discussion, ne peut s'expliquer par une pure science verbale. De même, les questions économiques et financières, bien qu'il ait lui-même protesté de son incompetence, les théories politiques, si fort à la mode, apparaissent chez lui, tantôt effleurées, tantôt traitées à fond, toujours avec une exactitude de termes qui prouve l'étude. Curiosité intellectuelle très étendue, et lucidité d'esprit, telles sont les deux qualités que l'étude du vocabulaire de

Saint-Simon nous paraît démontrer assez pour que nous ne puissions souscrire au jugement brutal, peu original au demeurant, du marquis d'Argenson.

Il n'est guère possible de tirer de l'étude de l'expression plus de données sur les qualités proprement intellectuelles de l'auteur. Au contraire, son imagination apparaît à plein, même à l'observateur le moins attentif : c'est là sa faculté maîtresse. Rien de ce qui tombe sous les sens ne lui a échappé : attitudes, jeux de physionomie, mouvements surtout, ont été notés par lui avec une sûreté de coup d'œil et une richesse d'expression vraiment singulières. Il a particulièrement vu et retenu tout ce qui était signe de vie, dans un individu ou dans un ensemble. Il tend naturellement à exprimer l'abstrait par le concret ; or, si l'on examine les expressions concrètes qu'il emploie ainsi figurément, on constate que la plupart d'entre elles traduisent, au sens propre, un mouvement. Telle est la qualité spéciale de l'imagination de Saint-Simon, et en vertu de laquelle ses portraits et ses tableaux paraissent animés et vivants, tous les personnages étant en pleine action.

Cette imagination déforme-t-elle les objets qu'elle reproduit ? — Nous ne parlons pas du minimum de déformation que toute reproduction implique ; mais, il se pourrait que « l'équation personnelle » de Saint-Simon fût particulièrement sensible. Au fond, si l'on compare les portraits de ses personnages avec ceux que d'autres contemporains ont pu tracer, il semble bien que les portraits de Saint-Simon sont en général très fidèles. Si peu flatteuses que soient les comparaisons, elles réussissent cependant à nous faire imaginer l'original tel qu'il était. Que l'on examine le portrait de Louis XIV par Rigaud, ou bien celui de Harlay, qu'on les compare à ceux des mêmes personnages dans les *Mémoires*, l'impression d'ensemble est la même. On ne peut dire que le portrait de Harlay, celui de Novion, celui de du Bois, ou le raccourci de M^{me} de Castries soient des caricatures. Pourtant, Saint-Simon n'y a guère ménagé ses expressions. On ne saurait mieux donner une idée de la lourdeur d'un personnage qu'en écrivant qu'« il a l'air d'un bœuf », ni de la vulgarité d'une femme qu'en la traitant de « harengère ». Cela même est si naturel que nous recourons volontiers à de telles images. Il arrive pourtant qu'un trait soit « chargé ». Comparer le visage de l'un à « celui d'une grenouille », le profil de l'autre à celui d'un perroquet, c'est user en somme d'un procédé cher aux caricaturistes. Mais la caricature elle-même ne peut-elle être plus ressemblante au demeurant que la photographique la plus exacte ? Elle a le grand mérite d'être vivante, et c'est ce mérite que nous reconnaissons surtout aux portraits de Saint-Simon.

Bien que le portrait soit exact, il n'est cependant pas « objectif ».

L'imagination est une faculté intermédiaire, qui procède autant de la sensibilité que de l'intelligence. Saint-Simon est d'ailleurs un passionné :

D'abord est le petit Simon
Qui tout d'un coup est furibond
Quand il entend un sot avis...

Comme il parle de personnages qu'il a connus, dont il a souvent été ou l'ami ou l'ennemi, et d'événements auxquels il s'est intéressé lorsqu'il n'y a pas été mêlé personnellement, il est naturel qu'il ait écrit avec passion. Nous avons constaté que le vocabulaire changeait suivant la matière, et qu'il était d'autant plus original que celle-ci était moins indifférente à l'écrivain. Est-il donc possible de distinguer, d'après les variations de l'expression, quelques-uns au moins des sentiments qui ont animé Saint-Simon?

Il nous apparaît d'abord, comme au Chansonnier, fort irascible. Son imagination est telle qu'il se représente comme vivant un personnage depuis longtemps disparu : ce personnage est devant ses yeux, en chair et en os, et son apparition renouvelle toutes les colères de l'écrivain. Voici Harlay (XIV, 369) : son portrait sans doute est ressemblant : les traits, la physionomie, les détails du costume (XIV, 369), sont notés avec minutie. Mais, à chaque instant, la colère du peintre éclate en deux mots, deux « coups de langue » terribles : les « yeux de vautour », la « robe étriquée » l'« odeur hypocrite », autant de détails qui traduisent la rancune. Et Saint-Simon s'acharne sur le personnage, à mesure qu'il découvre en lui des traits exécrés ; les mots s'accumulent, les détails s'aggravent en raison de la colère qui croît : « un extérieur *géné, contraint, affecté* » — « c'est un dommage extrême que tant de qualités et de talents naturels et acquis... n'aient été consacrés qu'au *mal, à l'ambition, à l'avarice, au crime* ». Puis tous les vices du personnage lui sautent aux yeux tout d'un coup ; dans sa hâte et dans sa rage, il les exprime d'un mot, sans ordre, comme ils se présentent : « *Superbe, venimeux, malin, scélérat* par nature, *humble, bas, rampant* devant ses besoins... » (1). Mais l'accès de colère violente ne peut durer : l'expression devient moins sèche, moins hachée, moins concise, tout en restant d'une propriété parfaite.

C'est ainsi que le vocabulaire de Saint-Simon trahit, en même temps qu'un discernement très fin, la passion furieuse. Toutes les fois que

(1) Remarquez la violence croissante de l'expression quand elle comporte plusieurs synonymes : « *humble, bas, rampant...* ».

nous lisons le portrait d'un personnage détesté, nous rencontrerons les mêmes expressions irritées, et le même désordre, qui n'entraîne cependant aucune confusion, tant l'original est présent à l'esprit de l'écrivain. Ailleurs, c'est le sentiment personnel qui s'exprime : dans le tableau de la séance du Lit de Justice, quand l'expression devient riche et colorée, c'est le plus souvent qu'elle traduit la rancune satisfaite et la joie impossible à contenir.

Ce défaut de mesure entraîne une franchise telle qu'elle touche parfois au cynisme, lorsque l'écrivain n'est plus maître de lui. Certains détails du tableau de la cour, à la mort du grand Dauphin, sont topiques : Saint-Simon, tout honnête et religieux qu'il est, se trouve en présence de la mort et sa joie déborde ; rien n'en atténue l'expression ; les réflexes qui ont pour cause cette « émotion délicieuse » sont rendus par lui avec une précision extrême. Au bout de longues années, cette émotion revit tout entière. Cette rancune, si tenace qu'elle ne désarme point devant la mort, est, il faut l'avouer, d'un vilain caractère. La sincérité avec laquelle elle s'affirme et se décrit en atténue cependant la laideur.

Colère, haineux « jusqu'aux enfers », Saint-Simon, en dépit de sa franchise et de ses indéniables qualités d'esprit, nous apparaît jusqu'ici comme un assez triste caractère. C'est bien sous ce jour que ses contemporains l'ont connu ; d'Argenson le traite, hyperboliquement d'ailleurs, et méchamment, d'« anthropophage ». La difficulté qu'il éprouvait à déguiser ses sentiments, les écarts de langage auxquels l'étude de son vocabulaire semble prouver qu'il était enclin devaient le faire juger sans indulgence. Nous ne connaissons pas, il est vrai, l'opinion de ceux qui le pénétraient le mieux, M. de Beauvillier, M. de Chevreuse, le Régent lui-même. Saint-Simon a eu des amis, des amis dont plusieurs étaient gens de tête et de cœur : c'est qu'il y avait en lui un autre homme que celui qu'apercevait la malice de ses contemporains. Il possédait des qualités que pouvaient seuls découvrir ceux à qui il se confiait. Et nous, qui avons sous les yeux le texte des *Mémoires*, sans connaître aussi bien Saint-Simon que le connaissaient ses amis, nous le pénétrons cependant mieux que le commun des courtisans ne l'a pu faire. Au bout d'un siècle, il nous livre le secret de son cœur ; et cet homme qui parut de son temps d'esprit étroit et d'humeur querelleuse, que nous avons trouvé nous-même irascible et vindicatif, se révèle d'ailleurs comme un homme de sensibilité délicate et généreuse.

Il n'y a pas seulement dans les *Mémoires* des expressions vulgaires ou brutales, par lesquelles s'exhalent la colère ou le mépris. On y rencontre les plus belles figures bibliques ; le ton est parfois celui de l'oraison funèbre. Or, ce n'est point de propos délibéré, pour embellir à dessein

certains passages que l'écrivain s'est élevé à cette hauteur : c'est la pensée ou le sentiment qui l'y emportent. Dans le discours pour M^{se} le duc de Bourgogne (XIX, 141 et sq), si les termes de piété et les souvenirs de la Bible se pressent, c'est que la pensée de Saint-Simon s'élève : il s'efforce de représenter un type accompli de roi ; sa foi royaliste est telle qu'elle suscite en lui une émotion profonde, qui s'exprime très naturellement en langage religieux. Car c'est à l'expression religieuse que Saint-Simon atteint lorsqu'il lui faut exprimer un noble sentiment. Suivant une vieille formule, il est attaché à sa foi et à son roi. Il l'est aussi à son pays ; s'il a usé du mot de « patriote » pour qualifier Vauban, il nous apparaît, lui aussi, d'un patriotisme ardent. Pour lui, ce n'est pas seulement le Roi, c'est la Nation tout entière qui est l'État. Il est malaisé de séparer ces trois sentiments élevés : il n'a pour les rendre qu'un seul vocabulaire, qui est, en somme, celui des sermonnaires. Cela est logique : les seuls ouvrages où les questions morales et sociales fussent traitées, à l'époque antérieure, étaient des ouvrages religieux. Lorsque ces matières furent abordées couramment par de purs laïcs, ceux-ci usèrent d'abord de la phraséologie de ceux-là, comme étant la seule qui s'offrit à eux. C'est donc pour une raison générale que les parties morales et politiques des *Mémoires* ont une allure doctrinaire. Si l'expression religieuse se présente si fréquemment lorsqu'il parle gravement de la monarchie, c'est qu'il croit profondément au droit divin et que, pour lui le Roi, quel qu'il soit, l'est de par Dieu. Il a pu mal parler de certains monarques en particulier, trouver des limites à leurs droits, revendiquer âprement les prérogatives des ducs : pour lui, le Roi est cependant « l'oint du Seigneur ». Si nous trouvons, en matière politique, tant de locutions religieuses et de réminiscences bibliques, c'est que la foi religieuse et la foi monarchique s'unissent en lui de manière indissoluble. Dans les parties historiques mêmes, quand Saint-Simon rapporte un événement qui l'a frappé au point de l'émouvoir profondément, c'est encore le sentiment religieux qui apparaît. Partout il voit intervenir la Providence, et c'est là toute sa philosophie. Ce n'est point une philosophie toute de raison, bien que cette croyance soit réfléchie : il y a ici une foi ardente, une ferveur religieuse qui donnent à l'expression force, et parfois poésie. De même que sa fidélité au Roi en général, le patriotisme de Saint-Simon et même certaines affections personnelles semblent se confondre en lui avec le sentiment religieux. De là ces locutions dévotes, qui se rencontrent surtout en matière grave, et qui, par la sincérité avec laquelle elles traduisent une émotion réelle, donnent au style une grandeur qui n'a rien de factice. Saint-Simon parle d'abondance de cœur (Cf. XII, 156, 201 ; — XIV, 58, 64 ; — XXII, 357 ; — 15, 167, 333, etc.).

Quelquefois pourtant, il y a disproportion évidente entre la pompe de l'expression et la matière traitée. Nous ne parlons pas des rapprochements plaisants, comme certain souvenir de l'âne de Balaam, ou la preuve donnée de la supériorité de l'argent sonnante par l'histoire de la sépulture de Sara. Il y a là une intention burlesque. Mais ailleurs Saint-Simon parle sérieusement. A propos de légitimation des bâtards, il évoque les livres sapientiaux et la divine sagesse de Salomon (XXIV, 363). N'est-il pas exagéré de voir une preuve de l'esprit d'erreur inspiré par Dieu dans l'élévation de M. du Maine? Le rapprochement de Louis XIV accablé avec Nabuchodonosor (12, 154) n'est-il pas artificiel et forcé? Oui, si nous en jugeons avec notre esprit de modernes. Mais, si nous nous reportons au temps de Saint-Simon et nous pénétrons de ses idées, tout au contraire nous paraît naturel et logique. Saint-Simon a saisi avec perspicacité et malice les défauts de Louis XIV en particulier; mais il avait un véritable culte pour le Roi en général. Cet homme de tradition, pour qui la monarchie héréditaire et consacrée par Dieu était un principe plus religieux encore que politique, voyait avec douleur la dynastie atteinte par l'accession au droit héréditaire d'intrus; et quels intrus! les « produits du double adultère » le plus honteux, légitimés « sans nommer la mère »! Pour un homme convaincu du caractère sacré de la monarchie, partisan irréductible des plus vieilles institutions, fussent-elles issues de la Loi salique, la légitimation était, à proprement parler, un sacrilège. De là ces expressions directes et ces figures qui peuvent nous paraître exagérées et nous faire sourire, si nous n'y réfléchissons point, et qui, après examen, nous semblent adéquates à l'idée ou plutôt au sentiment de l'écrivain qui s'en est servi. Car ce n'est point par raisonnement, c'est comme d'instinct, que Saint-Simon a perçu l'énormité du fait, et il serait injuste de rabaisser sa passion au niveau d'une simple jalousie de préséance. Est-il juste de trouver « déclamatoires » les passages qu'il a consacrés au malheureux duc de Bourgogne? Ils sont pleins des marques d'une affection profonde. Il peint Fénelon, du fond de son exil, attendant sa venue « comme celle d'un autre Esdras » (XXI, 302). L'ironie du rapprochement n'est sans doute qu'apparence. Saint-Simon lui-même, en toute sincérité, n'a-t-il pas écrit que le monde n'était pas digne d'un tel prince? La chute de Vendôme, ce « prince des superbes » (XIII, 309), lui apparaît comme un châtiment de la Providence. L'idée de cette intervention est pour lui aussi claire et certaine, que celle de la Némésis pouvait l'être pour Hérodote. Or, tout ceci dérive d'une sensibilité, non point anormale, mais fort éloignée de nous, et telle que nous avons peine à la comprendre, étant modernes.

Ces expressions, que d'autres ont pu trouver forcées ou emphatiques, s'expliquent par la seule élévation de sentiments fonciers : culte de la

monarchie, de la patrie, connexe à une foi religieuse profonde, sans confusion du reste, car Saint-Simon distingue parfaitement le respect dû au Roi de l'adoration de latrie. C'est toujours la même clairvoyance et la même adhérence de l'expression au sentiment ou à la pensée. Pourquoi faut-il que cette sensibilité délicate semble ignorée de la critique ? Saint-Simon a été calomnié, et, comme toujours, il en est resté quelque chose. Il y eut en lui mieux qu'un hobereau querelleur et plus qu'un peintre d'histoire ; ce petit duc fut un homme de cœur, et c'est comme tel qu'il se révèle à nous.

L'expression de ces sentiments divers est-elle spontanée ? On peut soutenir que Saint-Simon, qui écrit longtemps après les faits et souvent après la disparition des personnes, a fait naître en lui une espèce d'enthousiasme créateur, une émotion volontaire. Pour d'autres, au contraire, la rédaction des *Mémoires* ne porterait aucune trace d'excitation voulue et artificielle. Cette dernière hypothèse nous paraît la vérité même. Outre qu'elle est conforme à l'aveu de Saint-Simon, elle est confirmée par le simple examen du vocabulaire. Cet examen prouve en effet que Saint-Simon était doué d'une imagination si puissante, qu'il avait du passé comme une vision directe. Il se trouvait devant des personnages vivants, les choses se déroulaient devant ses yeux, et ses passions reprenaient vie d'autant plus qu'il était impulsif et colère.

Pourtant, il semble qu'il a souvent atténué l'expression. Ce ne fut pas seulement par souci d'écrivain ; Saint-Simon avait, au plus haut degré, le sentiment de la tenue, non point au sens vulgaire du mot, mais au sens moral le plus élevé. Dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson, ce ne sont que grossièretés, sans variété ni finesse. Mathieu Marais raconte avec complaisance des anecdotes grivoises, sans beaucoup s'embarrasser du choix de termes polis : le français bravait l'honnêteté, même dans les mots. Ceci est bien conforme aux habitudes du temps, bien « Régence ». Or, tout ceci est absent du texte des *Mémoires*. Nous retrouvons, dans le choix des termes, une preuve de cette dignité qui faisait exécrer la débauche, les « gueulées » des roués, les soupers du Régent, l'ivrognerie et l'adultère à leur auteur.

Clairvoyance et curiosité d'esprit, imagination puissante, sensibilité délicate, irréprochable tenue morale, telles sont les qualités que nous nous trouvons amenés à reconnaître à Saint-Simon, et qui nous font oublier les défauts qu'on lui attribue avec une complaisance excessive. Qu'il ait eu des travers, des ridicules même, nous ne saurions le nier. Nous déplorons seulement que la calomnie ait grossi les siens, ou plutôt, qu'elle les ait mis en pleine lumière, rejetant dans la pénombre les bonnes qualités, solides et nombreuses, que nous croyons trouver en lui. Nous ne pouvons admettre que cet admirable écrivain, doué de

talents singuliers que personne ne lui nie, ait été, avec cela, sans cœur ni esprit. Il y a en ceci une contradiction qui choque la logique, et nous préférons, malgré le caractère fragmentaire et superficiel de notre information, le considérer comme un homme équilibré et naturel, plutôt que comme un « phénomène » anormal.

CONCLUSION

Si grande que soit la tentation de toucher au fond, nous ne pouvons, présentement du moins, nous permettre d'y succomber. D'autre part, prétendre découvrir toute la vie sociale d'une époque déterminée, voire toute l'âme d'un homme serait ambitieux. Nous souhaitons simplement que les indications tirées du vocabulaire puissent y aider.

Nous avons constaté que le vocabulaire de Saint-Simon était surtout riche en éléments nouveaux. Quant aux archaïsmes que l'on peut rencontrer chez lui, on en trouve d'analogues dans les chansons qui couraient et, en général, dans la littérature familière sans aller jusqu'au débraillé. Aussi notre opinion sur l'écrivain concorde-t-elle peu avec l'opinion commune. Tout de même, il convient de faire de grandes réserves sur le jugement que l'on porte habituellement sur l'homme. Il semble que l'on fasse trop grand cas de l'opinion de personnages qui le connaissaient mal, et que l'on ne tienne pas assez compte de certains passages des *Mémoires* qui découvrent à nos regards le caractère de l'auteur, mieux que sa vie extérieure n'a pu le découvrir aux hommes de son temps. Saint-Simon n'est pas seulement pour nous un peintre merveilleux : c'est, malgré ses défauts, un personnage intelligent et sympathique. Il n'est pas non plus l'écrivain incorrect que l'on nous dit : il connaissait bien sa langue, et, s'il n'a pu toujours choisir, se trouvant encombré de trop de richesses, il n'en mérite que mieux notre admiration. Nous sommes tentés de plaindre M^{me} du Deffand qui n'a point vu combien cette exubérance était supérieure à la langue clarifiée, mais sèche et algébrique, à laquelle tendaient les théoriciens. On épurait la langue française, on la voulait d'une limpidité parfaite, sans prendre garde qu'on lui ôtait couleur et saveur. La société pouvait-elle se contenter de cette langue de laboratoire ? Le seul résultat possible du travail des abstraiteurs de quintessence était de séparer profondément le français des écrivains du simple français, jusqu'au jour prochain où les nécessités de la pensée obligeraient les gens de lettres à exploiter, au mépris de la

langue académique, le vieux trésor de la langue nationale. Il était à leur portée : il leur suffisait de briser la mince glace de la littérature officielle. Saint-Simon s'est trouvé romantique, tout simplement parce qu'il a écrit dans la langue de son temps : il ne l'était ni plus ni moins que les gens de son époque, hormis les pédants.

Partant, la langue officielle du XVIII^e siècle, si elle était à l'image des cercles littéraires, n'était plus le produit de la société tout entière : c'était une langue aristocratique, bien qu'elle ne fût point exactement celle de l'aristocratie de cour, ni même celle de l'aristocratie littéraire. L'originalité de Saint-Simon provient de ce qu'il n'a pas eu le temps de se soucier des règles. Si nous voulons trouver la langue qui soit, à son époque, vraiment expressive de la vie sociale, c'est dans son œuvre qu'il faut la chercher.

Ce n'est pas seulement Saint-Simon qui nous apparaît sous un jour nouveau : c'est la société tout entière. Non que les résultats d'une enquête sur le vocabulaire soient en contradiction avec les données de l'histoire. Mais certains aspects de la vie demeurent dans l'ombre, l'histoire ne s'attachant guère aux petits côtés des choses. La connaissance qu'elle donne des siècles est schématique : l'Histoire littéraire, par exemple, tient compte, trop exclusivement, des grands écrivains, ou parfois des pires, à condition qu'ils aient été gens de métier ; la littérature populaire y a bien peu de place. Pourtant, à une époque où l'on tendait à séparer la langue littéraire du parler commun, c'est celui-ci qu'il faut interroger de préférence, comme spontané et naturel.

L'idiome, « peuple et noblesse », était « parqué en castes » ; mais il n'était point exactement « l'image du royaume », car ces castes ne correspondaient point à celles qui subdivisaient la société : les grands seigneurs, les rois même, ne dédaignaient pas les mots roturiers : l'exemple du duc de Saint-Simon en fait foi. Quelle apparaît donc la société que cette langue reflète ? Très vivante, assurément, et de pensée riche. Elle avait conservé bien des caractères qui lui venaient de loin, du Moyen Age même. En dépit des mouches, des perruques poudrées et des belles manières, elle demeurait très rude : le vert-galant n'était pas mort. Watteau et Marivaux peuvent faire illusion : Saint-Simon et bien d'autres, jusqu'à Mercier, nous prouvent qu'ils n'ont point que des apparences. La vie de cour n'était pas aussi raffinée qu'on se plaît à l'imaginer au « joly temps » ; la vie au grand air n'était point si diminuée, la conversation si épurée. Les galants, un siècle après la marquise de Rambouillet, n'avaient point perdu le sens des réalités, ni l'habitude de s'exprimer en termes très clairs.

La vulgarité, la brutalité que l'on reconnaît aux sociétés antérieures n'étaient pas encore choses du passé ; seulement, l'éclat de la vie de

cour telle qu'on l'imagine nous éblouit au point de nous empêcher de les percevoir, alors qu'elles devraient nous frapper à chaque instant. D'un autre point de vue, la Régence nous apparaît comme une époque de corruption éhontée. Vue juste, assurément, mais qui entraîne l'erreur, parce qu'elle est partielle. A bien examiner comment la société s'exprime alors, on découvre que, malgré ses dehors frivoles et ses habitudes de débauche, elle n'était point fermée aux graves préoccupations. Les affaires sérieuses avaient leur temps, même pour le prince des roués : ce n'étaient plus seulement les théoriciens qui les abordaient, c'étaient aussi les gens du monde. Sans doute ils restaient gens de guerre et gens du bel air, mais dès lors ils s'intéressaient aux problèmes diplomatiques, financiers, commerciaux même. Ainsi apparaît la société moderne, qui touche à tout.

Si l'étude du vocabulaire ne peut suffire à nous faire connaître, au fond, la vie sociale, elle a du moins l'avantage de nous en faire embrasser d'un coup d'œil toute la surface ; et précisément parce que nous n'approfondissons point, nous ne rétrécissons point le champ de notre observation : ce qu'elle perd en profondeur, elle le gagne en étendue. Elle nous permet d'apercevoir à la fois toutes les apparences, sans qu'aucune offusque les autres.

Nous n'apercevons entre le règne de Louis XIV et la Régence aucune solution de continuité. Saint-Simon a décrit la cour de Versailles à son déclin, au moment où y apparaissent les signes d'une dissolution déjà prochaine. Si la majesté royale en soi n'est pas encore discutée, celle de Louis XIV l'est déjà : on ne rêve que réformes politiques ou financières. Et, cependant, les mœurs évoluent sans à-coup, les vieilles coutumes déclinent, mais lentement. Il n'y a même pas transformation rapide des manières, passage soudain de la politesse raffinée à la grossièreté obscène : c'est insensiblement que l'on passe de Louis XIV à Philippe d'Orléans.

Le vocabulaire des *Mémoires* reflète la vie de cette époque de transition, sévèrement jugée, calomniée peut-être ; et parce qu'il l'évoque tout entière, ses aspects avantageux apparaissent mieux, ses laideurs s'atténuent, et le tableau n'est point sans grandeur.

Par contre, les courtisans de Louis XIV ne sont plus pour nous gens de tenue si compassée. Ainsi se comble le fossé, que l'on voit d'ordinaire si profond, entre les deux époques. Nous connaissions, de la première, la conversation polie ; Saint-Simon est de ceux qui nous révèlent la conversation familière.

« M. du Maine, qui exprimait si volontiers les choses les plus sérieuses en plaisanteries, disait franchement à ses familiers qu'il étoit comme un pou entre deux ongles, des princes du sang et des pairs, dont il ne pouvoit manquer d'être écrasé... » (XXV, 190). Ce n'est point là

le ton des lettres de Madame ; cependant, de tels propos, qui paraissent fidèlement rapportés, prouvent que la conversation était émaillée de figures plus libres qu'on n'est tenté de l'admettre ; à plus forte raison de figures, non point grossières, mais condamnées par les puristes comme triviales. La cérémonie ne pouvait être continuelle : il y avait des moments où la tenue se relâchait. La langue des *Mémoires* est celle des honnêtes gens, quand ils dépouillaient leur majesté, se mettaient à l'aise. Ils ne se présentent guère à nous dans cette attitude, et c'est là ce qui donnerait une valeur singulière à l'œuvre du duc de Saint-Simon, n'eût-elle, par ailleurs, bien d'autres mérites.

VU LE 18 MARS 1914 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER .

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

- abbatial, 160.
abcès, 90.
abdiquer, 52.
abeille, 84.
ab incunabulis, 151.
abjurer, 158.
abois, 109.
abolition, 182.
abomination, 44.
abondant, 44.
abordée (d'), 1.
aboyant, 19.
aboyer, 69, 108.
Abraham, 167.
Absalon, 170.
abstrait, 194.
abyssal, 194.
accablement, 45.
acception, 182.
accès, 45.
accolement, 152.
accoler, 152.
accompagnement, 45.
accortise, 1.
accostant, 19.
accoucher, 90.
accoutrement, 1.
accoutumée, 1.
acculer, 200.
Achitophel, 169.
achoppement, 68.
acolyte, 156.
acquêts, 182.
acquitt, 61.
acte, 119.
acteur, 119.
action, 142.
ad honores, 42.
admirant, 19.
admonition, 182.
adomestiquer, 2.
affiché, 21.
affiné, 21.
affiquet, 2.
affirmative, 194.
affolement, 45.
affranchi, 149.
affres, 2.
affubler, 82.
aga, 40.
agence, 156.
agio, 12.
agiotage, 12.
agioteur, 12.
agrége, 161.
aheurter, 2.
aigre-doux, 85.
aiguère, 96.
aile, 61.
airer, 2.
aisement, 2.
ajourner, 182.
ajoutement, 23.
alambic, 69, 193.
alarme, 210.
alerte, 212.
allant, 19.
allégué, 21.
allemand, 69.
alleu, 154.
alliable, 193.
alliage, 193.
allodial, 153.
allonger, 200.
allumé, 21.
amalgamer, 193.
amas, 212.
amende honorable, 187.
amiable, 2.
amirante, 36.
amorce, 212.
amortissement, 45.
anachorète, 174.
anathème, 158.
anathématiser, 158.
anatomie, 193.
ancrer (s'), 69.
ange, 164.
angle saillant, 212.
anguille, 84.
annate, 36.
angustiae, 151.
anthropophage, 182.
antijanséniste, 29.
apertement, 2.
Apollon, 146.
aposter, 2.
apostume, 91.
apothéose, 149.
apothicaire, 83.

apothicairerie, 45.
apparesser, 2, 30.
appartement, 127.
appartenance, 2.
appellation, 182.
appointer, 182.
apport, 2.
appréhension, 194.
apprête, 2.
appuyé, 2, 21.
araignée, 94.
arc-en-ciel, 78.
arche, 169.
archet, 117.
archifait, 29.
archimandrite, 156.
ardente (chambre), 12.
argile, 174.
Argus, 146.
arien, 174.
armée, 209.
Arnauld, 12, 156.
arqué, 29.
arraisonner, 2.
arrière-ban, 153.
arrière cadet, 23.
arrière-garde, 211.
arrière-recoin, 23.
arriérer, 52.
arrondissement, 45.
asiento, 36.
assaut, 214.
assiette, 214.
assises, 69.
assommant, 19.
astre, 78.
Astrée, 136.
athlète, 158.
Atlas, 146.
atome, 193.
attache, 187.
attaquant, 19.
attaque, 210.
attaquer, 210.
auri sacra fames, 156.
aurore, 78.
auspices, 149.
autel, 61.
authentifier, 182.
avalier, 2, 69, 85.
avantageux, 48.

avant-chemin couvert,
201.
avant règne, 23.
aventure, 45.
avenue, 210.
avertir, 128.
aveuglement, 170.
aveugler, 170.
avis, 179.
avisement, 23.
avril, 64.
axiome, 195.
ayant-cause, 182.
azafata, 36.

B

bacchante, 148.
bacha (ex-), 41.
bagage, 209.
bagarre, 23.
baguette, 29, 136.
bail, 188.
baillette, 153.
baïoque, 39.
baïsser, 201.
Balaam, 169.
balancer, 52.
balandre, 201.
balayeur, 64.
balbutieur, 23.
balle, 101.
ballon, 101.
ballot, 69.
ballotter, 101.
banal, 49.
banc, 179.
bandeau, 144.
bandière, 201.
bannière, 64.
bannir, 52.
banquette, 201.
banquillo, 36.
baptiser, 163.
baptistaire, 161.
bar, 152.
barbe, 69.
barbe sale, 82, 156.
barboter, 69.
barbouiller, 141.
baronnet, 41.

baroque, 49, 55.
barre, 152.
barre de fer, 60.
barrer, 100, 105, 209.
barricade, 209.
bassin, 84, 93.
bastant, 2.
bastion, 201.
batardeau, 23.
batardelement, 33.
bateleur, 82.
bâter, 67, 69.
bâton, 209.
batterie, 201, 213.
batteur d'estrade, 201.
battre, 69, 107, 210.
bavarderie, 23.
bayeur, 23.
beau, 15.
bec, 64, 67, 69.
bécasse, 84.
belle, 101.
bénéficial, 156.
berme, 201.
besogner, 2.
bête, 17, 69.
bicoque, 201.
bidet, 70.
bien-disant, 2.
bigotisme, 24.
bill, 41.
billet, 201.
biscuit, 77.
bisque, 101.
bistourner, 105.
bivouac, 201.
blanc, 60, 64.
blanches (nuits), 12.
blasphème, 163.
blondasse, 29.
bœuf, 84.
Boileau, 137.
boire, 61.
bois, 70.
boisseau, 171.
bombarder, 213.
bombe, 212.
bon, 64.
bonbon, 24.
bonnet, 161.
bord, 67, 70.

border, 201.
botte, 102, 113.
botter, 128.
bouc, 168.
bouche, 60, 70, 128.
boucon, 2.
bouderie, 24.
bouffissure, 45.
boulet rouge, 213.
bourbier, 178.
bourdon, 45.
bourle, 3, 39.
boussole, 180.
boute-feu, 208.
bouteille, 70, 138.
bouteiller (grand), 128.
boute-selle, 201.
boutique, 69.
bout portant, 212.
bouton, 69.
braire, 94.
brancher, 52.
brassière, 70.
brèche, 213.
bredouille, 123.
bredouillage, 24.
brelan, 123.
breline, 24.
brevet de retenue, 128.
bricole, 124.
bricoler, 124.
bride, 104.
brigandage, 174.
brillant, 19.
brisure, 152.
broncher, 103.
brosser, 111.
brouillard, 77.
bruit, 3, 70.
brûler, 177, 201.
buter, 124.
butor, 83.
butte, 213.

C

cabaret, 45, 97.
cacophonie, 117.
cadenas, 128.
cadence, 116.
cascade, 95.

calamiteux, 3.
calebasse, 101.
calice, 166.
camarera, 36.
camariste, 36.
camerlingue, 156.
camouflet, 215.
camp, 201.
campagne, 45, 59, 210.
campement, 201.
camp volant, 201.
canceller, 183.
canif, 45.
canoniser, 52, 158.
cantonnement, 24, 45.
capitane, 179.
capitulation, 214.
capituler, 214.
capon, 36.
capricer, 31.
capter, 52.
captieux, 15.
captiver, 52.
carabin, 210.
caracoler, 105, 212.
caravane, 179.
cardinalesque, 29.
carreau, 128.
carte, 69, 136.
cartel, 201.
cas, 3.
casaque, 70.
cassation, 183.
casser, 64, 70, 201, 210.
cassine, 39.
Caton, 150.
causant, 19.
cause majeure, 156.
cautère, 89.
cavachuela, 36.
cavalier, 49, 202.
caveau, 128.
caveçon, 105.
cavillation, 3.
cèdre, 169, 170.
cense, 3.
censer, 31.
cerceau, 59.
cercle, 128.
cérémoniel, 29.
Cérés, 146.

César, 150.
cevade, 37.
chabot, 152.
chaffaut, 3.
chaîne, 165.
châlit, 3.
chamade, 202.
chamarrure, 82.
chambre, 128.
chambrée, 202.
champignon, 62, 70.
chance, 124.
chancre, 91.
change, 70, 110.
chapeau, 128.
chariot, 64.
chartreux, 161.
chat, 64, 70.
châtelier, 24.
châtré, 70.
chaudière, 37.
chausse, 57, 70.
chausse-pied, 64.
chauve, 60.
chef, 183.
chef-lieu, 161, 183.
chemin, 64, 70.
chemin couvert, 22.
cheminée, 64.
chère, 3.
chesmer (se), 3.
cheval, 83.
cheveu, 65, 70.
cheville, 65.
chèvre-pied, 144.
chiaous, 41.
chicane, 188.
chicheté, 3.
chien, 108, 110.
Chine, 181.
chiquet, 70.
chorus, 70.
chou, 70.
chrême, 158.
ciel, 70.
cilice, 161.
circonvallation, 202.
circuit, 62.
cire, 70.
citadelle, 202.
citoyen, 17, 45, 148.

- clabaud, 108.
clabauderie, 108.
clair-obscur, 142.
clarté, 78.
claustral, 161.
clerc, 69.
client, 149.
cloche, 161.
clochette, 98.
clôture, 161.
clou, 213.
coactif, 195.
cocher, 70.
cocu, 9.
codille, 123.
cœur, 70, 88.
coffre, 89.
coiffe, 82, 128.
coiffer (se), 70.
coin, 97, 102.
coller, 70.
collet, 82.
collier, 45.
collusion, 183.
colonne, 165, 202.
combat, 210.
combinateur, 24.
combler, 52.
comédie, 120.
comédien, 120.
comite, 61, 83.
Cominge, 13.
commendataire, 161.
commende, 161.
comment, 18.
commettant, 156.
commettre, 52.
commise, 153.
commissaire, 183.
commission, 183, 202.
commode, 46, 49.
commodité, 46.
communicable, 49.
compagnon, 161.
compair, 24.
compas, 65.
compassement, 24.
compenser, 183.
compétence, 3.
complainte, 188.
complaisance, 172.
composé, 21, 202.
compote, 65.
compromis, 46.
comprotection, 157.
comprovincial, 157.
comtifier, 31.
con, 10.
concentré, 22, 49, 52.
concentrement, 24.
concentrer, 22, 49, 52.
concesseur, 24, 183.
concile, 174.
concomitance, 195.
concordant, 29.
condisciple, 24.
confesseur, 174.
confession, 159.
confiance, 46.
confirmatif, 183.
confortatif, 89.
conjouissance, 3.
conniver, 3.
consécrateur, 157.
conservation, 46.
considéré, 3.
consistance, 46.
consistorial, 157.
consolidement, 24.
conspect, 3.
Constantin, 150.
conster, 183.
constitution, 157, 174.
constitutionnaire, 13, 156.
consulte, 46.
consulteur, 157.
consumant, 19.
contagion, 88.
conte, 134.
contentieusement, 49.
contradictoire, 15.
contraste, 3.
contre, 124.
contre disant, 20.
contredit, 188.
contre-garde, 202.
contremander, 31.
contreminer, 202, 215.
contre-ordre, 202.
contre-partie, 46.
contre-poison, 89.
contrescarpe, 202.
contrevenant, 183.
contumacer, 183.
convalescence, 91.
convoyer, 202.
coopérateur, 195.
corde, 62, 71, 102, 117, 195.
coriandre, 85.
Corneille, 137.
corner, 71.
corregidor, 37.
cortès, 37.
cortinas, 37.
cote, 71.
cothurne, 148.
cotiser, 190.
coude (hausser le), 68.
coulamment, 33.
couler, 52, 179, 202.
couleur, 77.
couleuvre, 62.
coup de main, 202.
coup de partie, 124.
coupe, 124.
coupe-choux, 162.
coupe-gorge, 123, 124.
couper l'herbe, etc., 72.
coupler, 128.
coupure, 46, 202.
coubette, 105.
coubure, 46.
courre, 71.
course, 215.
court, 49.
courtement, 33.
courtiue, 202.
cousin germain, 96.
coussinet, 71.
couteaux tirés (aux), 71.
coutume, 46.
coutumièrement, 33.
couverture, 37, 128.
couvre-chef, 128.
couvrir, 52, 202, 209.
crampon, 88.
cramponner (se), 88.
craqueter, 111.
crayon, 142.
crayonner, 142.
credo, 152, 156.
crété, 84.

creuset, 174.
 criada, 37.
 criant, 20.
 crieur, 83.
 crocheter, 97.
 croiser, 49, 202.
 croix, 165.
 croquer, 142.
 croupe, 124.
 croupier, 124.
 croûte, 57.
 cruellement, 49.
 cruzade, 37.
 cuider (se), 3.
 cuire, 60.
 cuisant, 69.
 cul, 9, 62, 81, 123, 202.
 cul-de-sac, 60.
 cunctation, 24.
 curé, 83.
 curée, 111.
 custodi-nos, 159.
 cuver, 71.
 cyclope, 144, 146.
 cynique, 148.
 czar, 41.
 czarowitz, 41.

D

Daguesseau, 176.
 dam, 71.
 damoiseau, 153.
 dandinant, 20.
 dapifér, 128.
 dè, 71, 124.
 débagouler, 10.
 débandade, 202.
 débandement, 202.
 débander, 202, 212.
 débanquer, 124.
 débarquer, 178.
 débeller, 3.
 débiaisier, 31.
 débonder, 3, 62.
 débonnaireté, 24.
 débordement, 60.
 débotté, 129.
 déboucher, 203.
 débourber, 178.
 débouter, 183.

déboutonner, 71.
 débrouiller, 53.
 débuser, 212.
 décampement, 203.
 décampa, 203.
 déchet, 3.
 déchirement, 53.
 décideur, 24.
 déclaration, 203.
 déclarer, 203.
 déconcertement, 24.
 déconfire, 4.
 déconfiture, 4, 203.
 décrassement, 24.
 décret, 83, 165.
 déesse, 144.
 défavoriser, 4.
 défendant, 20.
 défendeur, 188.
 défilé, 203.
 défuie, 24.
 dégarnissement, 24.
 dégoiser, 10.
 dégradation, 203.
 dégrader, 203.
 dégriller, 31.
 deinde, 42.
 délibératif, 49.
 démariage, 24.
 démarier, 24.
 démâter, 203.
 démêlé, 49.
 démêler, 53.
 démener, 4.
 démerite, 159, 195.
 demeurant, 20.
 demeure, 4.
 demi-arien, 157.
 demi-droit, 24.
 demi-lune, 203.
 demi-parole, 25.
 demi-particulier, 25.
 démission, 183.
 demi-tour à droit, 203.
 demoiselle de Numidie,
 84.
 démonter, 203.
 déni, 183.
 dénoircir, 31.
 dénouement, 120.
 dent, 71.

dépecer, 60.
 dépersuader, 31.
 dépenseusement, 33.
 déplaisant, 4.
 déploration, 25.
 déplorer, 53, 183.
 dépositaire, 62, 190.
 déposter, 203, 212.
 dépandre, 4.
 dépurat, 89.
 déraisonnement, 25.
 dérogeant, 183.
 dérouiller, 53.
 dérouté, 212.
 derrière, 203.
 désarçonner, 103.
 descalcealos reales, 37.
 descente, 89.
 desembargo, 37.
 desembourber, 178.
 desemparer, 215.
 désenclouer, 203.
 désenivrer, 31.
 déserté, 210.
 désertion, 46, 210.
 désespérade, 4.
 désespérant, 20.
 désespéré, 49.
 deshabillé, 22.
 désinvolte, 15, 29.
 désir, 183.
 désireux, 49.
 désistement, 183.
 despacho, 37.
 despetto, 40.
 desservice, 4, 25.
 dessiller, 107.
 destructif, 29.
 détachement, 46.
 détendre, 203.
 détester, 44.
 détrempe, 143.
 deux, 65, 71.
 dévoiement, 91.
 dévolu, 157.
 diable, 71, 162, 192.
 dictateur, 149.
 dictatrice, 25.
 Dieu, 144, 165.
 digérer, 85.
 dilater, 87, 88.

dilemne, 195.
 dimissoire, 157.
 diocésain, 157.
 dirimant, 183.
 disparade, 4.
 dissipation, 212.
 dissonance, 117.
 distingué, 49.
 distributif, 195.
 dit, 22.
 dition, 25.
 diversion, 212.
 divinité, 144, 165.
 doctrinal, 49, 195.
 document, 4.
 doigt, 71.
 domerie, 161.
 domestique, 15.
 dominant, 19, 20.
 dominatrice, 25.
 donnant, 20.
 donné, 161.
 Don Quichotte, 140.
 dos, 62, 65, 71, 81.
 douaire, 184.
 doubler, 203.
 drap, 129.
 draper, 129.
 dresser, dresseur, 122.
 droit, 184.
 ductile, 193.
 dynaste, 25.
 dyscole, 159.

E

eau de la reine de Hongrie, 89.
 eau de Rabel, 89.
 eau de Schaffouse, 90.
 ébrouer (s'), 103.
 écaille, 174.
 écarteler, 152.
 écartelure, 152.
 échafauder, 53.
 échalas, 68.
 écharper, 203.
 échauffourée, 203.
 échech, 124.
 échouer, 180.
 éclaté, 21.

éclipser, 53.
 écolier, 98.
 éconduiseur, 29.
 éconduite, 25.
 écorcher, 142.
 écorne, 4.
 écraser, 50.
 écu, 152.
 écueil, 180.
 égarer, 104.
 égueulé, 22.
 élaguement, 25.
 élaguer, 25, 141.
 éléphant, 84.
 élire, 184.
 Elisée, 169.
 élixir, 89, 193.
 embabouiner, 10, 67.
 embarbouiller, 31.
 embarquer, 178.
 embâter, 4.
 embler, 40, 203.
 embouché, 103.
 embourber, 178.
 emmurailler, 53.
 emmuseler, 109.
 émousser, 53.
 empaumer, 101.
 emporter, 71, 213.
 Encelade, 146.
 enchanté, 136, 138, 192.
 enchanteresse, 144.
 enchérir, 190.
 enclouer, 203.
 enclouure, 103.
 encre, 71, 94.
 enfance, 46.
 enfant, 65.
 enfant prodigue, 173.
 enfantement, 91.
 enfermerie, 25.
 enfeu, 34.
 enfiler, 53.
 enfoncer, 53, 90, 203.
 enfournier, 68, 71.
 englober, 31.
 engoncé, 79.
 engoué, 88.
 engravé, 180.
 ennuyeusement, 33.
 énoncer, 53.

enrayer, 178.
 enrôler, 210.
 ensemblement, 4.
 ensorceler, 192.
 en-sus, 25.
 entamer, 212.
 entassé, 79.
 enter, 59.
 entrée, 60, 129.
 entrelacé, 50.
 entremetteur, 47.
 entre-précéder, 31.
 entre-secourir, 31.
 envieux-né, 25.
 environ, 47.
 épais, 79.
 épaissement, 34.
 épaplourdi, 34.
 éparpillement, 25.
 éparsement, 34.
 épauale, 71, 80, 81.
 épaulement, 215.
 épée, 71, 204.
 éperdu, 50.
 épiderme, 86.
 épine, 71.
 épingle, 71, 125.
 épithète, 134.
 éploiyé, 152.
 épilucher, 71.
 éponge, 71.
 épouse, 163.
 épouvantail, 62.
 épurer, 165.
 équanime, 4.
 équanimité, 4.
 équivoquement, 34.
 éradication, 195.
 érection, 184.
 éreinter, 86.
 escadronner, 31.
 escalader, 214.
 escale, 180.
 escamoter, 125.
 escargot, 83.
 escarmoucher, 211.
 escarper, 53.
 escaver, 31.
 escient, 5.
 esclave, 149.
 escobarder, 31.

Esculape, 146.
 Esdras, 169.
 espacer (s'), 204, 208.
 espérable, 29.
 espérant, 20.
 espièglerie, 25.
 espionnage, 25.
 espionner, 25.
 esprit, 47.
 essai, 129.
 essence, 90.
 essentiel, 16.
 essor, 107.
 estime, 180.
 estocade, 113.
 estramaçon, 71.
 estropier, 86.
 étamine, 71.
 étançonner, 40.
 étang, 71.
 étape, 204.
 étayer, 141.
 éternité, 165.
 étoffe, 47.
 étoile, 78.
 étouffer, 62, 87.
 étoupes, 62.
 étourdir, 71, 87.
 étranger, 5.
 étrangler, 62.
 être de raison, 195.
 étrier, 103.
 évacuation, 90.
 évangile, 72.
 évangéliste, 171.
 éventer, 215.
 exaltation, 157.
 ex-bacha, 41.
 exclusion, 47.
 excogitation, 25.
 excommunication, 159.
 excrescence, 90, 91.
 exhaler, 153.
 exhérédation, 184.
 ex-ministre, 25.
 exoine, 153.
 exorciser, 192.
 exorde, 134.
 expectation, 5.
 expectorer, 157.
 expédier, 184.

expédition, 47, 184, 211.
 exploiter, 184.
 exprès, 50.
 exquis, 16.
 exténuation, 86.
 exténuer, 184.
 extorquer, 54, 56.
 extra tempora, 157.

F

face à face, 25.
 factice, 50.
 fagot, 72.
 failli, 190.
 faire le faut, 5.
 fanfaronnerie, 31.
 fantôme, 192.
 farce, 120.
 farniente, 40.
 faubourg, 215.
 faux, 50, 184, 188.
 fée, 84, 135, 136.
 feld-maréchal, 41.
 félonie, 153.
 femelle, 9, 184.
 femme, 65.
 femme adultère, 173.
 femme forte, 170.
 fer, 60, 67, 72.
 fermentation, 194.
 fermer (se), 195.
 ferré, 50, 103.
 festoyer, 5.
 fétardise, 25.
 fête, 72.
 fétu, 58, 72.
 feu, 212.
 feu d'enfer, 212.
 feudataire, 153.
 feudi, 42.
 fiche, 125.
 fidéicommis, 188.
 fidèles, 42.
 figue, 72.
 figuratif, 195.
 fil, 59, 60, 72.
 filasse, 72.
 filer, 72, 204.
 filet, 57, 72, 103, 106.
 filet en barre, 152.
 fin, 50.
 fin de non recevoir, 184.
 fiocque, 40.
 fixe, 16.
 flambeau, 60, 98.
 flanc, 212.
 flanquer, 212.
 fleur des pois, 72.
 fibustier, 35.
 flux, 91, 180.
 foible, 16.
 foire, 65, 72.
 fois, 72.
 fomenté, 194.
 fonction, 97.
 fonctionnellement, 34.
 fondé, 140.
 fonderie, 47.
 fondrière, 178.
 fonds, 140.
 for, 193.
 force, 47.
 forcenerie, 5.
 forcer la main, 105.
 forfait, 190.
 forlonger, 111.
 forme, 129, 184.
 fort, 111.
 fortuna e dormire, 40.
 fortuné, 16.
 fouetté, 212.
 fougasse, 212.
 Fourches Claudiennes,
 150.
 fourmi, 65.
 fourmillant, 19.
 fournaise, 171.
 fourneau, 212.
 fourrage, 212.
 franc alleu, 154.
 frange, 172.
 frangeon, 25.
 frauduleux, 16.
 frayeur (faire), 31.
 frégate, 180.
 frein, 103, 104.
 frétiller, 31.
 friand, 85.
 fricasser, 72.
 fringant, 16.
 friser, 101.

frivole, 16.
froid, 16.
froncement, 80.
froncer, 80, 81.
frontière, 50.
froquer, 32.
fruit, 37.
fugitif, 50.
fumée, 72.
fumet, 85.
funérailles, 97.
furie, 144.
fusée, 72.
futur contingent, 195.

G

gabion, 215.
galantiser, 5.
galerie, 204.
gambade, 122.
gangrène, 88, 91.
gant, 72.
garçon, 97, 98.
garde, 113, 210.
garde des sceaux, 47.
garnir, 188, 204.
garnison, 215.
garotter, 88.
gauche, 16.
gaudir, 5.
gaufre, 72.
gausseur, 5.
géant, 144.
généralité, 47.
génie, 145, 204.
Germanicus, 150.
givré, 152.
glace, 59, 62.
glèbe, 184.
gloseur, 25.
gnose, 159.
gober, 107.
godant, 35.
Goliath, 167.
golille, 37.
gond, 72.
Gordien, 148.
gorge, 62, 67.
gorge chaude, 107.
gorge déployée, 60.

gourfouler, 35.
gourquette, 103.
goussaut, 103.
goutte, 65, 91.
grâces, 135.
graduel, 184.
grappin, 180.
graine, 72.
gras-fondu, 105.
gratis, 157.
gratte-cul, 65.
gratteur, 25.
gré, 32.
grec, 50.
greluchon, 35.
grenouille, 83.
gril, 72.
griller, 44.
grippe, 10.
grosset, 29.
groupe, 140.
guardaropa, 37.
guêpe, 94.
guerre, 72, 210.
gueulée, 10.

H

habile, 184.
habiller, 18, 204.
halte, 204.
hanche, 113.
harcelage, 25.
hareng, 63.
harengère, 82, 97.
harpie, 145.
hausser, 54.
haut, 65.
haut le pied, 204.
hébété, 16.
herbe, 65, 72.
hérissier, 54.
hermite, 72.
héros, 135, 145.
heu, 42.
hircocerv, 26.
historique, 50.
hoca, 122.
hoir, 184.
hoirie, 184.
holà, 18.

holocauste, 165.
hombre, 123.
homme lige, 154.
homogène, 196.
homogénéité, 196.
homologué, 184.
honneur, 129.
horizon, 78.
horloge, 94.
horoscope, 192.
hors d'œuvre, 140.
hospice, 161.
huguenotisme, 26, 156.
huile, 65, 73.
huileux, 86.
huis-clos, 184, 188.
huître, 138.
humanité, 47.
humeur, 90.
humoriste, 40.
hurlant, 20.
hydre, 145.
hydropisie, 26, 90.
hydropisie de vents, 26.

I

Icare, 146.
idéal, 196.
identifier, 196.
identiser, 32.
identité, 196, 198.
idolâtrie, 29.
idolâtrique, 29.
imaginé, 22.
immensément, 34.
imminemment, 34.
impalliable, 29.
impar oneri, 151.
impercibilité, 26.
impétrant, 184.
impotence, 198.
imprégner, 194.
impression, 68, 73.
impromptu, 118.
imprudent, 50.
impugner, 196.
inapplication, 47.
inattaquable, 29.
incisé, 86.
inclure, 32.

inclusion, 26.
 incompréhensiblement,
 34.
 inconsidération, 26.
 inconvénient, 16.
 incorporel, 196.
 indéfinissable, 29.
 inde irae, 151.
 index, 157.
 indigo, 37.
 indisputable, 29.
 induction, 196.
 indult, 37.
 ineffable, 157.
 inepte, 50.
 inespérable, 30.
 infantao, 37.
 infatuation, 26.
 infinité, 26.
 influence, 47.
 influencer, 54.
 in globo, 157.
 inhérence, 196.
 initier, 148.
 in manus, 173.
 in pace, 157.
 in petto, 157, 159.
 in reatu, 157.
 inscription de faux, 184.
 insecte, 94.
 insolenter, 32.
 inspection, 47.
 institut, 161.
 instituteur, 161, 185.
 instrument, 161, 185.
 instrumenter, 185.
 insultable, 30.
 intégrant, 196.
 intérêt, 190.
 interlocutoire, 185.
 intermède, 118.
 interstice, 159.
 intervertissement, 26.
 intrinsèque, 16, 196.
 intrinsèquement, 34, 197.
 iota, 72, 172.
 ipécacuanha, 90.
 issu, 22.
 italianiser, 32.
 italien, 50.

J

Jacob, 168.
 jacobite, 13.
 jaloux, 51.
 janissaire, 41.
 jardiner, 141.
 Jarnac, 73.
 jaune (rire), 73.
 jérémiade, 26.
 jésuitique, 30.
 jeu, 125, 135.
 jointure, 60.
 jour, 204.
 journée (à cœur de), 65.
 judiciaire, 30.
 Julien l'Apostat, 174.
 junte, 37.
 Jupiter, 146.
 jurade, 35.
 jussion, 185.
 justice, 38, 185.
 justificative, 16.
 juveigneur, 154.

L

La Bruyère, 137.
 lâcher, 212.
 La Feuillade, 177.
 La Fontaine, 137, 138.
 laisse, 109.
 lait, 73.
 lance, 59.
 landgrave, 41.
 languayer, 5.
 languir, 87.
 languissamment, 34.
 lansa, 38.
 lansquenet, 123, 125.
 La Rochefoucauld, 137.
 larron, 73.
 laterales regis, 42.
 latrie, 159.
 laure, 161.
 laver les mains, 171.
 laver la tête, 73.
 légat à latere, 157.
 lénitif, 89.
 lèpre, 91.
 lessive, 73, 125.

léthargie, 86.
 lettre, 65, 185.
 lettres d'Etat, 185.
 leudi, 42.
 leurre, 107.
 liant, 20.
 licencier, 54.
 licou, 105.
 licteur, 149.
 lieutenance - colonelle,
 204.
 lignager, 154.
 ligue, 212.
 limaçonner, 32.
 lingot, 94.
 liquider, 185.
 lisière, 73.
 lit de jour, 26.
 litière, 73.
 litre, 129.
 littéral, 16, 51.
 lods, 154, 185.
 lorgner, 80.
 los, 5.
 losange, 78.
 Lot, 168.
 loup, 165.
 lourdisse, 5.
 Lucifer, 167.
 lueur, 77.
 lumière, 77.
 lumineux, 77.
 lune, 73.
 luthéranisme, 26.

M

machine, 95.
 mâcle, 153.
 mafflé, 35.
 maille, 73.
 maillot, 82.
 main, 103, 105, 113.
 main-forte, 185.
 main-levée, 185.
 Maintenon, 177.
 maître, 47.
 maître à écrire, 83.
 majordomat, 26.
 majorasque, 38.
 maladie, 87, 88.

malefaim, 5.
malencontre, 5.
malepeur, 5.
malum quia malum, 151.
manche, 129.
manéger, 105.
Mânes, 146.
manger, 18, 106.
mangeoire, 104.
maniement, 204.
manier, 204, 208.
manne, 169.
manquement, 47.
mante, 129.
manteau, 82.
manumission, 185.
manutention, 197.
maquereau, 10.
maravédís, 41.
Marc-Antoine, 150.
marchandise, 190.
marche, 190, 212.
marche à moi ! 212.
marée, 180.
marguerite, 172.
marguillage, 26.
marguillier, 83.
Marietornet, 140.
marieur, 26.
marmite, 73.
marmot, 73.
marmusement, 26.
marmuser, 5.
marquer, 129.
marquiser, 32.
Mars, 146.
marteau, 63.
martyr, 174.
Mascarille, 138.
masculinement, 34.
masque, 73.
maté, 125.
mécanique, 95.
mèche, 215.
Médée, 146.
médiannate, 38.
mémoratif, 30.
mémorial, 185.
ménage, 47, 56.
mendiant, 97.
menin, 129.

Mentor, 13, 140.
Mercure, 146.
mésaise, 5.
mescolance, 6.
messéance, 6.
messeoir, 6.
Messie, 171.
mesure, 113, 118.
métaphysique, 197.
métempsycose, 197.
métropole, 157.
mettre, 54, 125.
meule, 172.
meute, 111.
mezzo-terme, 40.
miche, 67.
Midas, 146.
mie, 6.
miette, 173.
milieu, 48.
mine, 215.
Minerve, 146.
minoribus (in), 42.
mipartition, 26.
miquelet, 38.
miroir, 73, 139.
mise, 73.
Miserere, 156.
Mississipien, 13, 181.
mitigation, 159.
mixte, 194.
mixtion, 194.
mobile, 197.
modératrice, 26.
modernement, 34.
moisson, 165.
Molière, 137, 138.
molinisme, 157.
moliniste, 157.
monnoie, 190.
monosyllabe, 18, 134.
monseigneuriser, 32.
monstreux, 6.
montant, 48, 107.
monter, 205.
morailié, 106.
mordant, 20.
morgue, 73.
Morisque, 181.
morne, 16.
morosif, 30.

Morphée, 147.
mors, 106.
mort, 97.
mort civile, 185.
Mortemart, 177.
mortifère, 91.
mosarabique, 38.
mot, 73, 191, 205, 210.
motu proprio, 42.
moucher, 18, 54, 120.
mouiller, 180.
mousse, 95.
mouvance, 154.
mouvant, 154.
movibilité, 26.
mue, 107.
muette, 34.
mufti, 41.
muid, 84.
murailler, 32.
Muse, 147.
museler, 109.
musique, 118.
mystère, 148, 165.

N

Nabuchodonosor, 171.
nager, 63, 73, 101.
naïvement, 6.
narratif, 51.
nasse, 73.
naturel, 16.
navette, 73, 205.
naviglio, 40.
nâvré, 6.
négative, 197.
nègre, 182.
nettoyeur, 26.
ne varietur, 42.
nez, 73, 81, 108.
niais, 16.
niche, 129.
Nicodème, 173.
nippé, 30.
Niquée, 135.
nocturnement, 34.
Noé, 167.
noir, 66.
nommé (à point), 125.
non-être, 197.

non-mangeant, 19.
non plus ultra, 42.
non sum dignus, 172.
note, 73.
nourrisson, 61.
nouvelle, 73.
nouvelliste, 13.
novice, 122.
nûment, 51.
nutum (ad), 157, 159.
nymphe, 145.

O

obombrer, 32.
observance, 161.
occasion, 44.
occasionnel, 197.
odeur, 85.
odoriférant, 85.
œuf, 73.
office (en titre d'), 68.
offusquement, 26.
oignon, 73.
oille, 38.
oint, 165.
oiseau, 108.
olive, 122.
ombragé, 22.
ombre, 142.
omnis homo, 151.
ondé, 51.
ondée, 78.
onéraire, 185.
opéra, 120.
opération, 90.
opiner, 185.
opium, 194.
oppression, 87.
opter, 157.
oracle, 145.
ord, 6.
ordinaire, 157.
ordonner de, 185.
ordre, 205.
oreille, 73, 108.
organisation, 26.
original, 142.
Orondat, 135.
Orphée, 147.
ostensible, 30.

outrecuider, 6.
ouvrier, 66.
ouvrir la tranchée, 205.
Oza, 169.

P

pacotille, 26.
paille, 63, 73.
pain, 57, 66.
pâlir, 80.
palpitant, 86.
pâmer, 87.
Pandore, 147.
panetier, 129.
panier percé, 74.
panne, 180.
panneau, 106.
Pantalon, 122.
pantalonnade, 122.
pantoufle, 74.
papable, 30.
papeger, 6.
papier, 66.
papillon, 59, 123.
paquet, 74.
parade, 113.
parage, 6.
paralytique, 91.
parangonner, 6.
parentèle, 6.
parer, 114.
parier, 54, 56.
parité, 197.
parlant, 20.
parlementage, 26.
parler, 18.
parquet, 61.
part, 125.
partage, 185.
parterre, 120.
partialiser, 6.
particulier, 16, 205.
partie, 126, 188.
parties honteuses, 86.
partir, 18.
partisan, 205.
parvulo, 13, 129.
passe, 126.
passe-passe, 122.
passe-partout, 160.

passer outre, 188.
passif, 197.
passivement, 197.
pâte, 66.
Pater, 156.
pathos, 134.
patin, 101.
patriarche, 167.
patriote, 30.
patrouille, 205.
patrouiller, 205.
patte, 74.
paume, 101.
pauvreteux, 30.
pavé, 74.
pavois, 74.
payer comptant, 191.
pays, 74.
peau, 74.
pécuniaire, 17.
pécuniairement, 34.
pécunieux, 6.
pédant, 83, 98.
peindre, 142.
peinture, 74, 142.
pélagien, 157.
pèlerin, 74.
pelotage, 101, 102.
peloter, 101.
pendant d'oreille, 66.
pénitent, 162.
pensant, 19.
pensionnaire, 98.
perçant, 17.
percer, 180.
perdant, 20.
Père de l'Église, 174.
Père de la Patrie, 149.
perfide, 51.
périclité, 185.
péripulmonie, 90.
périr, 54.
pérorer, 32.
perroquet, 84.
persévèrement, 34.
persil, 74.
personnage, 120.
personnel, 17.
perspective, 143.
perte, 86.
pétaudière, 35.

péter, 205.
 petite-prime, 123.
 pétri, 74.
 peu, 18.
 Phaéton, 147.
 Pharaon, 168.
 pharisien, 171.
 pharisaïque, 171.
 phénomène, 197.
 piaste, 41.
 picoterie, 27.
 pie au nid, 74.
 pièce, 126.
 pied (à joint), 66.
 pied gauche, 66.
 piédestal, 141.
 piège, 106.
 pierre, 74, 172.
 pierre d'attente, 141.
 pierre de scandale, 171.
 piétonner, 32.
 pilon, 185.
 pilote, 181.
 pilule, 74.
 pinacle, 74.
 pincé, 22.
 pinceau, 143.
 pincettes, 84.
 pion, 126.
 piquer, 106.
 piquet, 205.
 piste, 110.
 piteux, 51.
 place, 205.
 placer, 101.
 plaid, 188.
 plaie, 89, 91, 168.
 plaignant, 20.
 plain-pied, 141.
 planitre, 27.
 platitude, 48.
 plénier, 51.
 plongeon, 209.
 plonger, 209.
 ployant, 6.
 pluie, 78.
 plume, 81, 109, 129.
 pneumatique, 194.
 poids, 167.
 poil, 74, 109.
 poinçon, 106.

poindre, 6.
 pointe, 48, 114, 130, 211.
 pointer, 95, 213.
 poire, 74.
 poirier, 74.
 pois, 27.
 poison, 163.
 politique, 48.
 polysynodie, 13.
 pommié, 74.
 pondre, 9.
 pont d'or, 74.
 porphyrogénète, 151.
 port, 35.
 portatif, 17.
 porte, 74.
 portée, 213.
 portefeuille, 48, 56.
 porteuse d'eau, 83.
 portique, 123.
 poste, 205.
 poster, 205.
 postiche, 82.
 postposer, 197.
 pot, 63, 74.
 pot-au-lait, 139.
 pot-pourri, 38.
 potiron, 84.
 poudre, 74.
 pouffer, 44.
 pouille, 75.
 poulette, 75.
 poulier, 88.
 poupée, 95.
 pour, 130.
 pourrissoir, 38.
 pourpenser, 7.
 pourpoint, 48.
 pourpre, 90.
 pourquoi, 18.
 poursuivant, 20.
 poussade, 27.
 pousser sa pointe, 211.
 pousserie, 27.
 pousseur, 27.
 poussoter, 32.
 poutre, 139, 172.
 prêchant, 19.
 précision, 197.
 préconiser, 159.
 prédicament, 199.

prédicant, 13.
 prédicateur, 163.
 prégnant, 7.
 préjugé, 185.
 prélature, 54.
 prélude, 118.
 présidental, 30.
 prestige, 192.
 prestolet, 7.
 preuve, 185.
 prévarication, 197.
 prié-dieu, 130.
 primatie, 157.
 primordialement, 34.
 princiser, 32.
 prise, 126.
 privance, 7.
 privilégié, 186.
 procédé, 186.
 procéder, 187, 188.
 procureur, 96.
 prodigue, 51.
 production, 48, 186.
 profès, 161, 162.
 professeur, 160.
 projeter, 186.
 promener, 75.
 prononciation, 186.
 prophète, 169, 172.
 proportionnel, 197.
 proposant, 20.
 prosélyte, 157.
 prosopopée, 134, 197.
 prostitution, 67.
 Protée, 147.
 provincial, 160.
 provisionnel, 186.
 psalmodier, 162.
 psaume, 170.
 publicain, 171.
 pucelage, 10.
 puchero, 38.
 puer, 85.
 puerto, 38.
 pulmonique, 90.
 punto, 38.
 pur, 75.
 purgeotter, 32.
 pus, 91.
 putain, 10.
 pute, 7.

Puységur, 177.
pygmée, 145.

Q

quadrille, 130.
quart, 78.
quart-d'heure, 66.
quartier, 130, 205.
quatre, 75.
qu'en-dira-t-on, 66.
quenouille, 154.
querellant, 20.
quérimonie, 7.
quête, 111.
queue, 63, 205.
quiétisme, 158.
quiétiste, 158.
quille, 75.
quincaillerie, 95.
quinquina, 90.

R

rabâcher, 35.
raccoiser, 7.
raccordement, 48.
raccourcir, 111.
raccrocher, 88.
Racine, 137.
raconteur, 30.
racquitter, 126.
radiation, 186.
radical, 197.
raffiner, 54.
raffoler, 30.
râfle, 205.
rafraichir, 206.
rafraichissement, 206.
rager, 32.
raison, 186.
ralliement, 212.
rallier, 212.
ramasser, 75.
ramentevoir, 7.
ramer, 59.
rameusement, 111.
rameuter, 111.
rampant, 20.
ramper, 109.
rance, 85.

rancio, 38.
rangette, 7.
ràpé, 130.
rappeler, 206.
rapporter, 186.
apprendre, 32.
rapprovoiser, 32.
rapprocher, 112.
rapsodie, 134.
rapt, 189.
rare, 17.
rassemblé, 51.
rassembler, 106, 212.
rassurer, 55.
rat, 75, 94.
ratelier, 75, 104.
réaccréditer, 32.
réalisateur, 27.
rebecquer, 10.
rebrousser, 61.
recao, 38.
recevable, 186.
réchapper, 55.
recharger, 212, 214.
rechasser, 206.
recherche, 48.
réclamer, 161.
recordé, 51.
recreadores, 38.
recrue, 210.
recteur, 161.
reculé, 22.
récusable, 189.
redépêcher, 32.
redoubler, 206.
réduction, 48.
réduit, 206.
réel, 17.
réérection, 27.
réexistence, 27.
réfléchissant, 20.
réformer, 206.
refuite, 110.
régalien, 186.
règlement, 34.
règlement de juges, 186.
régnicole, 27.
réhabiliter, 189.
rehaussement, 48.
rein, 75.
réjouissance, 126.

relâchement, 48.
relais, 112.
relaisser, 112.
relent, 86.
religion, 75.
reloger, 32.
remarquer, 206.
rembarquer, 178.
rembourser, 66.
Rembrandt, 143.
rembûcher, 112.
remise, 112.
remora, 181.
remontrant, 20.
remparer, 206.
rempêtrer, 32.
remplumer, 75.
remuer, 63.
rencogner, 27.
rendre, 55.
renfermé, 22.
renfort, 210.
rengarier, 172.
rengorger (se), 81.
reniement, 158.
rentourer, 32.
répandre, 63.
répéter, 186.
replâtrage, 27.
réplique, 186.
répondre, 161.
reposter, 206.
repoussant, 51.
représentation, 121.
repris de justice, 186.
reprise, 114, 186.
reproche, 189.
réprouvé, 165.
requête civile, 186.
réservation, 186.
résomption, 198.
respirer, 87.
ressemer, 32.
resserré, 22.
resservir, 33.
ressort, 96.
ressortir, 186.
reste, 66.
restitution, 198.
résultat, 186.
résurrectif, 30.

retour, 215.
 rétracter, 187.
 retraite, 111.
 retrancher, 211.
 retranchement, 211.
 revancher, 8.
 réveiller, 86.
 revenir, 55.
 revers, 211.
 réversible, 187.
 réversion, 187.
 reversis, 123.
 revêtement, 61.
 revirer, 180.
 revomir, 86.
 Rhadamante, 147.
 ricanerie, 27.
 ricochet, 213.
 ricos-hombres, 39.
 rideau, 119, 121.
 rigorisme, 27.
 riocher, 33.
 riotte, 8.
 Ris, 135.
 robinet, 96.
 roche, 75.
 roguerie, 27.
 roidement, 34.
 roidir, 88.
 romain, 148.
 roman, 135.
 romancine, 35.
 romanesque, 135.
 rompre, 59, 61, 206.
 rote, 158.
 roture, 154.
 roue, 96.
 roué, 27.
 rouge, 66.
 rougir, 82, 217.
 rouir, 97.
 route, 206.
 Rubicon, 150.
 rugir, 94.
 ruisseau, 57.

S

sac, 66, 68, 189.
 sac à vin, 10.
 saccade, 39.

saccagement, 27.
 sacre, 83, 107, 217.
 sacripand, 28, 35.
 sage femme, 83.
 sage grand, 40.
 saigner le fossé, 211.
 Saint-Nicolas, 167.
 saisissement, 48.
 salade, 206.
 Salomon, 170.
 salpêtre, 75.
 salve, 130.
 salve-l'honneur, 28.
 Sancho, 140.
 sanglier, 83, 111.
 sanhédrin, 167.
 sape, 215.
 saper, 215.
 sapientiaux, 170.
 sarbatane, 63.
 sarrau, 35.
 satyre, 143.
 sauce, 66, 75.
 saucisson, 215.
 sautant, 20.
 sauvegarde, 211.
 sauveté, 8.
 savoir-vivre, 28.
 savoureux, 85.
 Scapin, 138.
 sceau, 189.
 sceller, 171, 189.
 scène, 119, 121.
 Schaffouse, 90.
 schellins, 41.
 schisme, 160.
 scruter, 33.
 sec, 17.
 secouement, 8, 28.
 seigneurie, 48.
 seigneurifier, 33.
 sel, 172.
 selle, 104.
 semé, 153.
 semer, 63.
 semestre, 187.
 séminariste, 83.
 señoras de honor, 39.
 sentinelle, 211.
 sérail, 181.
 serdeau, 130.

sérieux, 17.
 sermon, 163.
 serpent, 84.
 servante, 97.
 service, 130.
 servile, 17.
 sextupler, 33.
 sic vos non vobis, 151.
 sibylle, 145.
 siècle, 158.
 siège, 214.
 siffler, 107.
 similis simili gaudet, 151.
 similitude, 44.
 sirène, 145.
 soglio, 40.
 solaire, 63.
 soleil, 58.
 solide, 17, 44.
 solider, 33.
 solipse, 28.
 solliciteur, 187.
 sombre, 17.
 somettant, 206.
 sommation, 187.
 sonde, 181.
 sonder, 75.
 sonnette, 94.
 sophisme, 198.
 sorcier, 192.
 sorcière, 82.
 sort, 192.
 sortant, 143.
 sortie, 214.
 sortir, 187.
 Soubise, 177.
 soubisesque, 30.
 souffler, 121, 126, 138, 173.
 soupe au lait, 106.
 soupeur, 28.
 sourcil, 81.
 sourd, 66, 76.
 sourdine, 118.
 sournisement, 34.
 sous-chanoine, 28.
 souterrain, 215.
 souterrainement, 34.
 spahi, 41.
 spécieux, 17.
 spécifique, 90.
 spectacle, 119.

spectre, 82.
spéculation, 198.
spélonque, 8.
sphère, 63.
spiritualité, 198.
spoglio, 39.
spropósito, 40.
squelette, 82.
stabilier, 33.
stabilité, 198.
stage, 206.
stampille, 39.
stathoudérat, 41.
sterling, 41.
subalterne, 17.
subalternement, 34.
subodorer, 33.
subroger, 187.
subséquent, 198.
subsistance, 206.
substituer, 187.
substitution, 187.
succomber, 55.
sucre, 75.
suer, 90.
sueur, 28.
suffoquer, 88.
suffragance, 158.
suffragant, 158.
Suisse, 83.
sujet, 90.
sulpicien, 13, 156.
superbe, 165, 170.
suraccablé, 33.
surbourrage, 28.
surdité, 76.
surdossier, 28.
suréminent, 30.
surrembourrage, 28.
surséance, 187.
survivance, 130.
suscrit, 33.
sussidio y excusado, 39.

T

Tabarin, 122.
tabernacle, 167.
tableau, 143.
tabouret, 48.
taille, 90.

tapis, 126.
tapisserie, 119.
taquin, 8.
Tartare, 147.
Tartufe, 138.
tâter, 86, 207, 211.
temple, 136.
temporel, 17.
tenable, 127.
tenaillon, 207.
ténèbres, 166, 172, 173.
ténébreusement, 34.
tergiverser, 198.
terre, 66, 75.
terroir, 85.
test, 8.
tête, 75, 207.
tête brûlée, 66.
théâtre, 121.
thème, 98, 163.
Théodose, 150.
théologien, 160.
thèse, 98, 99.
tic, 104.
tiercelet, 107.
tiers, 17.
timbale, 210.
timbré, 75.
tintamarre, 59.
tiré, 22.
tire-laisse, 75.
tirer, 18, 75.
tirer à conséquence, 187.
tirer sur le temps, 191.
Titan, 147.
Tite, 150.
titolados, 39.
toile, 107.
toilette, 13, 48, 130.
tomber sur, 210.
tome, 134.
ton, 118.
tondre, 187.
tonneler, 106.
tonsure, 63.
torquet, 75.
tortillage, 28.
tortiller, 81.
tortuosité, 28.
tory, 41.
touchant, 51.

toucher, 67.
touffeur, 35.
toupet, 67.
tourière, 83.
tourion, 40.
tournant, 28, 181.
tourner court, 177.
tournoyant, 21.
trace, 112.
train, 104.
train judiciaire, 28.
traîneur, 28.
traite, 207.
tramer, 63.
tramontane, 58, 68, 69.
tranchant, 21.
tranchée, 207.
transcendance, 198.
transfuge, 211.
transir, 88.
transissement, 88.
translaté, 8.
translation, 158.
tran-tran, 109.
traquer, 112.
traverse, 177, 207.
traversement, 28.
trayé, 8.
trébuchement, 8.
tremblement, 170.
tremper, 8.
trépaner, 90.
tribun, 149.
tribunal, 189.
triomphe, 149.
tripler, 61.
tripot, 102.
Triste figure, 140.
triumvirat, 150.
trompette, 67.
tronquement, 28.
trottoir, 67.
troupeau, 166.
tuer, 75.
tuf, 75.
tutelle, 189.
tuteur, 189.

U

umbrello, 39.

un, 67.
unanimité, 28.
uni, 51.
unicité, 28.
unisson, 118.
universalité, 198.
ustensile (billet d'), 207.
usufruit, 187.
usufruitier, 187.
utile, 17.

V

vacillité, 28.
vade, 127.
vadelin, 41.
valet, 96, 97, 173.
Van Dyck, 143.
vanteur, 8.
va-nu-pied, 13.
vapeur, 90.
variation, 160.
vaste, 17.
Vauban, 177.

vautrait, 131.
vélation, 28.
vendre, 172.
venin, 90.
vent, 110, 180.
ventiler, 51.
ventre, 61.
Vénus, 147.
ver, 75.
vérifié, 187.
vertige, 166.
vesperie, 160.
vesugo, 39.
vétérane, 13.
viandes immondes, 169.
vibration, 44.
vicaire, 82.
viduité, 198.
vierge, 82.
vif, 187.
vin, 67, 131, 191.
visceribus, 151.
visière, 175.
vizir, 41.

vocation, 158.
voie, 110, 166, 187.
voile, 131.
vol, 68, 108.
volée, 108, 207.
voltiger, 21, 104, 207.
vomir, 85.
voto, 39.
voyeur, 29.

W

Whig, 41.

Y

yeux, 75.

Z

zélature, 166.
zone torride, 182.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	V
CHAPITRE I. — Les mots vieux	1
— II. — Les mots grossiers	9
— III. — Les mots nouveaux	12
— IV. — Les sens nouveaux ou rares	43
— V. — Les figures	56
— VI. — Les figures originales : l'imagination de Saint-Simon	76
— VII. — Les influences sociales	93
— VIII. — Les influences sociales : les exercices physiques	100
— IX. — Les influences sociales : la vie de salon	115
— X. — La culture de Saint-Simon	132
— XI. — La culture religieuse	155
— XII. — L'actualité et l'esprit nouveau	176
— XIII. — La vie militaire et la guerre	200
— XIV. — Le style et la composition des <i>Mémoires</i> d'après le vocabulaire	217
— XV. — Le vocabulaire et l'homme	229
CONCLUSION	239
INDEX ALPHABÉTIQUE	243
